

**Bibliothèque malgache / 26**

**Louis Catat**

**Voyage  
à  
Madagascar**



**VOYAGE  
À MADAGASCAR**

**PAR M. LE DOCTEUR CATAT  
1889-1890**

**LE TOUR DU MONDE  
1893-1894**

## I

**Arrivée à Tamatave. – La rade. – Débarquement des voyageurs et des marchandises. – La ville européenne. – La musique du gouverneur. – Formalités de douane. – Village indigène et marché. – Indiens malabars. – Les changeurs. – Monnaie coupée et balances. – La batterie hova. – Rainandriamanpandry. – Le commencement de la saison sèche. – Préparatifs de départ. – Commerce, importations et exportations. – Embarquement des bœufs. – Voies de communication à Madagascar. – Les borizano et les filanjana.**

Chargé par le Ministère de l'Instruction publique d'une mission scientifique à Madagascar, je m'embarquai à Marseille, le 9 février 1889, sur l'*Amazone*, courrier de la côte orientale d'Afrique. Je désirais vivement visiter un pays qui présente encore un si vaste champ d'études malgré les nombreux et importants travaux dont il a été l'objet, et qui a maintenant ses destinées intimement liées à celles de la France. J'avais confiance d'ailleurs dans la réussite de mon entreprise, car deux de mes bons amis m'accompagnaient dans l'île africaine, MM. Georges Foucart, ingénieur des arts et manufactures, et Casimir Maistre. Collaborateurs dévoués, ils devaient me faciliter dans une large mesure l'accomplissement de ma tâche.

La traversée s'effectue généralement en vingt-six ou vingt-huit jours, mais de nombreuses escales viennent interrompre la monotonie de ce long trajet. Le 4 mars nous apercevions pour la première fois les côtes malgaches au nord de Nosy-Bé ; le 6 nous étions à Diego-Suarez et le 8 à Sainte-Marie de Madagascar. Nous quittions cette île dans la nuit, par un gros temps, et le lendemain de très bonne heure nous arrivions en vue de Tamatave.

Les côtes sont basses, mais vers l'intérieur les terres se relèvent, les mamelons, les collines s'étagent en gradins, et dans le lointain se montrent les premières montagnes. Tout disparaît sous un manteau de verdure, dont les teintes vives des premiers plans s'estompent peu à peu pour aller se confondre sur les cimes lointaines avec les brouillards du matin.

Tamatave se distingue difficilement du large : je devine plutôt que je n'aperçois les maisons peu élevées cachées derrière les cocotiers et les grands arbres du rivage, la masse circulaire du fort hova, la pyramide rouge de la pointe Tanio, seul signal qui guide le marin dans son atterrissage. À mesure que nous approchons, les détails s'accusent plus fortement, des toits brillent au soleil dans les massifs de verdure, piquetés de noir çà et là par les chaumes sombres des cases indigènes. Bientôt les pavillons des consulats et des maisons de commerce se déploient pour saluer l'arrivée du courrier de France. Après avoir dépassé un îlot boisé, Nosy-Alanana, « l'île aux Prunes », l'*Amazone* franchit la passe et jette l'ancre devant Tamatave.

La rade, formée par une légère incurvation de la côte, que prolonge au sud-est un promontoire sablonneux, n'a qu'une étendue peu considérable ; elle va de la pointe Tanio au nord au récif d'Hastie, qui la limite vers le sud. Du côté du large elle est imparfaitement protégée par des bancs madréporiques, sur lesquels la grande houle de la mer des Indes déferle constamment. Cette rade foraine ne présente qu'un abri insuffisant ; la tenue est médiocre, et lorsque vient le mauvais temps, il faut se hâter de fuir ces parages dangereux. Du reste les débris du *Dayot* près de la côte, ceux de l'*Oise* et de l'*Èbre* sur les brisants, les épaves d'un trois-mâts et les carcasses de quelques boutres conseillent la prudence.

Mais nous avons hâte de débarquer. Je redoutais bien quelques complications : nous n'avions pas une patente nette, le service sanitaire pouvait être exigeant. Je fus vite rassuré : cette institution n'existait pas encore à Tamatave. Je prends passage avec mes amis dans une embarcation qui nous conduit rapidement au débarcadère. Il ne faut entendre par cette expression que l'endroit de la plage où l'on débarque habituellement passagers et marchandises. Il y a quelques années, pendant l'occupation de Tamatave, un wharf avait été construit par nos troupes ; après leur départ il fut détruit par les indigènes, qui

trouvaient là une concurrence sérieuse. Maintenant comme autrefois, les caisses et les ballots sont transportés du navire à la plage dans des chalands qui viennent s'échouer sur le sable ; de nombreux porteurs s'emparent de ces objets, les chargent sur leur dos, et, en poussant des cris assourdissants, les déposent en terrain ferme, non sans faire quelquefois des chutes malencontreuses. Pour les personnes, le mode de débarquement est analogue : c'est ainsi que, porté sur les épaules de deux vigoureux noirs, nous sommes amenés enfin à fouler le sol malgache.

Notre première visite fut pour M. Jore, chargé par intérim de la résidence de France. Il se mit fort gracieusement à notre disposition, et je ne saurais trop le remercier de l'affabilité et de l'obligeance qu'il nous a montrées pendant tout notre séjour. Nous dépêchons lestement quelques courses, nous allons retenir un gîte convenable au Grand Hôtel de Tamatave, et, nouveaux venus, nous nous empressons d'aller visiter la ville.

Tamatave, située en partie sur la pointe d'Hastie, tend chaque année à s'accroître du côté du nord-ouest, dans la direction du chemin qui conduit à Tananarive. La ville est construite sur un sol sablonneux, où l'on trouve partout et peu profondément une eau saumâtre et malsaine. Les fièvres y sont communes. Les températures élevées de la saison chaude et les pluies diluviennes qui tombent à chaque instant contribuent encore à l'insalubrité de la ville.

En quittant le débarcadère, les bâtiments de la douane et les hangars des services maritimes qui l'avoisinent, on arrive au quartier européen. La première voie dans laquelle on s'engage, et qui est parallèle à la plage, porte le nom d'Avenue n° 1. C'est là que se trouvent la résidence de France, plusieurs consulats étrangers, les principales maisons de commerce, les magasins des détaillants, la mission catholique avec une église et une école.

Pour faciliter les transports des marchandises sur cette voie, plusieurs commerçants y ont fait établir un chemin de fer Decauville. L'Avenue n° 2, parallèle à la première, est bordée par des maisons de moindre importance. Ces deux avenues sont coupées par des rues perpendiculaires, qui vont d'une rive à l'autre de la pointe. En remontant l'Avenue n° 1 vers le nord, on rencontre, après avoir dépassé le quartier européen, le village indigène, puis le fort hova, et l'on s'engage sur la route de Tana-

narive. Vers le sud, cette avenue conduit à l'extrémité de la pointe, où sont bâties quelques cases habitées par des familles originaires de notre colonie de Sainte-Marie.

Le village indigène n'offre à Tamatave rien de caractéristique ; des cases groupées sans ordre et en fort mauvais état, où les roseaux et les feuilles d'arbres employés par les constructeurs malgaches sont remplacés parfois par des tôles usées, par des douves de barriques et des débris de caisses, abritent une population flottante de soldats et de porteurs.

Le marché est situé non loin de là en revenant vers le quartier européen. Les habitants des villages voisins y apportent leurs produits ; on y trouve de la viande de boucherie, des volailles, du poisson, des légumes et des denrées indigènes. Les marchands, accroupis sous un toit de chaume supporté par quatre piquets, débitent leurs marchandises amoncelées pêle-mêle devant eux. Les approvisionnements que l'on peut se procurer sur ce marché sont insuffisants pour les besoins des Européens, qui doivent y suppléer, principalement pour les légumes, par des envois continuels de la Réunion ou par des achats fréquents aux maîtres d'hôtel des paquebots de passage ; aussi la vie est-elle fort chère à Tamatave.

Au sud du bazar sont groupées les habitations des Indiens malabars. Ils détiennent le commerce de détail et servent d'intermédiaires entre les grandes maisons européennes et la population indigène. Ces marchands indiens, que l'on trouve sur toute la côte d'Afrique, et qui sont en si grand nombre à Zanzibar et dans les îles voisines, commencent à envahir Madagascar ; se contentant d'un petit bénéfice, ils réalisent au bout de l'année un chiffre d'affaires important et font une concurrence sérieuse aux autres établissements. C'est dans le voisinage des boutiques malabares que s'exercent les industries indigènes, la ferblanterie notamment, pour laquelle les Malgaches paraissent très bien doués.

En rejoignant l'Avenue n° 1, nous sommes arrêtés au passage par les changeurs. Ces modestes industriels jouent ici un rôle important : accroupis sur une natte, ils ont devant eux un étalage de toutes sortes de monnaies, qu'ils vendent ou achètent, suivant les cas, pour un certain poids de morceaux d'argent, employés exclusivement dans le pays pour les petites

transactions. Je m'approchai de l'un d'eux pour me faire initier à l'art si difficile de payer ou d'acheter à Madagascar.

La piastre espagnole a été connue et acceptée par les Malgaches pendant de longues années, et, comme dans beaucoup de pays d'Orient, elle a formé la base du système monétaire. Aujourd'hui cette pièce d'argent n'a plus cours, mais on compte encore par piastres, en malgache *ariary*. Dans toutes les parties de l'île où les indigènes se servent de l'argent pour leurs échanges, les pièces de cinq francs de l'Union latine sont acceptées maintenant. Les Malgaches préfèrent néanmoins celles dont l'exergue est en relief, en particulier les pièces frappées à l'effigie de Louis-Philippe, qu'ils nomment *farantsa* ; ils prétendent qu'elles contiennent une plus grande quantité de métal précieux. Les monnaies d'or ne sont reçues qu'exceptionnellement dans les grands centres commerciaux de la côte.

Les Malgaches font eux-mêmes l'appoint divisionnaire en sectionnant la pièce de cinq francs en morceaux menus et irréguliers ; à l'aide d'une balance de fabrication indigène, *mizana*, ils apprécient la valeur des plus petits fragments au moyen de poids.

Ces poids, au nombre de huit, permettent d'obtenir, par des dispositions additives ou soustractives, quarante-quatre combinaisons principales, qui ont chacune une dénomination particulière. L'une des grandes difficultés de ce système monétaire déjà si compliqué réside dans la pesée ; les Malgaches, défiants par nature, exigent qu'elle soit faite avec des soins minutieux et délicats. *Amadiho* (change), répètent-ils souvent ; il faut alors exécuter une double pesée en règle. Parfois, pour abrégé cette opération fastidieuse, je donnais le bon poids ; néanmoins je devais attendre que mon vendeur prît dans sa main les petits morceaux d'argent, les soupesât, les frottât, les examinât un à un, pour s'assurer de leur bonté : encore les donnait-il à ses parents et à ses amis présents, qui se livraient au même examen. Dans des villages de l'intérieur il fallait plus d'une demi-heure pour peser le prix d'une poule, quatre sous de notre monnaie ; l'opération nécessitait beaucoup plus de temps lorsque le propriétaire du volatile avait une nombreuse famille. Il est juste d'ajouter que toutes ces précautions ne sont pas inutiles dans un pays où la fabrication de la fausse monnaie atteint un tel déve-

loppement. On falsifie l'argent coupé en y mêlant des fragments de plomb ou d'un métal argenté quelconque. Il est facile de reconnaître la fraude en frottant le morceau soupçonné contre un corps dur : les angles s'émousent et le métal intérieur apparaît.

J'accompagnai, un des jours suivants, M. Jore au fort hova pour rendre visite au gouverneur. La batterie, c'est l'expression consacrée, est un ouvrage de fortification circulaire en terre, briques et débris de coraux ; ses murs, protégés par un fossé extérieur, entourent un vaste espace dans lequel nous pénétrons par un passage couvert. Là sont entassées sans ordre quelques maisons en bois, résidences du gouverneur et de ses aides de camp, des cases pour les soldats de service, des casemates et des hangars, où je distingue des canons d'un âge vénérable couchés paresseusement sur le sol. Au centre de la cour s'élève un mât à l'extrémité duquel flotte le pavillon hova blanc à coin rouge. Rainandriamanpandry vient à notre rencontre. Il a fort bonne mine dans ses vêtements européens. Malgré son âge, ses yeux vifs, sa parole animée, sa physionomie intelligente, justifient sa nomination déjà ancienne au gouvernement de Tamatave, le plus important de l'île. Il fut le principal agent plénipotentiaire envoyé par le gouvernement de Tananarive pour négocier le traité de 1885. Notre entrevue fut courtoise, et nous prîmes congé, après une courte conversation, rendue pénible par le labeur de l'interprétation.

Depuis notre arrivée, la pluie est presque continuelle : ce sont des averses diluviennes, avec quelques rares éclaircies, et pourtant on nous assure que c'est le commencement de la saison sèche. La température est élevée : nous avons aujourd'hui, 12 mars, à 8 heures du matin, 30 degrés à l'ombre. Nous poussons activement les préparatifs du départ ; nous ferons route pour la capitale dès les premiers beaux jours ; en attendant, nous utilisons nos loisirs par de fréquentes promenades dans la ville et dans les environs.

La population totale de Tamatave dépasse certainement 12 000 habitants, sans tenir compte des porteurs, qui viennent à certaines époques augmenter notablement ce chiffre. L'élément indigène comprend des fonctionnaires, des soldats, et quelques marchands hova, des Betsimisaraka et autres gens de la côte. Les Européens sont peu nombreux ; les Français, qui forment la majorité parmi eux, sont environ une centaine.



L'élément blanc le plus important est fourni par les îles de la Réunion et de Maurice. Je n'ai pu me procurer des données précises, car les inscriptions à la résidence de France sont très peu nombreuses, mais il est probable que le nombre des sujets français, blancs ou gens de couleur, venus de nos colonies de la Réunion et de Sainte-Marie est supérieur à 1 500. Les Anglais viennent ensuite, avec les Mauriciens et les Indiens malabars ; enfin les États-Unis, l'Allemagne, l'Italie, sont représentés par un petit nombre d'individus.

De tous les centres commerciaux de Madagascar, Tamatave est le plus important. Malgré les conditions défavorables dans lesquelles cette ville se trouve placée, sa position en face des Mascareignes, actuellement débouché presque unique des produits malgaches, et sa proximité relative de la capitale, le grand marché de l'intérieur, ont beaucoup développé son commerce.

Parmi les principaux objets d'exportation sont les bœufs vivants à destination de Maurice et de la Réunion.

L'embarquement de ces animaux n'est pas sans présenter quelques difficultés, avec les moyens dont on dispose. Il est d'un effet très original.

Au jour convenu, le troupeau que l'on doit embarquer est conduit sur le rivage et parqué dans un enclos resserré. Des Malgaches choisissent alors un bœuf et lui attachent une première corde aux cornes, une seconde à l'une des jambes postérieures. Ils s'attellent quatre ou cinq à chaque bout, traînent ainsi la bête jusqu'au rivage et essayent de la faire entrer dans la mer. L'animal, récalcitrant, montre aussitôt toute son aversion pour ce genre d'exercice et pour le bain forcé qu'on veut lui faire prendre ; il fait des bonds désordonnés, envoie des ruades dans toutes les directions, pousse des charges furieuses, traîne ses conducteurs sur le sable et souvent même leur fait lâcher prise. Cependant, après une course folle, on ramène le fugitif, qui, fatigué par ses vaines tentatives, les cris et les hurlements qu'il entend de toutes parts, les coups qu'il reçoit, les tiraillements incessants dont il est l'objet, finit par se laisser pousser à l'eau. On entraîne aussitôt l'animal près d'une pirogue ou d'un chaland, auquel on l'amarre fortement par les cornes. Après deux ou trois opérations analogues, l'embarcation, qui a complété son chargement, conduit les malheureuses bêtes le long du navire, sur lequel on les embarque au moyen d'un palan. Souvent

dans le trajet un bœuf se noie, un autre devient la proie des requins, si communs dans la rade, mais on supporte avec philosophie ces pertes légères. Le prix d'un bœuf amené à Tamatave est peu élevé : il varie entre 25 et 50 francs ; il faut ajouter à cette somme un droit fixe d'exportation de 15 francs par chaque animal embarqué.

À Madagascar il n'existe aucune voie de communication ; si l'on se sert des mots de route ou de chemin, ils ne désignent qu'un sentier, une piste suivie généralement pour se rendre d'un point à un autre et plus ou moins frayée. Ces sentiers n'ont pas toujours une direction rationnelle : ils montent sur les collines élevées, ils suivent les crêtes des coteaux pour éviter les fondrières des versants voisins, ou d'autres fois ils descendent dans les vallées encaissées, empruntant même le lit d'un torrent pour tourner des roches abruptes ; souvent on se demande pourquoi ils serpentent capricieusement dans la campagne, augmentant comme à plaisir la longueur des étapes. Le Malgache est insouciant et ne fera aucun travail qui ne doive pas lui rapporter un bénéfice immédiat et certain. S'il rencontre un obstacle sur sa route, il ne songera nullement à s'en débarrasser ; un arbre mort est tombé en travers, il l'enjambe ; si l'arbre est trop gros, il fait un circuit. Pour traverser les grandes rivières on trouve parfois des pirogues, mais les cours d'eau de moindre importance sont franchis à gué, bien entendu, et s'il existe dans les environs de la capitale, ou sur les chemins fréquentés, un pont primitif, un tronc d'arbre jeté sur un ruisseau, ce sont des exceptions malheureusement trop peu nombreuses.

Cette absence de voies de communication est regardée, non sans raison, par le gouvernement hova, comme un obstacle sérieux aux envahissements de l'étranger ; aussi s'est-il toujours appliqué à perpétuer cet état de choses.

Dans l'île, les marchandises sont portées à dos d'homme, et pour éviter les fatigues de ces chemins abominables, les riches et les gens de qualité, ainsi que les Européens, se servent du *filanjana* ou *fitakonana*, le palanquin malgache.

Une classe spéciale du peuple a monopolisé ce travail : ce sont les *borizano*. Exempts de corvée, ils sont contents de leur sort et accomplissent avec beaucoup d'entrain leur pénible métier. Les *borizano*, qui se recrutent en majeure partie dans la caste des esclaves, proviennent de différentes provinces, de

l'Imerina et du Betsileo notamment, et ce sont leurs occupations bien plus que leurs origines qui en ont fait une corporation ayant ses usages et ses coutumes. Le porteur, bavard, gai, exubérant même, a perdu cette sorte de réserve et de timidité qu'inspire souvent aux autres Malgaches la présence du blanc ; il discute les prix, ne se retire jamais satisfait de son salaire et, fidèle à la tradition, empêche d'oublier à Madagascar les récriminations de nos automédons d'Occident.

Malgré ses criaileries et son caquetage incessant, le borizano met un certain amour-propre à remplir la tâche qui lui est confiée. Les porteurs de marchandises abandonnent rarement leurs charges, en ont soin, et sauf le cas de force majeure, les remettent en bon état. Ceux qui portent le filanjana sont pleins d'attention pour le voyageur et montrent une adresse étonnante pour le tirer des mauvais pas. Les bonnes dispositions que l'on remarque chez ces hommes souffrent cependant quelques exceptions. Ainsi il n'est pas rare de rencontrer sur la route de Tananarive un porteur chargé d'une caisse en bois volumineuse, que suit un compagnon avec l'enveloppe de zinc, le reste du convoi portant le contenu fractionné en petites charges ; c'étaient quelques marchandises craignant l'humidité et qu'on avait emballées avec beaucoup de soin ; mais les hommes, que gênait ce colis encombrant, l'ont divisé. Cependant tout arrivera intact à Tananarive, les objets seront remis en place, l'enveloppe de zinc ressoudée et la caisse de bois clouée à nouveau avec beaucoup d'adresse ; alors le borizano se présentera heureux et satisfait au destinataire, qui n'aura garde d'attribuer à un emballage défectueux la détérioration de ses marchandises. D'autres fois, les porteurs sont arrêtés sur la route par des bandes armées qui s'emparent de gré ou de force de leurs charges ; enfin, mais le fait est assez rare, des borizano ont disparu avec les paquets qui leur avaient été confiés.

À l'encontre des Chinois, les Malgaches se servent, pour porter leurs charges, d'un morceau de bois rigide. Ils emploient pour cet usage une forte tige de bambou, longue d'environ 1 m. 70, qu'ils nomment *bao*. Aux deux extrémités du *bao* ils attachent solidement leurs paquets avec des cordes de rofia, puis ils soulèvent le tout et le tiennent en équilibre, tantôt sur une épaule, tantôt sur l'autre. La charge moyenne d'un borizano est de 40 à 50 kilogrammes, mais ils portent beaucoup moins

lorsqu'ils suivent un filanjana et quand ils doivent parcourir de longues étapes.

Les porteurs de marchandises exercent longtemps leur rude métier. Appuyés sur leur sagaie, pliant sous une lourde charge, ils cheminent incessamment entre Tananarive et Tamatave ; la pression répétée du bao, malgré le poli qu'ils lui donnent et la graisse dont ils l'enduisent, développe sur leurs épaules des callosités énormes et souvent des plaies repoussantes.

Ce sont des borizano agiles et jeunes encore qui s'emploient aux filanjana ; ce travail nécessite un certain entraînement et une éducation spéciale. Le filanjana est constitué essentiellement par deux brancards de bois résistant, de 3 mètres environ, reliés au tiers de leur longueur par deux traverses en fer ; dans la partie médiane, une armature métallique soutient une forte toile ; le tout figure d'ailleurs un siège avec dossier ; deux courroies fixées aux traverses soutiennent un bâton transversal sur lequel le voyageur peut reposer les pieds. Les femmes hova se font porter dans un fitakonana particulier : c'est une sorte de panier rectangulaire peu profond, supporté par deux branches de rofia. Pour franchir de petites distances, quatre hommes suffisent ; mais pour de longues étapes il faut un plus grand nombre de porteurs : six, huit, douze sont quelquefois nécessaires. Ces chiffres sont même dépassés, sans aucune utilité, par de grands personnages qui possèdent ce que j'appellerai des équipages de luxe.

Pour porter le filanjana, quatre hommes, placés deux en avant et deux en arrière, prennent un brancard chacun sur la même épaule et marchent d'un pas cadencé ; celui de chaque rang qui a la tête engagée dans l'intérieur des brancards tient fortement le poignet de son compagnon en lui passant le bras sous le coude ; les borizano se soutiennent ainsi mutuellement et se prêtent un point d'appui réciproque. La vitesse moyenne des porteurs de filanjana est, en terrain peu accidenté, de 5 à 6 kilomètres à l'heure ; elle peut augmenter dans de notables proportions, surtout pour les petits trajets, où les borizano courent dès qu'ils en trouvent l'occasion, et souvent avec une vitesse telle que le voyageur n'est pas sans éprouver quelques appréhensions en songeant aux conséquences possibles d'un faux pas malencontreux. À de fréquents intervalles, et sur un signal con-

venu, les porteurs changent d'épaule en faisant passer les brancards au-dessus de leur tête ; le mouvement est exécuté sans arrêt. Dans les grands trajets, lorsque des hommes de rechange sont nécessaires, les borizano inoccupés trottaient devant le fitakonana, et après avoir parcouru une petite distance s'arrêtent pour saisir au passage les brancards lancés avec violence par les camarades qu'ils viennent remplacer. Cette manœuvre, qui se fait sans diminuer la vitesse et sans changer l'allure, occasionne au voyageur de violentes secousses, lorsque les porteurs se laissent entraîner dans une course folle, ou qu'un maladroit ne saisit pas le brancard qui lui est lancé. Le filanjana est un siège peu confortable ; néanmoins ce mode de locomotion semble, dans le principe, commode, sinon très agréable, et avec un peu d'habitude on admet très vite cette façon de voyager.

En ce qui me concerne, comme j'avais fait, dans la première année de mon séjour à Madagascar, un véritable abus de cette chaise à porteurs, j'arrivai vite à la prendre en horreur, et, sans y renoncer complètement, je n'y eus recours dans la suite que quand je ne pouvais m'en dispenser.

Ce système de transport des voyageurs et des marchandises à Madagascar semble tout naturel à l'indigène, qui dispose de nombreux esclaves et possède une grande autorité sur le personnel qu'il emploie. L'Européen se trouve dans une situation toute différente : il paye fort cher ses porteurs et est toujours exploité par eux. Pour aller de Tamatave à Tananarive, un borizano demande trois piastres ; pour faire la route inverse, deux piastres et demie, sans compter les cadeaux qu'il faut donner en chemin.

Le samedi 16 mars, la pluie cesse et le ciel paraît vouloir se montrer plus clément. Nous passons la journée à recruter nos porteurs et à organiser notre convoi. Pour de nouveaux venus dans l'île, cette opération est assez délicate, mais, grâce aux bons soins de la maison Alibert, nous réunissons bientôt un nombre d'hommes suffisant ; nous expédions aussitôt nos plus gros bagages, et le 18 mars au matin nous nous préparions à les suivre sur la route de Tananarive.

## II

**Un *kabary* de porteurs. – Départ de Tamatave. –  
Notre convoi. – Rainivoavy et Jean Boto. –  
Ivondrona. – Pirogues malgaches. – Ambodisiny. –  
Légende de Darafify. – La cruche géante. –  
Ankaréfo. – Gracieuse hospitalité. – Vavony. – Les  
lagunes littorales. – Végétation côtière. – Case  
betsimisaraka. – Le bambou à eau. – Andovoranto.  
– Traversée de l'Iharoka. – Tanimandry. – Le *rova*.  
– Champs cultivés. – Ligne télégraphique de  
Tamatave à Tananarive. – Le marais de  
Tanimandry.**

La patience est utile au voyageur sous toutes les latitudes : à Madagascar elle est indispensable. Il nous fallait user, abuser même, oserai-je dire, de cette vertu passive, avant d'avoir commencé notre première étape. Un esclave antimerina, Rainivoavy, que de bonnes références nous avaient fait choisir pour commander le convoi, avait réuni dès la première heure un nombreux personnel, porteurs de filanjana et porteurs de bagages. Il nous avait même remis une liste, calligraphiée par lui, contenant le nom de chaque borizano, celui de son maître et le village qu'il habitait. Encore novice, je m'imaginai qu'il n'y avait plus qu'à répartir les charges, monter en filanjana, et faire route immédiatement pour la capitale. Quelle erreur était la mienne ! Les hommes prennent nos paquets, les examinent et les palpent dans tous les sens, les soupèsent avec soin et après quelques minutes de réflexion... s'accroupissent sur le sable. Aussitôt commencent des conversations oiseuses, des discussions sans fin. Quelques esprits forts prononcent des discours dont certains passages, très intéressants sans doute, sont vivement soulignés par les auditeurs.

Enfin tout s'explique : les porteurs, sachant que nous ne voulions pas faire la route en six jours comme c'est la coutume,

mais y consacrer deux semaines, temps nécessaire à nos observations et à nos recherches, réclamaient une augmentation. Je propose de les nourrir à mes frais au delà du sixième jour ou de leur donner à forfait quatre piastres au lieu de trois et demie, m'engageant à ne pas rester plus de quinze jours en chemin. La séance rouverte, le commandeur vient nous annoncer que ma seconde proposition est acceptée.

Les charges furent reprises et, après des modifications nombreuses dans l'arrangement et la disposition, furent enveloppées dans des feuilles de ravinala qui les devaient protéger de la pluie et de l'humidité pendant le trajet ; les paquets furent ensuite confiés aux porteurs, qui les attachèrent à leur bao, non sans avoir préalablement, en signe de consentement, poussé un petit grognement qui en malgache correspond au mot oui. Ce premier *kabary* nous avait fait perdre toute la matinée, à 10 heures et demie seulement notre convoi se mettait en marche.

Nous sortons bientôt de la ville, et dépassons le fort hova, puis un petit bouquet de manguiers que mes hommes m'indiquent du doigt ; c'est à l'ombre de ces arbres que les plénipotentiaires français et malgaches tenaient leurs conférences préliminaires du traité de 1885. Nous laissons vite derrière nous quelques cases disséminées, futur faubourg de Tamatave. Peu de minutes après, nous traversons une petite rivière, le Mananareza, et nous entrons dans la plaine ondulée de Betainomby. La campagne est monotone ; une herbe peu fournie, qui nourrit les troupeaux de bœufs venus de l'intérieur pour attendre ici leur embarquement, a de la peine à recouvrir le sol sablonneux ; des buissons, des arbustes, poussent au hasard ; çà et là une flaque d'eau noirâtre croupit entre deux ondulations. Mais nous avons tourné vers le sud, direction que nous allons suivre jusqu'à Andovoranto ; la végétation devient fort belle, nous allons marcher pendant quelques jours dans la zone boisée de la côte.

Notre colonne s'allonge indéfiniment et, malgré mes recommandations, chacun marche à sa guise. En avant, en arrière, de tous côtés, trottaient nos porteurs de bagages ; quelques-uns se reposent déjà à côté de leurs charges. Notre cuisinier-interprète marche à l'extrême avant-garde. Nous avons confié ces importantes fonctions à Jean Boto, noir de Sainte-Marie, qui s'est offert dès notre arrivée à nous suivre pendant nos excursions. Il avait acquis, paraît-il, de grandes connaissances

pratiques, rapportées de ses voyages précédents ; il connaissait tous les villages de la côte et les ravitaillements qu'on en pouvait tirer. Du reste, comme citoyen français, notre compatriote par conséquent, nous pouvions compter sur lui. Jean Boto, qui dit *nous* quand il s'agit des blancs, parle assez couramment le français. Dans la suite, comme interprète, il nous rendit des services, ce qui ne nous fit pas regretter son enrôlement ; malheureusement ses connaissances culinaires n'existaient qu'à l'état de souvenirs confus et lointains. À ses côtés cheminent allègrement trois borizano, chargés tout spécialement de porter avec beaucoup de soin les instruments scientifiques d'un usage journalier. Ces malheureux, malgré mes supplications muettes mais expressives, n'épargnaient aucun heurt aux boussoles et aux thermomètres, aux magnétomètres et aux théodolites. De plus ils se tenaient prudemment hors de la portée de la voix lorsque, pour une cause quelconque, j'avais besoin de leurs services. Le commandeur Rainivoavy surveillait notre petit monde ; il portait un fusil et sa sagaie : une plus lourde charge lui aurait enlevé de son prestige. Nos filanjana, précédés de la longue file des borizano de relais, venaient ensuite. J'avais donné une surcharge à Foucart, le plus léger d'entre nous, au seul point de vue du poids matériel. C'était le chronomètre, que je voulais soustraire, dans une certaine mesure, aux nombreuses perturbations dont il était menacé. Maistre fermait la marche et pourchassait les traînants, en même temps qu'il exécutait les nombreuses observations que nécessitait le tracé de notre itinéraire.

Vers midi nous arrivons à Ivondrona. Ce village, important autrefois, ne compte plus maintenant qu'une centaine de cases. Les usines sucrières qui avaient été établies dans le voisinage étaient jadis prospères ; malheureusement, par suite d'un état de choses bien différent, elles ont perdu de leur valeur. Les rendements que le gouvernement hova, aujourd'hui propriétaire, retire de cette industrie, sont peu considérables. La rivière l'Ivondrona, sur les bords de laquelle nos porteurs nous déposent en sortant du village, est le premier cours d'eau important que nous rencontrons. Il se comporte d'ailleurs comme c'est la règle à Madagascar, et va former de grandes lagunes dont nous ne voyons qu'une partie. À notre gauche est l'embouchure du fleuve avec son déversoir maritime, et les canaux qui la font communiquer avec les lacs de Nosy-Vé et de Sarobakina.



Trois pirogues où nous nous embarquons tous vont nous conduire sur l'autre bord. Nous débarquons sous des grands arbres, traversons vite un taillis touffu et entrons dans le village d'Ambodisiny.

D'après une légende betsimisaraka, cette contrée était habitée il y a bien longtemps par le géant Darafify. Il y vivait très heureux avec ses deux épouses, Rasoabé et Rasoamasay. C'était un génie bienfaisant. Hercule malgache, il avait délivré la province des monstres terribles qui la désolaient, il avait été assez puissant pour couper en menus morceaux le grand serpent de Tanifotsy. Néanmoins les travaux extraordinaires d'un de ses voisins vinrent troubler son repos en blessant son amour-propre. Darafify déclara la guerre à son confrère, et dans une lutte héroïque il réussit à le précipiter dans les flots, non sans perdre toutefois la main droite, que, par un dernier effort, le vaincu lui arracha. Quelque temps après, Darafify mourut des suites de cette opération. La dextre puissante du géant forma l'île Fonga, et le lieu témoin de la lutte fut appelé Matitanana. Rasoabé et Rasoamasay, les veuves inconsolables de Darafify, versèrent des torrents de larmes qui changèrent en lacs immenses les forêts désertes où elles étaient venues cacher leur profonde douleur.

C'est dans le village d'Ambodisiny que se trouve l'amphore colossale qui, sans aucun doute, était la coupe familière de Darafify.

Cette cruche en terre commune, de fabrication indigène, n'offre rien de particulier, si ce n'est ses grandes dimensions et les cassures et fêlures qu'elle présente. On la voit, non loin du village, à demi enfoncée au milieu d'une clairière ; elle est encore aujourd'hui un objet vénéré des indigènes. Fixés sur une perche, deux crânes de bœufs achèvent de pourrir ; ces modiques offrandes, que des mains pieuses avaient placées près de la cruche pour mériter les faveurs de Darafify, gênaient par leurs émanations Foucart qui, en explorateur consciencieux, se hâtait de faire un relevé artistique de l'amphore sainte.

En quittant Ambodisiny, nous marchons pendant deux heures et demie pour arriver, à la tombée du jour, à Ankaréfo. Les soixante cases qui forment ce village sont bâties en terrain marécageux sur les bords de la lagune dont nous venons de suivre la rive orientale. Jean nous conduit dans une case dont

nous prenons possession. Nous sommes satisfaits de notre première installation dans un village malgache.

Le chemin que nous suivons depuis Tamatave et qui doit nous mener à Andovoranto, est tracé sur cette bande de terrain de largeur variable, qui est comprise entre le rivage de la mer et la ligne des lagunes littorales. Depuis l'embouchure de l'Ivondrona, ces nappes d'eau se succèdent presque sans interruption et forment une véritable voie maritime, utilisée depuis longtemps.

La bande de terrain sur laquelle nous marchons varie beaucoup de largeur. Dans certains endroits ce n'est qu'une plage sablonneuse, digue éphémère qui empêche les eaux de la lagune de se jeter dans l'océan. Ailleurs c'est un talus gazonné de quelques centaines de mètres. Plus loin cette zone s'élargira notablement et mesurera par places plusieurs kilomètres de profondeur. Alors le sentier se déroule dans une jolie contrée ; nous traversons des bois, de petites forêts, où la végétation côtière atteint tout son développement. La route est de sable fin, et de tous côtés, au milieu de l'herbe courte, s'élançant des bouquets d'arbres : c'est le *vakoa*, au tronc rugueux, dont les feuilles penniformes sont hérissées de pointes aiguës, l'élégant badamier, le *voavotaka* (*Brehmia spinosa*), dont les fruits ronds renferment sous une écorce résistante une pulpe goûtée des indigènes, les gracieux palmiers aux nombreuses variétés, et tous les arbres des zones chaudes couverts d'orchidées parasites. Puis nous entrons dans une clairière dont le tapis de verdure ondoyante est soulevé çà et là par des massifs de fougères. À droite réapparaît la lagune, dont la nappe liquide miroite au soleil ; l'eau disparaît sous les plantes aquatiques ; les rives en sont cachées par les joncs et les roseaux, et dans les chenaux marécageux les pandanus, solidement ancrés par leurs racines fourchues, semblent défier la violence des vents. Derrière les lacs nous apercevons de petites collines, sur lesquelles les ravinala déploient leurs éventails ; dans le lointain se profilent, indécises, les sombres cimes de la chaîne côtière. Mais nous rentrons dans le taillis, où bientôt un sourd grondement nous annonce le voisinage de l'océan. Soudain le rideau de verdure qui nous enveloppait se déchire ; nous gravissons les dunes et cheminons à travers les *filao* (*Casuarina equisetifolia*) aux membres tordus ; nous voici sur le sable du rivage, et nos por-

teurs nous secouent violemment pour éviter les lames qui viennent mourir à leurs pieds.

C'est en traversant cette jolie contrée que nous arrivons, au coucher du soleil, à Vavony.

Avant d'y arriver, nous rencontrons, allant en sens inverse, un long convoi de porteurs de peaux de bœufs. Les malheureux, pliant sous leur pesante charge, rendue plus lourde encore par l'eau dont elle est imbibée, se traînent péniblement, appuyés sur leurs sagaies, et se hâtent à petits pas, pressés de gagner un abri où ils vont attendre des temps meilleurs avec la patience qui les caractérise. Ils se reposent fréquemment.

Ces haltes me firent trouver l'emploi de petites excavations que j'avais remarquées en grand nombre le long du sentier. En effet, lorsque les porteurs veulent s'accroupir et déposer leurs charges sur le sol, ils descendent dans ces trous, puis, lorsqu'ils se remettent en marche, ils en sortent facilement par une pente douce, ayant repris sans aide leur fardeau.

Le village de Vavony se trouve à l'extrémité méridionale du lac de Rasoabé. Comme dans ceux que nous avons vus précédemment, les cases, une cinquantaine à peu près, sont disposées de chaque côté du chemin, l'unique rue de la localité. Ces maisons paraissent assez propres, comme toutes celles de cette partie de la côte, et celle qui nous sert de logis représente le type habituel des constructions betsimisaraka. Rectangulaire, elle mesure 4 mètres de large sur 6 mètres de long. Son toit de chaume à deux versants est soutenu à la partie supérieure, élevée de plus de 4 mètres, par un faîtage reposant sur deux poteaux placés au milieu des pignons. Des poteaux d'angles reliés par des traverses et quelques autres perches de bois léger constituent la charpente. Pour faire les parois et les cloisons, on se sert des côtes des feuilles du ravinala, maintenues juxtaposées par des baguettes minces, mais résistantes, qui les traversent. Des claies glissant entre deux bâtons et fabriquées de la même manière obstruent les ouvertures, portes que l'on ménage sur les grandes faces. Le plancher, qui est formé d'écorce d'arbres généralement recouverte de nattes, est établi sur des pieux fichés dans le sol ; il en est distant de 50 à 60 centimètres. Cette surélévation du plancher des cases s'observe sur toutes les côtes madécasses. Dans un coin est une sorte de caisson carré rempli de terre foulée, l'âtre malgache, dans lequel sont enfoncées des

pierres pour placer les marmites, le *toko*. Au-dessus du foyer, quatre pieux verticaux supportent un ou deux châssis de bois, les *salaza* : ils sont destinés à recevoir la viande et le poisson sec dont un boucanage sérieux assurera la conservation. Il ne faut pas chercher de cheminées : la fumée s'échappe quand elle veut et où elle peut. Aussi la partie inférieure de la toiture est-elle bien vite recouverte d'un enduit noir fort brillant ; il en est de même des quelques objets qui s'y trouvent suspendus et, en général, de tout le mobilier, auquel cette teinte noirâtre donne un aspect vieillot.

L'ameublement est des plus simples. Pas de tables, aucun siège. Je n'ose donner ce nom à des sortes de planches à découper la viande sur lesquelles on m'invitait à m'asseoir. Le plus souvent le lit n'est qu'une simple natte de jonc ; il est rare que cette natte soit rembourrée de quelques poignées de roseau. Un peu partout, des *sobika*, espèces de corbeilles, sacs ou paniers, tressés fort artistement et qui renferment le riz, les patates, le manioc, les provisions de la famille. Les habitants de la côte se servent pour cuire le riz de marmites en fonte d'origine européenne.

Sur cette côte, où l'on ne trouve pas d'argile plastique, les Betsimisaraka ont remplacé les vaisseaux de terre des autres tribus par un récipient assez original. Ils vont chercher dans la forêt voisine un long bambou et, y introduisant une sagaie, ils perforent imparfaitement les cloisons intérieures en respectant la dernière, qui sera le fond de cette cruche improvisée. Le maniement de ces ustensiles est peu pratique, et une longue expérience est nécessaire pour en user adroitement. C'est ainsi que pendant notre repas du soir, voulant servir mes amis, je m'emparai d'un de ces bambous qui avait bien 3 mètres et demi de long ; je voulais du premier coup m'attaquer aux difficultés. Mal m'en prit : non seulement je remplis plus que de raison les gobelets que l'on me tendait, mais encore, ne tenant nul compte de la puissance hydraulique du jet liquide, j'arrosai mes infortunés compagnons, qui protestèrent violemment. Les ressources alimentaires que nous trouvons sont peu variées : du riz et du manioc, des patates, quelques bananes, du poisson séché. Toutefois Jean nous assura que nous trouverions toujours des poules, ce qui devait nous faire, avec quelques conserves dont nous nous étions munis, un ordinaire très suffisant.

Le lendemain je continue ma route sur la bande sablonneuse, pendant que Maistre et Foucart suivent en pirogue la lagune de l'Imasoa. À Andavakimenarana mes compagnons me rejoignent, et vers 10 heures et demie nous arrivions à Andovoranto.

Nous étions dans une petite ville, centre commercial assez important. On y remarque une mission protestante, une école malgache ; plusieurs maisons de commerce de Tamatave y ont des représentants. Dans les rues il y a quelques boutiques, dont beaucoup ont pour propriétaires des Indiens malabars.

Généralement, pour aller à Tananarive on prend à Andovoranto des pirogues qui remontent le fleuve Iharoka pendant quelques kilomètres, puis un de ses affluents, et arrivent, après cinq heures de navigation dans l'ouest, au village de Maromby d'où repart la route de la capitale. Cette voie fluviale, habituellement suivie, abrège considérablement cette partie du chemin et surtout évite aux voyageurs la traversée si pénible des marais de Tanimandry. Néanmoins, obligés de poursuivre nos travaux, nous choisissons ce dernier itinéraire.

Nous traversons près du bord de la mer l'embouchure étroite de l'Iharoka ; une demi-heure après, nous pénétrons dans les murs en terre de Tanimandry. Ce village, qui compte 200 cases, n'est qu'un poste militaire hova, fondé en 1863 par la reine Rasoherina lorsqu'elle vint visiter ces régions. Les habitants, Antimerina et Betsimisaraka, sont presque tous des soldats, établis avec leurs familles dans des maisons groupées sans ordre autour du rova. On appelle ainsi la palissade faite avec des bois pointus, qui entoure la demeure du souverain, des princes, des hauts dignitaires et des gouverneurs. Mais ce mot désigne aussi par extension non seulement l'enceinte fortifiée, mais encore l'ensemble des constructions qui s'y trouvent renfermées. Ces cases ne diffèrent d'ailleurs des autres que par leurs dimensions un peu plus grandes ; elles sont habitées par le chef et sa famille, ses aides de camp et ses esclaves.

Devant elles et en dehors de la palissade, un vaste emplacement reste libre, il est réservé aux assemblées populaires et sert pour les revues des troupes. C'est au centre de cette cour du rova qu'est planté le mât où flotte le pavillon royal. Tanimandry est le chef-lieu de la province gouvernée par Rahaga, douzième honneur.

Depuis que nous avons traversé l'Iharoka, la nature du sol est différente. Ce n'est plus un terrain sablonneux : l'argile apparaît recouverte par places d'une couche noirâtre d'humus. Aussi voyons-nous, dans les environs du poste, d'assez belles cultures de manioc, de patates douces, de songes, de cannes à sucre. Des manguiers, des orangers, des citronniers et des bananiers y poussent en abondance. Nous trouvons le contraste d'autant plus frappant que dans les villages traversés jusqu'alors les cultures étaient presque nulles ; le riz, base de la nourriture des indigènes, croît très difficilement dans le voisinage immédiat de la mer ; mais dès demain, et après quelques jours de marche dans l'intérieur, nous aurons à traverser de nombreuses rizières. Le premier aide de camp du gouverneur vint nous voir et nous apporta deux poules comme cadeau de bienvenue. C'était une entrée en matière : il désirait surtout des remèdes pour le préserver des fièvres et de la vieillesse, dont il ressentait les inconvénients. Une petite dose de quinine et beaucoup de bonnes paroles parurent le satisfaire ; bien qu'il me fût impossible de lui donner des médicaments pour réparer les ravages des ans et que j'eusse de la peine à lui faire comprendre qu'à Madagascar comme ailleurs la vieillesse n'est pas la moindre des maladies, il me prodigua ses remerciements. À cette première consultation en succédèrent beaucoup d'autres. Ma réputation allait grandissant pendant que diminuait ma provision de quinine. L'arrivée de M. Estève, directeur du service télégraphique à Tamatave, vint heureusement mettre un terme à mes occupations philanthropiques et nous procura le plaisir de terminer la soirée avec un compatriote.

M. Estève venait à Tanimandry pour rechercher les causes d'une interruption insolite dans son service. C'était tout simple : des indigènes avaient renversé quelques poteaux dans les environs et coupé le fil en plusieurs endroits ; ces engins les gênaient, faisaient avoir de mauvaises récoltes et attiraient la foudre dans leur voisinage.

Deux années avant notre arrivée, sur les ordres du résident général, une ligne télégraphique avait été posée entre Tananarive et Tamatave, sous l'habile direction de MM. Deschamp et Estève, chefs de service dans ces deux villes, et de leurs agents. Ce n'est qu'au prix de mille peines, en surmontant de grandes difficultés et en courant de sérieux dangers, que l'on a pu termi-

ner heureusement cette entreprise si utile aujourd'hui. Malheureusement les orages, fréquents sur les hauts plateaux, la grande tension électrique de l'air dans ces contrées, la chute des arbres dans les forêts, et des poteaux eux-mêmes, mal assujettis dans ce sol compact, la rupture du fil usé par les émanations salines des côtes et beaucoup d'autres causes naturelles font que la transmission des dépêches s'opère le plus souvent très irrégulièrement. Puis viennent s'ajouter encore les perturbations non moins fréquentes dues à la malveillance et à l'hostilité des habitants.

Le 21 mars, de très bonne heure, nous quittons Tanimandry. L'étape sera pénible, d'après ce que nous assurent les hommes. J'envoie tout mon monde en avant et je sors le dernier par l'étroite ouverture que l'on dénomme pompeusement la « porte de l'Ouest ».

La caravane est dans l'ordre ordinaire : en tête, les bagages avec le commandant Rainivoavy, puis nos trois filanjana. Pour aller à notre première étape, le village de Ranomafana, il y a deux routes : l'une, la plus longue, suit la ligne télégraphique ; elle est passable, paraît-il ; la seconde, qui traverse le marais, est plus courte, mais bien plus pénible. On s'est décidé pour la route du marais ; les porteurs auraient certainement beaucoup de peine, m'avaient-ils dit, mais pendant un temps plus court, et ils se reposeraient plus vite. Ce raisonnement des borizano était assez juste, et nous n'étions pas fâchés, d'un autre côté, de voir ce fameux marais et de nous rendre compte de la difficulté de sa traversée.

Bientôt nous entrons dans la forêt ; l'air ne circule pas au milieu de ces frondaisons élevées, l'humidité nous pénètre. Le sol, formé d'argile et de sable recouverts de débris organiques, est d'abord résistant, puis il devient mou et disparaît sous les grandes herbes. Il semble qu'on danse sur un plancher mouvant. Nos porteurs ont de la peine à marcher sur ce terrain détrempé ; ils trouvent difficilement la bonne voie et s'enfoncent de plus en plus au milieu des roseaux. Nous entrons dans un bois et nous marchons dans l'eau. Bientôt nous sommes arrêtés par un étang profond ; il y a un pont, mais un pont malgache : deux ou trois troncs d'arbres posés côte à côte, et soutenus par des branchages mis en travers sur les herbes ; le tout est recouvert par 30 centimètres d'eau. Nous traversons cette nappe à la

file indienne. Chaque homme va bien lentement, cherchant avec précaution où il doit poser le pied ; à voir nos porteurs l'un derrière l'autre, ayant de l'eau à peine jusqu'aux genoux, on croirait qu'ils passent à gué quelque rivière ; il n'en est rien ; ils marchent sur des arbres invisibles, et, véritables équilibristes, ils manœuvrent sur ce point d'appui très glissant, ayant à leurs côtés plus d'un mètre d'eau et au-dessous une vase infecte et profonde. Tout cependant est arrivé sans accident sur l'autre bord ; le porteur d'une des caisses a fait un faux pas, mais, par un miracle d'adresse, il a pu se relever. Foucart et Maistre passent à leur tour, je marche le dernier et je suis bientôt de l'autre côté. Là nous entrons dans le grand marais ; ce que nous avons vu jusqu'ici n'était qu'une sorte de préface nous initiant aux beautés de la traversée qu'il nous restait à faire.

Le marais de Tanimandry est orienté du nord-nord-est au sud-sud-ouest et peut avoir, dans l'endroit où nous l'avons traversé, de 1 200 à 1 300 mètres ; c'est là du reste sa largeur moyenne, augmentant un peu dans la région sud, où elle atteint 2 kilomètres et demi. Partout de grands arbres forment une véritable forêt lacustre ; ces arbres élancés, bien droits, dont quelques-uns atteignent plus de 20 mètres de hauteur, ont un feuillage vert foncé qui s'étale en touffes horizontales et offre à l'œil un aspect pittoresque. Au pied des arbres, des roseaux, des touffes de grandes herbes, des plantes aquatiques aux fleurs blanches ou jaunes et aux larges feuilles, puis au milieu de tout cela, dégageant une odeur infecte, l'eau noirâtre et croupissante, recouverte çà et là de membranes ferrugineuses aux couleurs irisées. Flottant comme de larges taches d'huile, elles font un vif contraste avec la teinte noire du marais. Quelques rares oiseaux voltigent autour de nous ; des papillons et des libellules viennent se poser sur les fleurs et montrent leurs ailes aux brillants reflets ; et, pour animer la scène, tous les crapauds et les grenouilles des environs nous donnent un concert des plus variés ; il serait impossible d'analyser ces cris, il y en a dans tous les tons et sur tous les rythmes ; je ne puis dire qu'une seule chose, c'est qu'il y a beaucoup de musiciens.

La route serpente dans la forêt, cherchant autant que possible des endroits où la vase est moins épaisse, mais ce moins n'est que relatif, très relatif même. Comme le pont que nous avons passé tout à l'heure, le chemin est constitué par une ligne



de troncs d'arbres, mais ici on les voit et nos hommes peuvent poser assez facilement le pied sur ces passerelles flottantes ; de temps en temps l'un d'entre eux glisse et enfonce dans la vase ; ses trois compagnons soutiennent le filanjana pendant que le malheureux se relève péniblement et reprend sa place. D'autres fois il n'y a qu'un seul arbre ; les porteurs se mettent alors l'un derrière l'autre et vous soulèvent ainsi ; dans ce genre de locomotion on a, je crois, la sensation qu'aurait quelqu'un porté par un acrobate sur une corde lisse. Chose remarquable, les hommes sont toujours très gais ; arrive-t-il un accident à l'un d'eux, ses camarades se moquent de lui et font pendant plus de dix minutes des gorges chaudes de sa mésaventure ; cependant ils ont pour le *vazaha* (l'étranger) beaucoup de prévenances, je dirai même de dévouement ; je ne sais, pendant cette traversée qui m'a paru longue, combien ils ont déployé d'adresse et de force ; à chaque instant je choisissais l'endroit où j'allais tomber et prendre mes ébats dans la vase ; j'ai failli plusieurs fois réaliser mon rêve, mais je suis sorti sain et sauf, et sec, de l'aventure.

Après avoir passé une dernière nappe d'eau qui borne le marais du côté de l'ouest et avoir failli une dernière fois prendre un bain, je rejoins mes compagnons, qui m'attendaient sur une petite hauteur.

Les chenaux, lagunes et marécages qui longent la mer ne sont pas l'un des traits géographiques les moins curieux de l'île de Madagascar. Il en existe dans toute la partie de la côte orientale qui reçoit le choc du grand courant indien depuis 16°52' de latitude sud jusqu'à 22°25' ; cependant ce n'est qu'entre la bouche de l'Ivondrona (18°15'00" lat. S.) et celle du Matitanana (22°24'45" lat. S.) qu'ils deviennent nombreux et assez rapprochés pour pouvoir être utilisés par la navigation côtière. M. Alfred Grandidier, qui les a étudiés avec soin, en a compté vingt-deux, fournis par plus de cinquante cours d'eau, entre ces deux points dont la distance est d'environ 485 kilomètres. Cet état spécial de la côte orientale est dû à ce que les rivières, descendant un versant fortement incliné et ne recevant que de petits affluents, trouvent une plage étroite contre laquelle bute avec violence un fort courant qui ensable continuellement leurs embouchures, et, à cause du volume d'eau peu considérable qu'elles apportent d'ordinaire, la plupart n'arrivent pas à s'ouvrir une issue directe à la mer ; si, à la suite d'une crue im-

portante, elles forcent quelquefois la barre de sable qu'accumulent journellement et que maintiennent les vagues, la passe ainsi momentanément déblayée ne tarde pas à se refermer dès que les eaux baissent. Ces embouchures temporaires ne sont pas du reste toujours à la même place.

Les chenaux ont des dimensions très variables ; assez étroits en certaines parties pour qu'une pirogue y passe avec difficulté, ils s'élargissent en d'autres jusqu'à 200 et 300 mètres et forment de distance en distance, partout où une dépression du sol s'y est prêtée, des lacs qui ont quelquefois plusieurs milles de large et dont le plus grand est celui de Nosy-Vé, au nord duquel est Ambodisiny. Comme nous l'avons dit, ils sont séparés de la mer tantôt par une simple bande de sable de quelques mètres de largeur, tantôt par une plage gazonnée, plus ou moins couverte d'arbres et d'arbrisseaux, qui peut mesurer jusqu'à plusieurs kilomètres. Ils ne sont pas tous navigables, à toute époque du moins ; dans la saison sèche, il en est qui contiennent plus de boue que d'eau ; cependant, tels que la nature les a faits, ils sont très utiles et facilitent beaucoup les communications et les transports de marchandises le long de cette côte inhospitalière où le cabotage n'est pas praticable à cause des courants qui y sont très violents et de la forte houle qui y règne constamment. Mais ce canal naturel a des inconvénients au point de vue sanitaire, car il entretient sur la plage orientale un foyer de fièvres.

Depuis la traversée de la première nappe il s'était écoulé cinquante-cinq minutes.

Nous venions d'achever ainsi la première partie de la route de Tamatave à Tananarive, ce segment du chemin qui, suivant la direction du nord au sud, longe le bord de la mer entre le rivage et la ligne des lagunes que nous venions de traverser si péniblement. Il nous restait à parcourir, en marchant droit vers l'est, la deuxième partie du sentier, qui allait nous conduire du niveau de la mer à Tananarive, à 1 250 mètres d'altitude, sur un parcours de 230 kilomètres.

### III

**À travers les dunes sablonneuses. – Le rofia et le ravalala. – Manambonitra. – Crue rapide. – La tribu des Betsimisaraka. – Le chapeau du borizano. – Ranomafana. – Ampasimbé. – Une *corrida*. – Beforona. – Première zone forestière d'Analamazaotra. – Le sentier dans la forêt. – Ampasimpotsy. – Moramanga. – Province d'Ankay. – Marché de Moramanga. – Andakana. – Le bœuf de Madagascar. – Ascension du mont Ifody. – Vallée de Sabotsy. – Montée de l'Angavo. – La deuxième forêt. – Ankeramadinika. – Arrivée à Tananarive.**

Après avoir dépassé le petit hameau de Bemasoana nous arrivons sur les bords de l'Iharoka. Il nous faut de nouveau traverser le fleuve pour rejoindre sur la rive gauche la route de la capitale.

L'Iharoka, grossi par quatre mois de pluies continuelles, roule en rapides des eaux jaunâtres chargées des matières terreuses entraînées des hauts plateaux. Nous effectuons le passage dans de mauvaises pirogues au confluent de l'Ambavaroka. Le fleuve mesure en cet endroit plus de 200 mètres de largeur.

La route continue à travers une contrée mamelonnée. Des monticules sablonneux se succèdent sans ordre ; ce sont d'anciennes dunes fixées maintenant par la végétation. Dans les bas-fonds, les eaux, qui ne peuvent s'infiltrer dans un sous-sol compact, forment des marais et des fondrières, où nous nous embourbons quelquefois, malgré les circuits et les détours que nous faisons pour les éviter. Des plantes herbacées poussent en abondance sur le sommet de collines arrondies, dont les flancs sont couverts de bruyères et de fougères, tandis que dans les dépressions, au milieu d'une multitude de plantes aquatiques,

s'élèvent en touffes serrées les ravinala et les rofia. Ces arbres, que l'on rencontre surtout le long des ruisseaux, deviennent rares sur les versants, plus rares encore sur les sommets.

Le rofia (*Raphia Madagascariensis*, *Sagus raphia*) est un palmier au port gracieux. Son tronc, généralement peu élevé, est couvert d'aspérités, anciens points d'attache des feuilles tombées. À l'extrémité du stipe s'évasent en bouquets de belles feuilles qui, composées d'un grand nombre de filaments insérés à angle droit sur une nervure médiane, atteignent parfois 5 et 6 mètres de longueur.

Le ravinala (*Urania speciosa*) est appelé communément par les Européens « arbre du voyageur ». Le tronc lisse et souvent fort élevé de cet arbre, de la famille des bananiers, est surmonté d'un magnifique éventail de larges feuilles vertes. Au nombre d'une vingtaine, longues de 2 mètres environ sur près de 50 centimètres de large, ces feuilles sont supportées par de longs pétioles qui, se rapprochant peu à peu, rayons d'une roue gigantesque, viennent s'encaster les uns dans les autres. Cet arbre offre une silhouette singulière, qui se réduit à une simple ligne lorsqu'on le regarde par la tranche, et, lorsqu'on le voit de face au contraire, déploie un éventail colossal, joli surtout quand le vent ne l'a pas déchiqueté. On explique le nom d'« arbre du voyageur » parce que l'eau conservée à la base des feuilles et dans les replis des pétioles, provenant en grande partie de la condensation de l'humidité de l'air sur ces larges surfaces, servirait, paraît-il, à secourir le passant altéré. Cette explication n'est certes pas applicable à Madagascar ; le ravinala se trouve toujours dans les marais et dans le voisinage des cours d'eau ; on ne le rencontre jamais dans les contrées arides. Cet arbre singulier, qui donne à toute la région betsimisaraka un aspect si particulier, croît sur la majeure partie du versant oriental de l'île, mais il ne dépasse pas 600 mètres d'altitude. Comme le rofia, il rend de grands services dans la construction des cases, et est employé à de nombreux usages domestiques.

Depuis quelques heures nous avons à supporter une pluie fine qui augmente bientôt d'intensité, et c'est au milieu d'une averse diluvienne que nous traversons le village de Maromby. À travers les larges gouttes qui strient obliquement l'atmosphère obscurcie par d'épais nuages, je distingue difficilement les gros mamelons qui nous environnent. C'est toujours la même con-

trée, mais le terrain a changé de nature : le sol sablonneux est remplacé par une argile rougeâtre que l'eau délaye et rend glissante. Les hommes ont de la peine à marcher.

Vers deux heures nous nous arrêtons au village de Manambonitra. Rainivoavy vient me prévenir qu'il nous est impossible d'aller plus loin : la crue subite d'un ruisseau que nous devons traverser en sortant du village met un obstacle à toute marche en avant.

Les Betsimisaraka, qui habitent la vaste contrée que nous venons de traverser, formaient autrefois une confédération redoutée. Au commencement du XVIII<sup>e</sup> siècle, conduits par des Européens et des mulâtres, ils gagnèrent à leur cause toutes les tribus éparses de Mahanoro à la baie d'Antongil et constituèrent alors une puissante nation. Malheureusement les divisions des tribus et la rivalité des chefs les affaiblirent, et Radama I<sup>er</sup>, roi des Antimerina, conquit leur pays vers 1820.

Le Betsimisaraka a le visage arrondi, les pommettes légèrement saillantes ; ses yeux ne sont pas bridés. Son teint est généralement foncé, mais, comme chez les autres tribus de Madagascar, il présente de nombreuses variétés. Les cheveux, crépus ou ondulés, sont épais. Les hommes les portent coupés courts ; au-dessus du front des enfants on laisse souvent un petit toupet proéminent qu'ils se tirent consciencieusement lorsqu'ils nous rencontrent, et nous gratifient du *finaritra*, bonjour betsimisaraka. Les femmes ont des coiffures assez compliquées : tantôt ce sont des nattes finement tressées et réunies en boucles derrière la tête et au-dessus des oreilles ; tantôt les cheveux, partagés par des raies multiples, forment sur l'occiput, de chaque côté du front et au-dessus des oreilles, six chignons volumineux. C'est cette dernière coiffure qui est généralement adoptée. Les indigènes s'habillent d'une chemise à manches courtes, faite d'un tissu grossier de rofia ; au-dessous ils ont une ceinture d'étoffe roulée autour des reins et descendant entre les jambes, d'où elle remonte se nouer à la taille : c'est le *salaka*, qui existe partout dans l'île. Quand ils ne se livrent pas à des travaux exigeant la liberté des mouvements, ce qui leur arrive souvent, ils se drapent dans une pièce de colonnade, le *lamba*, vêtement national de Madagascar. Les femmes mettent un jupon et une sorte de camisole toujours trop courte qui leur serre affreusement la poitrine ; par-dessus elles portent aussi le *lamba*, mais un *lamba*

particulier. C'est une espèce de sac plus ou moins ample, ouvert aux deux bouts ; elles le remontent sous les bras et l'y maintiennent fixé par des torsions savamment combinées et incessamment renouvelées. C'est même là une de leurs principales occupations. Comme ornement elles possèdent des boucles d'oreilles de cuivre ou d'argent, quelquefois des colliers et des bracelets de verroterie. Cette population est douce et paisible, les actes d'énergie sont rares. Les Betsimisaraka supportent patiemment leurs gouverneurs hova et n'ont résisté que bien peu aux charges accablantes qu'il leur faut supporter et aux mesures vexatoires dont ils sont parfois victimes. Ces indigènes entrent volontiers au service des blancs établis sur la côte et seraient d'assez bons travailleurs s'ils n'abusaient pas trop des liqueurs alcooliques.

Le 22 mars nous quittons Manambonitra au lever du soleil. Rainivoavy a pu trouver deux pirogues, sur lesquelles nous passons, à l'est du village, l'important cours d'eau qui nous avait arrêtés la veille. En temps ordinaire, ce n'est qu'un ruisseau, mais dès qu'il a plu, il grossit rapidement : c'est un fleuve après les grandes averses. Ce fait est très fréquent à Madagascar.

Comme la veille, la route serpente dans une contrée mamelonnée. Ce sont des montées et des descentes continues, des glissades et, sur le sol boueux, des chutes répétées qui font la joie de nos porteurs.

Vers neuf heures, arrêt à Ranomafana. Ce misérable village doit son nom à des sources chaudes, situées non loin de là, dans le lit même d'une petite rivière.

Pendant que Maistre va emplir une bouteille d'eau minérale en vue d'une future analyse, nos porteurs se réconfortent l'estomac, creusé par les fatigues de la route. Comme dans presque tous les villages, des marchands de manioc attendent la pratique avec des marmites pleines de racines cuites à l'eau et encore fumantes. Pour un imperceptible morceau d'argent que je lui ai donné, un borizano en achète une ample portion, et la répartit entre ses camarades après avoir mis à part quelques beaux morceaux, qu'il vient m'offrir dans son chapeau. C'est une des nombreuses applications que le Malgache donne à son couvre-chef, voulant imiter l'Européen au moins dans une partie de son costume : il considère son chapeau comme un objet de toilette indispensable, s'en couvre avec coquetterie, s'imagine

préservé ainsi son teint des ardeurs dévorantes du soleil. Mais il n'attache, non sans raison, à ces divers rôles de sa coiffure qu'une médiocre importance ; il l'emploie le plus souvent à de tout autres usages. Non seulement c'est un plat dont on se sert souvent, mais encore le chapeau devient entre les mains habiles de son propriétaire un filtre destiné à épurer l'eau croupissante des marais. Néanmoins, l'indigène, rendu défiant par l'expérience, se contente, la plupart du temps, de se rafraîchir la bouche et s'empresse de cracher le liquide.

Entre Ranomafana et Bedara, où nous arrivons deux heures après par une pluie épouvantable, nous observons des émergences rocheuses de gneiss et de micaschiste, des coulées de basalte, et çà et là sur les croupes gazonnées de gros rocs verdâtres de porphyre granitoïde qui, témoins des siècles passés, ont résisté à la décomposition argileuse.

Nous nous arrêtons à Ampasimbé ; le soir, grand vacarme : ce sont les porteurs qui exercent leur force et leur agilité sur un malheureux bœuf que l'on conduit à la mort. L'un d'eux saute sur le dos de l'animal, s'y cramponne de toutes ses forces et essaye de s'y maintenir. Il est vite jeté à terre par le bœuf agacé qui fait des bonds énormes et prend sa course au milieu du village. Mais bientôt le voilà arrêté dans sa fuite par une longue corde attachée à une de ses jambes de derrière et par les coups innombrables qu'il reçoit. Un autre porteur succède au premier, et quand il est à bas, ses compagnons continuent ces exercices ; la *corrida* ne se termine que lorsque tous les hommes, plus ou moins contusionnés, ont tenté l'aventure. On attache ensuite l'animal harassé au poteau du supplice ; le lendemain il sera immolé. Cette préparation toute spéciale que l'on fait subir à la viande de boucherie pourrait expliquer dans une certaine mesure l'arrière-goût de venaison que les Européens, à leur arrivée dans le pays, trouvent toujours au bœuf indigène.

En quittant Ampasimbé nous entrons dans une contrée d'un aspect différent. Les mamelons sont remplacés par des collines aux flancs plus abrupts, aux sommets plus élevés. Les vallées sont plus profondes, les pentes plus raides. Par une série de montées et de descentes, le sentier s'élève peu à peu ; à la sortie du village le baromètre indiquait 400 mètres d'altitude. Sur ce terrain mouvementé, on commence à distinguer une tendance à l'orientation du nord-nord-est au sud-sud-ouest de la chaîne

côtière, que nous allons franchir prochainement. En maints endroits, l'argile est traversée par des pointements rocheux ; sur les flancs des petites montagnes qui nous environnent apparaissent par places de gros rochers. Les rivières et les ruisseaux précipitent leur cours, ce sont de véritables torrents ; leurs eaux, limpides quand il n'a pas plu – ce qui est rare, – se brisent sur les gros cailloux roulés entraînés des terrains élevés par les grandes crues. Parfois, coupées par des assises rocheuses, elles tombent en jolies cascades. À mesure que nous nous élevons, la végétation change également. Les ravinales ont déjà disparu et les rofia deviennent rares ; nous entrons dans la première zone forestière qui entoure Madagascar d'une verte ceinture. Cependant nous ne sommes pas encore dans les grands bois, mais les arbres en bouquets ou disséminés, les fourrés de broussailles et d'arbustes, les massifs de bambous, nous en annoncent l'approche. Souvent dans les grandes clairières, sur les pentes gazonnées, au milieu des hautes herbes et des roseaux, les gros troncs d'arbres que l'indigène n'a pu abattre se dressent à demi carbonisés. La hache et le feu reculent loin vers l'ouest la limite des pays boisés d'autrefois. Nous traversons maintenant des terrains défrichés en partie.

À peu de distance d'Ampasimbé on arrive, après une montée longue et pénible, dans une petite forêt. Là, au milieu des arbres, est le hameau de Madilo. Puis, sortant du taillis, nous passons une rivière sur les bords de laquelle des rofia cachent encore les cases de Marozevo. Avant midi nous entrons à Beforona.

Depuis la côte, c'est le village le plus important que nous ayons rencontré. Dans un modeste rova habite un officier hova qui commande le poste ; il a sous ses ordres quelques subalternes et une vingtaine de soldats. Une case un peu plus spacieuse que les autres sert de temple, une école est à côté. Beforona est situé au milieu d'une petite plaine marécageuse ; les fièvres y sont particulièrement redoutables.

C'est aujourd'hui dimanche, nous profitons de l'occasion pour nous livrer à quelques travaux sédentaires.

Le lendemain matin nous nous remettons en marche dans un terrain détrempe, nous traversons des marais et des rizières, ce qui, pour le voyageur, est à peu près la même chose à cette



époque de l'année, et nous passons un grand nombre de ruisseaux dont le sentier emprunte souvent le lit.

Nous dépassons le village d'Ambavanihasy, et nous pénétrons peu après dans la grande forêt.

La partie boisée que traverse le chemin de Tamatave à Tananarive est interrompue quelquefois par de grands espaces défrichés où l'on a construit des villages, lieux de repos nécessaires pour les nombreux porteurs qui suivent cette voie fréquentée. Les habitants de ces hameaux ont empiété sur la forêt. Néanmoins, dans les cantons respectés, la végétation est assez belle. Les arbres, trop serrés, poussent en hauteur et, ne pouvant se développer librement, vont droit vers le ciel chercher un peu de soleil. Sous les voûtes sombres de leur feuillage, où s'attachent des lianes puissantes bizarrement contournées, poussent des fougères arborescentes et des palmiers nains, au milieu des roseaux et des arbustes qui forment des fourrés épais. Les essences sont variées, et plusieurs seraient l'objet d'un commerce important si l'exploitation n'en était presque impossible. Quoi qu'il en soit, dans cette région les arbres n'atteignent jamais une grosseur remarquable. En revanche, si la forêt d'Analamazaotra ne mérite pas tous les éloges que certains voyageurs lui ont donnés, le chemin est bien digne de sa mauvaise réputation.

Dans les bourbiers où ils enfoncent jusqu'à mi-corps, sur les roches glissantes où ils ont peine à marcher, dans les torrents bondissants où ils sautent d'une pierre à l'autre, les porteurs accomplissent des prodiges de force et d'adresse. Nos filanjana décrivent dans des plans variés tous les angles connus : tantôt nous avons la tête en bas, et pour ne pas tomber en arrière il faut nous cramponner vigoureusement ; tantôt, à une descente dans une position inverse, nous évitons difficilement une chute en avant ; d'autres fois, violemment secoués, nous inclinons brusquement d'une manière inquiétante. Ce sont de longues et pénibles ascensions à travers bois. Le chemin est encaissé entre les deux parois verticales d'une tranchée de 5 à 6 mètres de hauteur. Là les porteurs ont taillé dans l'argile de petits escaliers éphémères qu'ils renouvellent incessamment, abaissant peu à peu le niveau du sentier. Les eaux pluviales qui descendent avec violence dans ces couloirs en augmentent encore la profondeur et y causent de fréquents éboulements. Le

filanjana ne peut se manoeuvrer aisément, et malgré l'étonnement des borizano qui trouvent probablement que nous dérogeons, nous mettons pied à terre et nous pataugeons sur un des côtés du couloir, en faisant des efforts parfois infructueux pour ne pas glisser dans le fond rempli d'une boue rougeâtre et gluante. Les murs d'argile sont dominés par des rochers qui reposent à peine sur un peu de terre minée par les eaux ; souvent des racines sont au-dessus de nos têtes et les quelques points d'attache qui les retiennent encore aux parois menacent à chaque instant de se rompre. Les mauvais passages se succèdent et se ressemblent. Ils sont indescriptibles, dans une montée que les Malgaches appellent *Fitomanianomby*, « la Montée qui fait pleurer les bœufs ».

Un silence presque absolu règne dans la forêt. Nous n'entendons qu'une fois les hurlements mélancoliques des *babakoto* et nous ne voyons que rarement des perroquets noirs et des pigeons verts. Les oiseaux étaient beaucoup plus communs sur la côte et dans la région des dunes ; c'étaient le *goaika*, corbeau noir et blanc de Madagascar, le *vorompotsy*, aigrette blanche, beaucoup de *coua*, que nous retrouverons sur les hauts plateaux, et de nombreux oiseaux aquatiques. Les insectes sont aussi faiblement représentés, si ce n'est un *Sphærotherium*, gros myriapode vert foncé qui se tient accroché aux pentes argileuses.

Après une nuit passée à Analamazaotra, nous suivons une route un peu moins accidentée que celle de la veille. Il faut traverser un grand nombre de ruisseaux, affluents du Ranombary, rivière du nord qui, avec le Ranolahy, va se jeter dans l'Iharoka, à quelques kilomètres à l'ouest d'Andovoranto. Jusqu'à l'Irihitra nous avons guéé des cours d'eau qui allaient au sud se jeter directement dans l'Iharoka.

Nous nous arrêtons, au milieu du jour, à Ampasimpotsy. Le fond de la vallée où est construit ce village est recouvert d'une couche de sable dont la blancheur tranche sur l'argile fortement colorée des environs.

Au delà d'Ampasimpotsy nous entrons de nouveau dans la forêt, et, par des chemins aussi exécrables que le jour précédent, nous nous élevons peu à peu. Maintenant il y a de nombreuses clairières, et la forêt cesse tout à fait à l'est du hameau de Behena. C'est près de cette limite que nous franchissons les derniers

sommets de la chaîne côtière à une altitude de 990 mètres. De ce point élevé la vue s'étend fort loin dans l'est et dans l'ouest. Derrière nous les montagnes boisées que nous venons de franchir s'abaissent peu à peu pour aller se confondre fort loin dans l'horizon brumeux. Devant nous s'étend une grande plaine parsemée de petites collines : c'est la grande vallée du Mangoro. Dans le lointain, de hautes montagnes se détachent nettement sur le ciel : ce sont les monts d'Ankeramadinika, arête faîtière soutenant à l'est le massif central, dernière marche du gigantesque escalier qu'il nous faut monter pour arriver dans l'Imerina. Plus près de nous est Moramanga, où nous descendons en suivant un sentier tracé sur un contrefort de la montagne.

Moramanga est un gros village important ; c'est le marché principal des produits de la région. Le gouvernement de Tananarive y a depuis peu de temps établi un poste militaire et en a fait le chef-lieu politique de la province d'Ankay. La ville s'étend surtout en longueur. Les cases en rofia sont construites avec soin ; la plupart sont divisées en plusieurs pièces et possèdent des portes et des fenêtres que l'on ferme par une large planche. On aperçoit sur certaines maisons des vellétés d'ornementation.

La population de Moramanga est d'environ un millier d'habitants, mais elle augmente notablement à certaines époques, surtout aux jours de grand marché. Dans cette ville, au milieu des Hova fonctionnaires, soldats ou commerçants, et des nombreux borizano, population flottante d'origine très variée, se trouvent quelques représentants de la tribu des Bezanozano établis dans le bassin du Mangoro. Ces indigènes portent ici le nom d'Antankay. Nous avons quitté le pays des Betsimisaraka à l'ouest de Beforona, et jusqu'à Ankeramadinika nous serons en territoire bezanozano.

La longue et unique rue de Moramanga présente une grande animation. Bien que ce ne fût point le jour du marché, qui se tient le jeudi, des commerçants en grand nombre avaient établi leur boutique en plein vent et débitaient leur marchandise accroupis à l'ombre de vastes parasols en coton écru ou en rabane bariolée. Devant eux étaient étalés sur une butte de terre battue quelques articles européens : cotonnades blanches ou

teintées, couteaux, miroirs, aiguilles, boutons, du sel, du manioc et divers produits indigènes.

Près de notre case est l'habitation du gouverneur Ratrema 11<sup>e</sup> honneur. Il vint nous voir dans l'après-midi et nous fit apporter comme cadeau de bienvenue la poule réglementaire. Pour reconnaître sa gracieuseté, je lui proposai de faire sa photographie ; il accepta avec empressement.

Nous quittons Moramanga le 27 mars par une fraîche matinée. À cette altitude nous trouvons un autre climat ; les matinées sont particulièrement froides et humides, ce n'est pas encore la température de l'Imerina, mais nous ne ressentons plus les chaleurs lourdes de la côte.

Dans la plaine du Mangoro le chemin est beau. Au milieu des herbes il y a bien par places quelques bas-fonds marécageux, mais dans cette grande vallée, plaisir inconnu jusqu'alors, nous marchons en terrain plat et nous pouvons porter nos regards sur de lointains horizons.

Andakana est un village construit sur les deux rives du Mangoro, à 14 kilomètres de Moramanga. En cet endroit, le fleuve, large de 80 mètres environ, a un cours assez rapide, ses eaux jaunâtres vont se briser sur les quelques îlots que nous voyons en amont et en aval.

En quittant Andakana, le sentier longe pendant quelque temps la rive droite du Mangoro et s'élève bientôt par des rampes assez rapides sur le flanc occidental de la vallée, et sur les premiers contreforts du mont Ifody.

Dans la vallée du Mangoro l'argile rouge est souvent recouverte par une couche d'humus noirâtre généralement peu épaisse où croissent en abondance des joncs et des roseaux, des fougères, des bruyères et une herbe bien fournie. Les Bezanozano, au nord de Moramanga principalement, y font paître de grands troupeaux de bœufs.

Le bœuf de Madagascar (*Bos zebu*) est un bœuf à bosse voisin des zébus de l'Inde et de l'Afrique orientale.

Au delà du village de Zomakely nous faisons l'ascension du mont Ifody. Les flancs sont dénudés ; un petit bois regardé par les indigènes comme un lieu sacré couvre son sommet. Sur l'autre versant, une descente rapide nous amène dans une jolie vallée où, après une marche lente et pénible à travers les marais et sur les petites levées de terre qui séparent les champs de riz,

nous traversons une rivière sur un tronc d'arbre branlant et mal équarri. Nous arrivons ensuite au sommet d'une colline dans le village de Sabotsy.

Nous sommes là sur les premiers contreforts de la chaîne de partage des eaux. Dans les petites vallées que laissent entre eux ses chaînons prennent naissance de nombreux ruisseaux affluents de droite du Mangoro. De Sabotsy nous dominons un de ces vallons ; le fond en est bien cultivé, mais les collines qui l'environnent sont arides et désolées.

Le lendemain, nous arrivons en quelques heures à Ambo-dinangavo, et à l'est de ce village nous commençons à monter une rampe rapide, où le chemin se confond souvent avec le lit d'un ruisseau qui vient des hauteurs. À gauche la route est dominée par le sommet du mont Angavo ; et, pendant que nos hommes essoufflés reprennent haleine, Maistre et moi, nous en faisons l'ascension (1 270 mètres). Là une vue magnifique nous fait oublier nos peines. Malheureusement elles n'étaient pas terminées, et nous reprenons notre marche dans un chemin épouvantable ; c'est une nouvelle édition de la route d'Analamazaotra. Les couloirs boueux, les roches glissantes, les rampes abruptes, se succèdent. Nous traversons la deuxième ceinture boisée de l'île. Cette forêt, accrochée aux sommets de la grande chaîne de partage des eaux, n'a que quelques kilomètres d'épaisseur. Elle cesse brusquement en avant du village d'Ankeramadinika. À midi nous atteignons le point culminant de la route, près du mont Ambatombé (1 460 mètres). Une heure après, nous sommes à Manjakandriana.

À l'ouest de la deuxième ceinture forestière on entre dans la province de l'Imerina. Les maisons en terre ont remplacé les cases en roseaux. Le pays devient très peuplé, nous sommes dans les environs de la capitale.

Mais, sans nous attarder longtemps sur ce territoire des Antimerina, que nous allons visiter en détail dans notre premier voyage, nous avons hâte d'arriver à Tananarive. Notre route traverse encore plusieurs villages, très rapprochés les uns des autres, et arrive au pied de la montagne sur laquelle est construite Tananarive, où nous faisons notre entrée le 30 mars. Encore une petite ascension à faire, courte mais difficile, dans des ruelles étroites et sinueuses. Emportés dans une course folle, nous distinguons à peine les maisons et les édifices, qui fuient

devant nos yeux. Nos hommes, heureux d'arriver au terme du voyage, veulent faire sans doute une belle entrée dans la capitale. Ils prennent leur trot le plus allongé, bondissent sur les blocs énormes de granit qui forment le pavage des rues, montent et descendent des escaliers et, après mille détours, nous déposent sains et saufs à la porte de l'*Hôtel de l'Europe*, où nous éprouvons l'agrément, qui ne nous paraît pas médiocre, de retrouver quelques-uns des raffinements de la civilisation.

Une heure après, nous étions à la résidence générale, où M. Le Myre de Vilers nous faisait le meilleur accueil et nous donnait ses bienveillants conseils pour nos futurs itinéraires dans l'île.

## IV

**La ville de Tananarive. – Le lac Anosy. – Mahamasina. – Panorama de la capitale. – Les rues. – Palais de la reine et du premier ministre. – La mission catholique. – Vieux canons. – Quartier d'Ambatovinaky. – Tombeau du premier ministre. – Maisons de Tananarive. – La population. – Marché du Zoma. – Industries hova. – Les *lamba*. – Costumes européens. – L'élément étranger à Tananarive. – Missionnaires catholiques et missionnaires protestants. – La résidence générale de France. – Une audience au Palais. – Rainilaiarivony. – Le rova royal. – Départ de Tananarive.**

Lorsqu'on approche de Tananarive, l'aspect en est très pittoresque : partout les pentes sont couvertes de maisons d'un rouge sombre groupées sans aucun ordre, conséquence inévitable de la disposition du terrain. Des bâtiments modernes, de construction soignée, apparaissent par places. Dans les hauts quartiers, quelques vieilles maisons de bois aux teintes foncées font ressortir plus vivement encore dans cette tonalité rougeâtre la blancheur des palais. À l'ouest de la ville, sur les bords du petit lac Anosy, le panorama est particulièrement curieux ; c'est là que je vais conduire le lecteur, pour essayer de lui décrire ou plutôt de lui énumérer les principaux quartiers et les édifices remarquables. À nos pieds se trouve le lac Anosy. C'est une propriété royale : il a été creusé en partie par ordre du gouvernement pour fournir par un déversoir artificiel la force motrice nécessaire à des moulins à poudre, construits non loin d'ici et qui sont abandonnés aujourd'hui. Il est alimenté par un canal de dérivation de l'Ikopa. Au milieu de la nappe d'eau, sur un terre-plein circulaire relié au rivage par une digue en pierres sèches, sont édifiées des maisons en bois, palais d'été de la fa-

mille royale, qui servent maintenant de poudrière. Sur les bords du lac, une légion de blanchisseurs et de blanchisseuses jacassent à l'envi ; à leurs côtés, des gamins armés d'une ligne de pêche rudimentaire prennent quelquefois les petits poissons rouges, seuls habitants des eaux ; encore sont-ils d'importation européenne.

De l'autre côté du lac Anosy est la plaine de Mahamasina, le Champ de Mars de Tananarive. Ce vaste carré d'environ 500 mètres de côté sert quelquefois à la manœuvre des troupes, aux revues de l'armée ; là se tiennent les grandes assemblées. Vers le centre on remarque une construction circulaire soigneusement maçonnée : ces murs enserrent la pierre sainte sur laquelle le souverain se tient debout lors de son couronnement. Cette pierre, qui consacre ainsi la toute-puissance royale, a, par ce pouvoir mystérieux de rendre saint, *mahamasina*, donné son nom à l'emplacement qui l'entourne. En temps ordinaire le court gazon de Mahamasina nourrit les bœufs que l'on amène journellement dans la ville et quelques ânes ou chevaux, bien rares encore dans le pays.

Derrière Mahamasina, le terrain s'élève brusquement et l'on voit se dresser presque verticaux les flancs de la grande colline de Tananarive, qui décrit un gigantesque arc de cercle dont nous occupons le centre et où nous allons suivre du regard, de droite à gauche, le panorama de la ville. Auparavant, en tournant la tête vers le sud, nous remarquons sur un plan plus rapproché un monticule arrondi et isolé : c'est la montagne d'Ambohijanahary. Des maisons qui s'entassent à ses pieds et sur ses flancs forment le faubourg d'Imerintsiafindra. Le sommet du mont est dénudé, aucune construction n'y est élevée ; on ne doit pas bâtir en face du palais de la reine. Des lignes noires parallèles rayent les hauteurs de ce mamelon ; ce sont des fossés profonds creusés dans l'argile par ordre du roi Radama, qui voulait niveler le sommet du mont. Cette entreprise gigantesque n'a pu être continuée. Ambohijanahary est rattaché par une petite crête au massif rocheux de Tananarive.

En suivant cette crête, nous abordons l'extrémité méridionale de la ville. Sur le sommet se trouve le quartier d'Ambohipotsy, au milieu duquel se dresse la flèche d'un temple protestant. Les flancs abrupts de ce versant sont par exception recouverts d'une argile blanchâtre ; et les roches superficielles,



décomposées en partie, qui apparaissent par places, sont extraites pour fournir des matériaux de construction plus faciles à travailler, sinon plus durables, que le granit.

Continuant à parcourir du regard la ligne des crêtes, nous arrivons, après avoir dépassé le quartier d'Ambohimitsimbina, à l'ancien palais de Ramboasalamy, qui sert aux réceptions et aux fêtes offertes aux étrangers par le gouvernement hova ; et, tout à côté, à l'ensemble des bâtiments royaux ou *rova*, au milieu desquels se découpe vigoureusement sur le ciel le grand palais de Manjakamiadana, flanqué de ses quatre tourelles et surmonté de son toit aigu, où plane au sommet le *voronmahery*, le faucon malgache, emblème préféré des rois antimerina. Caché par ce grand édifice est le palais de Masoandro, où habite la reine. Au nord du Manjakamiadana, nous apercevons un édifice de proportions plus modestes : c'est le Tranovola, « palais d'argent », où le premier ministre donne ses audiences. Au-dessous du rova, la paroi rocheuse est verticale ; en cet endroit on précipitait autrefois dans la plaine, à plus de 100 mètres de profondeur, certains condamnés à mort.

À gauche du rova on distingue, au milieu des maisons nombreuses du quartier d'Ambohijafy, plusieurs constructions importantes, habitations des principaux officiers de l'armée et de la cour et des grands fonctionnaires. Vient ensuite le palais du premier ministre. Cette vaste construction de forme carrée, ornée aux angles de clochetons, est surmontée d'une grande coupole vitrée. Au nord de ce palais, la colline s'abaisse peu à peu en même temps qu'elle se divise en deux branches, aux versants moins rapides, couverts partout de nombreuses habitations. Dès l'origine de la ramification occidentale dans le quartier d'Ambodinandohalo on voit les constructions de la mission catholique, que dominent les deux tours de la cathédrale. C'est au-devant de la cathédrale que s'alignent, braqués sur un précipice, une vingtaine de canons sans affûts. Les Hova se figurent que ces batteries constituent une défense sérieuse. En réalité elles ne servent qu'à tirer des salves lors des fêtes. À gauche de la cathédrale est le quartier d'Ambatovinaky, avec son église norvégienne et son temple britannique. Puis de nombreuses maisons s'échelonnent en étages successifs et viennent se cacher dans les massifs de verdure qui bordent dans notre voisinage le lac d'Anosy, tandis que, au second plan, apparaissent les hau-

teurs de la ramification orientale. C'est le quartier de Faravohitra. À l'extrémité se dresse la tour carrée d'un temple.

Enfin, à l'extrême gauche du panorama, le quartier d'Ambohitsorohitra, où se trouvent les bâtiments de la résidence de France.

Si la ville de Tananarive est intéressante à contempler, une promenade dans les rues de cette cité est dénuée d'agrément. Ses voies tortueuses, coupées par des marches élevées, obstruées souvent par de gros blocs de granit, sont pavées par places de pierres anguleuses ; parfois la roche massive sert de chaussée, mais le plus souvent on marche sur l'argile ravinée, maintenue sur les pentes trop rapides par d'insuffisants barrages. Pour l'Européen, l'usage du filanjana est presque toujours indispensable, s'il veut sortir sain et sauf de ces périlleuses excursions.

Depuis longtemps Tananarive a perdu l'originalité de ses constructions primitives, les maisons de bois des anciens Hova, bâties d'après un style uniforme : les grands palais d'alors, qui étonnaient par leurs dimensions autant que par la grosseur des matériaux employés, ont disparu peu à peu, ou sont cachés sous une enveloppe moderne, qui laisse à désirer parfois sous le rapport de l'élégance. Partout la brique ou l'argile battue. Quelquefois la pierre est maintenant employée, et les constructeurs ont bâti des maisons de types fort variés, copies souvent mal comprises de nos habitations. En général, une maison confortable de Tananarive possède deux étages ; les murs en brique cuite ou crue, selon la richesse du propriétaire, soutiennent une toiture de tuiles ; une ou deux varangues supportées par des piliers sont établies sur les côtés de la maison. Des portes assez bien faites et des fenêtres vitrées ornent la construction, surmontée toujours d'un paratonnerre. Le peuple habite des cases plus modestes : quatre murs de terre recouverts d'un toit de chaume. Les constructions importantes sont entourées d'une cour plus ou moins vaste limitée par un mur de pierre ou d'argile ; c'est dans cette enceinte que se trouve, à côté de l'habitation principale, la demeure des esclaves ou des gens de service. Les maisons plus ordinaires sont réunies dans un enclos par groupes de trois, quatre ou même davantage ; d'autres fois elles s'entassent à côté les unes des autres, ne laissant entre elles que d'étroites ruelles. Ces emplacements ont été conquis en entamant le ro-

cher et en rejetant les déblais sur les pentes pour niveler un peu le sol. Presque partout, la ville offre ainsi une succession de terrasses établies sur les flancs escarpés des collines.

On peut évaluer à 100 000 le nombre des habitants de Tananarive. Il faut encore ajouter à cette population sédentaire une population flottante fort nombreuse. Beaucoup d'indigènes sont continuellement en voyage.

Les habitants sont en grande majorité des Antimerina. Si l'on rencontre quelques représentants des autres tribus, ils appartiennent presque tous à la classe des esclaves ou des affranchis. C'est dans la capitale que résident les grands dignitaires du royaume, les nobles et les gens riches de la province, les officiers et les meilleures troupes, puis des Hova marchands ou industriels avec leurs esclaves ou leurs serviteurs. L'indigène libre qui cultive la terre habite de préférence les nombreux faubourgs et les villages des environs. Une partie notable de la population est formée par les esclaves des ministres, des princes et des grandes familles : c'est dans cette catégorie que se recrutent principalement les borizano, porteurs de filanjana ou porteurs de marchandises.

À Tananarive, le vendredi est le jour du grand marché. Dès le lever du soleil, toutes les routes qui conduisent à la capitale amènent une foule considérable. Les rues de la ville sont toute la journée remplies de personnes affairées ; la population, calme et nonchalante habituellement, semble à cette occasion remuante et agitée. C'est que le Zoma ou marché est non seulement le centre d'approvisionnements de toute nature le plus important de la ville, mais qu'il est encore pour le Malgache un lieu de prédilection où il va volontiers apprendre les nouvelles, discuter les prix des marchandises, s'enquérir des besoins industriels ou commerciaux, chercher de l'ouvrage, enfin rencontrer les amis des villages voisins.

Sur le marché, l'animation est très grande, chacun va et vient bruyamment, fait ses offres et ses demandes, vante sa marchandise ou discute longuement la valeur des objets. Des appels, des cris, des vociférations se croisent dans un vacarme assourdissant. Cependant les disputes sont rares. Parfois une grande poussée se produit dans la foule : c'est un voleur que l'on surprend en flagrant délit. Ce malheureux a dérobé quelque chose à un étalage ou a coupé le coin du lamba d'un passant,

délit plus grave encore, car c'est là que, dans un nœud de l'étoffe, celui-ci enserme ses morceaux d'argent. Le criminel est entraîné à l'écart et lapidé incontinent. Le Malgache ne pardonne pas le vol commis à son préjudice.

La partie haute du Zoma est couverte de petits abris ; un toit de chaume supporté par quatre pieux s'élève au-dessus d'un terre-plein carré qui dépasse légèrement le niveau du sol. Là se tient accroupi le vendeur, surveillant les marchandises amoncées devant lui. On a de la difficulté à circuler dans les étroites rigoles qui séparent ces boutiques rudimentaires, et souvent, bravant les malédictions, il faut enjamber les étalages.

Le marché des produits alimentaires est toujours bien fourni. On y voit du riz en grande quantité, du manioc, des patates, des fèves, du maïs, des pommes de terre, des choux, presque tous nos légumes de France et différentes plantes indigènes comestibles.

L'industrie la plus importante de Tananarive est la fabrication des lamba de soie ou de coton. Ce sont des femmes qui font ce travail. Avec de la soie du pays ou de provenance étrangère, elles tissent des lamba de luxe qui atteignent souvent un prix fort élevé, plusieurs centaines de francs. Ces lamba sont rayés de couleurs vives, où un violet criard prédomine malheureusement trop souvent. Des dessins habilement tissés, de manière à paraître des deux côtés de l'étoffe, représentent des fleurs, des feuilles, des motifs divers.

Dans les autres industries, et elles sont nombreuses, puisque tous les corps de métiers y sont représentés, on chercherait vainement une production originale. Ainsi des objets d'or et d'argent travaillés avec patience par les indigènes, des broches, des boucles d'oreilles, des bracelets, des chaînes, ne sont que des imitations de nos bijoux d'Occident. L'Antimerina est devenu habile dans les professions que lui ont enseignées les blancs.

En même temps que sous l'influence des étrangers l'aspect général de la ville s'est modifié, la population a subi des changements corrélatifs dans ses habitudes extérieures. Suivant sa richesse, l'habitant se fera construire une maison comme celle du *vazaha* (du blanc, de l'étranger), voudra vivre comme lui, cherchera à prendre au moins l'apparence de ses mœurs et de

ses coutumes, ira dans ses temples ou dans ses églises et surtout adoptera son vêtement.

Les riches sont mis avec recherche, chapeau haut de forme, redingote et pantalon noirs, cravate voyante, bottines vernies ; quelques-uns portent de préférence un complet de haute fantaisie. Chez les bourgeois moins fortunés, ces vêtements européens perdent graduellement leurs parties constituantes. La veste manque généralement la première, puis le gilet. L'indigène conserve le pantalon, les brodequins, et il se drape dans le lamba traditionnel ; il appartient alors à la petite noblesse ou au monde commerçant. La jeunesse des écoles a une prédilection marquée pour le caleçon, les bas de laine et les souliers de toile ; certains mondains cachent ces dessous avec une sorte de robe de chambre en flanelle à grands carreaux. Enfin, dans le peuple, les artisans et les petits propriétaires qui ne peuvent s'acheter des chaussures ont le pantalon de laine ou tout au moins la chemise de couleur. Les borizano eux-mêmes portent le chapeau de paille, transformation première du costume malgache, apportée depuis longtemps déjà à Tananarive et sur la côte betsimisaraka. Seuls, au milieu de toute cette population, les soldats amenés des parties reculées de l'Imerina et quelques esclaves attachés à la culture des rizières portent le vrai costume antimerina.

Les femmes recherchent aussi les modes européennes ; mais les prix élevés des confections importées ont restreint le nombre des élégantes de Tananarive. Cependant certaines dames de la haute noblesse ont des toilettes tapageuses, et dans la bourgeoisie, les robes de soie, les chapeaux voyants, les souliers de luxe, se remarquent fréquemment. L'usage du corset commence à se répandre dans la grande société.

Mais c'est aux jours de fêtes et dans les cérémonies qu'on observe surtout ce goût du riche Hova pour les vêtements des *vazaha*. Je me rappelle avoir rencontré dans la rue d'Ambatovinaky une noce qui sortait du temple où le pasteur venait de donner la bénédiction nuptiale aux jeunes époux. En tête du cortège, le filanjana de la mariée, qui, parée d'une élégante robe de satin blanc et coiffée à l'européenne, portait une chaste couronne de fleurs d'oranger. Son noble époux la suivait en frac, cravate blanche, un bouquet à la boutonnière, puis la

famille et de nombreux invités ; tous mis à la dernière mode et qui n'eussent pas été déplacés sur nos boulevards parisiens.

Jusqu'à ces dernières années l'élément européen était surtout représenté à Tananarive par les missions religieuses. Des pasteurs anglais s'y établirent les premiers vers 1820, et y convertirent au protestantisme une petite partie de la population ; aujourd'hui les cultes des églises indépendantes méthodistes et anglicanes sont célébrés dans de beaux temples où se pressent de nombreux adeptes. Plus tard, en 1855, des missionnaires français, les R. P. Jésuites, vinrent enseigner le catholicisme et depuis ils ont rallié à leur cause une forte minorité. Ils possèdent à Tananarive une jolie cathédrale, des églises, des établissements importants, où des sœurs de Saint-Joseph de Cluny et des frères des écoles chrétiennes les aident dans leur tâche difficile. Enfin, en 1866, le personnel des missions a été augmenté par des pasteurs luthériens venus de Norvège. De sorte qu'à l'heure actuelle tous les habitants sont instruits dans les principes du christianisme, qu'ils professent à leur manière, comme nous le verrons ultérieurement.

Cependant l'évangélisation n'a pas été la seule préoccupation des missionnaires. Sous leur influence, d'immenses progrès ont été accomplis, l'instruction surtout y a gagné. Aussi voyons-nous dans la ville s'élever autour de l'église et du temple de nombreuses écoles, où se distribue une instruction élémentaire, et aussi des collèges où se forment les instituteurs indigènes, comme ceux de Faravohitra de la mission anglaise et d'Ambohipo des R. P. Jésuites. De plus, les besoins de l'enseignement amenèrent les missionnaires à créer dans leurs maisons des industries telles qu'imprimerie, menuiserie, forge, où leurs élèves puisèrent les notions d'une instruction technique variée. Enfin, des établissements charitables furent ouverts, entre autres l'hôpital anglais d'Analakely et les maisons de refuge pour les lépreux construites par les Pères à quelques kilomètres à l'est de la ville.

Voilà pour l'élément religieux ; quant à la colonie laïque étrangère, qui ne se composait autrefois que des consuls ou des quelques officiers et ingénieurs employés par le gouvernement hova, elle est devenue assez importante dans ces dernières années, car elle compte environ deux cents individus, dont plus des deux tiers sont français. Il est vrai que cette augmentation

est due en grande partie au personnel de la résidence de France, aux services qui y sont rattachés et surtout à la garde d'honneur du résident général, composée d'une soixantaine d'hommes d'infanterie de marine : seules troupes que les traités nous permettent d'entretenir à Madagascar en dehors de nos territoires coloniaux, Nosy-Bé, Sainte-Marie et Diego-Suarez.

Les autres Européens établis dans la capitale sont presque tous des représentants des grandes maisons de Tamatave. Ils ont des magasins assez bien approvisionnés et font le gros commerce. Le détail est entre les mains de quelques créoles de Maurice et de la Réunion et des marchands indigènes.

C'est dans le quartier d'Ambohitsorohitra, comme je l'ai dit plus haut, que s'élèvent les bâtiments de la résidence générale. On y accède par une ruelle qui se détache de la grande rue du Zoma. Les maisons s'étagent en trois gradins successifs. Une partie de la plate-forme supérieure est occupée par deux maisons en brique destinées aux bureaux et au logement des fonctionnaires. Le résident général habite provisoirement celle de l'ouest, en attendant la construction prochaine de l'hôtel qui lui est destiné et qui doit s'élever en avant de ces deux bâtiments. La deuxième terrasse est une cour servant de champ de manœuvre aux soldats de l'escorte. Leur caserne y est construite sur l'un des côtés. Enfin le terrain en contre-bas est réservé aux maisons des officiers et des interprètes français et aux jardins qui s'étendent jusqu'au lac Anosy.

Le 1<sup>er</sup> avril, j'étais présenté au premier ministre par M. Le Myre de Vilers, qui, après lui avoir expliqué le but de notre mission, lui demandait de favoriser nos voyages dans l'île. Cette audience me faisait entrer pour la première fois dans le palais de la reine et me mettait aussi en présence de la plus grande personnalité de Madagascar.

Rainilaiarivony, premier ministre et commandant en chef, est de par la loi l'époux obligé de Sa Majesté Ranavalona III, ou Ranavalomanjaka ; il exerce le pouvoir suprême depuis plus de vingt-sept ans. Rainilaiarivony est un homme d'une soixantaine d'années, de taille peu élevée et d'apparence délicate ; ses traits sont réguliers ; son teint foncé, et ses cheveux ondulés attestent une origine bourgeoise. Sous des dehors modestes et sous une apparente bonhomie, il cache un esprit souple et délié, une énergie peu commune et surtout une volonté inébranlable. De-

puis 1864 il a vu se succéder au trône les reines Rasoherina, Ranavalona II et Ranavalona III, et cependant, par une politique extrêmement habile et tout asiatique, il a su conserver la toute-puissance.

C'est dans le Tranovola, la deuxième construction du rova royal, que me reçut le premier ministre.

L'ensemble des bâtiments royaux est groupé sur une terrasse à peu près carrée d'une centaine de mètres de côté, soutenue par une muraille maçonnée sur laquelle est un petit mur à hauteur d'appui servant de clôture. Dans le prolongement de la grande rue et du côté du nord on arrive par une dizaine de marches à la partie principale du rova : Cette entrée est un portique flanqué de colonnes, et surmonté d'un *voronmahery* de bronze. Au-dessous de l'oiseau royal, un grand miroir est encasté dans la pierre. Quelques soldats défendent l'accès du rova ; ces troupes du palais ne sont guère supérieures aux soldats loqueteux que l'on rencontre dans les autres postes de la ville, et ne s'en distinguent que par leurs uniformes bizarres, vieilles tenues d'Europe où dominent les vestes rouges.

Après avoir franchi la porte, on pénètre dans une cour assez vaste, pavée, à peu près, de gros blocs de granit ; à gauche, les tombeaux de Radama I<sup>er</sup> et de Rasoherina, puis le Tranovola, en face du grand palais de Manjakamiadana.

Les tombeaux de Radama I<sup>er</sup> et de Rasoherina, devant lesquels il faut se découvrir – ainsi le veut la tradition, – sont des massifs de maçonnerie surmontés de petites maisons sans portes ni fenêtres, dans lesquelles on a déposé des vivres et des vêtements pour l'usage du mort. Des objets précieux et de grosses sommes d'argent sont enfouis au-dessous dans le caveau.

Le grand palais de Manjakamiadana fut construit par M. Laborde sous le règne de Ranavalona I<sup>re</sup>. Cet édifice mesure 35 mètres de long sur une largeur un peu moindre et une élévation d'une quarantaine de mètres. Le toit, très rapide, a plus des deux cinquièmes de la hauteur totale. Le palais comprend trois étages, tous entourés de galeries, qui sont formées de sept travées avec arches cintrées sur le grand côté, de cinq sur le petit. Quatre tours carrées s'élèvent aux angles. Construites en pierre ainsi que la muraille extérieure, elles sont de date récente. Ce revêtement de maçonnerie a fait perdre à l'ancien bâtiment son



cachet primitif. Le vieux palais, en effet, entièrement édifié en bois, est remarquable par les dimensions colossales des diverses pièces de charpentes, presque toutes d'un seul morceau, dont il est composé.

Un toit élevé recouvre l'édifice ; sur chaque face il est orné de trois étages de mansardes et surmonté d'un *voronmahery* gigantesque. Les fenêtres sont petites et peu nombreuses ; elles se distinguent difficilement derrière les vérandas. Au milieu du palais un immense pilier, traversant tous les étages, s'élance jusqu'au faite, qu'il soutient après avoir pris son point d'appui dans une grande salle du rez-de-chaussée où, tous les ans, se célèbre le *Fandroana*, la fête du bain de la reine. Cette énorme colonne de soutien, qui doit avoir près d'un mètre de diamètre et qui occupe le centre de la pièce, est dissimulée derrière une boiserie qui la fait paraître encore plus volumineuse.

Le *Tranovola*, « Maison d'argent », fut construit pour le prince Rakoto, fils de Ranavalona I<sup>re</sup>. Il doit son nom à une ancienne maison royale qui avait le même emplacement et dont les clous et les serrures étaient en argent. Le *Tranovola*, quoique dans des proportions réduites, est absolument analogue au Manjakamiadana ; il n'a que deux étages. Mais son architecture est plus soignée, il a conservé son originalité première. Rainilaiarivony donne ses audiences dans la vaste salle du rez-de-chaussée. Cette pièce, élevée de plafond, est étrangement meublée. À gauche de la porte, une table et quelques fauteuils réservés au premier ministre et à ses secrétaires ; dans le reste de la salle, plongé dans une demi-obscurité, apparaissent les objets les plus curieux : sur des tables ou des consoles, des pendules, des vases de Sèvres, des orgues de Barbarie, des boîtes à musique, des jouets mécaniques. Les murs, peints en haut de couleurs sombres, tapissés en bas d'un papier reproduisant les campagnes d'Afrique du maréchal Bugeaud et des épisodes de la guerre de Crimée, sont ornés de glaces, dans les intervalles desquelles les portraits de la reine Victoria, de Napoléon III et de l'impératrice Eugénie s'étalent à côté de nombreuses lithographies coloriées.

À l'est du grand palais et derrière le *Tranovola* se trouve une maison de pierre de construction plus récente : c'est le palais de *Masoandro*, la résidence de Ranavalona III. Ce bâtiment, qui ne rappelle en rien l'ancienne architecture malgache, est

mieux disposé sous le rapport du confort que les édifices voisins, et l'ameublement plus moderne est de meilleur goût. On remarque encore, au sud des grands palais, plusieurs petites constructions ; ce sont des tombeaux des anciens rois ou quelques cases bâties sous les règnes précédents, soit pour abriter les idoles, soit pour loger le souverain, qui, suivant un ancien usage, tenait à faire construire sa propre demeure dans l'enceinte du rova. Enfin, du côté oriental, sont les jardins, et vers le sud la chapelle de la reine.

Quelques jours après notre arrivée à Tananarive nous avons loué, non loin de la résidence, une maison modeste mais assez confortable, où nous pouvions nous livrer librement à nos occupations variées. Le propriétaire, un vieil Hova nommé Rainimanambé, avait consenti, moyennant dix piastres par mois, à nous louer son immeuble.

Cependant avril touche à sa fin. Les pluies et les orages ont diminué de fréquence. La saison sèche commence dans ces hautes régions, aussi nous préparons-nous à partir.

Rainivoavy nous a rassemblé cinquante-quatre porteurs, et avec notre fidèle Jean Boto nous quittons la capitale le 29 avril pour aller visiter la province de l'Imerina.

C'est par une reconnaissance préalable du pays des Antimerina que nous voulons commencer nos voyages à Madagascar.

## V

**La province de l'Imerina. – Ankadivavala. – Le massif de l'Ankaratra : – Légende du Tsiarafajavona. – Ankisatra. – Les cadeaux à Madagascar. – Maison antimerina. – Chants des borizano. – Passage de l'Onivé. – Les carriers malgaches. – Sarobaratra. – Tsinjoarivo. – Séparation.**

Dans la journée du 29 avril une petite étape nous avait conduits en dehors des environs immédiats de Tananarive, au village d'Ambohimanana. Le 30 au matin, nous nous mettions en route dans la direction des monts de l'Ankaratra, et à la tombée de la nuit nous arrivons au pied des hauts sommets, au hameau d'Ankadivavala.

Nous sommes là dans une contrée presque déserte, qui contraste vivement avec le pays peuplé que nous avons traversé en quittant Tananarive. De loin en loin on aperçoit sur les mamelons dénudés quelques huttes d'argile. Ankadivavala avec ses huit maisons sales et misérables est le plus gros village de la région.

La case la moins exigüe, celle dont nous prenons possession, est l'église. Cela nous vaut la visite de tous les indigènes, qui viennent en foule protester de leurs bons sentiments, de leurs croyances, et nous demander par suite force cadeaux pour soutenir leur foi.

Dans la journée je vais visiter la montagne.

Le massif de l'Ankaratra est formé, au centre de l'Imerina, par une incurvation vers l'ouest de la ligne de partage des eaux. Ces sommets, élevés de 2 000 à 2 700 mètres, sont échelonnés du nord au sud sur une longueur d'environ 50 kilomètres. Séparés par des vallées peu profondes, ils ont l'apparence de ballons ; les pentes, argileuses et peu rapides, sont gazonnées, les émergences rocheuses sont rares, si ce n'est sur les plus hautes cimes. Aussi ces monts, les plus élevés de Madagascar, qui

s'étagent peu à peu au-dessus des collines du pays des Antimerina, déjà d'une altitude considérable (1 600 mètres en moyenne), n'ont-ils pas l'aspect imposant des monts rocheux et des mornes déchiquetés qu'on voit dans les plaines du Sud-Betsileo. La structure géologique du massif de l'Ankaratra apparaît difficilement sous l'épaisse couche d'argile qui recouvre toute la contrée. Au pied des monts le gneiss fondamental est traversé en maints endroits par des éruptions granitiques ; sur les flancs ce sont des coulées de basaltes, des roches trachytiques, formant principalement les crêtes et les cimes élevées.

Le soir, je regagnais le village, où je retrouvais mes compagnons. Ils avaient étudié la faune et la flore de la région, et rapportaient une gerbe de fleurs, échantillons modestes et rares de la végétation herbacée de l'Ankaratra.

Rainivoavy me présente deux guides qui nous conduiront demain sur le Tsiafajavona, le plus haut sommet de l'Ankaratra. Ces indigènes consentent à nous accompagner si nous promettons de n'emporter ni graisse de porc, ni oignons. Ainsi le veut la coutume. Le dieu de la montagne frapperait des plus affreux malheurs le mortel assez téméraire pour enfreindre cette défense. Aussi les guides ne veulent-ils pas s'exposer à ces châtiements terribles, et, s'ils se contentent de notre parole, ils obligent nos porteurs à faire une lessive générale de leurs vêtements, qui pourraient être maculés de graisse. Les hommes passent donc une partie de la nuit occupés à cette besogne ; le lendemain matin, drapés dans leurs lamba blancs, ils paraissent superbes parmi les habitants sales et déguenillés d'Ankadivavala. Ces Hova ne vont pas souvent sur le Tsiafajavona.

La matinée est fraîche et brumeuse : 11 degrés. Les basses températures que l'on observe pendant les premières heures du jour dans les régions élevées du centre de l'île sont mal supportées par les indigènes. Insuffisamment protégés par des vêtements de toile ou de cotonnade, ils ne peuvent se garantir du froid et se renferment dans leurs maisons pour éviter les brouillards de la saison sèche. Il faut des circonstances graves pour leur faire quitter le logis. Les guides s'étonnent de notre curiosité. Elle est maudite par les hommes, qui grelottent dans leurs lamba humides.

Dès l'aube nous quittons Ankadivavala (1 750 mètres). Gravissant pendant deux heures des rampes douces, nous nous élevons peu à peu sur les premiers épaulements du massif, puis nous trouvons sur notre route les arêtes des contreforts qui constituent aux grands sommets de l'Ankaratra un piédestal gigantesque, ce qui nous oblige à une série interminable de montées et de descentes. Le brouillard est devenu intense. Ici l'herbe est jaunie par les premiers froids, çà et là un chétif aloès croît sur un tertre gazonné ; il prend dans la brume des formes étranges. Quelques flaques d'eau croupissent dans des ravins sans issues. Pas un oiseau, pas un insecte, nul bruit dans ces solitudes. Mais nous avons franchi les mamelons rapprochés ; nous atteignons maintenant les versants des grands monts. À 10 heures, au sortir du brouillard, le faîte de l'Ambohijamba se découpe tout à coup devant nous dans un ciel sans nuages.

En quelques minutes la cime est atteinte (2 160 mètres) ; il ne nous reste plus qu'à contourner le Tsiafakafo, pour aborder enfin la rampe plus rapide qui nous mènera sur le Tsiafajavona. Encore un effort sur les roches glissantes qui apparaissent maintenant par places. Nous sommes au sommet (2 640 mètres) ; il est 12 h. 30. La vue devrait s'étendre fort loin, si le géant de l'Ankaratra, ainsi que son nom l'indique, n'avait pas, pour les gens de la plaine, son sommet perdu dans la brume. Sur nos têtes un soleil radieux ; à nos pieds le cône émerge du brouillard, et de petits nuages blancs qui se pelotonnent et s'accrochent aux flancs de la montagne dérobent à nos regards les cimes environnantes. Cependant vers l'ouest, à travers une déchirure de ce voile nuageux, nous voyons scintiller au loin la nappe argentée du lac Itasy. Avant de quitter le Tsiafajavona, deux amas de pierres attirent notre attention ; nous voulons nous en approcher, mais les guides viennent nous supplier de n'en rien faire. Ce sont des tombeaux des Vazimba ; ils sont *fady*, il est défendu d'y toucher et personne ne veut nous dire leur origine.

Le mot *fady* joue un grand rôle à Madagascar ; il détermine ce qui est sacré, défendu, inviolable ou frappé d'interdit ; ce qualificatif, absolument analogue au *tabou* des Océaniens, s'applique aussi bien aux personnes qu'aux choses, soit à tout jamais, soit, au contraire, pour un temps limité. Selon que le *fady* est bon ou mauvais, l'individu qui en est frappé bénéficie

d'un caractère sacré, n'est pas astreint à une loi du royaume, est exempt de certaines obligations, ou bien, au contraire, voit peser sur lui un destin malheureux, reste astreint toute sa vie à une pénible tâche ou doit supporter dans l'avenir une privation quelconque. C'est là le fady originel. Il peut être aussi accidentel, et prononcé alors soit par une puissance divine qui, dans une révélation fortuite ou provoquée, fera connaître sa volonté, soit par les rois ou les chefs de tribu, qui usent fort adroitement de ce moyen pratique et commode de gouverner leurs sujets.

Le 3 mai nous quittons le village d'Ankadivavala et, marchant vers le sud, nous longeons les flancs de l'Ankaratra. Les mamelons s'élargissent, leurs sommets, aplatis et de même élévation, semblent former devant nous un plateau continu où l'herbe jaunie ondoie au gré du vent. Apparence trompeuse : maintes fois des ravins s'ouvrent sous nos pas. Il faut descendre un escarpement rapide, s'embourber dans une fondrière et remonter par un versant abrupt sur le coteau suivant. Pas un village. De loin en loin une maison isolée abrite les gardiens des troupeaux de bœufs que nous rencontrons quelquefois. Les cultures sont rares : des champs de maïs et de manioc, peu de rizières ; cependant, dans les vallons abrités, plusieurs chènevières.

Au hameau d'Androraty nous quittons le versant occidental pour descendre dans le bassin du Mangoro. Là, les collines sont moins larges, les vallées plus spacieuses ; les ruisselets, devenus maintenant de petites rivières, irriguent dans les bas-fonds quelques champs de riz ; sur les hauteurs on distingue des habitations. Le 4 mai nous arrivons à Ankisatra, village situé dans une plaine ondulée où coule la rivière de l'Onivé ; avec ses vingt maisons, c'est un des centres les plus importants de l'est du Vakinankaratra.

Le chef du pays, un petit vieux tremblotant, vient nous souhaiter la bienvenue.

Il commence ensuite un long discours pour nous annoncer ses cadeaux. Il est heureux de voir des étrangers s'arrêter dans son village, et veut leur prouver son amitié. S'il la leur offre si généreusement, c'est d'abord pour obéir aux ordres de la reine et du premier ministre, dont il n'est que l'humble serviteur, mais c'est aussi pour montrer son plaisir et ses bonnes dispositions aux vazaha. Il s'excuse de ne pouvoir donner davantage,

car il voudrait traiter ses hôtes comme de grands chefs. Puis il nous présente sa famille, ses aides de camp, ses serviteurs, et nous raconte sa vie. C'est très long. Enfin, les cadeaux arrivent. Le vieux a demandé à Boto si nous saurions reconnaître convenablement ses avances, et, sur une réponse affirmative, il a fait grandement les choses. On apporte un cochon de belle taille, trois poules et un panier d'écrevisses de l'Ankaratra.

Alors je répète les petites formules d'usage, et je lui donne en échange de ses présents trois fois leur valeur en argent : c'est encore la coutume.

Partout, à Madagascar, il en est ainsi. À son arrivée dans un village, le voyageur reçoit quelques cadeaux accompagnés d'une allocution, variable pour la forme, toujours la même quant au fond. Ces échanges mutuels sont surtout très fréquents dans l'Imerina et au Betsileo ; là on n'attend plus les étapes, on vous arrête sur la route.

La plus grande case du village nous est réservée, elle est construite en argile comme presque toutes celles que l'on trouve dans l'Imerina et le Betsileo. Le terrain plastique de ces régions fournit aux indigènes des matériaux précieux pour la construction de leurs habitations.

La maison antimerina est de forme rectangulaire, avec le grand côté orienté nord et sud. Elle comprend généralement un rez-de-chaussée, divisé en deux pièces inégales, et un grenier. Une porte et une fenêtre sont ménagées sur la face occidentale ; sur le pignon du nord s'ouvrent deux autres fenêtres superposées : l'une éclaire la plus grande pièce du rez-de-chaussée, l'autre donne du jour au grenier. L'escalier de terre par lequel on accède à l'étage a des marches très élevées ; c'est un vrai casse-cou, par suite de la faible résistance et de l'usure des matériaux dont il est composé. Il s'appuie sur le pignon du sud, soit en dedans, soit en dehors. Les dimensions de ces maisons sont parfois très petites ; la longueur moyenne est de 6 mètres, la largeur de 4 ; la hauteur totale ne dépasse pas 4 mètres ; on peut à peine se tenir debout au milieu du grenier : toutes les ouvertures sont minuscules, et il faut se tourner de côté pour passer la porte. Cependant depuis quelque temps on construit dans les gros villages de la province des habitations plus vastes, sur des modèles quelque peu différents.

Les murailles d'argile sont recouvertes d'un enduit composé de terre soigneusement délayée et mélangée de bouse de vache. Quelques planches ferment la porte et les fenêtres ; des perches forment le plancher et soutiennent la couverture de chaume en *herana* et en *bozaka*.

L'intérieur des maisons hova n'a rien de séduisant. La petite pièce où l'on entre d'abord est destinée aux porcs et aux moutons ; les poules, les canards et les oies s'y réfugient également, en compagnie des jeunes veaux. Ce n'est pas toujours aisé de traverser sans aventures cette sorte de vestibule pour pénétrer, par une petite porte percée au milieu de la cloison, dans la chambre principale, où se tiennent les propriétaires. Pour que les animaux ne fassent pas de promenades trop fréquentes dans ce local, la porte de communication a un seuil très élevé ; aussi faut-il se hausser pour la franchir, mais en même temps, comme l'entrée a moins de hauteur que la moyenne de la taille humaine, on se cogne la tête au linteau, et l'on arrive contusionné dans la chambre du nord, réservée aux humains. À la longue, l'expérience instruit. Le mobilier est très sommaire : des rouleaux de nattes, des cruches à eau, des pots pour faire cuire le riz, des *sobiky* qui contiennent les provisions, deux ou trois calebasses et quelquefois une caisse en bois pour serrer les vêtements. Des nattes sont étendues sur le sol d'argile ; elles ne s'enlèvent jamais ; quand elles sont sales et usées, on les recouvre par un tissu plus neuf. À l'angle nord-ouest se trouve le foyer, disposé sur une plate-forme où sont enfoncées les trois pierres qui supportent les marmites. Un lit grossier occupe l'angle nord-est ; le bois est simplement recouvert de nattes fines ou d'un mince matelas de roseaux. Le grenier abrite la récolte de l'année. Parfois cependant il sert de cuisine et de salle à manger. Ces maisons d'argile forment, avec les cases de bambous, de ravalala ou de roseaux, des régions basses, et les maisons de bois que nous verrons surtout dans le Betsileo et le Tanala, les trois types d'habitations construites à Madagascar.

Dans les environs d'Ankisatra, il y a quelques cultures de riz, de manioc et d'un légume introduit récemment à Madagascar, je veux parler de la pomme de terre. Ce tubercule pousse assez bien dans les régions élevées du centre de l'île, et commence à se répandre dans l'Imerina et le Betsileo et dans quelques autres territoires qui avoisinent au sud le massif cen-



tral. Malheureusement les procédés de culture par trop primitifs et surtout la nature du sol font dégénérer le plant au bout de peu d'années. On rencontre aussi dans ces hautes régions, et principalement dans les alentours de Tananarive, quelques jardins où croissent nos principaux légumes, choux, carottes, salades, mais l'indigène ne goûte pas encore ces végétaux comestibles et ne les cultive généralement que pour les vendre aux Européens.

Pendant notre séjour à Ankisatra, nos hommes sont dans l'abondance et jouissent d'un repos complet. Aussi, contents et heureux de cette vie qui leur plaît fort, manifestent-ils bruyamment leur gaieté. Chaque soir, groupés devant notre case, ils dansent et chantent bien avant dans la nuit. Les porteurs sont assis, sauf un seul qui, resté debout, psalmodie un thème ; les autres font avec leurs voix un accompagnement monotone, dont les temps forts sont accentués par des battements de mains. D'autres fois le chanteur principal improvise un récitatif et tout le monde reprend le refrain en chœur. En général, comme la plupart des productions musicales des populations primitives, les airs sont mélancoliques et les paroles peu significatives. Le chanteur énumère les étapes d'une route connue et fait suivre les noms de villages d'un qualificatif plus ou moins bien choisi. Chaque couplet est terminé par le refrain, appel ou salutation. Quelques chants cependant ont une signification assez originale.

Depuis notre départ de Tananarive, nous avons traversé, en marchant vers le sud, une région dont la constitution géologique est partout la même : gneiss et granit recouverts par l'argile rouge ; elle présente un relief sensiblement uniforme sinon dans l'altitude, du moins dans la disposition générale : ballons successifs, collines arrondies, aux pentes peu rapides. Au village d'Ankisatra on observe non pas un changement radical, mais quelques différences importantes. En effet, dans l'est, les émergences rocheuses deviennent fréquentes, des coulées de quartz nombreuses divisent les roches granitiques ; on voit des filons de mica et d'autres minéraux accidentels, de grosses masses quartzeuses ; puis les collines changent de forme, les arêtes s'avivent, les cimes se dressent plus élancées ; sur les flancs des montagnes, de gros blocs rocheux élèvent leurs murailles verticales. Du côté de l'ouest, l'aspect de la contrée est encore plus

différent : là, dans un sol volcanique, des coulées éruptives récentes traversent les anciennes roches déjà disloquées par des soulèvements basaltiques ; là se dressent les cônes isolés des volcans éteints ; leurs cratères profonds sont devenus des lacs, et dans les coulées qui rayent leurs flancs la lave s'effrite peu à peu pour aller, emportée par les eaux et les vents, couvrir les vallées d'une noire poussière. Encore plus à l'ouest, à la frontière de l'Imerina, le pays, moins accidenté, laisse deviner, dans de larges vallons, les commencements des grands plateaux sakalava.

Nous allons maintenant nous diriger vers l'orient en suivant à peu près le cours de l'Onivé pour visiter d'abord la région des quartz jusqu'à Tsingoarivo. Nous reviendrons ensuite vers l'ouest pour traverser de nouveau la ligne de faite au Vontovona, et descendre sur le versant occidental dans le territoire volcanique ; enfin, par un grand circuit vers le nord, nous rentrerons à Tananarive en longeant la frontière des pays sakalava.

Le 7 mai nous partons vers l'est. À 3 kilomètres d'Ankisatra nous arrivons sur les bords de l'Onivé, qu'il nous faut traverser à gué ; la rivière a 60 mètres de large, mais heureusement n'est pas très profonde.

À côté du village d'Andranovohitra, où nous arrivons une heure après, nous voyons sur le flanc d'un coteau une carrière de pierre exploitée. Une centaine d'indigènes tirent de toutes leurs forces sur des câbles de chanvre enroulés autour d'une large dalle de granit. Ils traînent avec difficulté la lourde pierre ; sans leviers ni rouleaux, ils font bien peu de chemin. Un personnage important, sans doute le chef du hameau, encourage les travailleurs du geste et de la voix. Cette dalle, qui doit couvrir un tombeau non loin d'ici, vient d'être extraite par un procédé fort ingénieux. Le carrier malgache n'est pas embarrassé pour se procurer les grandes plaques de pierre employées dans la construction des monuments funéraires. Sur une roche dont la surface régulière paraît lui convenir, il entasse de la bouse de vache desséchée en couches plus ou moins épaisses, puis il y met le feu. Il surveille jour et nuit le travail d'éclatement qui se produit ; en frappant la roche il est averti par le son de la profondeur atteinte et modère la flamme dans un endroit, l'active dans un autre suivant les indications ; il répand même de l'eau,

si cela est nécessaire, sur la roche surchauffée. C'est ainsi qu'à la longue il obtient une dalle répondant aux dimensions exigées.

Vers midi nous étions à Sarobaratra, au milieu d'un hémicycle de montagnes dénudées. Non loin de ce village se trouve un des principaux gisements aurifères exploités par le gouvernement hova. Le district de Sarobaratra est particulièrement aride et désolé.

Le jour suivant, nous arrivons au village de Tsinjoarivo. Là nous avons atteint la frontière orientale de l'Imerina. Du côté de l'est la limite du pays des Hova est très nettement tranchée ; la seconde zone forestière, celle qui est la plus éloignée de la côte, recouvre, jusqu'à la ligne de faîte, tout le versant oriental du grand massif central, au pied duquel coule le Mangoro. Nous avons déjà traversé cette bande de forêt avant d'arriver à Ankeramadinika ; nous la retrouvons ici ayant toujours la même direction générale du nord-nord-est au sud-sud-ouest. La zone boisée élève donc à l'orient de l'Imerina une muraille sombre, à laquelle nous venons nous heurter sans aucune transition.

Le village de Tsinjoarivo n'échappe pas, lui aussi, à une division si brusque. Ses cinquante cases sont inégalement groupées sur deux collines voisines. À l'ouest, au milieu des herbes, est un hameau qui ne diffère en rien de ceux que nous avons vus précédemment, tandis qu'à l'est, des maisons en bois se dissimulent dans les premiers arbres de la forêt. Près de celle-ci est un rova royal, résidence d'été des souverains antimerina. Ce rova occupe le sommet d'un mamelon élevé. De nombreuses maisons en bois y sont construites sur un terrain circulaire et rappellent à peu près, mais dans de plus vastes proportions, celles qui couvrent, à Tananarive, l'îlot du lac Anosy. La position du rova est bien choisie : adossé à la forêt, il domine au loin vers l'est les espaces nus de l'Imerina ; à ses pieds, l'Onivé, au cours ralenti jusqu'alors, précipite ses eaux, qui s'engouffrent dans les passes étroites des rochers et disparaissent dans des tourbillons d'écume.

Notre personnel n'a pas été jusqu'ici sans nous causer quelque embarras pour la nourriture et le logement dans les petits villages de l'Imerina ; pour nous les cases de tout un hameau sont à peine suffisantes. En outre, nous voulons visiter pendant les mois suivants la plus grande étendue possible de la

partie moyenne de l'île, réservant le nord et le sud pour des époques ultérieures.

C'est pour obvier à cet inconvénient et surtout satisfaire ce désir que nous prenons, mes amis et moi, la résolution de nous séparer et de suivre, à partir de Tsinjoarivo, des itinéraires différents, qui doivent nous ramener trois mois plus tard à un point commun ; le lieu du rendez-vous est Tananarive.

Foucart va, continuant son chemin vers l'est, descendre dans le bassin inférieur du Mangoro, où il parcourra par des routes nouvelles le territoire des Betanimena. Maistre a pour objectif les districts sakalava limitrophes de l'Imerina ; il compte aller jusqu'à Ankavandra et plus à l'ouest encore si cela lui est possible. De mon côté, fidèle à l'itinéraire primitif, je vais poursuivre seul un monotone voyage à travers le pays des Hova.

Les préparatifs ne sont pas longs ; chacun aura ses bagages personnels et les hommes qui en sont chargés ; on partage fraternellement les provisions. Certaines choses qui ne se prêtent pas facilement à une division par trois nous obligent à avoir recours au système des compensations, qu'il faut aussi employer pour nous assigner respectivement le commandeur et Jean Boto. Ainsi Maistre, heureux possesseur de la marmite, aura un porteur, Raintavy, qui sait quelques mots de français ; Rainivoavy suivra Foucart, qui, privé d'interprète, possédera notre bibliothèque malgache, grammaire et dictionnaire, augmentée de la casserole ; Jean Boto reste avec moi, mais je n'ai que le moulin à café.

Le 11 mai, après nous être souhaité mutuellement bon voyage et bonne santé, ce qui n'est pas superflu, surtout à Madagascar, nous quittons Tsinjoarivo, mes amis et moi, chacun par une route différente.

## VI

**Un *fanataovana*. – Habitants du Vakinankaratra oriental. – Hameau de Bemasoandro. – Au sommet du Iankina. – Les *Vazimba*. – Le manioc. – Moutons et chèvres. – Vicissitudes du porc à Madagascar. – Soandrarina. – Le Vontovorona. – Les ruines dans l’Imerina. – Antsirabé. – Sources thermales. – Condamnés aux fers. – Vallée de l’Amboavato. – Les pierres levées. – Ambohiponana. – Revue des troupes. – Village d’Isandra. – Les *fahavalo* et les *toatakely*. – Sentinelles antimerina. – Le volcan et le lac de Tritriva.**

Deux routes se présentaient pour gagner Antsirabé et les régions volcaniques de l’ouest : l’une, directe, me faisait traverser à nouveau les districts quartzeux de Sarobaratra et la partie supérieure du bassin de l’Onivé ; l’autre, plus longue, s’inclinait vers le sud, suivant la frontière de l’Imerina le long des contreforts boisés d’Ambohitompoina, qu’elle abandonnait ensuite, pour franchir au Vontovorona la chaîne de partage des eaux et descendre enfin sur le versant oriental de l’île. Je choisis la seconde, qui devait me montrer des pays différents et peut-être plus variés d’aspect.

La première journée de marche fut pénible. En sortant du village de Tsinjoarivo il fallut traverser à gué, en luttant contre un courant déjà rapide, les deux bras de l’Onivé en amont des chutes ; puis gravir des coteaux élevés au sud de la rivière. Les montées et descentes se succédèrent alors plus raides et plus nombreuses que par le passé. Les hommes se lassaient, les bagages avançaient lentement. Dans le sud du Vakinankaratra les maisons sont rares ; nous risquions fort de ne pas trouver un abri pour la nuit. Sans doute pour conjurer le mauvais sort qui nous menace, les porteurs vont tous, en prononçant une évoca-

tion magique dont le sens m'échappe, déposer une pierre sur un amas de cailloux qui nous barre le chemin. C'est un *fanataovana*. Dans l'intérieur de l'île et sur la côte betsimisaraka on trouve souvent, le long des routes, des fanataovana, amoncellements de pierres, de mottes de terre, de menus branchages, grossis incessamment par les passants, qui jettent sur le tas ce qui leur tombe sous la main. Le Malgache assure que cette offrande peu coûteuse faite au dieu des voyageurs lui vaut dans la suite une route facile, un gîte prochain, et éloigne les dangers. Ce dieu a certainement peu de puissance, car malgré la grosseur et le nombre des pierres que mes hommes n'ont cessé de déposer sur les fanataovana, il n'a jamais tenu la première de ses promesses.

Le soleil est déjà couché depuis longtemps lorsque Boto, qui marche en tête du convoi, me signale une case. Les hommes se mettent à courir et par leurs cris de joie effrayent les habitants. Ceux-ci, réfugiés dans le grenier, refusent de nous abandonner la maison. On parlemente. Ces Antimerina ont peur du vazaha, qui vient certainement chercher des travailleurs pour les mines, et cette corvée les épouvante. Je les rassure, et mes paroles conciliantes me font ouvrir les portes. Pendant que les dix-huit borizano s'entassent sur les caisses à l'étage inférieur, je me hisse dans la soupente où sont les maîtres du logis. La famille est peu nombreuse : un vieillard entouré de ses petits-enfants. Nous échangeons les compliments requis par la politesse hova et nous nous lions d'amitié. Quelques cadeaux la cimentent. Ces paysans du Vakinankaratra sont misérables et paraissent d'une autre race que les Antimerina du nord ; ce sont d'ailleurs de braves gens.

Dans les deux jours qui suivirent, continuant vers le sud-ouest, nous traversons encore une contrée où des montagnes de quartz font le désespoir des porteurs ; c'est la région aurifère d'Analambato. Le 13 mai nous couchons dans les deux cases du hameau de Bemasoandro, au pied du mont Iankina. Nous avons rejoint les premiers épaulements de la chaîne de partage des eaux en un point où des sommets élevés, bien différents des monts agglomérés du massif de l'Ankaratra, surgissent isolés et séparés les uns des autres par de profondes vallées et des coteaux de faible altitude. Hier nous montions sur le Botrara (1 990 mètres), aujourd'hui nous sommes au Iankina (2 060

mètres) ; dans deux jours nous atteindrons le Vontovorona (2 010 mètres), le pic le plus occidental.

Un Antimerina, le propriétaire de la hutte où je loge à Bemasoandro, m'avait accompagné sur le Iankina ; il devait sacrifier aux mânes des Vazimba. Au sommet de la montagne un tas de pierres qui rappelait assez par sa forme le fanataovana est dédié à la mémoire de ces Vazimba redoutés. Entre les cailloux sont enfoncés des bâtonnets qui supportent des têtes de coqs, des pattes de poules ; des chiffons se balancent à l'extrémité de petites perches ; des crânes de bœufs sont placés sur les pierres les plus élevées. Rainizafitsimidrantany, c'est le nom de mon propriétaire, sort avec précaution de dessous son lamba crasseux une tête de mouton fraîchement coupée et la plante sur un bâton disponible, puis il frotte avec de la graisse de bœuf la grosse pierre du sommet ; pour terminer ses pieux exercices, il ajoute au tas, du côté du soleil couchant, quelques douzaines de cailloux. Maintenant il s'est rendu favorable l'âme du Vazimba cachée non loin de là sous une touffe d'herbe ; il doit encore l'interroger et lui demander un remède pour la fièvre qui le consume. L'Antimerina s'éloigne un peu du tombeau et va près d'un gros bloc de phonolithe. Cette large dalle est une pierre « parlante » posée sur base étroite ; elle résonne furieusement sous les coups répétés que lui assène mon propriétaire, elle lui transmet les prescriptions du Vazimba. Rainizafitsimidrantany est radieux.

« Eh bien, es-tu guéri ?

– Oui, mais je ne dois plus jamais manger de canards, c'est fady. »

Et, s'éloignant pour remercier la pierre parlante, il répand un peu d'huile de ricin sur la paroi rocheuse et y colle une mèche de ses cheveux.

Dans l'Imerina on trouve, sur des montagnes élevées au faite des grands rochers, ou dans des vallons solitaires, les tombeaux des Vazimba. Ces constructions informes, simples amas de pierres grossières, ne sont pas des monuments funéraires ; elles indiquent plutôt aux populations craintives les lieux choisis par les âmes des défunts pour leur résidence habituelle. Les légendes antimerina – seuls documents que l'on possède pour émettre quelques hypothèses plausibles sur les Vazimba – nous représentent ces hommes comme les premiers habitants des

régions élevées du centre de Madagascar. Dépossédés de leurs territoires, quelques-uns quittèrent le pays, d'autres se mêlèrent aux vainqueurs ; le plus grand nombre furent mis à mort. Ce sont les premiers chefs hova qui chassèrent définitivement les Vazimba ; ces tribus aborigènes, sauvages, ignorantes et mal armées, confinées d'autre part dans un isolement complet, ne pouvaient résister à des ennemis bien supérieurs à elles par des connaissances puisées au dehors. Des descendants des Vazimba existent encore, d'après M. Grandidier, au Ménabé, sur les bords du Manambolo en pays sakalava, et, d'après le P. Abinal, quelques-uns se trouveraient, exempts de tout mélange, dans le nord-est et le nord-ouest de l'Imerina. Je n'en ai jamais rencontré. Quoi qu'il en soit, les Hova sont persuadés que, dans un avenir plus ou moins lointain, les Vazimba rentreront en maîtres dans l'Ankova, gardé maintenant par les âmes des ancêtres vaincus. C'est pour cette raison qu'ils tâchent d'apaiser leurs esprits vindicatifs.

Cependant ces ombres consentent parfois à rendre quelques services, guérissent surtout les malades quand on reconnaît humblement leur puissance. En retour elles exigent une privation constante. C'est ainsi que Rainizafitsimidrantany était débarrassé d'une fièvre violente par un Vazimba.

La partie du Vakinankaratra, district méridional de l'Imerina, que nous venons de traverser, est particulièrement pauvre et peu peuplée. Les habitants, disséminés dans des maisons isolées dans la campagne, et souvent fort éloignées les unes des autres, cultivent surtout le manioc.

Au manioc s'ajoutent la pomme de terre, la patate, le maïs ; il y a peu de rizières. Les champs, comme presque partout dans l'Imerina, sont entourés d'un fossé dont le déblai forme un mur de clôture garni à son sommet de plantes épineuses, principalement le nopal aux fleurs écarlates ou jaune pâle, et une euphorbe (*E. splendens*). Comme dans l'Ankaratra, nous avons rencontré des troupeaux de bœufs, mais en plus petit nombre ; en outre nous voyons des moutons et des chèvres. Le mouton de Madagascar, généralement à tête noire, appartient à la variété stéatopyge que l'on trouve en Asie et en Afrique : sa queue énorme est pleine de graisse ; il habite les régions élevées. Il ne donne pas de laine ; sa chair est coriace et possède toujours un goût peu agréable. On trouve bien aussi des chèvres à Madagas-



car, mais en petite quantité ; j'en remarque ici une variété particulière, au pelage roux, au poil court, aux petites cornes rejetées en arrière, que je n'ai jamais rencontrée ailleurs ; les chèvres du Betsileo et du pays sakalava sont différentes. Pour terminer l'énumération des quadrupèdes domestiques, je dois, avec le chien et le chat, mentionner le porc, si commun chez les Hova et les Betsileo. Cet intéressant animal est soumis à des vicissitudes sans nombre sur le sol madécasse : tantôt il est proscrit, tantôt il est choyé ; il occasionne des haines entre des peuplades voisines et en supporte parfois les conséquences ; en une même ville on le voit se vautrer, maître de la rue, dans certains quartiers, tandis que dans d'autres il est ignominieusement chassé. Dans l'Imerina il est surtout commun sur les confins occidentaux, justement en face d'un pays où il ne peut pénétrer sans s'exposer à de grands malheurs. D'une manière générale on peut dire que le porc a suivi le Hova dans ses conquêtes ; ainsi il est entré, au grand scandale des habitants, dans certains forts sakalava, et malgré tous les fady des Antanosy, il a foulé le sol de la pointe de Taolanara. Il est vrai qu'en 1885, lorsque les Hova évacuèrent Fort-Dauphin, qui venait d'être bombardé par un de nos croiseurs, les Antanosy révoltés pillèrent le fort et massacrèrent tous les porcs qu'ils purent rencontrer.

Le 15 mai, j'arrivais à Soandrarina. Ce village, situé sur la route de Tananarive à Fianarantsoa, m'apparut avec ses soixante cases comme un centre important, après le souvenir que m'avaient laissé les hameaux du Botrara et du Iankina. Soandrarina est dans une zone de transition comprise entre les contrées rocheuses et pauvres de l'est et les régions argileuses et bien cultivées de l'occident ; autour du village quelques collines aux larges bases, presque des plateaux ondulés, vont, s'élevant insensiblement, entourer le Vontovorona, qui surgit tout à coup et dresse son pic isolé à deux kilomètres du village. Cette zone de transition, caractérisée par des espaces relativement plats sur une certaine étendue et que nous avons traversée antérieurement à la hauteur d'Ankisatra, se prolonge vers le sud, jusque près d'Ambodifiakarana. C'est seulement entre ce village et Soandrarina que l'on trouve les plateaux de l'Imerina. La route de Fianarantsoa les traverse.

À Soandrarina, une journée de pluie me retient prisonnier. L'averse d'aujourd'hui n'est qu'un intermède de la saison sèche, qui va durer encore cinq mois dans l'Imerina.

Le lendemain nous marchons vers l'ouest et franchissons au Vontovorona la ligne de partage des eaux. La contrée change peu à peu, les ondulations s'accroissent, mais les roches deviennent plus rares, le quartz a disparu et parfois une lave celluleuse nous annonce les régions volcaniques. Des hameaux se voient en grand nombre, des villages importants sont entourés de cultures étendues. Après avoir dépassé le village d'Ambohidranandriana nous traversons, à mi-chemin d'Antsirabé, l'Andranotobaka, petite rivière qui va grossir l'Amboavato, affluent du Mania. Sur les bords de ce cours d'eau on remarque beaucoup de maisons abandonnées et privées de leurs toitures ; elles offrent un aspect lamentable. Le grand nombre de ces ruines qui existent dans tout l'Imerina, le plus souvent au milieu des villages habités, ont pu faire croire à la dépopulation de l'Ankova ; elle se serait manifestée surtout après le règne de Ranaivalona I<sup>re</sup>. Cependant j'estime que cette dépopulation est peut-être plus apparente que réelle dans les tribus où l'alcoolisme n'est pas encore très répandu, chez les Antimerina principalement, les Antanosy et les Antaisaka, tandis que celles qui sont abruties par l'ivrognerie, les Sakalava, les Betsileo et surtout les Betsimisaraka, éprouvent une diminution continue dans leur population appauvrie. Presque toutes les ruines que l'on trouve en pays hova s'expliquent aisément. Lorsque l'indigène voit que sa maison devient trop vieille, que les murs se fendillent, que les pignons se lézardent, il ne songe nullement à faire les réparations nécessaires ; il se contente de bâtir à côté de son ancienne demeure une habitation nouvelle et ne se donne pas la peine de démolir son logis d'autrefois. Sans doute dans certaines circonstances, après des guerres cruelles, un règne sanguinaire, des incursions de peuplades ennemies, une tribu peut être décimée, mais elle réparera ses pertes, si sa vitalité est bien prouvée, par les familles nombreuses, par les enfants qui pullulent, comme chez les Antimerina et les Antaisaka.

À l'ouest de l'Andranotobaka, nous descendons une forte rampe et traversons, avant d'arriver dans une belle vallée, le petit village d'Ambohimasina. Puis un petit ruisseau, le Sahatsio, nous barre encore le chemin. De l'autre côté se trouve un

plateau peu étendu où s'élève Antsirabé. Ce village compte cent cases environ ; c'est la plus grande agglomération que nous ayons rencontrée depuis Tananarive, et la contrée environnante contraste singulièrement, par ses cultures nombreuses, avec les régions du bassin de l'Onivé. Depuis le hameau d'Ambohidranandriana, le fond des vallées est occupé par des rizières artistement installées, et, pour arriver à un tel résultat, les Hova ont dû exécuter des travaux considérables.

Antsirabé doit son nom à des eaux thermales. C'est à l'ouest du village, dans une dénivellation du terrain, que jaillissent les sources. Les premières que l'on rencontre à la naissance de ce petit vallon sont à une température de 37° centigrades ; elles ont été captées et dirigées dans une maisonnette pour y être utilisées. Ce sont les missionnaires norvégiens établis à Antsirabé qui ont fait, avec beaucoup de soin, ces modestes travaux, premiers essais peut-être d'une station balnéaire à Madagascar. Qui sait ce que l'avenir nous réserve ! Plus loin, on voit sourdre d'autres sources froides ou chaudes ; parmi ces dernières, quelques-unes qui dépassent 46° centigrades alimentent deux ou trois réservoirs où viennent se baigner les infirmes du voisinage. Une léproserie, installée près du village, est due également aux missionnaires.

Je rencontre à Antsirabé un certain nombre de prisonniers. Les condamnés aux fers, dont j'avais déjà vu quelques-uns à Ivondrona, où ils cultivent les plantations de canne à sucre du premier ministre, et à Tananarive, où ils entretiennent tant bien que mal les voies publiques, sont employés ici à l'extraction des pierres à chaux. La peine des fers punit dans l'Imerina les crimes et les délits ; sous l'influence des Révérends on l'a même appliquée pour réprimer l'ivresse publique. Voici en quoi elle consiste : le condamné, homme ou femme, porte au cou et aux chevilles des anneaux de fer rivés ; un maillon ou une barre allongée part de chacun d'eux et va se fixer sur une maille unique à mi-hauteur du corps : c'est la grande chaîne.

Le patient ne peut se mouvoir qu'avec peine, il marche à petits pas et doit toujours soutenir ces fers d'un poids considérable ; malgré les chiffons ou les bracelets de cuir dont il entoure ses chevilles, il est blessé constamment par les anneaux inférieurs. Quelquefois, pour une faute moins grave ou moyennant rançon, les barres sont supprimées, les anneaux du cou et

des chevilles restant seuls : c'est la petite chaîne. Enfin, chez les condamnés de caste noble, les attaches rigides sont remplacées par des ficelles de chanvre ; pour eux le fer est fady. Comme tout fonctionnaire du gouvernement hova – et l'on me pardonnera ce rapprochement, il n'est peut-être pas inexact dans certains cas, – les condamnés aux fers doivent subvenir eux-mêmes à tous leurs besoins. Aussi ces malheureux emploient-ils le temps dont ils peuvent disposer à faire dans le village quelques petits travaux pour gagner leur nourriture ou à implorer la charité publique.

Le 19 mai, je quittais Antsirabé et descendais la vallée de l'Amboavato. Avant de continuer vers l'ouest mon itinéraire à travers les pays volcaniques, je voulais visiter Ambohiponana, dernier village important du sud de l'Imerina. La route est fort belle : nous sommes dans une vallée ou plutôt dans une vaste plaine allongée du nord au sud et bornée au levant et au couchant par de hautes montagnes.

Vers le milieu du jour, je passai au village d'Ambohimanjaka, et deux heures après j'étais sur la rive droite de l'Amboavato. Devant nous, adossée au flanc occidental de la vallée, s'élève une petite colline ; le village fortifié d'Ambohiponana en occupe le sommet. Pendant qu'un de mes hommes va prévenir les autorités de l'arrivée du vazaha, j'examine avec attention une pierre levée magnifique qui se dresse sur les bords de la rivière. Le monolithe, qui s'élève à 4 mètres au-dessus du sol, présente une section rectangulaire assez uniforme de 0 m. 60 sur 0 m. 45 ; la taille en est grossière.

Des pierres levées, *vatotsangana* ou *vatolahy*, se trouvent partout dans l'île, principalement dans les régions du massif central, chez les Antimerina et les Betsileo, et sur le versant oriental, chez les Antanosy et les Betsimisaraka. Ces pierres, isolées ou groupées, représentent, aux yeux des Malgaches, non une divinité que l'on doit adorer, mais le souvenir d'un événement important, d'une conquête, d'un jugement célèbre, d'un vœu solennel ; ce sont des monuments érigés pour rappeler à la postérité les actes des ancêtres et souvent aussi pour garder la mémoire des morts dont les restes, perdus au loin, n'ont pu revenir dans le tombeau de la famille. Cependant à ces évocations du passé, le peuple madécasse, si superstitieux, a bien vite ajouté un culte véritable ; il honore la pierre pour les vertus qu'il lui

suppose, pour les pouvoirs qu'il lui prête sur l'univers entier. Il la prie, lui fait des offrandes, qui consistent presque toujours en onctions graisseuses sur les parois ou en appositions sur le sommet de quelques cailloux de quartz ; si le vatolahy ne répond pas à ses désirs, il lui exprime d'une façon tangible son mécontentement et son mépris.

Ambohiponana est un gros village de cinq cents habitants ; c'est en même temps un poste militaire destiné à limiter dans cette partie reculée de la province les incursions des Sakalava. Le chef m'offre l'hospitalité dans sa maison.

Le lendemain de mon arrivée, doit avoir lieu à Ambohiponana la revue de la garnison, grossie par les milices venues des villages voisins. Dès l'aube un tambour a battu le rappel sur la place, les troupes arrivent peu à peu. Sans doute les effectifs ne sont pas au complet : on m'annonce trois cents hommes, il en vient une quinzaine. Mais il y a quelques malades et beaucoup de gens retenus par le service de la reine ; le plus grand nombre a versé entre les mains du chef de détachement – c'est un colonel – le *voamena* nécessaire pour être dispensé d'exercice. Les soldats se rangent sur une seule ligne ; cinq sont armés de fusils, six ont des sagaies ou des bâtons, les autres... ne portent rien. Les officiers passent sur le front des troupes, puis prononcent à tour de rôle de longs discours ; cela dure cinq heures. Commentent ensuite les manœuvres, marches cadencées, alignements ; un sergent mauvais conducteur de l'aile droite est condamné à recevoir douze coups de verge, la sentence est exécutée par un officier supérieur. On se sépare après une allocution finale du grand chef.

Quelques soldats sont ainsi disséminés dans les villages frontières de l'Imerina, principalement du côté de l'ouest, sur les confins du pays sakalava, mais ils sont toujours peu nombreux et mal armés. Le gouvernement hova réserve ses meilleures troupes pour occuper les postes fortifiés des pays conquis et surtout pour tenir garnison à Tananarive et dans les villes importantes placées directement sous son autorité.

La crête de collines qui limite à l'ouest la vallée de l'Amboavato s'élève brusquement près du village d'Ambohiponana pour former le massif rocheux du mont Ibity (2 200 mètres). La montagne a l'aspect déchiqueté du Botrara et du Iankina. Ses flancs rocaillieux sont dépourvus de végétation.

Le 21 mai, après avoir franchi la chaîne de l'Ibity, nous arrivons en une demi-journée de marche au village d'Isandra, situé au pied du volcan de Tritriva, qui dresse dans l'ouest son cône tronqué.

Je trouve le village sens dessus dessous ; l'état de siège est proclamé et les habitants sont dans des transes continuelles. Une bande de Sakalava est venue hier matin ; les brigands ont pris des femmes, des enfants et cinquante bœufs et sont partis dans l'ouest avec leur butin. Radrahona, chef du village, qui me donne ces détails en m'entraînant dans sa maison, ajoute : « J'ai bien envoyé, vers midi, des soldats à la poursuite des fahavalo, mais ils n'ont rien vu, et quelques-uns ne sont pas rentrés ; ils ont été grossir, sans doute, le nombre de nos ennemis. »

Le brigandage est très répandu à Madagascar, et dans une même contrée, suivant l'endroit dans lequel il s'exerce, il prend deux noms différents. Ainsi des vols de bœufs, des raptés de femmes et d'enfants viennent-ils à se produire dans les villages frontières, on accuse immédiatement les *fahavalo* (les ennemis, les gens des peuplades voisines) ; d'autre part, le méfait est-il commis dans l'intérieur de la province, on l'impute aux *tontakely* (bandes de voleurs).

Pendant la journée quelques soldats veillent à la sécurité du village d'Isandra ; la nuit, la moitié des habitants est réquisitionnée. À 8 heures le tambour bat la générale, des factionnaires sont postés le long du mur d'enceinte et de nombreuses patrouilles circulent dans les deux rues du village. Radrahona donne le mot d'ordre à ses soldats et vient ensuite me prier de défendre à mes hommes de sortir de leurs cases. « L'obscurité, me dit-il, ne permet pas de distinguer les amis des ennemis. » Devant la justesse de cette observation, je m'empresse de prévenir les porteurs d'avoir à se conformer aux ordres de l'autorité, et je me prépare à goûter un repos que les Sakalava n'oseront pas interrompre.

Mais, hélas ! si les fahavalo ne vinrent pas troubler mon sommeil, cette nuit n'en fut pas moins mauvaise, car les Antimerina se chargèrent de les remplacer avantageusement. En effet, les soldats veulent montrer à l'ennemi que le village est bien défendu, qu'ils ne dorment pas et qu'ils sont sur leur garde ; ces misérables, non contents de répéter sans cesse : « *Zovy* » (qui ? qui est là ?) « *Tandremo tsara* » (veillez bien !)

poussent des cris stridents, des appels désespérés, des rugissements épouvantables ; c'est à qui hurlera le plus fort ; il en est ainsi jusqu'au matin. Radrahona, qui tient à me prouver ses bonnes intentions, a placé près de ma maison une garde d'élite recrutée parmi les crieurs éprouvés, elle doit me convaincre par un tapage infernal que je puis dormir tranquille.

Le lendemain je faisais l'ascension du Tritriva. Cette montagne volcanique se trouve à 2 kilomètres dans l'ouest d'Isandra ; les flancs gazonnés sont à pentes rapides, et, dans les zigzags qu'il nous faut suivre pour en gravir les rampes, tantôt nous marchons sur l'argile parsemée de scories en menus fragments, tantôt nous traversons des coulées de laves qui, descendues dans la plaine, ont formé des amas considérables. Ces tufs, qui constituent les premiers épaulements du mont, présentent cependant une déclivité moins prononcée. Bientôt nous arrivons sur la crête elliptique qui termine la montagne ; elle s'élève obliquement vers l'ouest, où se trouve le point culminant (1 820 mètres). Lorsqu'on a franchi cette arête, sorte de rempart qui environne une dépression profonde, l'abîme cratériforme apparaît au milieu de cette coupe gigantesque. Le fond du cratère est occupé par un lac de forme ovalaire, que des parois rocheuses entourent d'une muraille à pic, sauf vers le sud, où un talus escarpé permet de descendre avec peine jusqu'au niveau de l'eau. Près des bords et tout autour du lac je n'ai pu trouver le fond à 98 mètres, longueur de ma corde de rofia. On dirait qu'à Tritriva nous sommes dans un cirque dont une éruption soudaine aurait changé la piste en abîme insondable.

## VII

**Betafo. – La mission norvégienne. – Soavina. – Déjeuner chez le chef Abraham Ratsimiharo. – Ambohimambola. – Un poste fortifié. – Le lac Itasy. – Le bœuf-cheval. – Fenoarivo. – Retour à Tananarive. – Voyage de Maistre dans l'ouest.**

Le 23 mai nous quittons Isandra et faisons route pour Betafo. Tout le monde est dispos et a goûté un repos bien mérité après l'ascension du mont Tritriva et surtout après l'insomnie de la nuit précédente.

L'étape est courte d'Isandra à Betafo ; nous laissons vite derrière nous dans le nord-est le pic de Tritriva. Il existe sur un contrefort adossé, dans le nord, au massif principal, un petit cratère bien dessiné ; dans le lointain nous voyons encore d'autres cirques volcaniques, qui émaillent la petite chaîne du Tritriva de larges trous béants, parfois rendus plus sombres encore par une épaisse couronne d'arbustes et de plantes élevées. Près du village d'Iavonarivo, que nous laissons à gauche, nous nous élevons rapidement, et c'est au point culminant d'une colline ravinée que nous découvrons les environs de Betafo et le mont Iavoko, qui domine le village de sa masse imposante, dont le contour, échancré à l'est du sommet principal, laisse voir encore un cratère. Nous descendons dans la plaine de Betafo.

Dans les régions que nous venons de traverser, le Vontovorona, Antsirabé, Isandra et Tritriva, nous avons bien rencontré au milieu de l'argile rouge de nombreuses roches volcaniques, mais, malgré les coulées de laves et les teintes noires des scories et des ponces, le pays conservait encore sa teinte rougeâtre caractéristique et monotone. Ici, la plaine est formée d'une terre noire friable et poussiéreuse, d'où émergent des roches et des graviers noirs et brillants ; l'argile se distingue encore sur les sommets, mais dans la plaine on la chercherait vainement. Sur les petites éminences dont la vallée est parsemée, s'entassent



par petits groupes des maisons réunies dans des enclos : murs d'enceinte et maisons sont édifiés en pierres jointes par un mortier d'argile ; quelques-unes sont couvertes en lave.

Cependant cet aspect nouveau du pays cesse bientôt, ces constructions en pierre aux murs noircis, ce sol noirâtre, disparaissent rapidement, et en approchant de Betafo nous foulons encore l'argile rouge. À 10 heures, nous arrivons au marché d'Alatsinainy. C'est un vaste emplacement limité aux quatre angles par des pierres levées de dimensions considérables ; elles sont sculptées grossièrement ; l'une d'elles porte des inscriptions.

La place du marché d'Alatsinainy est séparée de la ville par un petit lac, nappe d'eau croupissante de minime étendue. Après quelques minutes d'une marche difficile sur une levée argileuse, nous entrons dans le village. Betafo compte environ 150 cases, huttes de roseau, maisons d'argile, groupées autour d'un rova fort rudimentaire, dont les murs renferment la maison du gouverneur Ramirialio, 11<sup>e</sup> honneur, et sa petite armée de cinquante soldats ; à Betafo se trouve comme à Antsirabé un dépôt de condamnés aux fers, mais il est moins important que dans cette dernière ville. Mes hommes me logent dans une belle maison à l'ouest du village. Betafo est l'agglomération la plus importante du Vakin'Ankaratra occidental ; c'est le centre autour duquel se pressent dans cette vallée fertile de l'Andrantsay de nombreux villages ; les rizières s'étagent partout en gradins pressés sur les bords des cours d'eau, qui jaillissent nombreux des roches noires ; le terrain, propice aux cultures, est couvert partout de belles plantations et me fait oublier rapidement l'aridité et la désolation du Vakin'Ankaratra oriental. Une mission norvégienne existe à Betafo, et les R.R. P.P. Jésuites viennent d'y fonder tout récemment un établissement. Je vais voir les Pères Berbizier et Caussèque, qui me donnent de bonnes nouvelles de Maistre, de passage à Betafo la semaine dernière. Mon compagnon a été obligé d'aller plus au nord chercher une voie de pénétration dans les pays sakalava.

Les Pères, qui me donnent l'hospitalité, me conduisent en dehors de la ville visiter des sources chaudes qui, comme à Antsirabé, ont la réputation de guérir de nombreux malades.

Je devais partir le 25 mai de Betafo pour continuer ma route dans l'ouest, mais la fièvre fait de trop grands ravages

dans ma petite troupe ; mon fidèle Boto lui-même est atteint. Un repos de vingt-quatre heures devient nécessaire et nous ne partirons qu'après-demain. Malgré tous mes soins, je dois abandonner deux de mes porteurs, Rainiboto et Rainizanaka, qui rentrent à Tananarive, où ils porteront mon courrier. Jean est à peu près remis le 26, grâce à une dose colossale de quinine, et ce même jour, un peu avant midi, je donne le signal du départ.

À 2 kilomètres de Betafo nous franchissons par un col de 1 500 mètres d'altitude les collines volcaniques qui limitent au nord la vallée de l'Andrantsay, et en descendant sur le versant ouest, près du hameau d'Ihadilanana, nous passons à gué une petite rivière au cours torrentueux : deux heures après, nous arrivons à Soavina.

C'est un village fortifié, comme tous ceux que nous voyons depuis Vontovorona. Le chef, un nommé Abraham Ratsimiharo, commande quelques dizaines de soldats. C'est un brave homme, et pour une paire de lunettes que je lui ai donnée, il ne sait quels cadeaux me faire. Quand je sors dans le village, sa musique me suit partout. Trois grosses caisses, cinq tambours, deux clarinettes m'accompagnent constamment ; c'est une aubade continue, toujours la même.

Abraham m'a invité à déjeuner. Sa case est la plus belle du village : elle est très confortablement meublée. Dans une cour intérieure se trouve un tombeau en pierre sculptée, un des plus jolis que j'aie vus jusqu'à présent. L'épouse de mon hôte est une grosse femme fort réjouie.

Abraham est enchanté de la visite que je lui fais. Je me confonds en remerciements pour sa musique, et je donne une nouvelle paire de lunettes, dont M<sup>me</sup> Abraham Ratsimiharo se pare immédiatement. Après l'échange de ces politesses mutuelles, je monte au premier étage, où le déjeuner est servi ; il me faut passer tout d'abord devant un buffet à tiroir d'où sortent d'étranges sons ; on y a enfermé deux vieilles boîtes à musique qui jouent simultanément *la Fille du régiment* et *les Cloches de Corneville*, pendant qu'un petit lapin blanc posé sur une étagère voisine frappe avec entrain, mais sans mesure aucune, sur un minuscule tambour. Abraham, qui aime à s'entourer de toutes ces choses bruyantes, me les montre avec orgueil ; c'est un lettré : il a lu, dans des livres, que les Malgaches aiment la musique, et

tient à me le prouver. Nous passons à table : c'est un repas qui commence par un verre d'anisette qu'une abondante addition d'eau a transformée en lait épais ; cet affreux breuvage me rappelle l'*anisao* de l'Amérique du Sud. Puis vient une longue série de plats copieux sinon succulents, suivis enfin, après de fortes rasades d'absinthe et de bitter, de la tasse de café promise et convoitée. Du pain de Tananarive figurait au menu ; cet aliment rare à Madagascar était pour moi une agréable surprise après les nombreuses semaines pendant lesquelles j'avais dû m'en passer et essayer, mais en vain, de le remplacer par le riz si cher au Malgache et pour lequel j'ai toujours éprouvé une réputation invincible.

En prenant congé du chef hospitalier de Soavina, nous continuons vers l'ouest dans la direction de Vinaniampy, qui est la limite extrême vers l'ouest de la province de l'Imerina. L'étape est longue, et vers le milieu du jour, de l'autre côté du mont Nanasana, nous nous arrêtons au village d'Ambohimanambola, à une altitude de 1 490 mètres.

Mais dès que nous sommes signalés dans ce village, chacun s'arme, et nous voyons la population tout entière, massée sur les murs de terre qui forment l'enceinte, prête au combat. On nous prend sans doute pour des fahavalo, auxquels on veut opposer une vigoureuse résistance. Les portes sont fermées, et devant les manifestations hostiles nous devons nous arrêter. Un des notables vient à notre rencontre : les explications que nous lui donnons le rassurent bientôt et il ne nous manque plus pour entrer dans Ambohimanambola que l'assentiment du chef du village, qui, du reste, vient lui-même, quelques minutes après, nous l'octroyer généreusement. Nous sommes ici à trois journées de marche seulement de Tananarive, néanmoins le pays est peu sûr, et la suprématie du gouvernement de l'Imerina est purement nominale en réalité. On se ressent du voisinage des pays sakalava, et ces confins de la province de l'Imerina échappent en partie à la domination des Antimerina ; ils ne dépendent de personne : c'est l'anarchie et non l'indépendance.

Après quelques heures de repos, nous reprenons notre marche dans le nord-nord-est ; j'ai hâte d'arriver aux bords du lac Itasy. Dans la campagne, le sol est toujours formé par l'argile rouge, les émergences rocheuses deviennent rares ; toujours pas d'arbres ; cependant l'aspect de la contrée n'est plus le même

que celui que nous avons vu les jours précédents. En effet, le gazon maigre, les petits roseaux qui ont peine à couvrir le sol de leur paille jaunie et cassante, sont remplacés maintenant par de grandes herbes, le *vero*, graminée puissante de plus de deux mètres de haut. La file des porteurs disparaît tout entière dans ces taillis d'un nouveau genre. La marche est pénible, surtout par une chaleur étouffante ; nous arrivons seulement pour la nuit au hameau d'Ambovona.

Le 28 mai, après une longue étape dans les grandes herbes, nous arrivons à Andrantsaimahamasina ; c'est un poste fortifié comme les villages voisins, mais les travaux de défense qui l'entourent sont encore plus soignés et plus multipliés. C'est d'abord un fossé large et profond, aux parois verticales, taillé dans l'argile à grands coups d'*angady* ; le déblai est rejeté à l'intérieur ; sur cette masse de terre sont plantés, depuis de longues années déjà, des cactus nopal aux fleurs jaunes. Ces arbustes épineux s'enchevêtrent de mille manières et forment un fourré impénétrable, que nul ne tenterait de franchir. Puis c'est encore un mur intérieur, sorte de banquette sur laquelle on a disposé, de distance en distance, de petits tas de cailloux de quartz aux arêtes tranchantes. Ce sont des approvisionnements de projectiles pour les soldats de garde, qui, armés de frondes, feraient pleuvoir sur les assaillants une grêle de cailloux lancés avec force.

Une haute montagne se dresse à l'ouest du village : c'est le mont Vohibé. J'aurais vivement désiré en faire l'ascension, pour découvrir du côté du couchant les contrées environnantes, mais je dois renoncer à ce projet ; malgré toutes mes exhortations, mes porteurs hova refusent absolument de me suivre en pays sakalava.

Le 29, nous atteignons dans le nord-est le village d'Ambohiperenana, et le 30 celui d'Antoby, où nous trouvons le P. Caussègue, qui est venu de Betafo, par un chemin plus court, surveiller un nouvel établissement qu'il veut fonder dans ce village. Ici nous quittons la zone des villages frontières, théâtre habituel des incursions des Sakalava et des fahavalo, pour rentrer dans une zone plus tranquille ; les cultures sont plus soignées ; les villages, plus nombreux et plus propres, couronnent toujours les cimes, mais ne sont plus enserrés dans de nombreuses circonvallations. Les principaux centres de cette région

sont les villages de Fenoarivo et de Mahatsinjo, où nous arrivons le 2 juin. Au nord de Mahatsinjo, nous rentrons dans une nouvelle contrée volcanique, et le pic d'Ambolavaky avec son cratère vient encore nous rappeler Tritriva. Autour de lui sont rangés d'anciens cônes de laves en grand nombre ; nous approchons du lac Itasy, qui se trouve dans la contrée la plus volcanique de l'ouest.

C'est le mardi 4 juin, dans la soirée, que nous couchons pour la première fois sur les bords du lac Itasy, au village de Menazary. Dans la journée nous avons contourné les rives orientales du lac sur les versants de laves du mont volcanique de Kasigé, et nous avons passé, en amont d'une petite chute formée par une chaussée basaltique bien caractérisée, la rivière torrentueuse du Lily, qui est le déversoir du lac Itasy ; cette rivière, large à la sortie du lac d'une centaine de mètres, va, après un cours de 50 kilomètres, se jeter dans le Sakay, affluent de droite du Tsiribihina.

Menazary est un village de vingt maisons situé sur le sommet d'une montagne qui domine l'est du lac. Ce village est entouré de quelques hameaux, disséminés sur les nombreux contreforts de cette colline principale. Les maisons de Menazary sont construites en roseaux et en bois ; la plus grande, qui occupe avec les tombeaux des anciens chefs de la contrée le centre du village, est bâtie sur une plate-forme ombragée d'*amiana*, grands arbres à feuilles urticantes mélangés aux majestueux *amontana*.

De ce point élevé on jouit de la vue du lac Itasy, qui étend au loin sa nappe d'eau tranquille entourée d'une épaisse ceinture de grands roseaux triangulaires, dont les feuilles divisées en longs filaments servent à confectionner des nattes fines et des chapeaux indigènes très soignés, principale richesse de la contrée. Lorsqu'on s'approche du lac, il faut d'abord franchir, dans cette épaisse forêt de roseaux de plus de 3 mètres de haut, une distance de plusieurs centaines de mètres, puis on arrive sur une sorte de pelouse d'un beau vert qui partout vous sépare de l'eau libre. Malheur à l'imprudent qui s'aventurerait sur ce tapis trompeur ! Cette couche d'herbe, ces plantes aquatiques aux racines chevelues, forment un plancher mouvant qui cède à la moindre pression ; il y a au-dessous plusieurs mètres d'une vase molle et visqueuse qui, dans bien des endroits, interdisent

au visiteur audacieux l'accès du lac, l'accès de l'eau libre. Mais, dans la saison des pluies, ces marais boueux qui entourent le lac disparaissent sous une couche d'eau abondante. À cette époque les rives sont formées par les premières assises rocheuses des montagnes et des collines qui enserrent le bassin de toutes parts ; les plantes aquatiques, le plancher mouvant, les boues, ont disparu et sont recouverts par les eaux ; la superficie du lac a doublé en même temps que changeait son contour. L'Itasy du mois de février est un lac immense ; celui de juillet, un étang boueux dont l'eau disparaît presque entièrement derrière la forêt de roseaux sous les feuilles étalées des nénuphars blancs et jaunes. L'Itasy atteint surtout en son centre et près des plus hauts sommets qui bordent ses rives au nord-ouest une grande profondeur ; ses eaux sont poissonneuses ; malheureusement, les crocodiles y pullulent.

Je restai plusieurs jours à Menazary pour étudier la topographie du lac Itasy et de ses environs, mais je dus abréger mon séjour : beaucoup de mes hommes étaient malades et exténués par la fièvre palustre, qui dans ces régions est particulièrement redoutable, et, le 10 juin, je quittai Menazary pour retourner à Tananarive.

Sur les bords du lac Itasy, de l'Itasihanaka, comme disent les naturels, je fis connaissance pour la première fois avec une bête de somme particulière et toute spéciale, je crois, à l'île de Madagascar ; je veux parler du bœuf-cheval.

Des Européens ont amené à grands frais dans l'île, il y a quelque vingt ans, de rares échantillons de la race chevaline ; il y en a même beaucoup maintenant à Tananarive et aux environs, et les naturels, désireux d'imiter les vazaha dans leurs usages et dans leurs habitudes, ont résolu, eux aussi, d'avoir des montures : mais les chevaux étaient trop chers, ils demandaient trop de soins, et l'on devait les faire venir à grands frais ; il fallut donc chercher dans le pays un animal capable de suppléer, pour l'usage et surtout l'apparence, la plus noble conquête que l'homme ait jamais faite.

Le bœuf à bosse, *Bos zebu*, pouvait sans doute porter un cavalier : encore fallait-il l'habiller en cheval ; là était le point délicat. Les Malgaches eurent vite trouvé. On prend un animal jeune encore, remarquable dans le troupeau par ses belles allures, sa vivacité et sa robe brune, puis on lui fait subir une série

d'opérations chirurgicales toutes plus désagréables les unes que les autres ; on lui coupe la queue, on lui taille les oreilles en pointe, les cornes sont enlevées, ainsi que la loupe graisseuse que l'animal porte sur le garrot, la peau du cou est retranchée. Le bœuf est devenu un cheval : c'est un *omby-soavaly*.

Malgré ces mutilations, dont ils guérissent parfois avec peine, ces animaux rendent de réels services ; ils franchissent au trot de grandes distances et portent de lourds fardeaux. Les mauvais sentiers ne les rebutent pas.

Avant d'arriver au lac Itasy, j'avais visité successivement le centre, l'est, le nord et le sud-ouest de la province de l'Imerina ; il me restait à voir le nord avant de rentrer dans la capitale.

En neuf jours, je décrivis une courbe dont la convexité était tournée vers le nord-ouest et dont le centre était marqué presque exactement par la capitale. Je visitai ainsi le gros village d'Ambohibeloma, auprès duquel se trouve la jolie chute de l'Ombifotsy, puis le village d'Andramatoakapila, sur les bords de l'Ikopa, le grand affluent du Betsiboka. Je remontai ensuite cette grande rivière jusqu'aux chutes considérables de Tafaina.

À Soavinimerina, je rentrais dans les environs immédiats de Tananarive, dans la région populeuse, riche et bien cultivée ; l'étape suivante, je me trouvai à Fenoarivo, ancien village célèbre par des portes massives dont les ruines se voient encore ; enfin, le 18 juin, j'étais de retour à Tananarive, dans la maison de Rainimanambé, qu'un ami obligeant avait bien voulu me louer pour la seconde fois.

À mon arrivée dans la capitale, je trouvai des nouvelles de mes deux compagnons. Maistre, dans sa marche à l'occident, s'était avancé jusqu'à Ankavandra et avait atteint le Manambolo, le grand fleuve du Ménabé. Je transcris ici un fragment d'une lettre dans laquelle, en me rassurant sur les suites de sa périlleuse entreprise, il me résumait son exploration dans l'ouest :

« En vous quittant à Tsinjoarivo, le 10 mai, je me dirigeai vers Ambohiponana, où j'arrivai le 13. J'avais l'intention de descendre le Manandona, affluent du Tsiribihina, et d'aller jusqu'à la mer. Malheureusement on ne fait pas toujours ce que l'on veut. Au moment de mon arrivée, les Sakalava étaient en guerre avec les Hova et il me fut impossible de trouver un seul homme pour m'accompagner dans l'ouest. Obligé de remonter vers le nord, j'ai suivi la ligne des Hova qui gardent la frontière. Le 20

mai, j'étais à Mahatsinjo, un peu au sud-ouest du lac Itasy, bien résolu cette fois à aller au moins jusqu'à Ankavandra. Quatre jours après, j'arrivai à Bevato et le lendemain à Tsiroamandidy. Là, j'étais forcé d'attendre plus de quinze jours pour un laissez-passer du gouvernement, les gouverneurs des postes-frontières ayant l'ordre de ne laisser passer aucun étranger s'il n'est muni d'une autorisation spéciale. J'ai employé ce temps à faire quelques excursions dans les environs ; le pays est d'ailleurs peu intéressant, couvert de hautes herbes atteignant 5 ou 6 mètres de haut et à travers lesquelles il faut se frayer un sentier. Les bords des rivières et des ravins font seuls exception et sont couverts d'une belle végétation. J'ai été jusqu'au Manambolo, qui coule à 6 kilomètres environ au nord de Tsiroamandidy. Au bout de quinze jours, n'ayant rien reçu de Tananarive, je suis revenu à Bevato, et de là j'ai pu aller au nord-nord-est, jusqu'au village sakalava de Fenoarivo, à deux journées de marche. Fenoarivo est sur le bord de la rivière Masiaka. Cette rivière assez importante est indiquée sur certaines cartes comme étant le cours supérieur du Marambitsy qui va se jeter dans la mer au sud de Mojanga ; sur la carte du R. P. Roblet elle est considérée comme allant se jeter dans la rivière Sakay, affluent du Kitsamby et par conséquent du Tsiribihina. Ces deux opinions sont inexactes : la rivière Masiaka est un affluent de l'Ikopa et a son confluent avec le fleuve un peu au sud de Maevatanana ; c'est du moins ce que m'ont affirmé tous les indigènes à Marandaza, Fenoarivo et dans les autres villages que j'ai traversés. Le cours inférieur de cet affluent est d'ailleurs indiqué sur la carte du R. P. Roblet.

« À Fenoarivo, j'ai reçu enfin la lettre du gouvernement hova et je suis revenu à Tsiroamandidy : là presque tous mes porteurs m'ont abandonné en apprenant que j'allais à Ankavandra ; j'ai été obligé, pour continuer mon chemin, de me joindre à une troupe de Sakalava. De Tsiroamandidy à Ankavandra nous avons mis quatre jours ; sauf le petit village d'Imarovatana le pays est absolument désert. La nuit nous étions obligés de camper au milieu des grandes herbes ou au fond d'un ravin. À mesure que l'on s'avance vers l'ouest, les ravins deviennent de plus en plus boisés, mais le haut des coteaux a toujours le même aspect. La veille de mon arrivée à Ankavandra j'ai rencontré toute la population hova d'Andranonandriana qui émigrerait vers Ta-



nanarive. Les Sakalava avaient attaqué ce poste quelques jours auparavant, et les Hova avaient été obligés de l'évacuer.

« Ankavandra est un grand village de 300 à 400 cases ; il possède un fort hova, qui est comme perdu en pays sakalava. Je suis resté huit jours à Ankavandra sans pouvoir aller plus loin. Tout le pays était en guerre, depuis Bedita, qui a été attaqué deux jours après mon arrivée, jusqu'à Imanandaza. J'ai pu cependant traverser le Manambolo à l'ouest d'Ankavandra et me rendre au petit village d'Ambodifarihy, sur la rive droite du fleuve ; comme je risque d'être immobilisé ici pendant longtemps par les hostilités, je compte rentrer bientôt à Tananarive ; mon retour se fera par Bevato, Ambohibeloma et Soavinimerina. »

Maistre rentrait, en effet, le 9 juillet ; quelques jours auparavant, j'avais été rejoint par Foucart ; avant que je passe à l'expédition que nous préparions vers des parages plus lointains et moins connus que le pays d'Imerina, il va nous raconter le voyage qu'il avait fait dans la vallée du Mangoro.

## VIII<sup>1</sup>

**Le Mangoro. – Dans la forêt. – Anosibé. – Pierres levées. – L’enseignement obligatoire. – Mahanoro. – Les cascades du Mangoro. – Dans les *longozy*. – Un remède contre la fièvre. – Concert nocturne. – La région des chutes. – Les modes à Ambalavero. – Prairie flottante. – Un village sans nom. – La région des îles. – Retour à Tananarive.**

Le but principal du voyage que j’entreprenais dans l’est était de reconnaître le cours inférieur du Mangoro. Ce fleuve, un des plus importants du versant oriental, coule pendant plus de 200 kilomètres du nord au sud entre les deux chaînes de montagnes parallèles à la mer, puis, passant par une brèche qui interrompt la première, il fait un coude à l’est et va se jeter dans l’océan Indien près de Mahanoro. Je devais donc, en quittant mes compagnons, me rendre dans cette ville et remonter ensuite la vallée du Mangoro jusqu’au point où elle est traversée par la route de Tamatave à Tananarive. De là jusqu’à sa source le fleuve a été suivi par M. Grandidier en 1869 et il est bien connu.

J’avais d’abord l’intention d’aller à Mahanoro en longeant l’Onivé, affluent de droite du Mangoro, qui passe à Tsinjoarivo, où il forme, au fond d’un ravin, des rapides et des chutes que domine la maison de la reine. D’après les renseignements que je pris, la largeur de la forêt rend cette route difficile, et la rareté des villages diminue, aussi bien les ressources qu’elle offre au voyageur que l’intérêt qu’elle peut présenter pour lui. Je me décidai donc à faire un crochet en remontant d’abord au nord, puis en marchant au sud-est pour traverser le Mangoro et gagner la côte.

---

<sup>1</sup> Ce chapitre a été entièrement rédigé par M. G. Foucart.

Le 11 mai au matin, je partis avec quatorze hommes. Rainivoavy, qui était avec nous depuis notre arrivée à Tamatave, était le commandeur de cette petite troupe. Un porteur, Rainivokata, à qui une humeur vagabonde, assez fréquente chez les Malgaches, avait fait abandonner, pour nous suivre, la profession de ferblantier qu'il exerçait à Tananarive, avait été promu à la dignité de cuisinier. Un autre, Rainikoto, cumulait les fonctions de domestique attaché à ma personne avec celles de collecteur de plantes et d'insectes.

Une longue étape à travers une campagne aride, d'un aspect monotone, me conduisit à Tanimalaza.

Pendant les deux jours suivants, je continue à marcher dans l'Imerina sur un terrain peu accidenté. Je franchis cependant, à l'altitude de 1 680 mètres, une chaîne de collines qui ne s'élève que faiblement au-dessus du niveau général, mais qui marque la ligne de partage des eaux entre les deux versants de l'île. Les ruisseaux que je traverse maintenant sont des affluents secondaires de l'Ikopa, qui va se jeter dans le canal de Mozambique. Arrivé à Tsjajompaniry, village bâti à côté du mont Iharamalaza, énorme bloc de granit dont la roche est à nu sur une face, je me dirige vers l'est et je me retrouve bientôt dans le bassin du Mangoro.

Jusque-là le pays conserve le même aspect ; mais à partir de Miantsoarivo, que je quittai le matin, du 14 mai, j'entre dans une région boisée. Au commencement, les hauteurs restent encore dénudées ou tapissées seulement d'herbes et de maigres broussailles ; les arbres emplissent les bas-fonds et les petites vallées. Peu à peu l'aire de la haute végétation s'étend, gagne les collines, et bientôt je suis en plein dans la forêt. Le terrain est accidenté, le sentier très mauvais. On marche tantôt sur un sol rougeâtre et glissant, tantôt dans le lit d'un ruisseau qui descend des sommets, bruissant au milieu des cailloux et bouillonnant sur les grosses pierres.

La forêt est divisée en deux parties par une large vallée. Sur les bords du ruisseau qui l'arrose se trouve le petit village de Sahanaly, où je passe la nuit. Il est à une altitude d'environ 870 mètres ; je suis, après bien des montées et des descentes, à 550 mètres plus bas que la veille.

Le 15 mai nous continuons à descendre rapidement, et vers midi nous sortons de la forêt. À nos pieds s'étend, du nord au

sud, la vallée du Mangoro. Sur la rive gauche se dressent des montagnes, dont les contreforts presque continus viennent mourir au bord du fleuve. Les sommets, bien découpés, sont boisés, tandis que les pentes, couvertes de hautes broussailles, laissent seulement à nu l'arête des croupes.

L'après-midi, par un bon chemin, nous suivons le Mangoro en le descendant, et nous trouvons bientôt des pirogues pour le traverser devant un petit village de la rive gauche. Naturellement il s'appelle Andakana, ainsi que tous ceux où des embarcations attendent les voyageurs pour le passage d'un cours d'eau.

En quittant Andakana, le 16 mai, nous gravissons les montagnes de la première chaîne. Elles sont couvertes de bois beaucoup moins épais que ceux de l'autre rive du Mangoro et coupés par des clairières. Le sentier qui passe par les villages d'Ambodihara et d'Andohasafary est suivi par un certain nombre de porteurs. Ceux qui vont, comme nous, vers la mer sont chargés de peaux de bœuf ; ceux qui viennent de là ont des marchandises variées et surtout du sel. Nous avons en effet rejoint, depuis que nous avons passé le Mangoro, une voie assez fréquentée allant de Mahanoro à Tananarive. Nous sommes chez les Betanimena.

Dans l'après-midi, l'animation, toute relative d'ailleurs, de la route augmente et dénote le voisinage d'une agglomération d'une certaine importance. J'aperçois bientôt de nombreuses cases qui s'étagent sur les flancs d'une colline formant une île allongée au milieu d'une rivière assez large. C'est Anosibé, me dit-on, ville où résident une garnison et des officiers hova. En quelques minutes je suis sur les bords de la rivière, le Mamavo, que je traverse à gué, et je gravis un escalier grossièrement taillé dans l'argile pour atteindre la rue principale qui suit la crête de la colline. Une grande foule y était réunie pour un *kabary* ; un personnage affublé d'un costume à peu près européen, et qui était le sous-gouverneur de la ville, s'en détacha et se mit à parler avec Rainivoavy pendant que je choisissais un logis ; bientôt mon commandeur vint me dire que je ne pouvais pas rester dans la ville, et comme j'insistais pour y demeurer, l'officier hova se retrancha derrière les ordres de son supérieur absent. Pour mettre fin à une discussion qui menaçait de s'éterniser, je me décidai à aller m'installer dans un faubourg situé sur la rive gauche du cours d'eau.

Comme cette réception pouvait, surtout au début de mon voyage, produire un mauvais effet sur mes hommes, j'écrivis aussitôt au gouverneur que j'irais le voir le lendemain matin et visiter la ville. Il me fit répondre qu'il me recevrait.

Assis sur les bords du Mamavo, je passai les dernières heures du jour à regarder le spectacle animé qu'offre le va-et-vient continuel des passants entre l'île et les maisons de la rive où j'étais ; en l'absence d'un pont, hommes, femmes et enfants pataugent dans l'eau et se retroussent beaucoup plus haut que le genou. À cette altitude, la température est douce et les habitants d'Anosibé semblent prendre du plaisir à ces bains réitérés ; ils en sont quittes, une fois arrivés sur le bord, pour se secouer et réparer rapidement le désordre de leur toilette.

Le lendemain, j'attendis qu'un épais brouillard qui emplissait toute la vallée se fût dissipé, et vers 10 heures, après avoir passé la rivière, je gravis la colline et je suivis la grande rue jusqu'à son extrémité sud, où se trouvait la porte du *rova*. Le gouverneur, Randrianantoanina, vint m'y recevoir et me fit entrer dans sa case, où je m'assis à côté de lui. Aussitôt un serviteur, mettant genou en terre, déposa devant nous deux tasses raccommodées avec du fil de fer et contenant un liquide fumant ; nous trinquâmes avec cette boisson, qui n'était autre que du café au lait, et certainement le plus sucré que j'aie jamais bu. Ces politesses terminées, je me plaignis vivement de l'accueil peu hospitalier qu'on m'avait fait la veille ; le gouverneur me répondit d'une façon évasive, comme le font toujours les Hova. Ces explications n'étaient pas suffisantes, mais je ne pouvais que m'en contenter.

La ville d'Anosibé, qui est de fondation assez récente, est l'un des chefs-lieux de la province de Bezanozano. Elle se compose de cent quatre-vingts cases environ, disposées sur plusieurs rangées parallèles de part et d'autre de la rue, qui suit la plus grande longueur de l'îlot. Quelques-unes contiennent des boutiques bien approvisionnées d'objets indigènes et de quelques articles européens. Les habitants ont un air d'aisance qui contraste vivement avec la misère des villages environnants.

La journée était assez avancée quand je quittai Anosibé. En partant, nous traversons un joli bois rempli d'arbustes fleuris qu'illuminent, en jouant gaiement parmi les branches, les rayons obliques du soleil à son déclin. Je voudrais être tout en-

tier à ce spectacle, sur lequel le voyageur n'est pas blasé quand il a parcouru l'Imerina, ainsi que je le faisais quelques jours auparavant : mais, sous peine de se donner une entorse, il faut abaisser les yeux vers la terre ; pendant plus d'un kilomètre, en effet, nous marchons, en sautant de pierre en pierre, dans le lit d'un ruisseau ; ici, comme souvent à Madagascar, il n'existe pas d'autre sentier : les Malgaches trouvent inutile d'en tracer un quand les eaux sauvages ont ouvert un passage en exerçant, même imparfaitement, leur action érosive sur le sol accidenté des régions montagneuses.

Nous quittons enfin cette voie humide et nous arrivons au village de Bemangahazo, dont les sept cases sont disposées sur les côtés d'un triangle ; au milieu est fichée en terre, saillant de 15 centimètres, une petite pierre, précieuse sans doute par les vertus qu'elle possède, puisqu'elle est soigneusement protégée par un treillage en bambou. Ce monument, que je ne commettrai pas l'exagération d'appeler mégalithique, est couvert d'offrandes consistant en de petites boîtes carrées, adroitement façonnées avec des feuilles et remplies de graisse.

On a lu précédemment la description des pierres plantées qu'on rencontre dans l'Imerina. Celles du pays betanimena en diffèrent, sinon par le respect qu'elles inspirent et par la signification, du moins par la forme et la grandeur. Tandis que les pierres des Hova, souvent taillées et sculptées, atteignent parfois des dimensions considérables, celles que j'ai vues sur le versant oriental sont toujours brutes et dépassent rarement un mètre de hauteur.

Quelquefois, comme à Bemangahazo, un bloc, entouré d'une grossière barrière, est isolé au milieu d'un village ou loin des habitations, sur le bord du sentier. Plus souvent se dressent alternativement sur une même ligne, à l'ombre d'un arbre, des pierres et des poteaux en bois plus élevés, coupés carrément par le haut ; le nombre de ces pierres est variable, mais ne dépasse jamais cinq. Plaqués sur elles ou flottant lourdement au sommet des pieux où ils sont pendus, des torchons imbibés de graisse et d'une couleur indécise attestent aux yeux des passants le culte dont le fétiche est l'objet.

On rencontre aussi des pieux en bois au milieu des villages, mais ils sont pointus et servent à accrocher des têtes de bœufs au moment de certaines fêtes, notamment de celles qu'on cé-

lèbre à l'occasion de la circoncision. Dans la partie du pays où je suis, ils sont presque toujours bifurqués. Tels sont ceux dont j'ai fait le croquis à Andranogavola, où je couchai le lendemain de mon passage à Bemangahazo, après une journée de marche dépourvue d'intérêt. Faut-il attribuer leur état de délabrement actuel à la disparition des anciennes croyances ? Je ne sais ; mais ce que je peux dire c'est qu'elles n'ont pas été remplacées par d'autres. Chez les Betanimena je n'ai trouvé nulle part, si ce n'est dans le voisinage de la côte, la moindre trace de religion d'importation, catholicisme ou protestantisme.

Le 19 mai, le sentier que je suis, tantôt déroulant sa ligne rouge dans la verdure de l'herbe, tantôt disparaissant momentanément dans l'eau brunâtre d'un marais, continue à serpenter à travers les montagnes. En général, le sol est boisé, mais de vastes espaces, qui s'étendent constamment, ont été dénudés par le feu pour être rendus propres à la culture.

Peu à peu, à mesure que j'avance, l'altitude diminue ; la végétation change et prend un caractère tropical. Les ravinala, avec leurs longues feuilles en éventail, font leur apparition (325 mètres) ; rares et isolés d'abord, ils deviennent plus nombreux et se pressent les uns contre les autres dans la vallée du Manampontsy, où j'arrive bientôt. Je passe sur la rive droite de cette rivière et je vais m'installer au village d'Imanakana.

Le lendemain, quelques heures de marche sur la rive droite de la rivière, à travers de hautes herbes mouillées par la rosée nocturne, nous conduisent à Antanambao. C'est un village assez important. J'entre du reste dans la zone côtière, bien plus peuplée que le pays que j'ai parcouru depuis le Mangoro.

Quarante cases, dont plusieurs ont une varangue et un étage, composent Antanambao. Au milieu de la place, sous un vaste grenier à riz monté sur colonnes, une balustrade entoure un plancher où les habitants se réunissent à l'abri du soleil pour causer, rêver ou dormir. Près de là, un grand bâtiment en bois sert d'école. Au moment de ma visite le maître, perché sur une estrade devant un pupitre, fait l'appel des élèves. L'école est mixte ; les filles sont à gauche, à droite les garçons.

Je suis tout étonné de voir parmi ces derniers, à côté de bambins depuis peu sortis de nourrice, de grands et solides gailards ayant barbe au menton ; et pourtant, à en juger du moins par les syllabaires, tracés sur de longues et minces planchettes,

que tiennent en mains les élèves, je ne suis pas dans un établissement consacré aux hautes études. En me renseignant plus tard sur cette particularité, j'appris que, dans les localités pourvues d'une école, les jeunes gens sont obligés de la fréquenter jusqu'à ce qu'ils en soient dispensés par les autorités hova. Les gouverneurs trouvent là encore une source de petits profits ; ils ne libèrent l'élève que moyennant le versement préalable d'un nombre de piastres proportionné à ses ressources ou à celles des siens ; si le candidat ne peut pas les réunir, ou s'il ne veut pas se dessaisir de l'argent qu'il possède, il attend, quelquefois pendant plusieurs années.

Il serait injuste de ne pas ajouter que, dans la pratique, les inconvénients de cette application, peut-être intempestive, de l'instruction obligatoire sont grandement atténués par la rareté des écoles. Pendant tout mon voyage chez les Betanimena, je n'en ai vu que deux.

Le 21 mai, toute la journée, nous longeons le Manampontsy, dont le cours, souvent divisé en plusieurs bras par des îles, est parsemé de rochers formant de petites chutes. Nous traversons beaucoup de ses affluents qui coulent dans des vallées remplies de bambous, de roseaux et de ravalala. Après avoir couché à Mangozohozo, je continue ma route au milieu de la même végétation touffue, à laquelle viennent bientôt s'ajouter des orangers chargés de fruits aux vives couleurs. Simple régal pour les yeux : les oranges possèdent une peau tellement épaisse que la pulpe comestible du centre se réduit presque à un point mathématique sans dimensions appréciables.

Vers midi j'arrive à Ankaonkaona, sur les bords de la lagune où viennent déboucher le Manampontsy et, au sud, deux autres rivières.

Après une demi-heure de navigation, nous sommes à Beparasy, où nous restons jusqu'au lendemain.

La langue de sable qui s'étend entre Beparasy et Mahanoro, où nous devons arriver en une journée, est couverte d'une herbe courte et serrée sur laquelle la marche n'est plus qu'une simple promenade. À droite, la lagune, aux eaux tranquilles et silencieuses, s'allonge parallèlement à la côte ; à gauche la mer, dont, par intervalles, quelques bosquets dérobent la vue, laisse toujours entendre le murmure cadencé de ses flots. Sur le trajet, quelques grands villages : l'un d'eux, Tandroho, tire son nom et



son importance d'un bois de copaliers, qui croît dans le voisinage.

Un peu plus loin est le village d'Ambilabé. La lagune au bord de laquelle il est bâti est très poissonneuse. La pêche est organisée collectivement par les habitants, qui ont établi de grands barrages en branchages entrelacés avec des nasses dans les ouvertures. Le poisson est consommé sur place ou envoyé au marché de Mahanoro après avoir été fumé sur le *salaza*.

J'arrive enfin à Mahanoro. Comme plusieurs autres villes du littoral, celle-ci se divise en deux parties, l'une administrative et militaire, l'autre commerçante ; la première comprenant seulement une centaine de cases que domine le *rova* est bâtie dans une île escarpée formée par le Mangoro et un bras sans courant du fleuve ; c'est elle qui s'appelle proprement Mahanoro. La seconde se compose d'environ 500 cases, groupées sur la terre ferme, dans une plaine, et se nomme Androranga. C'est là que je m'installe pour quelques jours.

Beaucoup de petits commerçants, indigènes ou hova, sont établis à Androranga. Quant au grand négoce, il est entre les mains de blancs, pour la plupart originaires de l'île Maurice. Trois colons représentent dans la ville et aux environs l'élément français ; ce sont des créoles de la Réunion.

Les produits d'exportation qui se concentrent à Mahanoro sont les peaux de bœufs, arrivant de la province centrale, le rofia, le caoutchouc et la vanille, venant de la zone côtière ou de la région moyenne. Les marchandises importées consistent surtout en cotonnades, blanches, écruées ou imprimées, en sel et en rhum. Quinze ou vingt navires visitent annuellement la rade, aussi mauvaise que toutes celles de la côte orientale. Le reste du commerce se fait par Tamatave, en suivant le chemin de terre ou la voie des lagunes.

Tous les colons de Mahanoro m'ont reçu avec une grande cordialité. Les Mauriciens ont conservé notre langue, nos usages, et, parmi eux, j'ai pu me croire au milieu de compatriotes, comme je l'étais, en effet, avec ceux de nos nationaux que j'ai rencontrés.

Je reçus aussi le meilleur accueil des autorités hova. Un des principaux officiers de l'administration, Louis Rarivo, ancien élève de nos écoles à Tananarive, qui parle et écrit le français comme un Parisien, s'efforça de rendre mon séjour utile et

agréable. Le gouverneur, Rainisolofa, que j'allai voir, me reçut dans le belvédère qui surmonte son palais et d'où l'on a, sur la mer, une vue admirable s'étendant jusqu'à Marosiky. J'eus avec lui une intéressante conversation sur les voies de communication à Madagascar, et il y manifesta des idées tout à fait exemptes des préjugés qu'ont habituellement les Hova sur cette matière.

Aux environs de Mahanoro existent un certain nombre de plantations exploitées par les principaux commerçants de la ville. L'un d'eux, qui possédait une vanillerie sur la rive gauche du Mangoro, m'invita à m'y arrêter avant de me remettre en route pour l'intérieur. J'acceptai, et en une matinée je m'y rendis avec lui.

De la plantation, où je passai quelques jours, on se rend en une heure à l'embouchure du Mangoro, après avoir traversé le village de Betsizaraina, qui était autrefois le siège du gouvernement, transféré aujourd'hui à Mahanoro. Le fleuve a plus d'un kilomètre de largeur ; dans son lit, peu profond, s'étendent de longs bancs de sable que le courant déplace. Sans trop de risques d'échouement, on peut pourtant remonter le Mangoro en pirogue, ainsi que je l'ai fait, jusqu'à 15 ou 16 kilomètres de la mer, en aval de l'île de Nosindrava, où, à la fin des guerres entre les Hova et les Betsimisaraka, les principaux chefs de cette tribu ont été attirés par leurs ennemis, sous prétexte de parlementer, et ont été massacrés. À partir de ce point, la navigation devient très difficile : des rochers et de nombreux îlots mettant obstacle aux eaux produisent des rapides, des tourbillons et de petites chutes. C'est ce qu'on nomme les cascades du Mangoro.

Pour éviter les ennuis de cette navigation, je pris la route terrestre à partir de ce point. En quittant Menagisy, village qui fait face aux cascades, je m'aperçois bien vite que la seconde partie de mon voyage présentera plus de difficultés que la première. Tandis qu'en allant à Mahanoro je suivais un chemin assez fréquenté, désormais je ne rencontrerai plus, pour relier de rares groupes d'habitations, que des sentiers envahis par des herbes et des arbustes ; encore devrai-je souvent les abandonner, parce qu'ils s'écartent de la direction que je veux garder.

Vers la fin de l'après-midi j'arrive à Ambodipaka, après avoir passé le Sandrakarina, qui prend sa source au sud-ouest du village et qui n'a qu'un cours peu étendu.

Le 1<sup>er</sup> juin au matin, nous regagnons le bord du Mangoro. En marchant à la file indienne, nous nous engageons, pour le remonter, dans l'étroit passage qu'il laisse à découvert, durant la saison sèche, entre ses eaux et l'épaisse végétation de la rive.

Le Mangoro a encore 400 à 500 mètres de largeur. L'eau coule parmi les blocs épars, saute en bouillonnant par-dessus les roches disposées en file, ou glisse, limpide, sur les parois unies des pentes qu'elle descend. De distance en distance, des îlots couverts de buissons ; d'abord bas et visiblement submergés à l'époque des crues, ils s'élèvent peu à peu comme le terrain environnant, qui devient de plus en plus accidenté. L'après-midi, après avoir passé devant le Saharory, montagne aplatie dominant les collines de la rive droite et à laquelle, un peu plus loin, fait pendant le Vohibé, nous arrivons en face d'un de ces îlots, plus haut et plus grand que tous ceux que j'ai encore vus ; il divise le Mangoro en deux bras, dont l'un est presque à sec. En le traversant, nous gagnons un petit village, Ambatoramian-gity, qui est juché au sommet.

Le lendemain, nous revenons sur la rive droite, où nous rejoignons bientôt un sentier frayé. Il est moins abrupt que les chemins de la veille, et j'en suis heureux ; mais, comme compensation, je ne vois plus rien, pas même le ciel. Je suis au milieu des *longozy* (*Amomum Daniellii*) ; ces plantes herbacées, dégageant une forte odeur de cannelle, ont environ quatre mètres de hauteur ; d'une courte tige partent des feuilles longues et étroites, qui se recourbent gracieusement au-dessus de la tête du passant en formant une voûte que ses regards ne peuvent percer. On marche ainsi pendant des heures dans un couloir de verdure.

De temps à autre nous revenons près du fleuve, où s'échelonnent, très distancés, quelques misérables villages. Devant trois ou quatre cases désertes, je vois, débouchant sur la rive gauche, un grand cours d'eau venant du nord-ouest. À droite, pas de gros affluents avant l'Onivé.

À partir de Sahandileny, où je m'arrêtai le 4 juin vers le soir, la nature du terrain se modifie. Au milieu de roches amphiboliques décomposées s'intercalent de nombreux filons de basalte. Plus loin reparaît le gneiss recouvert d'une puissante couche d'argile. Çà et là des blocs intacts sont restés en place ou ont été transportés par les eaux dans les bas-fonds. Les collines

s'accroissent et prennent des formes moins amollies. D'une épaisse végétation d'herbes et d'arbustes émergent de hauts rochers.

Peu après Sahandileny, nous nous éloignons de Mangoro en montant rapidement. Le second jour, vers midi, nous atteignons l'altitude de 400 mètres à Imarivato. Quoique l'étape ait été courte, quand Rainivoavy me propose de m'y arrêter, je n'éleve aucune objection. Depuis la veille j'ai la fièvre, et j'aspire à ne plus bouger, les yeux clos et les oreilles tranquilles. Souhait difficilement réalisable ! Chacun vient me donner son avis, m'indiquer son remède. Rainikoto veut me masser, méthode infallible, selon lui, pour me rendre frais et dispos. Je n'ai pas grande confiance et je préfère prendre un peu de quinine. Pendant que je la prépare, le propriétaire de la case où je suis logé, souriant d'un air incrédule, m'annonce que la drogue ne produira aucun effet ; il connaît la cause de ma maladie et pourrait, si j'y consentais, m'en guérir ; il m'a vu, en arrivant, mettre dans un bocal d'alcool un lézard que j'avais ramassé en route ; c'est au meurtre dont je me suis rendu coupable qu'est due la fièvre. Pour la chasser, il faudrait faire au lézard des funérailles dont le vieillard est prêt à me fixer tout le cérémonial. Je ne suis guère en train de tenter l'expérience.

Le lendemain, je repars à peu près remis. Par des bois clairs et espacés, un chemin accidenté me conduit, vers la fin de la journée, au village de Sakalava, dont les vingt-cinq cases sont proches du Mangoro.

Ma soirée s'y écoule avec moins de monotonie que j'ai accoutumé. J'assiste à un grand concert. L'orchestre se compose de deux gros tambours, d'un petit et de quatre flûtes. Les musiciens jouent en marchant et font halte dès qu'un morceau est terminé. Comme intermèdes, quelques danses avec chant et battements de mains. Pour finir la fête, les instrumentistes tournent par deux fois autour de mon logis, en frappant et soufflant avec un redoublement d'énergie destiné à me faire honneur.

Rassasié de bruit, sinon d'harmonie, je me couche. À peine mes paupières sont-elles fermées que je sursaute, réveillé par un vacarme formidable. C'est un chœur, mais je n'arrive pas d'abord à deviner la nature de l'accompagnement, dont la note unique et variant seulement d'intensité se répète sans trêve.

J'entr'ouvre donc, avec toute la discrétion que réclame la légèreté de mon costume, la porte de ma case : à la clarté de la lune j'aperçois, près de là, deux femmes tenant par ses extrémités un long et gros morceau de bambou, sur lequel plusieurs de leurs compagnes tapent en cadence à tour de bras avec des bâtons. Les coups pleuvent dru, tombant simultanément sur la tige sonore, ou se succédant, rapides, d'après les exigences d'un rythme étrange que les musiciennes suivent avec un ensemble qui témoigne de leur entente de la mesure autant que de la vigueur de leurs biceps. D'autres femmes, assises en rond autour des premières, chantent à tue-tête une complainte aux innombrables couplets. En vain j'espère que les mains, fatiguées par les trépidations, lâcheront les instruments, que les gorges desséchées ne laisseront plus passer la voix ; grâce à de fréquentes permutations dans les rôles, la symphonie des gourdins se continue, implacablement, une grande partie de la nuit. Si je n'en avais eu qu'une audition, passe encore ; mais, les nuits suivantes, dans d'autres villages, j'entends de semblables sérénades.

Ambalavero, village de médiocre importance, où je m'arrêtai quelques heures le 7 juin, mérite néanmoins une mention, parce que ses habitants se montrent, contrairement aux populations environnantes, assez industriels. Non seulement ils tissent des rabanes et entrelacent habilement les joncs pour façonner des nattes, mais encore ils cuisent la terre.

Au moment de mon passage, plusieurs habitants sont occupés à la fabrication du *betsabetsa*. Ils se servent, pour extraire le jus de la canne à sucre, d'un moulin assez primitif : sur de solides supports est fixé un morceau de bois creusé d'une rigole terminée par un bec ; au-dessus, ils font rouler un tronc d'arbre auquel ils donnent à la main un mouvement de va-et-vient en le tenant par des taquets dont il est muni.

Au delà d'Ambalavero, le fleuve change complètement d'aspect. Au lieu des rapides et des cascades qu'il forme, presque sans interruption, dans la zone côtière, ce sont maintenant, séparées par des intervalles où l'eau coule tranquille, des chutes brusques et successives. La première, en amont de Sakalava, est peu élevée. La seconde, voisine d'Anosiarivo, où je passe la nuit, est plus imposante ; il est difficile d'en approcher, et ce n'est qu'en escaladant des rochers rendus glissants par la

buée que je peux voir d'ensemble la masse des eaux se resserrer d'abord dans un couloir étroit et sinueux, puis descendre avec fracas une pente au bout de laquelle elle fait un saut vertical de cinq mètres. Le lendemain, après avoir dépassé le confluent d'une large rivière de gauche, le Manambondro, j'aperçois une autre belle chute dont le seuil est coupé par des roches en saillie, formant, sur une même ligne, trois déversoirs nettement séparés. En aval de chaque chute, le Mangoro s'élargit en un vaste bassin que remplit une multitude d'îlots verdoyants. La rive se coude fréquemment, se creuse d'anses profondes.

Pour éviter ses détours, nous nous éloignons du fleuve et nous gravissons les montagnes voisines, où, pendant deux jours, nous passons par des altitudes les plus variées.

Une population douce, mais paresseuse, trop peu énergique pour tenter de sortir de l'état de misère et d'abrutissement où la maintiennent les Hova, occupe les rares villages de cette région montagneuse. Rapporter leurs noms, renfermant parfois plus de syllabes que les localités qu'ils désignent ne contiennent de cases, offrirait peu d'intérêt et ne me serait pas toujours possible.

Le 11 juin je reviens sur les bords du Mangoro. En amont d'un affluent de droite, le Ranomainty, le fleuve change de nouveau d'allure. Au lieu de décrire, comme plus bas, des sinuosités continues, de descendre, par bonds, des gradins plus ou moins élevés, il coule directement du nord au sud dans un lit souvent divisé en deux par de longues îles basses, mais débarrassé d'obstacles. Les berges de terre sont presque verticales ; on se croirait sur les bords d'un canal.

En même temps, la vallée s'est élargie. Sur la rive où nous sommes, entre le fleuve et les montagnes qui, de loin en loin seulement, envoient jusqu'à lui une de leurs ramifications, s'étend une vaste terrasse. Là ne poussent que des herbes et des arbustes, tandis que de grands arbres, formant les limites de la forêt, couronnent les hauteurs. Au bord de l'eau, c'est un gazon court et serré.

Pendant plusieurs jours, le paysage conserve le même caractère, la route reste aussi dégagée. Mais nous rencontrons des obstacles d'un autre genre. Les villages s'espacent ; plus d'un se réduit à trois ou quatre cases, et les cases elles-mêmes se rédui-

sent à des dimensions tellement minuscules qu'elles sont peu logeables. J'ai souvent de la peine à trouver de la nourriture.

À l'absence de ressources que nous offrent les points d'arrêt est venu s'ajouter, pendant la marche, l'ennui du mauvais temps. Un épais brouillard emplit la vallée, limitant la vue à cinquante pas. Il ne se dissipe en partie que pour se résoudre en une pluie fine et persistante ; c'est accompagné par elle depuis trois jours que, le 15 juin, j'atteins Sahamampay, où je m'étais déjà arrêté un mois auparavant en sortant de la forêt. De là, j'envoie à Tananarive, par deux porteurs, les collections que j'ai recueillies ; un éclopé se joint au convoi. Les premiers viendront nous rallier à Moramanga dans une semaine.

Le lendemain, nous repartons en longeant la rive. Les montagnes viennent maintenant jusqu'au bord de l'eau, et leurs croupes se prolongent dans le Mangoro en éperons granitiques qui y forment autant de cascades. Dans les vallées que nous coupons, serpentent, parmi les bois touffus, de nombreux ruisseaux. Le plus important est l'Isahana, qui arrose Manakana, où nous nous arrêtons l'après-midi.

Le 19 juin, nous passons sur la rive gauche du Mangoro, et le lendemain, après avoir traversé un large affluent, le Sahamariarano, nous sommes pris par une pluie battante ; au bout de deux heures, nous nous estimons heureux qu'Ampongo nous offre un abri. De là je gagnai en quatre heures la ville de Moramanga. Le surlendemain, j'y étais rejoint par les hommes que j'avais envoyés à Tananarive ; ils m'apportaient une lettre du docteur Catat qui me rappelait. Reprenant donc la route ordinaire et connue, je rentrai, le 27 juin, dans la capitale.

## IX

**Retour à Tananarive. – Température des hauts plateaux. – Commencement de la saison sèche. – Recrudescence des fièvres palustres. – Retour de Foucart et de Maistre. – Collège et observatoire d'Ambohipo. – Ambohiboka ou village des lépreux. – La lèpre à Madagascar. – Fête du 14 juillet 1889. – Les réjouissances populaires. – Préparatifs de voyage. – La route de Radama. – Départ de Tananarive. – Fontaine de la reine à Soamanandriana. – Perte de Jean à Andranosoa. – Ambatomena et ses tombeaux. – Daniel Rakoto. – Traversée du Mananara. – Au col du Sompatra. – Vodivato. – Un *tsikafara*. – Chez les Bezanozano.**

Le 11 juin 1889 nous rentrions pour la seconde fois dans la capitale des Antimerina, et le même jour, la demeure hospitalière de Rainimanambé nous rouvrait ses portes.

La température des hauts plateaux est particulièrement agréable à cette époque de l'année. Avec le mois d'avril a commencé la saison sèche, la bonne saison dans la presque totalité de l'île, la saison où les nuits sont fraîches, où, sur le massif central et principalement sur les hauts sommets, les matinées sont souvent brumeuses. Malheureusement cette froidure n'est que relative, elle est absolument impuissante à détruire les miasmes qui, dans les trois ou quatre mois de pluies continuelles qui précèdent, ont pullulé dans les marais et les fondrières, dans les nombreux petits lacs formés pour un temps par ces averses diluviennes, dans toutes les rizières débordées ; aussi, à la fin de la saison des pluies, lorsque tous ces principes délétères sont recouverts par une épaisse nappe d'eau, se produit-il une sorte d'apaisement dans les ravages de la malaria ; mais bientôt avec la sécheresse ces amas d'eau disparaissent et les boues et les vases, mises à découvert avant une dessiccation complète, de-



viennent des générateurs féconds du miasme paludéen ; de cette façon, contrairement à ce qu'on pourrait prévoir, avec le retour des beaux jours et avec un abaissement notable de la température, apparaît toujours une recrudescence sérieuse de la fièvre paludéenne.

C'est à cette cause que je devais imputer les nombreux malades que j'avais comptés parmi mes porteurs à mon arrivée à Tananarive, et, chose plus grave encore, les mauvaises nouvelles que je venais de recevoir de notre ami Foucart. Il avait pleinement réussi dans sa difficile exploration de la vallée méridionale du Mangoro et avait atteint, en suivant le cours de ce fleuve, le village de Moramanga, où, exténué par la fatigue et brisé par de continuels accès de fièvre, il attendait quelque temps pour se remettre en route. Je lui écrivis de ne pas prolonger son séjour sur ces rives malsaines et de venir à Tananarive se reposer quelque peu. Vers la fin de juin, il était de retour parmi nous, mais la malaria, trop fidèle compagne, l'avait toujours suivi, ne lui laissant ni trêve ni repos. Maistre était aussi de retour de son expédition aventureuse du versant ouest de l'île, du pays Sakalava avoisinant le village d'Ankavandra. Le 1<sup>er</sup> juillet 1889 nous étions tous réunis à Tananarive, où je résolus de demeurer encore un mois ou deux, tant pour étudier à nouveau les Antimerina dans leur capitale que, surtout, pour permettre à mes compagnons et à moi-même de recouvrer par un repos bien mérité les forces et la santé.

Il existe à l'est-sud-est de Tananarive, à une distance de deux milles environ, une colline élevée, montagne véritable, désignée sous le nom d'Ambohipo. C'est près de cette haute colline que les Pères Jésuites ont un établissement scolaire important, petite école normale où des professeurs dévoués et savants forment avec patience les futurs maîtres d'école ou assistants qui aideront les Pères de la province dans leur mission civilisatrice.

Le collège d'Ambohipo est vaste, il est bien situé, au centre d'une grande propriété, dernière parcelle d'une concession considérable que les Pères avaient obtenue, dans ce lieu, du roi Radama II. Au nord du collège, sur une élévation voisine désignée plus particulièrement sous le nom d'Ambohidempona, s'élève l'observatoire royal de Tananarive.

Dans ma première visite à l'observatoire d'Ambohidempona, le directeur, le R. P. Collin, habitait une hutte misé-

nable en planches mal assemblées ; là cependant il avait réuni un grand nombre d'instruments dont il se servait avec habileté, malgré une installation des plus défectueuses ; il partageait son temps entre ses observations météorologiques et la surveillance incessante qu'il lui fallait accorder à la construction de son observatoire. Aussi celui-ci fut-il bientôt terminé, et il constitue aujourd'hui l'un des bâtiments modernes les plus curieux de Tananarive.

À l'extérieur, l'observatoire affecte la forme d'un T à branches inégales, la branche horizontale orientée nord et sud étant de beaucoup la plus grande ; la petite branche qui regarde l'est est terminée à son extrémité orientale par une coupole qui abrite une lunette astronomique. Ce monument, en briques et granit, est d'un aspect agréable ; soigneusement construit, il fait honneur à l'architecte et surtout au directeur des travaux qui par un labeur incessant a su triompher de mille difficultés. Véritable contraste des plus piquants, cet établissement scientifique, représentation ultime d'une civilisation avancée, semble une amère dérision au milieu de ce peuple primitif.

Ambohidempona était souvent pour nous un but de promenade agréable et utile ; cela nous permettait de ramener à un point de départ unique nos observations prises un peu partout dans l'Imerina, et c'était un vrai profit pour nous que les longues causeries intéressantes et instructives que nous avions toujours avec l'obligeant directeur.

Un autre point des environs de Tananarive avait aussi nos visites fréquentes, c'était Ambohiboka, petit village construit par les Missions françaises pour abriter les lépreux chassés et parqués dans ces huttes misérables par une coutume cruelle sans doute, mais, à coup sûr, indispensable.

La lèpre fait de nombreux ravages à Madagascar, surtout sur le massif central et sur le versant oriental. Les populations de l'ouest sont presque indemnes de cette hideuse maladie, en revanche elles ont l'éléphantiasis des Arabes, infirmité inconnue à ma connaissance chez les Antimerina et les Betsimisaraka. Les lépreux malgaches ne sont soumis à aucun traitement ; on se contente de prendre envers eux des mesures d'isolement assez étroites, mais la contagiosité de la maladie et sans doute aussi l'hérédité, font que la lèpre n'est pas près de s'éteindre dans la grande île ; encore faudrait-il invoquer, pour expliquer sa fré-

quence chez ce peuple, la saleté repoussante, les mauvaises conditions hygiéniques, et surtout la misère physiologique dans laquelle sont plongés tous les individus atteints.

À Madagascar la lèpre est aussi fréquente dans l'intérieur qu'elle est rare sur les côtes ; malheureusement pour la facilité de la contagion on met souvent sur le compte de diverses maladies cutanées ou spécifiques, plus fréquentes encore, des lésions qui lui sont exclusivement imputables et qui contribuent dans une large mesure à l'extension du fléau.

Cependant nous arrivions à la date du 14 juillet, et chez tous les *vazaha* et particulièrement dans notre voisinage à la Résidence générale on poussait activement les préparatifs de la célébration du centenaire de 1889 et de notre grande fête nationale.

Les Malgaches, oisifs par habitude, célèbrent avec joie toutes les fêtes des étrangers qui viennent s'établir dans l'île ; c'est leur paresse innée et non une idée plus élevée qui leur fait, selon la coutume anglaise, observer strictement le repos du dimanche.

Enfin le grand jour arriva, les cris et les danses vinrent nous avertir dès la première heure que les réjouissances populaires battaient leur plein et que tout le peuple était en liesse. Le grand centre de la fête était à la Résidence générale, dans la cour de la caserne. Nos soldats d'infanterie de marine avaient établi là, au grand amusement des Malgaches, des jeux variés auxquels tout le monde prenait part avec une fraternité vraiment touchante : des *borizano* essayaient inutilement d'arriver au sommet de nombreux mâts de cocagne où des cadeaux brillants accrochés à la cime tentaient leur convoitise ; des *voninahitra* de grades élevés leur succédaient, mais sans plus de succès ; leurs pénibles efforts excitaient les *lazzis* d'une foule compacte, pressée en rangs serrés autour des concurrents, et qui remplissait la cour de cris et de gaîté, en même temps que les *lambas* de fêtes sortis pour la circonstance jetaient sur le tout des tons clairs et bariolés du plus réjouissant aspect.

Aux terrains supérieurs, un calme plus digne était observé ; cependant les drapeaux déployés de la France et des Antimerina mêlaient leurs couleurs éclatantes sous la vive clarté d'un soleil tropical. Dans la soirée, la gaîté devint encore plus expansive, et pendant que, dans les salons de la Résidence, le premier Mi-

nistre et les grands officiers du royaume, accompagnés des princesses du sang, venaient présenter leurs vœux au Résident général, le peuple dans les cours répondait par des cris de joie et montrait ainsi qu'il prenait part à la fête. Les danses se prolongèrent fort avant dans la nuit.

Quoi qu'il en soit des divertissements variés que nous offrait la capitale, il fallait songer bientôt à reprendre dans quelque pays nouveau pour nous le cours de nos explorations. L'état de santé de Foucart n'était pas sans me causer de grandes inquiétudes. Sans être dangereusement malade, notre ami, toujours rongé par la fièvre, qui ne l'avait pas quitté depuis son retour de Moramanga, n'était plus en état de continuer le voyage, et je dus prendre, avec beaucoup de peine, la résolution de le laisser à Tananarive aux bons soins de M. le Résident général et du docteur Baissade, médecin de la marine, pendant que je continuerais mon voyage avec Maistre, dont l'état de santé était encore des plus satisfaisants.

Il nous restait trois ou quatre mois de la belle saison, croyions-nous, et c'était le temps que nous voulions employer pour visiter le nord de l'île et pousser, si possible, vers l'ouest pour revenir ensuite à Tananarive pour la mauvaise saison des pluies.

J'ai déjà exposé, dans les premiers chapitres de ce récit, combien la route de la capitale au grand port de l'est présente de difficultés, combien elle est pénible, je dirai presque impraticable. Or j'avais entendu raconter une légende qui mentionnait un chemin direct et sûr pour se rendre de Tananarive à Tamatave ; il avait été employé, paraît-il, par Radama I<sup>er</sup> lorsqu'il conduisit, en 1820, ses troupes victorieuses dans le pays des Betsimisaraka. Il n'était nullement question, dans ce récit populaire, de la route suivie, non plus que des villages traversés ; mais la voie était bonne et directe, assurait la légende.

En explorateur consciencieux, il nous restait à vérifier l'exactitude de ce dire. J'étais d'autant plus désireux de le faire que j'en doutais davantage ; l'expérience de notre première route d'Analamazaotra m'avait rendu singulièrement sceptique sur la bonté et la commodité de ce qu'il est convenu d'appeler des routes à Madagascar ; d'un autre côté, le système orographique du versant oriental de Madagascar et la constitution géologique des terrains venaient encore augmenter ma défiance.

Quoi qu'il en soit, le samedi 3 août, Maistre et moi, nous quittons Tananarive, nous dirigeant vers l'est à la recherche de la fameuse route de Radama, ne possédant sur elle que des renseignements bien vagues. Mais nous comptons sur le hasard et sur notre bonne étoile ; nous ne devons pas être déçus.

Nos paquets sont déjà préparés depuis plusieurs jours et nos hommes porteurs de bagages et porteurs de *filanzana* sont avertis. Le recrutement a d'ailleurs été plus facile, nos connaissances antérieures nous viennent en aide largement, et, avec notre petit convoi au complet, nous sortons de bonne heure de Tananarive, toujours précédés de notre fidèle Jean Boto. Nous avons fait nos adieux à notre ami Foucart que la fièvre retient bien malgré lui et oblige à ne pas nous accompagner. Il devait bientôt rentrer en France ; l'état de sa santé ne lui permettait plus, du moins pendant un temps assez long, de nous suivre dans nos excursions à travers ce pays malgache qu'il ne quittait qu'à regret. À notre arrivée à Tamatave le mois suivant, nous apprenions son départ.

En quittant Tananarive, nous suivons un chemin que j'ai déjà pris deux fois pour aller à l'hôpital des lépreux, des *boka* comme on les appelle dans le pays. Nous passons ensuite à Soamanandriana. Près de ce village se trouve la fontaine de la Reine, où l'on va puiser l'eau lustrale pour la fête du Bain, le *Fandroana*, le nouvel an antimerina. Cette fontaine avait été captée autrefois par les soins de M. Laborde. Les eaux, amenées par des conduites, alimentaient les parties hautes de la ville ; malheureusement les Antimerina en ont négligé l'entretien, et maintenant on ne trouve plus que quelques rares vestiges de ce premier essai de travaux publics dans la province.

Nous nous arrêtons au milieu du jour à Andranosoa, où nous constatons avec peine l'absence de Jean ; il nous rejoint cependant avec quelque retard ; il a suivi, après avoir dépassé Soamanandriana, le chemin des *boka*, au lieu de prendre à droite par le marché d'Alatsinaina. En continuant notre marche, nous arrivons dans la soirée à Ambatomena.

Ambatomena est un village d'une cinquantaine de maisons en terre, environnées de quelques paillotes en torchis ; elles sont toutes situées sur le sommet d'une petite éminence. Nous descendons dans la maison du chef du village, Daniel Rakoto ; près de sa case s'élèvent deux beaux spécimens de tombeaux

antimerina. Notre hôte est un Antimerina fort intelligent, il parle couramment le français et l'anglais ; il est demeuré un an à Maurice, a visité la Réunion, il a même été en Angleterre et a gardé un souvenir très précis du port de Liverpool. Il vient de commander sur la côte ouest à Andakabe. Nous avons avec lui une conversation des plus intéressantes. Nous lui exposons nos projets et nous lui disons, bien entendu, que nous voulons à tout prix retrouver la route de Radama. Nous nous lions d'amitié ; comme toujours à Madagascar, quelques cadeaux la cimentent, et, comme conclusion, Daniel nous donne un guide pour nous conduire.

Dans l'étape du lendemain, nous traversons à gué le Mananara, affluent de droite du Betsiboka. Nous sommes encore ici sur le versant ouest de l'île, mais vers dix heures nous gravissons les flancs du Sompatra et nous passons à deux cents mètres environ de son sommet arrondi. Il tombe une pluie fine, un gros brouillard froid et humide nous enveloppe, mais nous descendons bientôt des rampes glissantes et nous voici maintenant dans le bassin du Mangoro. Nous venons de franchir, au Sompatra, la ligne de partage des eaux, et de passer sur le versant oriental de l'île. Au delà du hameau de Fenoarivo, à l'ouest d'Ambohidratrimo, la configuration du pays est très mouvementée ; ce sont de gros mamelons aux pentes rapides ; de profondes vallées les entourent de toute part, et devant nous, à deux kilomètres environ, se déroule sinueux le rideau sombre de la forêt. C'est la deuxième zone forestière, la plus petite, celle que nous avons traversée à Ankeramadinika en venant de Tamatave par le chemin ordinaire.

Le lundi 5 août, après avoir passé l'Antaranambo, petite rivière, affluent de droite du Mangoro, nous nous engageons, comme la veille, dans un pays composé d'une série indéfinie de petits mamelons séparés par de profondes vallées, mais nous éprouvons plus de difficultés dans notre route vers le nord-est, car le fond de toutes ces vallées est formé de boue noire et infecte où nous enfonçons jusqu'à mi-corps. Il nous faut faire des prodiges de force et d'adresse pour nous tirer de ce mauvais pas. Vers midi, après avoir traversé quelques dizaines de ces tourbières, nous arrivons dans un piteux état à Vodivato, petit village adossé à l'ouest de la première zone forestière. Le 6 août, en deux heures d'une marche des plus accidentées, nous traver-

sons le bois et entrons cette fois dans la grande vallée du Mangoro, au village de Manakana.

Dans le pays des Bezanozano il n'y a pas de monuments mégalithiques ; les pierres levées ne se rencontrent que sur les confins du plateau de l'Ankova, elles ne dépassent pas la rive gauche du Mangoro. Les indigènes ont ici peu de signes extérieurs de religiosité, moins qu'ailleurs peut-être. Ils possèdent, comme les Betsimisaraka et presque tous les peuples des côtes du reste, les pieux dressés et les crânes de bœufs. Ces pieux, qui portent le nom générique de *tsikafara*, sont des pièces de bois grossièrement équarries de deux ou trois mètres de hauteur et terminées par une ou deux pointes aiguës sur lesquelles, après avoir tué un bœuf, on vient planter son crâne encore sanglant. Ces pieux, plantés verticalement, dépassent rarement la hauteur que je viens d'indiquer, au contraire ils sont souvent beaucoup plus petits. Les crânes de bœufs ornés de leurs cornes sont tous tournés généralement vers l'orient, où, d'après la croyance des peuples de l'est, se trouvent toujours les ombres des ancêtres. Ces *tsikafara* sont élevés le plus souvent pour rappeler un vœu qui a été exaucé ; ils servent encore à rappeler un événement mémorable ; ou bien, quand ils sont érigés aux alentours d'un tombeau, ils rappellent la richesse du mort.

J'ai décrit rapidement la physionomie des Bezanozano ; comme dans toutes les tribus de Madagascar, on ne voit que quelques individus purs de tout mélange ; il y a beaucoup de métis, surtout du côté de l'est, par suite de la venue des Antimerina dans le pays ; plusieurs de ces types avec leurs cheveux en « vadrouille », leur barbe inculte, me rappelaient jusqu'à un certain point les faciès des Néo-Calédoniens et des Néo-Hébridais.

Nous traversons obliquement la vallée du Mangoro, puis nous arrivons au village d'Ambohimanjaka. À l'est de ce village, situé sur le versant oriental de la vallée du Mangoro, nous trouvons un immense marais qui constitue les sources de la rivière Ivondrona.

Des roseaux couvrent le marais, véritable lac pendant la saison des pluies, nappe boueuse pendant la saison sèche. Par places, l'eau plus profonde est cachée sous un tapis de verdure, émaillé des fleurs jaunes et blanches des nénuphars, au milieu

desquelles viennent s'ébattre des milliers de canards et de sarcelles.

Dès notre entrée dans le marais, nous étions péniblement affectés par l'odeur qui se dégageait de la vase et de l'eau verdâtre dans lesquelles nous marchions ; à ces senteurs se mêlait, sans les améliorer, l'odeur musquée de nombreux crocodiles. À mesure que nous avançons, l'eau devenait plus profonde, et bientôt il était impossible de continuer.

Cependant, des Bezanozano étaient venus à notre rencontre ; ils consentirent, après de longs pourparlers, à nous amener deux petites pirogues. C'était peu pour nos cinquante porteurs et tout notre matériel, aussi plusieurs voyages furent-ils nécessaires. On allait lentement au milieu des roseaux ; M. Maistre à l'avant-garde activait la marche de la flottille ; pour ma part, je veillais à ce qu'aucun bagage ne fût abandonné.

Il nous fallut deux jours entiers pour effectuer cette traversée et arriver à Didy, misérable village bezanozano. Là nous sommes reçus par Raininosy, maître d'école antimerina, qui nous avait été recommandé par Daniel Rakoto. Nous devenons vite bons amis.



## X

**À Didy. – La route de Radama. – Notre « Canaque ». – Coiffure des femmes bezanozano. – Départ de Didy. – Un campement dans la forêt. – Le briquet malgache. – La végétation de la forêt. – Sol et animaux. – Les *dimatika*. – Aperçu général de la vallée du Mangoro et de ses prolongements. – Passage de l'Ivondrona. – Une montée difficile. – Arrivée à Fito. – Dans les défrichements. – Culture du riz chez les Bétanimena. – Descente de l'Ivondrona en pirogues. – Arrivée à Tamatave.**

Nous perdons à Didy la journée du 14 août à faire nos préparatifs pour traverser la grande forêt.

J'ai dit que nous étions dans la saison sèche ; or depuis notre départ de Tananarive la pluie, fidèle compagne, ne nous a pas quittés, une pluie fine et persistante qui tombe drue et serrée, véritable brouillard qui nous pénètre jusqu'aux os et nous transit de froid. Nous avons ressenti les premiers effets de ce météore aqueux bien avant le Sompatra, maintenant il ne nous quitte plus, nous traversons des nuages et sommes encore par 1 150 mètres d'altitude. Cette persistance, je devrais dire cette durée indéfinie de la saison des pluies sur le versant oriental de l'île, s'explique aisément et a pour cause la grande forêt sur laquelle une atmosphère humide plane constamment. Sur les hauts plateaux, presque partout dénudés, et sur la région de la côte ouest il s'établit deux saisons bien tranchées : l'été, saison des pluies qui dure de novembre en avril au centre de l'île, de décembre en mars sur la côte ouest ; l'hiver, saison sèche qui comprend les autres mois de l'année ; mais on voit sur la côte est, sur tout le littoral et en particulier dans la zone forestière l'été empiéter toujours sur l'hiver, qui se trouve ainsi déplacé et amoindri ; dans la forêt il pleut presque constamment, les beaux

jours sont rares, ils ne se rencontrent guère que pendant les mois d'août et de septembre.

Le village de Didy est formé de deux ou trois hameaux construits sur les gros mamelons qui limitent à l'est le marais ; nous sommes dans le plus important. C'est là que notre ami Raininosy nous a fait préparer une grande case, demeure princière, qui nous fait vite oublier les misérables huttes des villages précédents. Malheureusement ce palais a un grave défaut avec lequel il faut compter. À l'inverse des autres cases de Didy, qui sont édifiées en roseaux, en ravenala et en bambous, ce *lapa* est construit en torchis, sorte de construction composite, bois et terre, genre mixte adopté par beaucoup d'Antimerina, lorsque, loin de leur pays, ils se bâtissent des maisons. Dans ces émigrations, il est vrai, ils adoptent presque toujours les usages et les coutumes des tribus dans lesquelles ils se trouvent, ils se les assimilent très vite, en se pliant eux-mêmes à ce nouveau genre de vie ; néanmoins il subsiste quelques-unes de leurs habitudes antérieures, quelques traces de leur industrie. Cette remarque est générale et s'applique à toute l'île. Dans le cas qui nous occupe, un détail en apparence bien minime nous fit faire cette observation. La case de l'Antimerina Raininosy était faite en torchis. Sur une sorte de carcasse en bois, charpente rudimentaire de facture bezanozano, Raininosy avait fait appliquer un enduit d'argile plastique qui lui rappelait, par l'aspect extérieur qu'elle donnait à l'habitation, les maisons de son pays d'origine. De plus, fidèle aux traditions, une bande de volatiles plus ou moins domestiques prenait ses ébats dans une des deux pièces de la case. Dans ce réduit, tous les genres d'oiseaux étaient représentés, mais les poules dominaient, comme il est de bonne règle dans toute basse-cour d'un homme civilisé.

La question la plus importante pour notre voyage prochain, je veux parler de la traversée de la grande forêt, est de nous procurer un guide connaissant la fameuse route de Radama, qui, j'en ai peur, doit être, depuis le temps fort long où elle a été ouverte, transformée en un bien modeste sentier. Si nous ne trouvions pas de guide dans le village, il nous serait absolument impossible de continuer. J'expose à Raininosy mes vives préoccupations en même temps que mon désir, et mon ami se met de suite à la recherche de l'homme nécessaire. Il revient peu de temps après, avec le vieil esclave que Daniel Rakoto nous a con-

fié à Ambatomena pour nous amener jusqu'ici : ce pauvre vieux, le *rangahy bé*, comme l'appellent nos hommes, le « Canaque », comme nous le désignons moins poliment Maistre et moi, à cause de son faciès et de son habitus antérieur, souffre d'une cystite invétérée et n'a consenti qu'à grand'peine à accepter bénévolement ce supplément de besogne ; il m'a fallu lui promettre de le débarrasser de sa longue maladie et de lui donner, par suite, de bons *fanafody* : un peu de thé dans de l'eau, à prendre quelques gouttes tous les matins, qui lui feront grand bien dans un mois au plus. À cette époque nous serons depuis longtemps arrivés au bord de la mer, et je dois avouer qu'alors je me soucierai fort peu de la santé de notre Canaque. Tout est bien convenu, et, la question du guide terminée à notre entière satisfaction, nous comptons partir demain 15 août et nous engager de bonne heure dans la forêt sur la route de Radama. Cet après-midi se passe à compléter nos vivres. Je fais acheter par notre commandeur Rainivoavy une assez grande quantité de riz que j'ai pu me procurer fort heureusement dans ce pauvre village. Nos porteurs le pilent et le vannent. Le chef m'a bien assuré que j'avais tort de prendre ce supplément de bagages, qu'il savait pertinemment par son grand-père, ancien soldat de Radama, que cette route était superbe et que nous allions pouvoir la parcourir facilement ; il ajoutait d'ailleurs qu'il avait sacrifié une poule noire à notre intention et qu'à l'inspection des entrailles il avait jugé que nous ne mettrions pas plus de quatre journées de marche pour arriver à Fito, à la lisière occidentale de la forêt. Mais nous avons suffisamment d'hommes pour porter les charges de riz dont j'avais cru prudent de me munir ; j'y avais même ajouté une charge de sel et une autre de viande de bœuf desséchée en lanières, sorte de boucanage malgache, bien mauvais, mais d'une bonne conservation. Je remercie néanmoins le chef du village de ses renseignements et de son sacrifice, en lui faisant bien remarquer que je ne doutais pas un seul instant de ses affirmations, mais qu'il fallait prévoir le cas où nous nous arrêterions en route, pour une cause quelconque. Je n'ai d'ailleurs jamais ou presque jamais douté de la parole d'un Malgache : je n'y ai jamais cru, c'est plus sûr et plus simple.

Maistre et moi, nous avons résolu de voyager à pied dans la forêt : nos seize porteurs de fitacon allaient être ainsi disponibles et pourraient soulager un peu nos porteurs de bagages en

même temps qu'ils porteraient les charges de vivres. Nous avons donc six jours de provisions pour ce voyage présumé de quatre journées de marche. Tous ces préparatifs terminés, je laissai Maistre aller faire le lever topographique du marais de Didy et de ses environs, pendant que moi-même je visitais soigneusement le village pour compléter dans une large mesure mes documents sur ces populations bezanozano. Entre autres choses curieuses, je pus assister à la toilette capillaire des élégantes de Didy. J'ai parlé plus haut des caractères généraux des Bezanozano ; dans cette tribu, les femmes se coiffent le plus souvent comme les femmes betsimisaraka, dont la tribu des Bezanozano dérive d'ailleurs. Cette coiffure, toujours assez compliquée, est constituée essentiellement par des tresses ou nattes en plus ou moins grand nombre, de 10 à 20 en moyenne ; ces tresses sont serrées à leur origine, mais libres à leur extrémité ; les cheveux sont réunis très lâchement, puis la tresse est roulée sur elle-même, l'extrémité libre restant toujours en dehors, de manière à former une sorte de crêpe plus ou moins volumineux. La surface du cuir chevelu est divisée, pour former ces tresses, en un certain nombre de quadrilatères plus ou moins réguliers, partagés en deux séries d'égal nombre de chaque côté d'une raie médiane. On conçoit que pour édifier une pareille coiffure un temps considérable soit nécessaire. Aussi les femmes de ces tribus de l'est se font-elles coiffer fort peu souvent, une fois par lune environ, et l'on devine aisément, sans que j'insiste, les inconvénients d'un tel système, surtout quand chaque crêpe est recouvert, comme dans les tribus du sud et de l'ouest, et cela pour l'empêcher de se déformer, d'une couche de graisse de bœuf de 1 centimètre d'épaisseur. Au bout d'une semaine de coiffure un odorat des moins exercés avertit de fort loin de l'approche des femmes ainsi parfumées.

Pour ces coiffures à crêpes, à boules cotonneuses, une aide est toujours nécessaire ; ce sont de vieilles matrones expertes qui se chargent le plus volontiers de ce soin. On peut trouver à Madagascar, on voit même souvent, des peignes en bois, en corne ou en métal, et le voyageur qui va de Tamatave à Tananarive remarque toujours que cet instrument de propreté fait partie du nécessaire de voyage de ses borizano. On pourrait en conclure prématurément que le peigne est pour le Malgache, homme ou femme, porteur le plus souvent d'une coiffure très

compliquée, un objet indispensable et nécessaire. Il n'en est rien : depuis des siècles les Malgaches portent cette coiffure avec des variantes suivant la mode du jour, mais ils ne se servent jamais de peignes. C'est seulement depuis que les Antimerina hommes et leurs esclaves ont adopté la mode de se couper les cheveux courts qu'ils emploient des peignes de fabrication indigène, faits sur des modèles européens. Les femmes Antimerina, grâce à leurs cheveux lisses et épais, ont pu également suivre cette nouvelle mode. Mais, pour toutes les autres peuplades de l'île, hommes et femmes, c'est-à-dire pour l'immense majorité des Malgaches qui ont conservé la mode des chevelures longues aux coiffures compliquées, l'usage du peigne est inconnu.

Le jeudi 15 août, nous sortons du village de Didy à 7 heures. Précédé de notre Canaque, je marchais en avant pendant que Maistre, poussant les retardataires, formait l'arrière-garde. Nous suivons un sentier mal frayé dans des buissons épineux de *Cæsalpinia sappan*. Bientôt nous descendons et arrivons au bord d'un petit marécage, borbier fangeux d'une vingtaine de mètres de large, qui nous sépare de la forêt, dont le rideau vert se dresse devant nous. Dans le lointain, émergeant d'une brume épaisse, apparaissent les hauts sommets boisés des monts Ambohitrakoholahy. Ils nous indiquent la direction à suivre, et nous devons les franchir pour arriver dans le bassin de l'Ivondrona, dont nous suivrons ensuite le cours jusqu'à l'océan. Derrière nous, à droite et à gauche du monticule de Didy, s'étend la vaste plaine du Mangoro, qui se relève bien loin dans l'est pour former la deuxième chaîne de montagnes que nous avons franchies il y a quelques jours au col du Sompatra. Je dis adieu à ces vastes horizons que nous allons être de longs jours sans revoir ; je connais les marches dans les forêts tropicales et je me défie beaucoup de la célèbre route de Radama. Cependant tout le convoi a franchi la fondrière, nous en sortons teints en rouge, nos vêtements mouillés sont agglutinés par cette argile visqueuse et fétide, mais ce n'est qu'un mauvais pas et nous espérons bien être plus favorisés pendant le reste de la journée.

À l'est du marais nous marchons encore quelques minutes dans les sappans épineux, puis la brousse cesse et les arbres commencent à surgir autour de nous ; mais toujours pas de route, pas même un chemin malgache. Le Canaque s'arrête dé-

contenancé, il me dit que depuis longtemps les buissons et les grandes herbes ont poussé et que cette végétation intempestive et surtout les grandes eaux de la saison des pluies ont détruit dans cet endroit les derniers vestiges de la route ; il ne sait plus la retrouver, il est perdu. Je renvoie notre mauvais guide à Didy, sans lui faire trop de reproches, mais en lui disant de revenir avec Raininosy, qui saura bien, je l'espère, nous tirer d'embarras. Le Canaque a toujours de la bonne volonté ; il se replonge à nouveau dans la boue pour émerger à quelques pas plus loin plus rouge que jamais ; nous le perdons bientôt de vue dans la brume. Après deux heures d'attente sous la pluie, nous voyons enfin arriver Raininosy et le Canaque, accompagnés de deux Bezanozano à mines patibulaires. Raininosy nous présente ses compagnons : ce sont deux voleurs de bœufs qui ont souvent fait le trajet de la côte à Didy en ramenant du bétail qu'ils allaient dérober aux betsimisaraka de la côte ; ils veulent bien nous conduire jusqu'à Fito, à la condition que Raininosy les accompagne ; ils ont peur que leurs mauvais antécédents, qui nous ont été dévoilés, ne nous poussent à les livrer aux autorités. Je calme leurs appréhensions par mille bonnes raisons, dont la première est suffisante : il n'y a pas d'autorités dans ces parages. Le marché est conclu, je les couvrirai de piastres à Fito et j'achèterai à Raininosy, lorsque nous arriverons à Tamatave, un beau revolver nickelé.

Nous sommes engagés dans la forêt dans un mauvais sentier : c'est un *lalana omby*, « chemin des bœufs », disent mes porteurs ; ils le trouvent détestable. Les faux pas, les chutes, sont nombreux ; on glisse sur les feuilles mortes et l'on tombe sur des vakoas, ou dans des bouquets d'aloès aux épines acérées. Chaque chute nécessitant un arrêt, nous faisons très peu de chemin, nous n'avancions que bien lentement.

Vers une heure et demie nous arrivons au terme de notre étape pour camper. Nous avons choisi, à proximité d'un petit ruisseau, un terrain relativement plat où nous allons nous établir, dîner et passer la nuit. Après avoir débarrassé le sol de la brousse et des feuilles mortes, nous tendons une corde entre deux arbres sur laquelle nous jetons nos couvertures de voyage, dont les coins maintenus par des cordelettes sont tendus au loin avec une inclinaison convenable. Le toit est fait, et c'est le principal ; nos bagages sont mis en dessous, posés sur des branches.

Nous nous étendrons dessus et nous y jouirons, je pense, d'un repos bien gagné. Les hommes se construisent des abris de branchages et allument de grands feux pour essayer de nous sécher, car la pluie tombe toujours ; pendant la nuit, le brouillard cesse un peu, mais c'est une faible compensation, car il nous faut lutter sans relâche avec une foule d'animalcules qui menacent de nous envahir : des scorpions, des araignées, des scolopendres, d'énormes iules, des fourmis, des termites, toute une faune entomologique des plus variées.

La plus grande difficulté que nous ayons rencontrée dans notre installation du campement a été sans contredit l'allumage de notre feu. Cette opération, qui semble facile à première vue, est cependant assez compliquée lorsqu'on se trouve dans une forêt malgache et que l'on est dans un état hygrométrique aussi déplorable que le nôtre ; il va sans dire que nos bagages, quoique soigneusement emballés, se trouvaient dans d'aussi mauvaises conditions ; aussi nos allumettes, quoique étrangères, résistaient énergiquement à nos tentatives réitérées. Il nous fallut nous livrer à un travail préparatoire qui me rappelait assez les moyens primitifs employés par certaines peuplades sauvages ; heureusement nos hommes vinrent à notre secours, et, grâce à eux, nous vîmes, non pas flamber, mais fumer piteusement nos bûchers ruisselant sous la pluie.

Vendredi 16 août. – L'étape d'aujourd'hui est aussi pénible que celle d'hier. Nous avons la pluie toute la journée, et vers midi, pendant la halte, nous sommes obligés de nous tenir debout pour prendre notre repas : impossible de nous asseoir sur l'argile détrempée. Dans l'après-midi, continuant notre marche, nous suivons toujours ce mauvais sentier, tantôt montant, tantôt descendant de petites collines ou mamelons aux versants peu rapides. D'après nos indications barométriques, nous ne nous sommes pas élevés d'une façon sensible. Depuis notre départ de Didy, nous sommes toujours en pleine forêt ; les éclaircies sont très rares, il fait sombre, les arbres sont rapprochés, et leur feuillage élevé, qui laisse à peine tamiser la lumière, entretient autour de nous une atmosphère viciée. On respire mal sous ces frondaisons élevées. L'atmosphère chaude est saturée d'humidité. À nos pieds, des feuilles et des branchages tombés dans les saisons dernières forment une couche épaisse de terreau d'où se dégagent des miasmes putrides. Sous ces hautes

futaies il y a peu de taillis. En revanche, nous voyons à nos côtés se développer dans toute leur splendeur mille variétés de palmiers nains et une quantité plus considérable encore de fougères arborescentes. À la croisée des branches de grands arbres, dans les anfractuosités des vieux troncs, partout enfin où un peu de mousse ou de débris organiques a pu s'accumuler, des orchidées, aux variétés innombrables, ont pris naissance. Nous faisons bien de louables efforts pour en collectionner les plus beaux échantillons, mais notre pauvre herbier est dans un état lamentable, et lorsque nous ouvrons les cartables, le papier gris et spongieux dont il est formé n'est plus qu'une bouillie. Décidément la nature est la plus forte, et la science ne prévaudra jamais contre elle. Je remarque encore dans cette forêt ce que j'avais déjà observé dans mes précédents voyages : c'est le silence profond que l'on constate autour de soi ; nul bruit ne vient troubler ces solitudes, pas un oiseau, et les lémuriens que l'on entend quelquefois dans le lointain ne peuvent s'apercevoir que rarement. À nos pieds, presque pas d'insectes. Aussi, pour enrichir ma collection, je me résignerai à y consacrer mes heures d'insomnie. C'est dans son lit, en effet, et autour de sa bougie, que le voyageur dans de telles régions peut faire la plus belle récolte.

Il est assez difficile de déterminer la nature du sol qui s'étend autour de nous ; autant que j'en puis juger par les accidents de terrain et par la tranchée sinueuse qui forment presque partout le sentier que nous suivons, nous sommes toujours sur l'argile rouge. Elle est coupée cependant, çà et là, de veines blanchâtres ou jaunâtres qui augmentent vers la fin du jour, et qui nous annoncent déjà les couches de roches micaschisteuses que nous allons trouver dans les étapes suivantes. J'aperçois cependant de distance en distance un gros bloc de gneiss, et, dans le fond des vallées et surtout dans le lit des ruisseaux que nous traversons, des fragments de quartz adhérents ; les ruisseaux, dont les eaux torrentueuses charrient des sables blancs, des matières terreuses et des détritux végétaux, chassent très peu de cailloux roulés, dont la nature ne pourrait d'ailleurs me donner que de très vagues indications. Ces cours d'eau ont presque toujours un lit encaissé entre deux parois argileuses. Ils coulent profondément au fond de cette tranchée que la violence de leurs eaux a creusée, et continuent à miner les berges, main-



tenus pendant un certain temps par les racines des arbres voisins ; mais il se produit forcément quelquefois des éboulements qui, arrêtant le cours des eaux, forment parfois dans une déclivité du terrain un étang, une nappe d'eau tranquille où se développe une véritable végétation lacustre ; il nous faut contourner ces amas d'eau. Le passage des ruisseaux est toujours difficile, surtout quand ils coulent entre deux parois abruptes et profondes. Vers 3 heures, nous trouvons, coulant de droite à gauche, une petite rivière affluent de l'Ivondrona, c'est le Sarantanga, que nous traversons avec beaucoup de difficultés. Nous ne pouvons même mener à bien cette entreprise que grâce à une chaussée de basalte que je découvre à quelque cent mètres en amont et qui avait jusqu'à un certain point empêché l'érosion des terres. Nous nous arrêtons quelques minutes après sur les bords de cette rivière pour y camper et y passer la nuit. La pluie n'a pas cessé un seul instant et le brouillard semble encore plus opaque. Nous sommes à 890 mètres d'altitude.

L'étape de ce matin a été moins pénible que celles des jours précédents. Nous descendons sensiblement, et le sol argileux est recouvert en maints endroits de sable blanc mélangé de paillettes de mica. Toujours cette maudite pluie.

Les sangsues pullulent dans les forêts de l'est. Cette nuit, je passe de longues heures avec Maistre à faire une chasse en règle à ces hirudinées ; nos hommes ont fait comme nous bien avant dans la nuit ; le Canaque obtient un vrai succès par un remède de son invention : il chique énormément et, crachant dans ses mains, il se frotte énergiquement les mollets, qui deviennent après cette onction, paraît-il, *fady* (tabou) pour les *dimatika*. Je dois reconnaître que le remède de notre Canaque a du bon, quoique désagréable à employer. Je le félicite surtout lorsqu'il ajoute que, dans ses nombreux voyages sur cette route, il avait remarqué que, lorsque plus de cinquante sangsues vous avaient piqué chaque mollet, on n'avait pas mal à la tête. À quelque chose malheur est bon !

Samedi 17 août. – Nous nous mettons en route à l'aube, et trois heures après nous arrivons en un lieu dit Tolongainy, du nom d'une petite rivière que nous devons traverser à quelques centaines de mètres dans l'est. Cet endroit se trouve dans une clairière de 1 hectare environ, qui nous semble un site merveilleux : enfin nous pouvons voir à cent mètres devant nous, ce qui

ne nous était pas arrivé depuis Didy. Il y a ici deux ou trois petites cases assez bien construites. Elles servent aux voyageurs et surtout aux voleurs de bœufs qui fréquentent ces régions ; elles ont été construites par ces hommes, lorsque, traqués à Fito et à Didy, ils ont dû chercher un refuge dans la grande forêt ; c'était ici leur campement favori ; ils y ont construit des cases et défriché une certaine étendue de terrain pour nourrir les bœufs. Nous restons deux jours à Tolongainy, et nous les mettons à profit pour faire un peu d'ordre dans nos bagages. Pour comble de bonheur, le soleil perce les nuages et se montre quelques heures vers le milieu du jour ; je salue sa venue par quelques observations astronomiques dont j'avais grand besoin depuis une semaine. Nous avons fait très peu de chemin depuis le Mangoro ; et, dans la forêt, grâce à tous les obstacles que nous rencontrons à chaque instant, nous ne faisons pas plus de 3 kilomètres à l'heure.

Le lundi 19 août, secs et dispos, nous quittons ce lieu de délices et nous poursuivons notre route. Après une heure de marche, nous rencontrons et nous traversons le ruisseau Tolongainy, qui donne son nom au campement que nous venons de quitter ; c'est un affluent de gauche de l'Ivondrona. À 9 heures, après une raide montée, nous sommes par une altitude de 850 mètres au sommet du mont Ambohotsililika. De l'autre côté, nous arrivons à l'Ivondrona, que nous suivons sur sa rive gauche ; nous sommes près du gué, ou mieux près de l'endroit choisi, car ce n'est pas un gué, où nous devons passer la rivière pour côtoyer sa rive droite. En ce point la rivière l'Ivondrona a une direction de l'ouest-nord-ouest à l'est-sud-est. Sa largeur est d'environ 150 mètres et sa profondeur maxima est de 1 m. 30.

Mais revenons à notre camp ou plutôt sur la berge de l'Ivondrona, où mes porteurs assis, groupés les uns à côté des autres, regardaient philosophiquement le fleuve dont les eaux bouillonnaient à leurs pieds. Tout le monde se demandait anxieusement comment nous pourrions le franchir. À la nage, il n'y fallait pas songer à cause de nos bagages ; construire des radeaux, en coupant du bois léger et en le réunissant en gros paquets, ce moyen était évidemment pratique, mais il avait un grave défaut : celui de demander trop de temps. Je résolus alors d'employer un système, qui ne m'est pas particulier sans doute,

mais que j'emploie toujours en pareil cas. Je veux parler d'une corde tendue entre les deux rives. Elle forme un guide sûr, un appui contre la violence du courant, et grâce à elle nous arrivons heureusement sur l'autre bord.

Deux heures après avoir repris notre marche, nous traversons encore une petite rivière, affluent de droite de l'Ivondrona, l'Ambatsarana. À 4 heures nous choisissons une clairière pour y passer la nuit.

Le lundi 19, le sentier que nous suivons a, je crois, atteint son maximum de difficultés, et je doute qu'en aucun pays du monde un chemin aussi mauvais puisse se présenter. Je crois que des difficultés plus grandes dépasseraient les forces humaines. Nous nous élevons à de grandes hauteurs pour redescendre immédiatement dans de profondes vallées. Les hommes pesamment chargés ne peuvent monter avec leurs paquets, ils sont obligés de se hisser les uns après les autres en s'accrochant péniblement aux racines des arbres, qui nous permettent seules de monter et de descendre ; les paquets sont attachés à des cordes, et remontés sur l'argile glissante ou descendus avec précaution au fond des ravins. Nous passons dans la matinée de cette journée le ruisseau de Sahavelona ; à midi nous avons constaté avec désespoir à notre déjeûner que nous mangions notre dernière provision de riz : nous sommes encore loin de Fito et nous n'avons plus de vivres. Nous campons le soir non loin d'un pic qui a nom le Marianany. Il est, paraît-il, défendu de parler à haute voix près de ce sommet, sous peine de voir immédiatement un vent violent vous assaillir. Je dois avouer que je ne respecte pas cette consigne, car je désire vivement la tempête, je voudrais non moins vivement voir une forte brise dissiper la pluie et la brume qui nous environnent depuis notre départ de Tananarive. Mais j'ai beau parler à haute voix, chanter même, la petite pluie tombe de plus belle : cela ne m'étonne que médiocrement, les dictons de notre vieille France sont plus vrais que les *fady* de ce pays de sauvages. Le soir nous dînons par cœur, près de la chute de l'Asivoro.

Le mardi 20, nous continuons notre route, mais cette fois dans un sentier moins glissant. Nous nous arrêtons vers le milieu du jour sur les bords de l'Asivoro. Je suis assez heureux pour tuer quelques maki, ces lémuriens qui remplacent les singes à Madagascar, et une demi-douzaine de perroquets

noirs ; mes hommes ajoutent à ce menu des insectes variés et des racines charnues qu'ils prétendaient comestibles. Mais ce régime alimentaire ne nous a laissé que de désagréables impressions. Enfin dans l'après-midi le sentier semble plus fréquenté, nous pouvons fournir une marche plus rapide, et dans la soirée nous arrivons à Fito.

Fito est un misérable village bétaniména, à 370 mètres d'altitude ; il ne compte pas plus de vingt cases. Ses malheureux habitants appartiennent à la famille bétaniména, qui n'est qu'une division des Betsimisaraka.

Quatre jours de marche nous mènent au village de Saranasy. Nous trouvons des pirogues qui vont nous conduire à Mahasoà, en descendant le cours de l'Ivondrona et du Sahatsara, son affluent de droite qui coule au pied du village de Saranasy. Nos misères sont finies. En deux heures nous sommes au confluent du Sahatsara et de l'Ivondrona, qui a en cet endroit 90 mètres de large. Nous descendons rapidement le cours du fleuve ; ses rives sont bien cultivées : on voit que nous approchons de Tamatave et des établissements européens. En aval du confluent de Fahandrano, nous apercevons la propriété de M. Charles ; plus bas, sur la rive gauche, au-dessous du petit village d'Ambatomanohy, c'est la sucrerie de M. Dupuy. Enfin, vers 4 heures et demie, nous débarquons à Mahasoà. Nous retrouvons là une route déjà parcourue de Tamatave à Tananarive, et avant la nuit nous faisons, joyeux et dispos, notre entrée dans la cour de l'hôtel de l'Europe.

## XI

**Une semaine à Tamatave. – Préparatifs pour la route du nord. – Ampanalava. – Sur le bord de la mer. – Incubation de la fièvre de Madagascar. – Les lagunes et l'eau saumâtre. – Ifontsy. – Foule-Pointe. – Le jeu du katra. – Tombeau betsimisaraka. – Cimetière provisoire. – Les religions des Malgaches. – Fénoarivo. – Le tatouage à Madagascar. – Les serpents. – Comment les Malgaches obtiennent leur teinture. – Colonel et capitaine. – Les chemins de la corniche. – Ivongo. – Musique du gouverneur. – La pointe à Larrée. – Le port de Tintingue. – Les légendes du babakoto d'après les Betsimisaraka et d'après les Antimerina. – Au cap Bellones.**

Nous séjournons une semaine à Tamatave, temps que nous mettons à profit pour nous remettre tout d'abord de nos fatigues passées et surtout pour achever les préparatifs nécessaires à notre voyage vers le nord à la baie d'Antongil.

J'ai été frappé des progrès accomplis depuis notre arrivée au mois de mars dernier, tant dans les constructions que dans le mouvement commercial général. Le principal port de la côte s'est développé dans de grandes proportions ; je suis heureux de le constater et de voir ainsi que la colonisation française à Madagascar fait toujours des progrès, lents à la vérité, mais continus.

Le lundi 2 septembre, nous partons pour la route du nord. À midi nous dépassons le fort antimerina, et nous rapprochons de la mer, dont nous suivons le rivage en marchant vers le nord. Cette fois j'augure mieux du voyage : le soleil est radieux et la chaleur étouffante, c'est vrai, mais enfin cela vaut mieux que la pluie qui ne nous a pas quittés sur la route de Radama, de Tananarive à Tamatave, pendant vingt-deux jours consécutifs.

Une heure après notre départ, nous traversons le gros village d'Ampanala.

Nous poursuivons notre route sur une bande sablonneuse qui s'étend entre l'océan à droite, et une lagune à gauche, d'une centaine de mètres de large. Après une demi-heure de marche dans le sable, nous sommes arrêtés brusquement par un chenal qui fait communiquer la lagune avec l'océan. Ce chenal, où existe un fort courant, est l'embouchure de l'Ivonohina, que nous passons en pirogues, assez rapidement. Deux heures après, nous arrivons, après une deuxième traversée de la lagune, au village de Vohidrotra, qui nous offre un gîte convenable.

Le lendemain 3 septembre, nous marchons dans des taillis. On en trouve, du reste, depuis Tamatave et fort loin dans le nord, paraît-il ; en un mot, tout le long de la côte que nous devons suivre, on marche dans ces taillis. En somme la végétation, quoique plus fournie, est absolument comparable à celles que j'ai décrites de Tamatave à Andevoranto. La disposition du pays est à peu près toujours la même : au bord de la mer, c'est une plage de sable plus ou moins large, 100 mètres en moyenne, recouverte parfois d'une poussière noire avec çà et là des pierres ponces et des scories légères d'origine volcanique. Au loin à notre gauche, dans l'ouest, se montrent les derniers contreforts de la chaîne côtière, couronnés de leurs forêts touffues ; en deçà, les petits mamelons avec leurs défrichements ; tout près de nous, la lagune ; enfin la bande de sable sur laquelle le chemin est tracé au milieu des arbres rabougris du rivage.

Pendant la première partie de notre étape nous marchons sur une langue de sable entre une lagune et la mer, puis nous traversons la petite rivière de Rangazova ; une demi-heure après, nous passons au hameau de Bétafo. Nous traversons ensuite un bras de la lagune, qui forme en cet endroit une île sur laquelle est construite le village d'Ifontsy. Cette agglomération, que l'on appelle aussi Nosi-Be, est importante ; c'est là que nous faisons halte.

En quittant Ifontsy nous traversons la lagune en allant du côté de l'intérieur et nous trouvons dans les grands bois un petit village de 10 cases, Fasendia. Au nord le pays devient marécageux, la route est difficile jusqu'au village d'Ankadirano, où nous retrouvons une lagune jusqu'à Antetezana ; nous nous ar-

rêtons dans ce village pour y passer la nuit. Le lendemain, après une marche de quelques heures dans une contrée absolument analogue, nous arrivons à Foule-Pointe, en antimerina Marofotatra.

Nous sommes là dans un très gros village qui a eu son heure de célébrité, qui est encore maintenant un des centres commerciaux importants de la côte est. Cette ville comprend environ 200 cases, presque toutes isolées les unes des autres et placées au milieu d'un enclos palissadé ; ces clôtures appelées par les créoles « entourages », limitent aussi quelques champs. Ils sont fréquents en pays betsimisaraka, à Sainte-Marie et à Nosi-Be, et l'usage tend à se généraliser de plus en plus, à mesure que les créoles de Maurice et de la Réunion viennent en plus grand nombre s'établir dans le pays. Il y a autour du village une très belle végétation, il y a surtout de beaux manguiers au port majestueux, qui sont célèbres dans la contrée. À côté d'eux, les cocotiers élancés, arbre rare à Madagascar, car on n'en rencontre que quelques-uns sur les côtes au-dessus du vingtième parallèle, tous plantés et cultivés ; des citronniers, des orangers, des bananiers en grand nombre. À noter encore, dans les environs de Foule-Pointe, une grande propriété autrefois florissante de la princesse Juliette ; cette propriété est maintenant abandonnée. Le fort de Foule-Pointe n'est qu'une rade foraine analogue à celle de Tamatave, limitée du côté du large par une ceinture de brisants qui laissent entre eux une passe d'un accès difficile. La tenue est mauvaise, il n'y a pas d'abri. Un petit voilier qui va assez régulièrement de Fénérive à Tamatave y touche quelquefois ; des vapeurs même y viennent chercher des bœufs ; enfin on trouve dans la ville quelques créoles qui sont des représentants de grandes maisons de Tamatave. Le commerce principal avec les indigènes consiste en vente de rhum, toile et indienne, marmites, etc., et en achats de cuirs, rabanes, rofia, caoutchouc et cire.

C'est dans les environs de Foule-Pointe que je pus voir de près et bien examiner pour la première fois un tombeau betsimisaraka. Il se compose, comme chez les Antimerina, d'un tumulus de terre qui affecte la forme d'une pyramide tronquée à base rectangulaire (2 mètres de long, 1 mètre de large, 60 centimètres de haut) ; mais, au lieu d'enfermer ce tumulus de terre, qui surmonte le tombeau, dans un mur de pierres sèches et de le

recouvrir de larges dalles de granit, à la façon des Antimerina, qui trouvent sur leurs hauts plateaux et à profusion ces pierres dont ils ont besoin pour l'entourage et l'ornementation des tombeaux, les Betsimisaraka, eux, n'emploient pour cet usage que le bois, et cela se conçoit aisément, car ils ont peu de pierres dans leur pays couvert de grandes forêts. Ils cachent donc le tumulus sous des planches mal équarries, et l'entourent – trait caractéristique du tombeau betsimisaraka – d'une clôture en pieux plus ou moins gros, mais se touchant les uns les autres et hauts d'environ 1 m. 50 au-dessus du sol.

Vendredi 6 septembre. – Ne pouvant séjourner plus longtemps à Foule-Pointe, nous prenons nos hommes de filanzana comme porteurs de bagages et nous nous mettons en route. Nous nous enfonçons tout d'abord dans l'ouest à 2 kilomètres environ, pour aller reconnaître la batterie antimerina et le village de Mahavélona.

Nous dépassons bientôt le village de Marifarihy. Là nous avons, à gauche, des marais qui s'étendent très loin vers l'ouest, à droite le taillis et la lagune, plus à droite encore, à 2 kilomètres environ, l'océan. Continuant notre route, nous arrivons aux embouchures confluentes de l'Onibe et du Manamako. La lagune en cet endroit a environ 400 mètres de large. Nous la traversons en pirogues sans incidents et nous nous rapprochons du bord de la mer. Enfin, entre la lagune et la mer, nous nous arrêtons au village d'Ambatovato. Il y a dans les environs de ce village des roches éruptives, dont je ramasse de beaux échantillons. Reprenant ensuite notre route, nous traversons un taillis épais formé presque entièrement de ravinala et de grands roseaux. Nous rencontrons encore des marais avant de traverser la rivière de Farifara et le petit village de Mahasoà qui est situé sur sa rive gauche au bord de la mer. Là nous quittons le taillis et suivons le rivage, où nous trouvons un autre petit village, Ambatomalana, et enfin nous arrivons avant la nuit au village de Mahambo, où M. Courau, un de nos compatriotes, nous offre fort gracieusement l'hospitalité.

M. Courau est un vieux colon de Madagascar, qui a ici d'importantes concessions de forêts et qui a réussi du reste à les exploiter dans de bonnes conditions. Qu'il me soit permis de le remercier de l'accueil bienveillant qu'il nous a fait. Mahambo est un gros village de plus de deux cents cases, et forme une ag-



glomération encore plus importante que celle de Foule-Pointe. Presque toutes les maisons sont alignées sur deux rangs et forment une grande avenue nord-ouest sud-est. Les cases sont assez belles, il y a beaucoup de petits commerçants indigènes, qui vendent principalement du rhum, du betsabetsa, des cotonnades et des indiennes, de la quincaillerie et de la verroterie. L'élément blanc est représenté par M. Courau et ses deux employés, MM. Lecomte et Rey, un créole de Maurice et M. Bouhis. M. Bouhis est un ancien quartier-maître de la marine qui n'a pas voulu rentrer en France et qui s'est fixé à Mahambo depuis quelque trente ans.

Nous passons le samedi 7 septembre à Mahambo, et nous mettons la journée à profit pour visiter les environs.

Lundi 9 septembre. — Nous nous décidons enfin à quitter Mahambo et à continuer notre route vers le nord. Une petite étape doit nous mener à notre premier arrêt, à Fénériver. En effet, en quatre heures de marche nous y arrivons, après avoir longé, presque tout le temps, le bord de la mer. La ville de Fénériver ou Fénoarivo est l'agglomération la plus importante que nous ayons vue depuis Tamatave.

Nous sommes logés chez le capitaine des douanes antimerina, où nous sommes fort bien ; puis nous allons voir le commandant du fort antimerina, Vohimasina, qui est en même temps gouverneur de la province. Il nous reçoit aimablement, et nous fait présenter les cadeaux d'usage : du riz, des poules et des légumes, ce qui me fait le plus sensible plaisir. Il nous donne aussi une lettre de recommandation pour son collègue de Soamianina (Ivongo), et envoie un courrier sur notre route, pour nous faire préparer des gîtes dans les villages que nous devons traverser, et des pirogues sur les cours d'eau et les lagunes que nous aurons à franchir. Cette dernière attention nous facilitera singulièrement notre voyage, aussi je l'en remercie chaleureusement. Je retrouve à Fénoarivo, dans cette population betsimisaraka, ce que j'avais déjà rencontré dans différents villages antimerina, des tatouages, assez rares il est vrai, mais que l'on peut voir encore chez certains individus et principalement chez les femmes.

Le tatouage n'est pas fréquent chez les Malgaches, il l'était plus autrefois ; cette pratique a été évidemment apportée, chez les anciens habitants, par des esclaves amenés de la côte

d'Afrique. Ces tatouages exceptionnels se font généralement sur les avant-bras ou sur le front, et affectent le plus souvent la forme de trois V majuscules, emboîtés les uns dans les autres et desquels on aurait effacé l'angle aigu. Quelquefois, mais beaucoup plus rarement, ils représentent des dessins compliqués. En somme, les tatouages ne sont guère plus fréquents chez les Malgaches que chez les Européens. Les Betsimisaraka emploient pour se tatouer une manière de procéder analogue : ils exécutent les dessins désirés par des piqûres d'aiguilles faites profondément dans le derme, puis frottent vigoureusement la plaie encore saignante avec une matière noire tirée des feuilles d'un arbrisseau nommé *kalamaka*, et mélangée avec du charbon de bois.

Nous quittons Fénoarivo le mardi 10 septembre, et nous marchons au sortir du village dans une grande plaine inondée, nous frayant péniblement un passage à travers des roseaux élevés et serrés. Puis nous rejoignons le bord de la mer, où nous traversons la petite rivière d'Antendro. Après cette rivière, de petites falaises d'argile ont remplacé les levées sablonneuses ; elles sont supportées par des assises friables, des roches mica-schisteuses décomposées. Vers 10 heures, nous nous arrêtons au village de Tampolo. Dans l'après-midi, continuant notre route, nous passons, près de son embouchure, la rivière de Manangoro, le grand déversoir du lac Alaotra, puis, après une heureuse traversée, nous nous arrêtons pour coucher au village d'Ambignagny, qui compte une douzaine de cases.

Le lendemain, nous faisons route dans de grands taillis, puis nous marchons ensuite sur une digue sablonneuse couverte de *filao*, qui sépare une grande lagune de l'océan. Après avoir franchi un petit ruisseau, nous dépassons le Manarampotsy ; plus loin nous traversons le hameau d'Ambazaha, au nord duquel nous passons la petite rivière de Marokanga, sur les bords de laquelle je tue un gros serpent qui, caché au fond de notre pirogue, avait fait la traversée avec nous. Il ornera ma collection zoologique, mais j'ai beaucoup de peine à le donner comme supplément de charge à l'un de mes porteurs.

À Madagascar, le serpent est un animal absolument inoffensif. J'en ai pris beaucoup dans toutes les contrées, je me suis même assuré par des expériences, sur des poulets et des pigeons, de l'innocuité de leurs morsures. Ces reptiles sont assez

nombreux dans l'île ; ils sont souvent très gros, mais peu longs ; en général, on en voit dans les cases, et j'en ai surpris plusieurs fois sur mon lit, enroulés dans ma couverture de voyage. Malgré leur caractère inoffensif, je leur fais, toutes les fois que je le peux, un mauvais parti ; leur vue m'est toujours désagréable, et je leur ai voué, ainsi qu'aux caïmans, une haine à mort, après les tribulations que m'ont causées ces animaux dans mes précédents voyages dans l'Amérique équatoriale. Mes porteurs étaient loin de partager ma répulsion. Pour le Malgache, en effet, dans presque toutes les tribus, le serpent est, sinon un objet de vénération, du moins un animal qui mérite quelque pitié. Certaines tribus du sud, et en particulier les Betsileo, croient que c'est dans un serpent que les esprits de leurs défunts, les *lolo* tant redoutés, vont se loger après la complète putréfaction du corps qu'ils occupaient auparavant.

Nous arrivons ensuite au village de Manansatrana, où nous faisons halte. Il a pour industrie principale la confection des rabanes à plusieurs teintes, si communes sur la côte est. On en fait d'ailleurs dans tous les villages que nous avons traversés depuis Tamatave, mais c'est ici que je vois les métiers les mieux construits et le personnel le plus nombreux.

En quittant Manansatrana nous passons de suite la rivière du même nom qui coule au nord du village, et une heure après nous traversons le hameau de Fatadrano, où nous devons descendre chez le capitaine de la douane, qui tient absolument à nous avoir quelques instants : « Je serai très heureux de vous avoir, venez prendre quelque chose dans ma case, cela me fera grand plaisir : les passants sont si rares sur cette route ! » Nous ne pouvons qu'accepter cette gracieuse invitation, appuyée par une observation si juste.

Après une halte un peu prolongée, nous reprenons notre chemin dans les taillis du bord de la mer. Depuis ce matin nous voyons loin, dans l'ouest, émerger de l'océan Indien les côtes basses de Sainte-Marie. Nous traversons, près d'une lagune dans laquelle elle se jette, la petite rivière de Manankatafana, puis nous arrivons au village du même nom, où nous allons coucher.

Le lendemain, jeudi 12 septembre, nous n'avons à faire qu'une petite étape pour atteindre Ivongo ou Soamianina, mais le chemin est mauvais. Nous ne pouvons nous enfoncer vers

l'intérieur dans des taillis impénétrables. Il y a là des fourrés de plantes épineuses et de bambous, et il nous faut, bon gré mal gré, suivre le rivage de la mer, mais nous y rencontrons souvent des rochers, sur lesquels le flot vient se briser. Nous devons sauter de l'un à l'autre au milieu de l'écume blanche de la lame. Vers 8 heures les taillis deviennent moins épais ; nous y entrons, mais c'est pour peu de temps : une lagune et un marais nous obligent encore à suivre la plage. Heureusement la mer est maintenant basse. Ses flots se sont retirés, et, tout en sautant de rocher en rocher, nous pouvons çà et là profiter d'un petit îlot sablonneux qu'elle laisse à découvert. À 10 heures, nous nous heurtons à une grosse difficulté : c'est un immense rocher surplombant la mer, qui, à cet endroit, est fort profonde ; il est dominé lui-même par une autre roche inclinée en avant, et il n'y a pour tout passage, entre les deux qu'une toute petite corniche, que je mesure en explorateur consciencieux : elle a 17 centimètres de large. Le passage est fort difficile et périlleux, Maistre et quelques porteurs l'ont déjà franchi, lorsque, en cherchant bien, nous trouvons par la forêt, contournant les éboulis, une piste frayée et préférable cent fois à ce que j'appelle la « route de la corniche ». Je précède dans le sentier le reste de ma caravane. Puis, continuant sur la plage, nous arrivons à midi à Ivongo.

Ivongo est un village betsimisaraka. Le fort antimerina que la tribu conquérante a bâti à côté s'appelle plus communément Soamianina. Ivongo est situé à 500 mètres de la plage, sur un sol sablonneux ; on y cultive de beaux cocotiers. La plupart des maisons sont neuves. Un incendie tout récent y a détruit beaucoup de cases, le fort antimerina et la maison du gouverneur.

Le commandant, à qui j'ai fait envoyer avec nos salutations les lettres du gouverneur de Tamatave et de Fénoarivo, nous a fait préparer la maison du chef du village, où nous trouvons, luxe rare à Madagascar, des chaises, une table et un plancher ; de plus, le commandant nous attend à 4 heures : il sera heureux de nous voir.

À l'heure dite, nous nous rendons au *rova* ; ce n'est pas une batterie circulaire en terre ou en béton, comme à Tamatave, à Foule-Pointe, à Mahambo ou à Fénériverive, mais une double enceinte de pieux, et à l'intérieur des cases, des officiers groupés autour de la grande maison que le gouverneur vient de faire construire récemment. Un aide de camp, qui était venu nous

chercher, nous introduit ; le gouverneur nous attendait dans une case de réception, entouré de tous ses officiers. Il est vêtu d'une tunique avec broderie d'or, et d'un pantalon à larges bandes d'argent ; un chapeau à haute forme couvre son chef. Nous prenons place autour de la table et causons en amis. Il nous donnera des lettres pour les autres gouverneurs et pour Mandritsara en particulier, ce qui me fait grand plaisir. Après avoir sacrifié à une mode, d'importation européenne, qui est de boire un certain nombre d'apéritifs variés, nous nous quittons bons amis, emportant une invitation pour un grand dîner que le gouverneur veut donner demain en notre honneur. Je ne sais comment le remercier, lorsqu'il me demande de faire sa photographie ; j'accède volontiers à sa demande et j'opère quand ses préparatifs sont terminés ; il a revêtu sa plus belle tenue et trône au milieu d'une sorte de reposoir qu'il vient de faire établir à la hâte pour que le décor soit digne du sujet.

Le lendemain, vers 5 heures 1/2, un aide de camp vient nous chercher pour dîner. Nous l'attendions du reste depuis une heure et demie, mais ce léger retard est absolument réglementaire chez les Antimerina. Avant le repas, le gouverneur me demande de la quinine, dont je lui donne généreusement plusieurs doses. Vers 6 heures, le dîner commence, il est interminable. C'est une succession de plats, rôtis pour la plupart, de bœuf ou de volaille. Les boissons sont à l'avenant, mais dans un ordre tout à fait bizarre, et au vin rouge, au vin blanc et au Champagne succèdent les absinthes et les amers Picon. Après le repas, les toasts commencent, il m'y faut répondre de mon mieux, mais je suis déjà rompu à ce genre d'exercice. Pour terminer la soirée, nous assistons à des danses variées, et nous entendons des chœurs, qui psalmodient surtout des cantiques enseignés au temple par des missionnaires protestants. On a commencé par les danses du pays, ce sont les plus intéressantes, puis les officiers et les femmes nobles du village ont exécuté des pas européens où l'on peut reconnaître nos principales danses, sans en excepter même le menuet de nos pères. L'effet en est burlesque. L'orchestre se compose de deux tambours, d'une grosse caisse et d'un accordéon. Enfin, à 11 heures, nous pouvons prendre congé, mais le gouverneur veut à toute force nous faire reconduire à notre case par la musique, dont j'ai grand'peur, et par une partie de la garnison, qui est beaucoup moins à craindre.

Rentrés chez nous, nous avons beaucoup de peine à nous débarasser de la musique, dont le chef tient énergiquement à nous donner une aubade pendant une partie de la nuit.

Le lendemain, samedi 14 septembre, nous arrivons à Antsiraka. Ce village de 40 cases est construit à l'extrémité de la Pointe à Larée. Ce promontoire sablonneux est le point de l'île de Madagascar le plus rapproché de notre colonie de Sainte-Marie. Aussi beaucoup d'indigènes, sujets français, viennent-ils s'y réfugier. Nous restons deux jours à visiter la Pointe à Larée. Ce n'est qu'une longue bande de sable sans aucune éminence, couverte de taillis aux nombreuses clairières. Ces espaces dénudés sont transformés en marais pendant la saison des pluies. Sur la Pointe à Larée, l'eau se trouve partout, et à peu de profondeur, mais elle est légèrement saumâtre.

Le mardi 17 septembre, une petite étape nous conduit à Fandrarazana, où nous passons une rivière assez importante, puis nous arrivons, après avoir contourné et dépassé le port de Tintingue, au village de Manompa, où nous nous arrêtons. Tintingue, bien connu par les anciens navigateurs de Madagascar, est, avec Fort-Dauphin, un des deux ports vraiment dignes de ce nom que l'on trouve sur la côte orientale.

Le mercredi 18 septembre, nous rencontrons, pendant notre étape du matin, les mêmes difficultés de marche, au bord de la mer et sur le flanc des falaises, que celles que nous avons trouvées il y a huit jours avant d'arriver à Ivongo. Vers le milieu du jour, nous faisons halte au petit village d'Anonibe après avoir traversé un ruisseau de peu d'importance qui porte le même nom, puis nous nous arrêtons dans la soirée au village de Manambato.

Le jeudi 19 septembre, nous continuons le long du littoral, où nous marchons pour la première fois, au nord du village de Lapilava, dans les palétuviers.

En général, depuis que nous avons quitté Tamatave, nous avons toujours marché au bord de la mer, sur de belles plages de sable, d'où l'on voyait parfois émerger, à marée basse, quelques récifs coralliens ; depuis le port de Tintingue, le littoral de l'océan a changé d'aspect : il n'y a plus de ces belles plages ; on ne voit que des galets et de gros entablements rocheux, qui forment surtout les petits promontoires dont la côte est hérissée. Il existe au large de nombreux brisants, en dehors de la

ceinture des coraux. De plus, à mesure que nous montons vers le nord, surtout en approchant du cap Bellones, que nous voyons devant nous, les montagnes sont très rapprochées de la côte. Ce sont les premiers contreforts de cette chaîne qui forment, en s'inclinant vers l'est, tous ces petits promontoires que nous rencontrons à chaque instant. La forêt vient maintenant jusqu'au bord de la mer ; plus au sud, elle ne commençait que bien loin dans l'ouest, et le long de la côte il n'y avait que des taillis et des clairières ; ici, les grands arbres couronnent les petites falaises rocheuses. Dans cette forêt, les ravins dominent, et sur l'un d'entre eux, particulièrement élevé, je suis assez heureux pour tuer un beau *babakoto*, que je me propose d'empailler à notre prochain arrêt. Ce lémurien, sans queue et qui appartient à la plus grande espèce de Madagascar, mesure 1 m. 10 de haut. Un de nos porteurs antimerina s'en charge sans trop de répugnance, et nous reprenons notre route. Nous n'étions plus qu'à quelques centaines de mètres de Sahasoa, misérable village betsimisaraka d'une dizaine de cases, lorsque nous voyons venir vers nous, en poussant de grands cris, une vingtaine d'indigènes. Ils nous interpellent violemment, nos porteurs s'arrêtent, un grand *kabary* se prépare. Les Betsimisaraka nous accusent d'avoir tué un de leurs grands-pères dans la forêt, nous discutons, ils m'exposent leur théorie. Ces indigènes sont tout simplement des disciples convaincus de Lamarck et de Darwin, ils sont transformistes, et leur conversation est des plus intéressantes. Ils me content, bien entendu, la légende du *babakoto* (*baba*, père, et *Koto*).

D'après eux, *Koto*, le premier Betsimisaraka et le père de toute la tribu, était grand amateur de miel ; un jour qu'emporté par l'ardeur de la chasse de son mets favori, il était monté très haut sur un géant de la forêt pour s'emparer d'un essaim d'abeilles, il se trouva, une fois possesseur du miel convoité, dans l'impossibilité de descendre. Il était fort perplexe, lorsqu'un singe bon enfant en eut pitié, et, se plaçant à côté de lui, descendit jusqu'au sol en sautant de branche en branche. Le Betsimisaraka *Koto*, mettant à profit les enseignements du singe, descendit par le même chemin. Il raconta son aventure, et c'est depuis cette époque qu'on appelle ce singe, particulier à Madagascar, le « père de *Koto* », *babakoto*. Quoi qu'il en soit, je fis valoir surtout mon ignorance, et le *kabary* s'apaisa ; je dus

promettre cependant de ne pas dépouiller le babakoto au village et de choisir, pour me livrer à cette opération, un endroit écarté et solitaire où les indigènes ne me verraient pas porter une main sacrilège sur un de leurs si proches parents.

À côté de la légende betsimisaraka sur le babakoto se place, bien entendu sur le même sujet, une légende antimerina. Ceux-ci ont non seulement voulu asservir les autres tribus de l'île, mais ils ont encore tenté de s'emparer de leurs anciennes traditions. Cependant les Antimerina se rapprochent beaucoup plus du babakoto que les Betsimisaraka et les Sakalava en particulier, représentés par un grand nombre de gens comme inférieurs à la race antimerina ; j'estime, quant à moi, que c'est bien à tort, et que c'est absolument le contraire qui est vrai.

Les Antimerina, dans leur orgueil sans limites, ont un mépris absolu pour les noirs. À chaque instant ils les appellent babakoto.

Voici le récit qu'ils se transmettent pour expliquer cette appellation : lorsque Dieu eut créé les deux grandes races des hommes, il leur dit de choisir sur la terre les contrées dont le climat leur conviendrait le mieux. Les Makoa<sup>1</sup> choisirent l'Afrique du Sud, les Arabes celle du Nord, les blancs se fixèrent en Europe et les Antimerina au centre de Madagascar. Lorsque ces peuples furent installés dans leurs domaines, les Antimerina s'aperçurent que si le centre de Madagascar leur convenait, il n'en était pas de même des côtes et du littoral ; là ils ne pouvaient descendre et il leur fallait des hommes spéciaux.

Ils firent *kabary*, et après une longue discussion résolurent d'expédier à Dieu un envoyé spécial pour lui exposer leur désir. Cet ambassadeur se rendit donc auprès du *Zanahary*, mais fut mal reçu, parce qu'à cette époque Dieu était fort occupé à créer tous les différents types d'animaux qui devaient peupler la terre. Cependant il revint sur ce premier mouvement d'impatience, qui allait lui faire chasser de sa présence l'importun ambassadeur des Antimerina. Le *Zanahary* venait de fabriquer justement un singe et semblait fatigué, mais content de son travail. Les supplications de l'Antimerina le touchèrent, et il résolut de

---

<sup>1</sup> Pour le Malgache, le mot *Makoa* désigne le noir africain et principalement les Mozambiques, esclaves importés chez eux ; ils englobent sous cette dénomination tous les Africains en général.



leur donner satisfaction, sans pourtant s'imposer un supplément de besogne. Il prit le singe qu'il venait de créer, lui trancha la queue et, le montrant à l'ambassadeur antimerina, il ajouta : « Voilà celui qui habitera les côtes de Madagascar ». Pour les Antimerina, le Malgache proprement dit venait d'être créé.

La légende donne de ce fait la preuve que voici : lorsque le *Zanahary* eut trouvé ce singe pour en faire un Malgache, satisfait de son excellente idée, il poussa un soupir de satisfaction, *ouch ! ouch !* Et maintenant encore les esclaves et les porteurs des Antimerina poussent ce même soupir guttural *ouch ! ouch !* lorsqu'ils déposent le fardeau dont ils sont chargés, ou qu'ils sont arrivés après bien des efforts au sommet d'une montée ardue et difficile.

Ainsi disent les Antimerina pour se moquer des autres Malgaches.

Le vendredi 20 septembre, notre étape se fait encore en majeure partie dans la forêt. La contrée est plus mouvementée ; nous traversons dans la matinée la rivière de Menatany, et le soir nous nous arrêtons au village de Morona, construit sur le cap Bellones. Nous sommes ici dans une contrée rocheuse ; à l'horizon, au nord-est, se profile le cap Masoala, qui, avec le cap Bellones sur lequel nous sommes, forme l'entrée de la baie d'Antongil. Demain, nous serons à Mananara, le point le plus septentrional que nous devons atteindre sur cette côte de Madagascar.

## XII

**Mananara. – Fort antimerina de Vohizanahary. –  
Maistre tombe malade, son retour à Tamatave. –  
Projets de voyage dans l'ouest. – Dans les *longoza*.  
– La pluie dans la région d'Antongil. – Dans les  
défrichements. – Ambodimadiro. – Arrivée à  
Mandritsara. – Réception et parade antimerina. –  
Le *rova* et ses portes. – Le gouverneur et son état-  
major.**

Dès mon arrivée à Mananara, j'avais fait envoyer au fort antimerina, nommé Vohizanahary ou Soavinarivo, où habite le gouverneur de la province, les lettres que m'avaient données pour lui les autres commandants du Sud et je lui annonçais ma visite pour le lendemain, en lui demandant un guide pour l'ouest, pour la ville de Mandritsara.

Le 22 et le 23 septembre je reste à Mananara pour soigner mon compagnon de voyage, qui est gravement atteint de la *malaria*.

Le mardi 24 septembre, après avoir fait transporter Maistre et ses bagages à bord d'une goélette en partance pour Tamatave, je me mets en route pour Soavinarivo, où le gouverneur m'attendait. Le trajet de Mananara à Soavinarivo est assez court, il s'effectue en pirogue. La rivière le Mananara déverse ses eaux à l'océan par deux embouchures ; c'est la branche méridionale que nous suivons, et nous accostons bientôt le point de la rive gauche où sur un monticule s'élève le village antimerina de Soavinarivo ou Vohizanahary. Le lendemain j'allai voir le gouverneur. L'entrevue fut cordiale, et j'obtins des lettres pour Mandritsara et un guide pour me faire traverser la zone forestière littorale. Dans l'après-midi j'apprenais par deux de mes hommes, envoyés à Mananara pour prendre des nouvelles de Maistre, que mon compagnon allait un peu mieux et s'était embarqué dans d'excellentes conditions à bord de la goélette la

*Dorade*, qui, profitant d'un vent favorable, avait levé l'ancre hier soir à 5 heures et était parti pour Tamatave.

Soavinarivo est un village beaucoup moins grand que Mananara ; les soldats antimerina qui l'habitent avec leurs familles n'y font aucun commerce ; ils se contentent de cultiver les quelques rizières et les champs de manioc nécessaires à leur subsistance.

La soirée me paraît longue. Comme dans la dernière partie de mon voyage en Imerina, je suis seul, et j'ai encore devant moi pas mal de kilomètres à parcourir.

Le jeudi 20 septembre, mon convoi est prêt pour le voyage de l'ouest, les guides sont arrivés, et au lever du jour je quitte Soavinarivo. En sortant du village, nous faisons immédiatement route à l'ouest, et en quelques minutes nous arrivons au bord du Mananara, près d'un gué que nous devons franchir. De l'autre côté de la rivière notre route jusqu'à Mandritsara aura une direction générale ouest-nord-ouest. Le Mananara, en cet endroit, mesure plus de 100 mètres de largeur : nous le passons en pirogues. Sur l'autre rive, nous retrouvons exactement la même contrée que nous avons déjà traversée de Fito à Ivondrona. Ce sont toujours de petits mamelons arrondis, placés à côté les uns des autres, et sans aucun ordre, sans aucune orientation ; la végétation est aussi la même : nous marchons dans de petits taillis, dans de grandes herbes, et le plus souvent au milieu des *longoza*, roseaux à larges feuilles dont les tiges mâchées et surtout le fruit rouge rappellent, à s'y méprendre, l'écorce fraîche du cannelier. Les feuilles de ce *longoza* (*Amomum Daniellii*) sont souvent employées par les indigènes en guise de cuillers. Vers 10 heures, les taillis deviennent plus grands et plus épais, nous voici maintenant dans l'ancienne zone forestière, dans les défrichements. Nous marchons dans les rizières, puis dans les *longoza*. C'est bien la région limitrophe de la forêt, entre Fito et Ivondrona. Pour que la ressemblance soit plus complète encore, une pluie assez forte vient nous assaillir.

Ce n'est pas sans quelque inquiétude que j'envisage le chemin à parcourir pour gagner Mandritsara. Allons-nous retrouver sur cette route toutes les difficultés que nous avons rencontrées de Didy à Tamatave ? Allons-nous recommencer encore une fois et dans d'aussi mauvaises conditions la traversée de la zone forestière de l'est ? Pourtant j'ai confiance, la forêt

doit être moins large, d'après tous les renseignements que j'ai pris ; je trouverai des villages sur la route ; enfin, d'après ce que j'ai vu hier, et c'est surtout ce qui me fait bien augurer de l'avenir, la chaîne de partage des eaux, la ligne de faite qui, à l'est de Mandritsara, sépare le versant occidental du versant oriental, ne doit pas être très élevée. Mon espoir ne devait pas être déçu.

À 11 heures, après avoir traversé à gué le Sahary, petite rivière affluent de droite du Mananara, nous passons à Andongo, village de quinze cases, construit sur une colline rocheuse de gneiss et de granit. Derrière nous, l'océan ; bien loin à l'horizon se profilent encore le cap Masoala et la presqu'île d'Antongil ; devant nous c'est la grande forêt. En quittant Andongo, nous sommes dans un taillis de ravinala. Nous traversons ensuite une petite rivière, sur les bords de laquelle nous trouvons un autre village, Ambodiampambe, qui doit son nom à un *ampan* colossal poussé dans le voisinage. Cet arbre, qui se trouve à droite de la route, avant d'arriver aux premières cases, est vraiment très gros.

Le vendredi 27 septembre, nous continuons notre route, toujours dans les *longoza*. Chose extraordinaire, nous jouissons d'une belle journée. Depuis notre départ de Mananara, nous nous sommes constamment dirigés sur un pic aigu et d'aspect très remarquable, qui se voit dans le lointain : c'est le Manevarivo. Le soir, nous sommes au pied de ce mont, au village d'Ambodimanevarivo ; avant d'entrer dans ce village nous avons traversé une rivière assez grosse, qui va se jeter dans la baie d'Antongil au nord du Mananara, au sud du Manambolosy.

Le samedi 28 septembre, nous continuons notre route vers l'ouest. Nous sommes toujours dans la contrée des défrichements et des *longoza*, les ravinala deviennent plus rares ; en revanche nous voyons beaucoup de bouquets de rofia. Nous nous arrêtons vers midi à un petit hameau, Andasibe.

J'y passe le reste du jour ; mes hommes sont fatigués, ils sont surtout découragés par le long trajet qu'il leur reste à parcourir pour retourner à Tananarive. Mais je suis maître d'eux, je suis le plus fort puisque je leur dois de l'argent, et ils me suivront partout pour ne pas perdre leurs créances.

Dans ce village d'Andasibe, les guides que le gouverneur de Vohizanahary nous avait donnés retournent à leur village, mais

deux hommes de ce hameau vont les remplacer, et il en sera toujours ainsi jusqu'à Mandritsara.

Le dimanche 29 septembre, en quittant Andasibe, nous nous élevons très rapidement sur des escarpements rocheux ; c'est un passage véritablement très difficile, et il nous faut passer dans un col où coule un ruisseau torrentueux. Malgré mon expérience des mauvais chemins à Madagascar, je n'avais rien vu d'aussi détestable. Au sommet, nous sommes à 430 mètres d'altitude ; peu après, nous arrivons vers midi à Ambavala, village d'une douzaine de cases, où nous avons besoin de séjourner un peu pour faire nos vivres, car c'est demain que va commencer pour nous la traversée de la grande forêt.

Le lundi 30, je m'enfonce dans la forêt, sous une pluie battante, comme il est de bonne règle dans ces parages. Un Européen établi depuis fort longtemps à Mananara, et à qui je me plaignais de cette maudite pluie et de tous les ennuis qu'elle m'avait fait supporter pendant mon dernier voyage, m'a assuré que dans cette région de la baie d'Antongil il avait noté pendant plusieurs années les jours de pluie. Or, d'après la moyenne que je relevai moi-même sur son carnet d'observations, il y aurait deux cent quatre-vingt-dix-huit jours de pluie par an ! Dans la forêt, nous retrouvons de suite par ce temps humide nos anciennes connaissances de la forêt de Didy, les *dimatika*, les sangsues, qui sont encore en plus grand nombre que là. Je n'aurais jamais cru une telle chose possible. Le soir, nous campons sur le bord d'un ruisseau, l'Androvahy, et nous nous arrangeons tant bien que mal dans un terrain marécageux ; pour comble de bonheur, les eaux du ruisseau envahissent notre camp vers dix heures du soir : l'Androvahy, grossi par les pluies continuelles, déborde bien mal à propos ! Mes hommes, chassés de leurs abris par l'inondation, veulent organiser un bal et un concert, en attendant le lever du jour. Il devient impossible de prendre aucun repos. Je me vois donc obligé de répéter cette phrase célèbre : « Il est défendu de parler, mais on peut s'asseoir ». Le lendemain, nous continuons dans la forêt, où la route est relativement bonne ; nous marchons sur un plateau à pente très douce qui se relève insensiblement vers l'ouest, nous montons excessivement peu. Le sol est toujours formé d'argile rouge, et les roches primitives sont plus fréquentes que dans la forêt de Didy. La végétation est aussi plus belle ; si les arbres

sont moins serrés et moins élancés, ils sont plus touffus et leur tronc a un développement beaucoup plus considérable ; les essences d'arbres sont les mêmes, mais on y compte plus de variétés. Il n'y a plus de fourrés de bambous, et les fougères sont relativement très rares.

Dans l'après-midi nous traversons le Mananara, qui n'est à cette hauteur qu'un petit ruisseau, et nous arrivons au petit village de Troboka. Nous venons de traverser la partie proprement dite de la zone forestière qui présente à cette hauteur deux particularités importantes : c'est d'abord son peu d'épaisseur, c'est ensuite sa position : elle ne couronne pas la ligne de faite, elle ne se trouve pas de part et d'autre des plus hauts sommets : elle est ici accrochée au flanc oriental de la ligne de partage des eaux. Enfin le territoire qu'elle occupe est relativement plat ; il y a bien des dénivellations, mais elles sont beaucoup moins brusques qu'entre Didy et Fito. En somme, nous avons marché sur un terrain uni, à déclivité peu accusée du côté de la mer des Indes.

Le mercredi 2 octobre, nous continuons notre route dans les taillis et les défrichements, et nous trouvons sur le chemin de grands espaces recouverts de sable blanc, où poussent des touffes de bruyères. Vers le milieu du jour, nous nous arrêtons à Andavatsoky. Le lendemain, nous faisons route cette fois dans les grandes herbes : c'est la plaine à perte de vue. Ce mot de plaine ne signifie pas dans ma pensée un endroit plat ; je l'emploie à dessein pour désigner ce terrain où le bois a complètement disparu. Il y a bien par-ci par-là quelques bouquets de grands arbres, témoins de la grande étendue de la forêt vers l'ouest il y a bien longtemps ; je les remarque le plus souvent au fond des vallées et dans les endroits marécageux. Il y en a plus sur les sommets ; on voit que les coutumes betsimisaraka ne pénètrent pas sur ce versant. Puis ces bouquets d'arbres disparaissent peu à peu, et il ne reste plus de distance en distance que des arbres isolés, des troncs carbonisés ou coupés. Vers 9 heures et demie du matin, nous atteignons le point culminant de la chaîne côtière, nous laissons derrière nous le versant de la mer des Indes, et nous entrons dans celui du canal de Mozambique. Nous sommes ici par 790 mètres d'altitude. Nous voici maintenant en pays sakalava.

En sortant de cette contrée d'anciens défrichements, qui n'est pas encore un pays complètement aride, mais qui n'est déjà plus la forêt, nous retrouvons le même paysage, le même aspect et le même sol que celui que nous avons trouvé dans la région des hauts plateaux, dans le pays des Antimerina. La région est très accidentée, les monticules se succèdent sans ordre, certains de leurs flancs escarpés sont déchirés par des éboulements de leur sol argileux, sur les sommets la roche apparaît à nu – c'est le gneiss et le granit, – leurs flancs rougeâtres sont couverts de hautes herbes, de *vero*. La piste frayée que nous suivons est ravinée par les pluies ; nous marchons sur de petits cailloux coupants : c'est du quartz amorphe. Les ruisseaux sont nombreux sur ce sol granitique ; le plus important, que nous traversons vers 11 heures, est le Koaka, affluent du Sofia. Peu après, nous arrivons au village d'Ambodimadiro, ainsi nommé des gros *madiro* (*Tamarinus indica*) qui l'entourent. C'est un pauvre village d'une vingtaine de cases, ou plutôt de huttes misérables ; les habitants ne trouvent pas de bois pour s'en construire de plus belles. Or ces gens, qui n'ont rien à faire, n'auraient que quelques kilomètres à parcourir pour en aller chercher, mais ils n'ont pas ce courage.

Le 4 octobre, une heure après avoir quitté Ambodimadiro et dépassé le hameau de Maroandriana, nous traversons à gué le Mangarahara, la rivière de Mandritsara, et nous arrivons à midi en vue de la ville. Nous en sommes encore à deux kilomètres que nous voyons arriver à notre rencontre des officiers antimerina, envoyés par le gouverneur pour nous prier d'attendre que la réception préparée pour nous soit terminée. Au bout d'une demi-heure nous pouvons enfin entrer dans la ville, ou mieux grimper les escarpements qui l'entourent de toute part. Dans le *rova*, le gouverneur nous attendait, avec son état-major et toute la garnison sous les armes, une trentaine d'hommes. Et c'est au milieu d'une haie de soldats, au bruit des tambours et des grosses caisses, que je me présente au gouverneur, qui m'a l'air d'un très brave homme. Mais avant d'entrer en conversation avec lui, et de lui demander, ce que je ne manque jamais de faire, tous les renseignements possibles sur sa province, il me faut supporter la parade antimerina de rigueur, qu'un gouverneur militaire ne manque jamais de faire exécuter devant tout étranger qui vient le visiter. Je suis, si je ne m'abuse, le premier

Européen français qui vient à Mandritsara. Cette parade antimerina n'est que la répétition, sous une autre forme, des toasts d'Ivongo, toasts et parade que je devais voir bien souvent à Madagascar.

Mandritsara est une vraie ville pour Madagascar, elle a environ deux cent cinquante cases, soit mille à douze cents habitants. La ville est sur un coteau, orientée nord et sud : au nord, séparés de ce mamelon par la vallée du Marambako, s'élèvent de grands rochers ; au sud c'est la vallée du Mangaraha, plus loin les hauts plateaux d'Ambiniviny. Le fort antimerina occupe la partie méridionale de la ville : c'est un carré entouré de pieux d'un assez gros diamètre et élevé de trois à quatre mètres. Ce premier carré, qui renferme les cases des soldats, est flanqué aux angles de tours également palissadées, où l'on doit placer des canons, qui ne sont pas encore arrivés d'ailleurs et qui ne le seront de longtemps. Un deuxième carré intérieur renferme l'habitation du gouverneur et ses dépendances ; au milieu des quatre faces sont des portes, d'un genre tout à fait spécial à Madagascar, et que l'on rencontre dans presque toutes les constructions militaires antimerina.

La ville, qui se trouve au sud du mamelon, est assez étendue, et à côté d'un grand nombre de cases, en roseaux et en rofia, des habitants, Betsimisaraka ou Sakalava, s'élèvent de hautes maisons antimerina en terre et en briques crues. C'est la première fois depuis que j'ai quitté l'Imerina que je revois ce genre de constructions.

Le lendemain de mon arrivée, je vais dîner chez le gouverneur, après avoir fait les photographies de tout son état-major. Ces officiers sont absolument grotesques, sanglés dans des redingotes d'occasion, et coiffés de chapeaux à haute forme qui ont dû voir la révolution de 1848. J'avais eu avant le dîner un entretien très sérieux avec le gouverneur Rakotondravoavy 14<sup>e</sup> honneur.

Je n'avais pas à traiter de questions bien graves avec lui ; je voulais tout simplement obtenir des guides, et pour être sur de bien réussir j'alignai sur la table quelques piastres, ce qui, avec la force, est le meilleur argument que l'on puisse faire valoir auprès d'un Antimerina. Rakotondravoavy en fut touché, et il me promit non seulement des guides, mais encore des soldats pour me faire passer la région infestée par les fahavalo. Ce n'était



qu'un demi-succès, car si les guides étaient indispensables, les soldats étaient de trop, comme je le montrerai plus tard ; ils constituent une mauvaise recommandation auprès des fahavalo et des tribus insoumises. Malgré les raisons les plus spécieuses, le gouverneur tint bon ; en réalité, il voulait me faire suivre par ses soldats, non pas pour me protéger, mais pour savoir ce que j'allais faire dans le bassin inconnu du Mahajamba.

Cet après-midi et demain, je vais encore rester à Mandritsara, où il me sera possible d'être le témoin de deux fêtes bien chères aux Malgaches et qui seront célébrées ici en grande pompe. L'une se rattache au culte des morts, c'est la cérémonie du *mamadika* ; l'autre est la fête de la Circoncision.

Tous mes préparatifs de voyage dans l'ouest sont terminés maintenant à Mandritsara. J'ai des vivres, des guides pour me conduire à Belalitra, le seul centre important que je doive rencontrer avant Majunga, et j'ai aussi ces malheureux soldats dont je me débarrasserai certainement à la première occasion favorable.

## XIII

**La rivière de Mangaraha. – Départ de Mandritsara. – Récolte du rofia. – Région dénudée, zone forestière, la brousse. – Makoa du Mozambique. – Le *satrana*. – Les troupeaux de bœufs. – Incendie des brousses. – La soif. – Arrivée à Belalitra. – Tsievala. – Caractères ethniques des Sakalava. – Mœurs et coutumes – Encore les fahavalo – Pillage d'Ambahibe. – Les *bongalava*. – Boxe et tam-tam. – Enfant abandonné. – Traversée des grands *bongalava*. – Dans la vallée du Mahajamba.**

Le mardi 8 octobre, je quitte Mandritsara au lever du soleil, poussant devant moi ma caravane bien au complet, avec les guides et les soldats que Rakotondravoavy avait fait mettre à ma disposition depuis hier soir.

Un quart d'heure après notre sortie de la ville, nous traversons le Mangaraha, puis nous suivons sa rive gauche, marchant droit vers l'ouest. Peu de temps après, nous traversons un hameau de quelques cases, c'est Tsiandrorano. Dans l'après-midi, je passe à gué l'Amboaboa, petite rivière affluent de gauche du Mangarahara.

Dans la soirée, je m'arrête au village de Marangebato. Aux environs de ce village, je vois beaucoup de palmiers rofia, qui constituent une des richesses actuelles de Madagascar.

Le mercredi 9 octobre, nous continuons notre route à l'ouest de Marangebato. La route est assez sinueuse, mais elle traverse toujours un terrain relativement plat ; il y a bien de temps en temps quelques petits mamelons, quelques blocs de rochers qui nous obligent à certains détours, mais enfin, à Madagascar il ne faut pas être difficile, et en somme c'est une assez bonne route.

Tel n'est pas cependant l'avis de nos porteurs : ces gens préfèrent certainement à ce terrain plat, sec et caillouteux les

terrains accidentés de la côte, où les lits de sable succèdent aux boues argileuses.

Là, malgré les montées et les descentes, ils cheminaient allègrement. Pieds nus, ils ne se plaignaient que rarement ; ici c'est tout différent : le terrain est sec et dur, le sol est partout recouvert de petits cailloux quartzeux, aux angles avivés et tranchants. Aussi ceux qui n'ont pas eu la précaution de s'acheter à Mandritsara ce qu'ils appellent des *kapa*, souffrent-ils de blessures fréquentes et ne peuvent-ils nous suivre que difficilement.

À mesure que nous nous éloignons de Mandritsara, nous pénétrons dans un pays nouveau dont la configuration générale est des plus pittoresques. Ce n'est plus la plaine dénudée, ce n'est pas encore la forêt. Partout, et aussi loin que la vue peut s'étendre sur l'immense terrain qui se déroule devant nous, notre horizon semble borné par des bois épais.

Mais ce n'est là qu'une apparence, et à mesure que nous avançons nous voyons que ces bois touffus et ces forêts épaisses n'existent pas. C'est toujours la plaine, couverte de hautes herbes des grands *vero* ; mais, partout, des arbres surgissent. Ce ne sont pas ces arbres imposants que nous avons vus dans les forêts de l'est ; ils n'ont en général que cinq ou six mètres de hauteur, mais ils sont touffus, et leur ombre recouvre un large espace. Il y a beaucoup de buissons, mais tous ces végétaux, arbres ou arbustes, sont disséminés dans la plaine. C'est la brousse.

Dans la soirée du 9 octobre nous nous arrêtons à Antsomyky.

Le jour suivant, nous passons de très bonne heure à Ambondrona, et nous arrivons au milieu du jour à Amahidrano. Dans l'après-midi la route devient fatigante ; nous marchons sur les flancs d'une montagne, isolée dans la plaine, qui présente cette particularité d'avoir deux sommets très aigus et de hauteur sensiblement égale, lesquels ont reçu le nom de pic Andengalenga et pic Analaboloha. À mesure que nous marchons vers l'ouest, la chaleur devient de plus en plus accablante ; il en sera ainsi jusqu'à Majunga, qui est, après Maevatanana, le point le plus chaud de l'île de Madagascar.

Le 11 octobre, nous continuons dans la brousse et nous passons au hameau d'Ambadivongo et à celui de Bevala. Ce der-

nier village, que nous atteignons vers 11 heures, est peuplé presque entièrement de Makoa, nègres du Mozambique.

C'est dans la matinée du 12 octobre que je vois pour la première fois des *satrana* (*Hyphæna madagascariensis*), cet arbre, qui est caractéristique dans tout l'Ouest Sakalava.

Nous sommes toujours en terrain primitif, comme c'est la règle à Madagascar, et presque tous les ruisseaux que nous traversons sont à sec. Des rivières même qui doivent être importantes ne sont plus tracées que par un lit de sable blanc, dont les sinuosités se perdent dans les grandes herbes.

Le samedi 12 octobre, nous reprenons notre marche dans les *satrana* ou grands lataniers de l'ouest, et nous arrivons au bord du fleuve Sofia. Ce cours d'eau, qui doit être très important, n'est plus représenté à cette époque de l'année que par un mince filet d'eau qui se perd dans les sables. En marchant jusqu'au soir, nous ne trouvons pas de village, et nous campons sous les *satrana*. Dans ces parages, comme du reste dans tout l'ouest de l'île, la richesse du pays consiste surtout en grands troupeaux de bœufs que possèdent les habitants. Pour le Sakalava, l'élevage du bœuf est à peu près la seule occupation, et cependant il ne faudrait pas donner au mot élevage son sens habituel, car ici la nature fait tous les frais. La seule chose que nous voyons faire, dans ces parages, aux Sakalava propriétaires de bœufs, pour amender la nourriture de leurs animaux, c'est de mettre le feu dans la brousse et de dévaster toute la contrée.

Nous avons rencontré aujourd'hui vers onze heures le village de Berohitra, qui compte une douzaine de cases, et nous sommes obligés d'y coucher, car nous ne trouverons pas de village ce soir. Notre marche d'aujourd'hui est donc courte.

Le jour suivant, nouvelle étape, plus longue d'ailleurs et sans aucun incident, jusqu'au village d'Ambaratabe ou Bedjipty, où nous nous arrêtons pour coucher. Nous avons passé dans la journée à Ankasomena et à Ambarijero, petit hameau sakalava aussi misérable d'ailleurs que celui où nous sommes logés ce soir. L'eau est très rare dans la contrée, et les bergers sakalava conduisent fort loin leurs troupeaux pour les abreuver. Cette disette d'eau n'est pas sans me causer quelques inquiétudes, d'autant plus que la contrée que nous devons traverser en deux jours pour atteindre Belalitra en est absolument dépourvue, et mes porteurs sont si fatigués, ou plutôt si paresseux, qu'ils ai-

ment mieux traverser cette contrée en ligne droite, au risque de manquer d'eau, que de pousser une pointe vers le nord, où nous devrions rencontrer, en quelques heures de marche, le fleuve Sofia.

Le lundi 14 octobre, nous reprenons notre marche dans la brousse et sous les lataniers. Vers 10 heures nous passons près d'un petit village Banzony, qui est complètement abandonné. Pas une goutte d'eau dans les environs. Mes porteurs se répandent pour en chercher dans la brousse, ils vont de tous côtés, mais ils ne peuvent s'écarter bien loin par crainte des fahavalo. Ils reviennent quelques heures après, leurs recherches ont été vaines. À ces heures chaudes du jour, la privation de toute boisson dans ces pays intertropicaux est particulièrement pénible ; la fatigue et les sueurs vous accablent et la soif augmente sans cesse. Dans la traversée de la forêt de Didy à Fito, nous avons bien manqué de vivres et souffert de la faim, mais cela n'est rien auprès de la privation d'eau ; contre la faim on réagit, on la trompe par mille artifices, et cela est facile, du moins pendant les premiers jours, mais il n'en est pas ainsi pour la soif : ce n'est pas les jours que l'on compte, ce sont les heures, et dans la rage que l'on éprouve, tout ce que l'on peut tenter ne fait qu'exaspérer cet impérieux besoin. Mes hommes, qui, comme d'habitude, ont voulu chiquer leur tabac, et moi-même qui ai voulu, pour faire le brave, fumer force cigarettes, nous souffrons atrocement. Il y a quelques semaines, pendant la première partie de notre voyage, nous maudissions la pluie persistante qui nous accompagnait dans la zone forestière, et nous donnerions maintenant beaucoup pour en recevoir quelques gouttes dans cette région des brousses. Nous reprenons notre route, et, suivant un sentier pierreux, nous arrivons à un autre village abandonné dont on ne peut me donner le nom. Nous procédons à de nouvelles recherches qui sont aussi vaines que celles de ce matin. Notre position est vraiment critique. Mes hommes sont exténués, et je ne sais vraiment trop comment, demain, mes porteurs pourront reprendre leur route sans abandonner mes bagages ; nous nous logeons tant bien que mal dans des cases vides, je suis exténué, et, malgré les cris des porteurs qui chantent pour s'étourdir, je m'endors d'un profond sommeil. Le lendemain à mon réveil, je trouve mes caisses de bagages enfoncées ; mes malheureux porteurs ont bu le rhum dans lequel je

conservais mes pièces zoologiques ; quand je sors de ma case, je vois tout mon monde rassemblé sur la place du village, entourant deux des meilleurs, Rainiboto et Rainifringa, qui gisent inanimés sur le sol. Ce sont probablement mes voleurs de rhum : ces pauvres gens en ont tellement bu pour étancher la soif dont ils souffraient qu'ils en sont morts ; je les fais ensevelir rapidement dans les plus belles nattes que nous trouvions dans le village, et je presse les autres de partir vite pour atteindre Belalitra, où nous devons arriver ce soir. Il y aura de l'eau, c'est le salut. Le convoi se met en marche tant bien que mal, et tout le monde se traîne sous ce soleil de feu. Nous n'avons pas bu depuis deux jours, et le thermomètre fronde marque + 35° centigrades à l'ombre.

Beaucoup de mes hommes paraissent ivres, ils souffrent, et le moindre effort musculaire, par cette chaleur intolérable, fait plus vivement ressentir le besoin qui nous dévore. Toute cette brousse est brûlée. Nous marchons dans des cendres épaisses, et nous soulevons des nuages de poussière. À 4 heures, j'ai onze hommes qui sont tombés épuisés sur la route, mais nous ne pouvons nous arrêter pour les secourir. Nous voulons boire. Un quart d'heure après, nous traversons l'Anjaliny, un des affluents de gauche du Sofia. Il est à sec, comme presque toutes les rivières que nous avons déjà traversées depuis Mandritsara ; par les traces qu'ont laissées les eaux sur ses rives et par la largeur de son lit de sable blanc, cette rivière coulant normalement doit avoir plus de 80 mètres de large, sur une profondeur moyenne de 1 mètre environ. L'Anjabiny se jette dans le Sofia. Dans le nord du point où nous nous trouverons à un jour de marche et tout près de son confluent est l'embouchure du Bemarivo. Peu de temps après avoir traversé la rivière, nous voyons de beaux manguiers qui couronnent d'un panache touffu un petit mamelon plus élevé que les autres ; c'est là qu'est Belalitra, et en bas du mamelon il y a des sources dans un petit bouquet de rofia. C'est alors une course folle ; chacun jette son paquet et court vers l'eau de toutes ses forces ; moi-même je suis ce mouvement irrésistible, mais je suis vite dépassé. Il y a dans ces rofia près de Belalitra des sources importantes, et qui toute l'année coulent à pleins bords. Cependant ce jour-là, le niveau de l'eau a dû baisser considérablement : la quantité de ce liquide bienfaisant absorbée par mes hommes est absolument invraisemblable, et

moi-même je ne me rappelle pas dans ma vie avoir bu avec autant de plaisir.

Belalitra est un assez gros village. C'est le centre le plus important de ce bassin du Sofia. Il est entouré d'une enceinte pallissadée faite de troncs de *satrana*, enfoncés verticalement dans le sol les uns à côté des autres, et dont les extrémités supérieures sont réunies solidement entre elles par des lianes et des cordes de rofia. L'espace ainsi clos est beaucoup plus grand que le village ; mais à certaines époques de l'année, celles où nous nous trouvons par exemple, Belalitra sert de lieu de refuge pour les populations et les troupeaux de bœufs des territoires avoisinants.

En arrivant à Belalitra, j'ai quitté le territoire administré par le gouverneur de Mandritsara, et je suis dans le district de Majunga. Le chef de Belalitra est un Sakalava, nommé Tsievala, qui est un excellent homme, gouvernant avec beaucoup de sagesse et de prudence son petit village, et administrant de son mieux le vaste territoire dont il est chargé.

À Belalitra, nous prenons congé du guide principal que nous avait donné à Mandritsara Rakotondravoavy, qui a remis à Tsievala nos lettres de recommandation et nos passeports. Tsievala, de son côté, va nous donner des guides qui nous conduiront jusqu'à Majunga. Comme le gouverneur de Mandritsara, Tsievala a voulu nous rendre de grands honneurs ; nous avons assisté à une grande parade où quatre misérables soldats loqueteux ont fait l'exercice avec des morceaux de bambou.

Pendant la nuit j'entends de tous côtés des hurlements épouvantables : ce sont les factionnaires du fort, dont on a doublé le nombre à l'occasion de mon passage ; les hurlements qu'ils poussent et qui ne sont plus du tout les *Zovy*, *Zovy e*, que j'avais entendus dans l'Imerina, ont surtout pour effet de les empêcher d'avoir peur.

En plus des deux guides et des trois soldats que me donne Tsievala pour me conduire jusqu'à Majunga<sup>1</sup>, ma caravane s'est encore augmentée de deux Arabes de Zanzibar, qui étaient venus dans ces parages pour faire du commerce, et qui vont rejoindre le grand port de la côte ouest pour de là regagner par

---

<sup>1</sup> La forme *Mojanga* serait plus exacte, mais, pour ce nom comme pour quelques autres, nous nous sommes conformé à l'usage.

boutre leur pays d'origine. Je suis très heureux de cette acquisition, car ces gens ne me quitteront certainement pas, et je suis certain qu'ils m'accompagneront jusqu'au bout de mon voyage. Dans la soirée, je remercie chaleureusement Tsievala de son obligeance, et je veux lui donner quelques piastres comme marque de mon amitié ; mais il m'arrête tout de suite, et me dit confidentiellement que si mon cadeau lui fait grand plaisir, il me prie de ne le lui donner que dans sa case ou dans un endroit retiré ; il m'explique que si le présent était fait devant les officiers antimerina, il serait obligé de partager avec eux, ce qui lui serait très désagréable.

Le mercredi 16 octobre, je quitte Belalitra au lever du jour, et je continue ma route vers l'ouest au milieu des grands lataniers.

Depuis mon départ de Mandritsara sur la côte est et jusqu'à mon arrivée à Majunga sur la côte ouest, j'ai suivi et je compte continuer à suivre un itinéraire qui passe à quelques lieues au nord du chemin parcouru dans ces contrées par Rutenberg en 1877-1878. Et c'est justement ce tracé un peu plus septentrional qui m'a permis de relever le cours du Sofia et de passer à Belalitra.

Les habitants de ce village sont la réunion de beaucoup de tribus différentes. On y voit des Antimerina et des Betsimisarakas, mais on y rencontre aussi des Sakalava de type pur ; les Makoa y sont également nombreux.

Les caractères ethniques des Sakalava diffèrent peu, du moins dans leur ensemble, de ceux des Bezanozano dont j'ai parlé plus haut. D'une stature plus élevée que les populations de l'est, ils ont une constitution plus robuste, des membres plus épais, un teint plus noir. Leurs cheveux crépés sont longs d'environ 15 à 20 centimètres ; les hommes, qui ont toujours conservé l'ancienne mode malgache des cheveux longs, portent presque tous de petites nattes enduites de graisse de bœuf. Ils sont assez soigneux de leurs coiffures, et quand la nature paraît leur refuser une chevelure convenable, ils portent une perruque de petits bandeaux tressés faite en fibres de rofia ou de latanier. Ces indigènes diffèrent surtout des tribus orientales par un grand amour des bijoux et ornements divers dont ils se parent volontiers, et aussi par leur esprit batailleur et querelleur, que je remarque d'autant mieux que j'étais habitué à la timidité des



Betsimisaraka. Les hommes portent des colliers de verroterie, des dents de caïmans, des fétiches en grand nombre suspendus au cou ou au bras par une ficelle tressée. Ils se mettent dans les cheveux, au-dessus du front, un disque taillé dans un coquillage nacré, qu'ils nomment *felana*. Les femmes se parent de colliers et de bracelets, et portent dans le lobule de l'oreille un cylindre de bois plus ou moins sculpté qui atteint souvent 5 centimètres de diamètre. Le Sakalava ne se sépare jamais de son fusil à pierre, orné de clous en cuivre ou de filigrane du même métal, et de ses deux ou trois zagaies, nombre qu'il juge indispensable. Quand il entre dans votre case, il s'accroupit et maintient ses armes verticales. Il ne s'en sépare dans aucun cas, il couche avec elles. Le costume le plus général de cette tribu est, comme celui de tous les Malgaches, formé essentiellement du *lamba*. Autour des reins, les hommes ceignent le *sikiny*, qu'ils nomment plutôt *kikoy* quand cette pièce du vêtement est blanche et bordée sur les lisières d'une bande d'une dizaine de centimètres de large de couleurs voyantes et le plus généralement rouge ou jaune, ou *diboana* quand le *sikiny* est fait d'une cotonnade de couleur foncée et que les lisérés sont en tissus de soie. Les femmes portent, comme les femmes betsimisaraka et comme celles des tribus du sud, le *lamba* cousu en forme de sac, qui se nomme *simbo* ; sur la poitrine et sur le dos elles ont l'*akanjo*.

Ce costume des hommes et des femmes, qui est le même que celui que j'ai décrit chez la tribu betsimisaraka, est le vrai costume malgache ; on le retrouve sans grands changements dans toutes les tribus de l'île, les Antimerina exceptés. Quant aux mœurs et aux coutumes générales des Sakalava, j'en parlerai avec plus d'à-propos lorsque sur ma route j'aurai l'occasion de les observer et de les décrire. D'ores et déjà, je puis affirmer que c'est dans cette tribu, comme dans celle du sud, où l'influence européenne n'a presque pas pénétré, que l'on voit les anciennes coutumes les mieux conservées ; ces tribus insoumises ont gardé pieusement les traditions de leurs pères, et l'on y retrouve, beaucoup mieux que chez les Antimerina, le vrai caractère malgache, sans apprêt et sans voiles. J'ajouterai dès maintenant que c'est dans ces peuplades de la côte occidentale de Madagascar que l'influence musulmane s'est fait particulièrement sentir ; non seulement on y retrouve des usages mahométans, mais on y rencontre fréquemment des Sakalava, qui,

bien que parfaitement ignorants de la religion de Mahomet, sont pourtant coiffés de la chéchia chère aux disciples du prophète et affublés de la grande chemise blanche des Zanzibarites.

Depuis notre départ de Mandritsara, nous avons toujours joui d'un temps superbe ; cette nuit, nous avons eu une pluie assez forte ; ce matin, elle est plus fine, c'est presque un brouillard. Cependant, vers 11 heures du matin, le soleil a complètement dégagé les noirs nuages amoncelés sur nos têtes. Le ciel bleu réapparaît. Nous rencontrons plusieurs villages abandonnés complètement. Il existe ici et dans tout le pays que nous allons traverser, presque jusqu'à Majunga, des bandes de pillards, formées de Sakalava insoumis, d'esclaves marrons, de soldats antimerina déserteurs. Ces brigands s'appellent *marofelana* ; ils ne sont qu'une espèce particulière de fahavalo, dont le métier consiste à voler les bœufs dans les campagnes. À cette époque de l'année, les habitants de ces villages ont appris leur arrivée par la disparition de quelques bœufs. Alors ils ont quitté leurs demeures, et, chassant devant eux leurs troupeaux, ils sont venus, chargés de leurs lambas et du mobilier primitif qu'ils possèdent dans leurs cases, chercher un abri à Belalitra.

À midi nous arrivons au village d'Ambahibe. Nous n'irons pas plus loin aujourd'hui, car nous devons nous arrêter demain, après avoir traversé le Bemarivo, au village important de Betsisiky.

Ambahibe est aussi un village abandonné par ses habitants. Malgré tous mes efforts, je ne puis empêcher le pillage de ce qui reste ici : mes hommes égorgent soixante ou quatre-vingts poules et prennent une grande quantité de riz qu'ils trouvent dans les greniers. Cependant j'ai obtenu que l'on n'emporterait rien demain matin au départ et que l'on ne prendrait que ce que l'on pourra manger. La journée se passe en repas pantagruéliques ; la gaieté est vite revenue dans mon convoi ; c'est bien là un des traits caractéristiques du Malgache : il se laisse abattre par la moindre privation, mais au premier jour d'abondance il oublie complètement les fatigues passées.

Le lendemain nous marchons dans la brousse, les grands lataniers ont disparu complètement, et le pays semble un peu plus accidenté. Nous cheminons sur de petites collines couvertes de hautes herbes ; dans les vallées qui les séparent, et où pendant la saison des pluies doivent se former des mares d'eau,

surgissent des bouquets de rofia ; ce palmier est très commun dans cette région.

Vers midi nous faisons halte dans la plaine. Nous souffrons de nouveau de la soif ; cependant nous sommes assez heureux pour trouver dans un petit bois de rofia, et non loin de l'endroit où nous sommes arrêtés, une mare d'eau croupissante dont il nous faut énergiquement disputer la possession aux troupeaux de bœufs du voisinage. Dans l'étape de l'après-midi la hauteur des petits mamelons que nous franchissons s'élève sensiblement. Les plus hauts sommets n'ont pas cependant une altitude de plus de 50 mètres au-dessus de la plaine environnante. Ces mamelons suivent une direction générale nord et sud et ils forment ce que l'on appelle dans le pays les *bongalava*.

Dans l'après-midi, nous arrivons à Betsisiky ou Betzizika. Ce village, qui ne compte que vingt-cinq cases environ, est néanmoins un centre important dans cette contrée où la population est si peu dense. Betsisiky, comme Belalitra, est entourée d'une enceinte palissadée et est commandée par un officier de Tsievala. J'y fais quelques jours de vivres, en prévision de la route qu'il nous reste à franchir, car dans les grands bongalava qui séparent le bassin du Sofia de celui du Mahajamba, il n'existe aucun village et par conséquent aucun centre de ravitaillement.

Dans la soirée, j'assiste à un jeu que donnent en mon honneur les jeunes gens du village : c'est une lutte à coups de poing, sorte de boxe que les Sakalava ont apprise des Arabes.

Les deux ou trois tambours inséparables de tous les jeux malgaches sont là ; le tam-tam commence. Les spectateurs forment un cercle, dans lequel un des boxeurs tourne en cadence, appelant un concurrent ; celui-ci se présente bientôt et les tambours battent avec plus de violence. Les jouteurs, se tenant par la main, se promènent à pas rythmés dans l'espace circulaire laissé libre par les spectateurs. Ils exécutent une sorte de danse, puis ils s'attaquent. Les coups échangés sont très rares, à peine y en a-t-il deux ou trois donnés ou reçus de part et d'autre, que tout le monde s'empresse de séparer les combattants ; en somme la lutte n'est pas animée. Les Sakalava nomment ce jeu *morengy*.

Hier soir, j'avais rencontré sur ma route, à quelques centaines de mètres des premières cases du village, deux cadavres

d'enfants nouveau-nés, qui étaient morts de faim et de froid, abandonnés par des parents dénaturés. Ces enfants abandonnés sont appelés *zazatsihanono*. Cette coutume barbare était répandue autrefois dans toute l'île de Madagascar ; elle subsiste encore dans les tribus sakalava.

Le vendredi 18 octobre, nous partons de Betsisiky et nous continuons notre route dans la brousse ; nous nous rapprochons de la chaîne principale des bongalava, dont nous n'avons franchi hier qu'un des contreforts principaux. L'après-midi, nous nous engageons dans une région plus accidentée ; pendant un certain temps sur les hauts sommets, les arbres deviennent plus rapprochés, c'est presque un bois. À 3 heures, nous sommes au point culminant (280 mètres), puis nous descendons rapidement, et la nuit nous surprend au bas de la montagne.

Nous sommes entrés dans la vallée du Mahajamba, quittant le bassin du Bemarivo, son principal affluent de droite.

## XIV

**Dans le bassin du Mahajamba. – Perdus dans la brousse. – Attaqués par les fahavalo. – En parlementaire. – Mon ami Sélim. – Dans les *bararata*. – Chez le roi Diriamana. – Passage du Mahajamba. – Les moustiques à Madagascar. – Dans les satrana épineux. – Bemakamba. – Les étangs de la côte. – Arrivée à Majunga. – La ville et sa population. – Les colonies musulmanes sur la côte nord-ouest de Madagascar. – Départ de Majunga. – En route pour Tananarive.**

Le samedi 19 octobre est notre première journée de marche dans le bassin du Mahajamba. Nous faisons comme hier très peu de route dans la bonne direction, et je ne puis obtenir de mon convoi d'éviter ces trop nombreux détours qui nous font perdre beaucoup de temps. Abondance de biens ne nuit pas, dit-on, et cependant, avec les trois soldats que Rakotondravoavy m'a donnés à Mandritsara, les deux guides qui m'ont été fournis à Belalitra par Tsievala, et les deux Arabes qui se sont joints à la caravane depuis deux jours, il est impossible de connaître exactement la vraie route. Chacun donne son avis, qui est le seul bon, bien entendu. Chacun tire de son côté, et j'ai toutes les peines du monde à maintenir une parfaite cohésion dans ma petite caravane, cohésion d'autant plus nécessaire que dans ce pays de fahavalo il serait imprudent de ne pas être réunis et que je tiens essentiellement à avoir l'œil sur tous mes bagages. La plus grande partie de ma campagne du nord est terminée, et il me serait fort désagréable d'être pillé et d'avoir toutes mes collections perdues à quelques jours de marche de Majunga. Vers midi, nous nous arrêtons à Ankoby, et dans l'après-midi nous continuons notre route pour aller coucher à Antamotamo.

Nous sommes toujours dans la brousse. La caravane, rangée dans l'ordre accoutumé, décrit de longues sinuosités dans

les grandes herbes ; les guides et les soldats sont devant, les porteurs les suivent et je ferme la marche, veillant à ce qu'aucun paquet ne reste en arrière. Vers 3 heures, j'entends des coups de feu en avant, et je vois bientôt venir se ranger autour de moi mes porteurs de bagages, qui poussent de grands cris et paraissent très effrayés. Mes prévisions ne s'étaient réalisées malheureusement que trop tôt et nous étions attaqués par un fort parti de fahavalo. J'étais à ce moment sur une hauteur, et, en m'avançant quelque peu, il me fut possible de reconnaître nos assaillants. Les fahavalo qui nous cernaient étaient au nombre d'environ cent ou cent cinquante ; la plus grosse troupe était en avant, dissimulée dans le lit desséché d'un ruisseau qui barrait la route ; d'après les mouvements des herbes, il y en avait sur nos côtés et en arrière, mais je ne pouvais juger de leur nombre. Je fis rassembler promptement les bagages, je groupai mes hommes autour des charges et je m'avançai seul vers la troupe du ruisseau, pour parlementer : c'était le seul parti qu'il me restait à prendre et il fallait entrer absolument en composition avec les brigands. Tout cela avait été exécuté très rapidement, et dans cette circonstance je n'eus qu'à me louer des deux Arabes qui étaient avec moi, et qui empêchèrent absolument mes porteurs malgaches de prendre la fuite comme une volée de moineaux. En approchant, je fus très agréablement surpris en voyant ces fahavalo, qui n'avaient pas l'air si terribles qu'on me les avait représentés. Le chef vint à ma rencontre, il ne se distinguait des autres que par le gros *felana* qu'il portait sur le front, coquillage d'un grand diamètre, entouré de cercles d'argent finement découpés ; nous entrâmes tout de suite en arrangement. Le kabary commença. Je lui dis qui j'étais et pour quel motif très simple je voulais traverser leur pays ; c'est cependant assez difficile à expliquer à ces gens, qui croient, fort sagement du reste, que pour qu'un blanc vienne dans leur pays, il faut ou bien qu'il y fasse du commerce, ou bien qu'il serve quelque autre intérêt puissant. Mais un homme qui vient dans leurs brousses pour son plaisir, qui se contente d'y mettre des fourmis dans des bœufs, ou qui casse les cailloux de la route, doit être un simple d'esprit ou un menteur. Il me faut choisir, et je me résous à passer aux yeux de ces sauvages pour un simple fou civilisé, ce qui est encore une consolation relative. La conversation avec ces brigands sakalava est assez pénible ; je les

comprends à peine, n'étant pas familier avec ce dialecte de l'ouest, très différent du dialecte antimerina ; heureusement que Jean Boto, mon homme universel, est venu à mon secours. Avec ce nouveau renfort, le kabary se prolonge, mais j'ai beaucoup de patience pour le supporter. J'accepte d'ailleurs à peu près les conditions qui me sont imposées ; on ne me prendra rien de force, mais le chef des fahavalo visitera mes bagages et choisira ce qui lui conviendra. C'est une sorte de visite douanière, pas plus ennuyeuse, je crois, que certaines que j'ai déjà eu à supporter dans des pays civilisés, et j'espère que ces fahavalo de Madagascar ne se montreront pas trop protectionnistes. Je m'exécute donc de bonne grâce et la visite commence. Je suis si pauvre que mes effets personnels ne les tentent pas. Ils se contentent de prendre dans ma lingerie d'explorateur deux cravates blanches oubliées au fond de ma malle à la suite d'une soirée officielle quelconque. Mes armes passent ; j'ai bien eu quelques difficultés, mais mes systèmes compliqués de fusils et mes cartouches métalliques perfectionnées ne les ont pas tentés ; mes collections passent en franchise et ne font qu'exciter à un très haut point leur hilarité et, par suite, leur bonne humeur. J'espère que mes instruments auront les mêmes prérogatives. Mais les espérances et les hypothèses même les plus plausibles sont souvent déjouées dans la vie humaine, et j'en eus ce jour-là la triste preuve. En examinant mon théodolite, le chef des brigands voulait absolument prendre l'oculaire et sa petite monture en cuivre pour s'en faire un embout pour sa canne ; j'eus toutes les peines du monde à le dissuader de mettre à exécution ce projet, et encore je n'y pus parvenir qu'en lui cédant une des grosses lentilles de mes jumelles de voyage, qui me servaient habituellement d'allume-feu pour mes cigarettes, ainsi qu'un objectif de ces mêmes jumelles, qu'il mit immédiatement à l'extrémité supérieure de sa canne. Enfin, j'abandonnai la moitié de mes provisions, une partie de mon sel et toutes mes liqueurs alcooliques. À 6 heures, je quittais ces fahavalo devenus maintenant mes amis, et Sélim lui-même, leur chef, m'accompagnait jusqu'au village d'Antamotamo, me promettant formellement que je n'aurais plus rien à craindre d'eux jusqu'à ma rentrée à Tananarive. Il a scrupuleusement tenu cet engagement, et je n'ai plus vu de fahavalo dans cette campagne du nord de Madagascar. Avant d'arriver à Antamotamo, je serrai

énergiquement la main de Sélim, en lui rappelant ses engagements, et je lui donnai encore sur sa demande (ces hommes sont insatiables) tout le tabac que j'avais sur moi. En approchant du village, les fahavalo et Sélim partirent dans le nord ; je les vis s'éloigner dans la brousse. Ils disparurent bientôt à mes yeux, et ma jumelle borgne ne pouvait guère me servir pour les suivre plus longtemps du regard.

En somme, ce n'était guère qu'une alerte. Cette attaque s'était d'ailleurs terminée dans d'excellentes conditions, et si j'en étais quitte à si bon compte, c'est, je le crois, à cause de l'intervention des deux Arabes de Zanzibar qui étaient avec moi et qui avaient reconnu dans Sélim un de leurs coreligionnaires, mahométan peu zélé cependant, car il buvait fort bien mon absinthe. Selon mon habitude, j'avais accueilli mes deux Arabes depuis Belalitra avec quelque sympathie ; ils s'en étaient souvenus et avaient causé – comme je l'appris plus tard – avec Sélim en langue kisouaheli. La certaine sympathie que j'éprouve pour toutes les populations musulmanes m'avait encore une fois servi.

Au village d'Antamotamo, je retrouve mes guides, qui étaient venus s'y réfugier dès le commencement de l'alerte ; ils avaient pu ramener avec eux un des soldats antimerina, les deux autres avaient été tués par la première décharge. Toute la nuit dans ce village il y eut de grands kabary entre mes hommes et les habitants du pays, conversations interminables dans lesquelles les porteurs racontèrent avec mille détails, tous plus mensongers les uns que les autres, et tous exagérés, bien entendu, l'agression dont nous venions d'être victimes.

Le lendemain 20 octobre, nous nous mettons en marche au lever du jour. Les arbres de la brousse sont plus touffus, plus rapprochés les uns des autres ; les petits buissons se touchent presque, les rofia sont très abondants, et de larges espaces sont couverts par les *bararata* (*Phragmites communis*), sorte de grands roseaux piquants très communs dans tous les terrains humides du versant ouest de Madagascar. Le sol est moins desséché, la végétation plus vigoureuse ; on voit que nous approchons d'un grand fleuve dont les eaux fécondent ce pays. À neuf heures, nous arrivons au village d'Andoamboary, résidence habituelle du roi sakalava Diriamana.



Ce souverain m'accueille fort bien ; il me paraît assez intelligent, et semble comprendre les projets de voyage que je lui expose ; je lui fais d'ailleurs les plus beaux cadeaux qui me restent encore dans mes bagages, et nous sommes bientôt bons amis. Le Mahajamba, qui coule large et profond à deux heures du village, me sera facile à traverser, grâce aux pirogues que Diriamana va me procurer. Je quitte Andoamboary et je suis en deux heures sur les bords du fleuve. Il coule en cet endroit sud-sud-est, nord-nord-ouest ; sa largeur est de 80 mètres, sa profondeur supérieure en moyenne à 2 mètres.

Sur les cartes, la rivière appelée Béfajava n'est qu'un bras de mer qui part du fond de la baie de Mahajamba, et qui s'avance profondément dans les terres : ce n'est donc pas une rivière, mais une sorte d'arroyo comme il en existe d'ailleurs en très grand nombre dans les baies qui découpent si profondément la côte nord-ouest de Madagascar ; en général ces arroyos, sortes de marais, ne sont bien pleins qu'à la marée montante. Dans cet arroyo de Béfajava, l'eau atteint un village qui porte le même nom ; au delà ce n'est plus qu'un petit ruisseau sans importance, à sec pendant la plus grande partie de l'année et qu'on appelle le Sambilahy.

En arrivant sur les bords du Mahajamba, nous trouvons trois pirogues à balancier que Diriamana nous avait fait préparer, et grâce à ces embarcations légères nous sommes bien vite sur l'autre bord.

Le Mahajamba a un cours très lent ; son large lit, contenu par des berges sablonneuses, est encombré d'îlots, de bancs de sable, sur lesquels des quantités invraisemblables de caïmans se prélassent au soleil. Nous ne marchons que fort peu aujourd'hui, et nous nous arrêtons en amont et sur les bords du fleuve, près de quelques cases qui se trouvent dans un immense champ de bananiers, nourriture principale des habitants de ce pays. Nous avons eu tort de ne pas nous éloigner davantage du fleuve, car sur ses bords et sous les bananiers nous sommes environnés d'une nuée de moustiques. J'ai déjà eu occasion de parler, dans de précédents chapitres, des puces, poux, punaises et autre vermine que l'on rencontre malheureusement trop souvent sur la côte orientale et sur le plateau central. Ces animalcules désagréables se trouvent moins fréquemment sur la côte ouest, mais ces parages possèdent en revanche des insectes aus-

si désagréables, ennemis encore plus redoutables, car leur nombre est effrayant : ce sont les moustiques. À l'endroit où nous nous trouvons, il y en a des nuées ; aussi passons-nous la nuit à danser et à nous livrer à des mouvements désordonnés devant les grands feux de bois vert que nous avons allumés. Le lendemain, je suis très peu valide pour me mettre en route, et je suis persuadé que deux nuits comme celle-là donneraient de forts accès de fièvre à l'Européen le plus robuste.

Le lundi 21 octobre, nous continuons dans la brousse notre route vers l'ouest, et nous trouvons, une heure après avoir quitté les rives du Mahajamba, le petit village de Tsaramaso. À l'ouest de ce village, les beaux satrana sous lesquels nous marchons depuis plusieurs jours ont disparu et sont remplacés par d'autres satrana beaucoup plus petits, aux troncs toujours inclinés, aux feuilles épineuses. Je ne connais pas cette deuxième espèce de latanier, qui se trouve dans tous les environs de Majunga ; au lieu d'avoir des fruits ovoïdes comme les autres, ceux-ci ont de petits fruits trilobés, que les indigènes recueillent en grande quantité pour faire du rhum.

Après le village de Madirombohana, nous retrouvons les grands lataniers, et nous nous arrêtons à Ambohimena. L'étape du soir nous conduit à Marokira.

Le mardi 22 octobre, toujours dans la brousse et dans les lataniers, la route se déroule dans le sable et l'argile rouge ; nous traversons une chaîne de collines peu élevées, mais couronnées sur leur sommet de quelques bouquets de bois. Derrière nous dans l'est, la grande plaine du Mahajamba fuit vers l'horizon, qui est une ligne parfaitement droite ; nous traversons vers huit heures l'Anjobajoba, rivière qui se jette dans la baie de Mahajamba. Nous arrivons dans la soirée à Manierenza. Le jour suivant, nous continuons, toujours dans la brousse, la route à l'ouest, sous les grands lataniers. À cette étape du matin, je m'aperçois que le sol change peu à peu de nature : ce n'est plus du sable et de l'argile rouge, c'est un terrain marneux auquel succède bientôt une terre noirâtre où je trouve des roches calcaires.

À dix heures nous nous arrêtons à Bemakamba et le soir à Tanantafy. Depuis Manierenza nous sommes dans les États de la reine Anarena, reine de Marosakoa, gouvernant tout le pays qui s'étend du nord de Majunga à la haie de Mahajamha.

Le jeudi 24 octobre, la brousse devient plus compacte, les arbres sont plus serrés, les buissons plus fournis ; on voit que nous approchons de la côte.

Ce pays, comme tous les environs de Majunga, offre une curieuse particularité au point de vue hydrographique. Il n'y a plus en effet ces mille petits ruisseaux que l'on rencontre à chaque pas sur le terrain granitique de Madagascar. Les cours d'eau sont remplacés ici par une série de petits étangs circulaires entourés d'un rideau de verdure et que nous traversons à chaque instant sur notre route. À cette époque de l'année ils sont entièrement desséchés et ressemblent assez exactement à des arènes de cirque ; ces étangs, que nous voyons en grand nombre, sont vraiment caractéristiques de ce pays. On rencontre d'ailleurs beaucoup de ces mares plus ou moins circulaires dans tous les environs de Majunga, à Amparehingidro et à Ambatolampy notamment.

Vers dix heures, nous apercevons la colline sur laquelle est construite la maison du gouverneur de Majunga, et nous traversons dans les palétuviers un bras de mer qui nous en sépare. C'est justement marée basse et la marche est très facile sur le sol humide et compact. À midi nous descendons en ville, par l'avenue du *Rova*. Je trouve près de l'agent de France, M. Ferrand, qui remplissait alors les fonctions de vice-résident à Majunga, le plus bienveillant accueil. M. Ferrand ne veut pas que je descende ailleurs que allez lui, et pendant les huit jours que je suis resté là j'ai reçu de lui la plus gracieuse hospitalité ; qu'il me soit donc permis de le remercier bien sincèrement de sa bonne réception.

Majunga est une ville très différente des autres villes malgaches que j'avais vues précédemment ; elle a un cachet tout spécial de petite cité indo-arabe, qui vient faire une heureuse diversion à la monotonie du pays madécasse. Ces constructions n'ont rien de régulier, on y trouve tous les types : la case en satrana du Sakalava et du Makoa, la maison en terre ou la hutte en rofia de l'Antimerina et, au centre de la ville, des constructions en pierres, spacieuses et relativement confortables, construites par les Indiens et les Arabes. La population est aussi très mélangée. Il y a d'abord quelques Sakalava, mais ils y sont relativement peu nombreux, et pour la plupart n'ont à Majunga qu'une case où ils viennent loger quand les hasards de la vente

de leurs produits les amènent dans la ville. Ils habitent presque tous, en temps habituel, dans les villages voisins ; il y a aussi un certain nombre d'Antimerina, dont la plus grande partie est logée dans un village établi sur la colline à quelques centaines de mètres dans l'ouest du fort. On remarque en outre une grande quantité d'Arabes et surtout de Comoriens, tous musulmans d'ailleurs, et qui se sont fixés à Majunga depuis fort longtemps : enfin, dans ces dernières années, beaucoup d'Indiens sont venus s'établir ici, de Bombay principalement, et ces Indiens ont, comme les Antimerina, des esclaves Makoa, dont le nombre s'élève chaque année et qui sont d'ailleurs traités fort durement. Il faut aussi mentionner une dizaine d'Européens, des Français pour la plupart, fonctionnaires et commerçants. On voit donc que Majunga est une ville quelque peu étrangère à Madagascar non seulement par son aspect extérieur, mais encore par le fond même de sa population. La partie étrangère, qui comprend les Européens, les Arabes et les Comoriens sujets ou protégés français, les Indiens et Zanzibarites, sujets ou protégés britanniques, est de beaucoup la plus nombreuse et la plus importante, non seulement par sa quantité numérique, mais encore par sa situation commerciale, industrielle et politique ; aussi Majunga est-elle de toutes les villes de Madagascar celle où les Antimerina se sentent le moins chez eux : c'est la porte ouverte de la grande île, et, comme je le montrerai dans le chapitre suivant, c'est le commencement du chemin que doit suivre une expédition quelconque pour se rendre sur les hauts plateaux dans le pays des Antimerina. La ville occupe la partie occidentale d'une sorte de grande presque île formée, au nord de la baie, par des bras de mer qui s'enfoncent profondément dans l'intérieur des terres, surtout à marée haute, et qui coupent les campagnes, au nord du côté d'Amborivy, à l'est du côté d'Amparehingidro ; ces deux rivières d'eau salée, qui se perdent dans les palétuviers, laissent entre elles un isthme qui va du sud-est au nord-est, et sur lequel serpente la route qui conduit à Tananarive. La ville de Majunga est bâtie au bord de la mer, elle s'étend est et ouest sur une longue plage de sable et de rochers ; la partie occidentale, la plus longue et la plus étendue, est formée entièrement de cases et de paillotes, c'est le quartier de Marofotona ; là habitent principalement les indigènes sakalava et makoa et les Comoriens sujets et protégés français ; en allant vers l'ouest, c'est-à-dire au

centre de la ville, on trouve les maisons en pierres des Indiens, Arabes et Européens ; à l'extrémité orientale, du côté du large, se trouve un autre faubourg indigène nommé Marodoka ; c'est là qu'habitent les pêcheurs sakalava et comoriens, et c'est aussi là que l'on trouve la résidence de France, qui est une maison indienne louée à cet effet.

Par suite des courants violents du Betsiboka, des fortes marées et des coups de vent que l'on observe sur cette côte principalement en février, il se passe à Majunga un phénomène bizarre, qui dans certaines circonstances peut devenir dangereux même pour les habitants. Je veux parler de l'érosion du littoral par les eaux de la mer. Cette érosion, qui se fait plus particulièrement dans certains points, sans que rien puisse le prévoir, est très notable ; en temps ordinaire elle atteint plusieurs mètres par an, une dizaine environ, et dans certaines circonstances, des raz de marée ou des cyclones, par exemple, elle prend tout à coup des proportions véritablement effrayantes. C'est ainsi que, dans deux ans, ce quartier de Marodoka et cette maison de M. Ferrand, où je loge, auront totalement disparu, et que la mer aura gagné en cet endroit plusieurs centaines de mètres. Ces érosions sont dues tout simplement à la couche d'argile assez puissante qui recouvre le terrain calcaire. Cette couche est minée à chaque marée par les lames : dans les gros temps, de nombreux éboulis se produisent, la mer gagne quelques pieds, elle mine de nouveau, et le travail de nivellement se poursuit. Par contre, en même temps que ce travail d'érosion lent, mais continu, se produit à l'entrée de la rade, il se forme dans le fond de la baie de grands dépôts de boue, et la vase gagne peu à peu. Cependant, telle qu'elle est, la rade de Majunga est encore aujourd'hui l'une des plus belles de Madagascar, et sans aucuns travaux, par la nature même des choses, la ville est appelée à devenir le port le plus important de la grande île. Son commerce augmente chaque année, et bien qu'il soit inférieur à celui de Tamatave, il est néanmoins considérable.

Par suite de sa position au milieu des marais, Majunga est un point très malsain de la côte occidentale, la chaleur y est excessive ; c'est, je crois, après Maevatanana, l'endroit le plus chaud de l'île ; la vie matérielle y est aussi un peu plus chère qu'ailleurs ; cela tient à une plus grande rareté des produits ali-

mentaires, dans ce pays très peuplé. On boit de l'eau des puits, qui sont presque tous creusés non loin du rivage ; cette eau malsaine, souvent saumâtre, est toujours désagréable au goût.

Je mets à profit la semaine que je passe à Majunga pour compléter mes notes et faire de nombreuses photographies. Il existe à Marofotona les ruines d'une ancienne mosquée arabe, que l'on dit remonter à trois siècles ; des ruines également musulmanes se trouvent à Ambatolampy, petit village situé au fond de la rade : toutes témoignent de l'état de prospérité et de force dont jouissait le Boëny avant la conquête antimerina. Majunga, comme beaucoup d'autres villes de la côte ouest, a reçu de nombreuses colonies musulmanes, qui ont imprimé aux constructions, aux mœurs et coutumes des habitants un cachet particulier qu'on chercherait en vain, partout ailleurs, à Madagascar.

Le mercredi 30 octobre, je fais mes adieux à M. Ferrand, chargé de la vice-résidence de France, et à M. Garnier, un de nos compatriotes, notable commerçant dans la ville, en les remerciant encore une fois de l'accueil si gracieux qu'ils ont bien voulu me faire, et dans l'après-midi je me mets en route pour Tananarive.

## XV

**La pierre de Radama. – Les tombeaux arabes. – Influence de l’islamisme à Madagascar. – Les *fady* mahométans et les *amboalambo*. – Les sultans et les premiers ministres arabes de la côte ouest. – Les *mokonasy*, *satrana* et *botana*. – Dans les palétuviers. – Les dépôts fluviatiles de la côte ouest. – Alluvions et palétuviers. – Camp retranché d’Ambohitromby. – Maevarano et les moustiques. – Marovoay, la ville et ses habitants. – Chez le capitaine de la douane. – Musique antimerina. – Ambohibary. – La statue d’Androntsy. – Chez la reine de Trabonjy. – Passage de la Betsiboka. – Amparihibe et Maevatanana. – Malatsy. – Fièvre rebelle. – Arrivée sur le plateau central.**

La route de Tananarive part du quartier européen de Majunga, c’est-à-dire de la partie centrale de la ville, puis, contournant quelques huttes indigènes, placées entre la ville européenne et la colline du Rova, elle s’enfonce sous un massif de manguiers, de cotonniers, et de *botona*, qui, au nord de Marofotona, forme un joli bois, promenade des plus agréables à Majunga, où d’ailleurs beaucoup de commerçants européens et indiens ont de petites maisons de campagne nommées dans le pays *bostana*. Après avoir passé sous ces frais ombrages, on entre brusquement dans la brousse, et l’on s’élève un peu pour contourner le versant septentrional de la colline du Rova, et s’éloigner de la rade vers le nord-est. En cet endroit, je rencontre un *fanataovana*, tas de pierres de forme allongée, nommé par les Antimerina *Vatond’Radama*, dont l’origine remonte, dit-on, à l’époque de la conquête du Boeny par ce prince ; plus loin, sur la droite, et entourant les dernières maisons de Marofotona, à l’ombre des grands manguiers et des *botona*, sont construits beaucoup de tombeaux arabes.

J'ai déjà dit quelques mots dans le chapitre précédent de l'influence qu'exercent sur les côtes ouest de Madagascar les Mahométans, Arabes, Zanzibarites, indigènes des Comores. Cette influence qui, selon toute probabilité, a dû être très grande dans les siècles précédents, a été fortement amoindrie par les conquêtes antimerina d'une partie de la côte nord-ouest, et par les postes militaires qu'ils ont créés dans le sud ; mais, à mesure que les Sakalava revendiquent leur indépendance, à mesure que, par la guerre de partisans incessante qu'ils font aux Antimerina, leur ancienne puissance se relève au détriment de ces derniers qui lâchent pied peu à peu, ils font des prosélytes plus nombreux, et l'influence mahométane suit maintenant une marche ascendante, lente mais continue. Pour qui connaît les populations malgaches, ce fait est très logique et s'explique aisément. Chez le Sakalava, la mode est à l'islamisme pour deux raisons principales : la première est purement religieuse ; la seconde est d'ordre plus spécial aux populations madécasses. L'islamisme, religion simple, avec sa logique toute matérielle, j'oserai dire, plaît essentiellement aux noirs. De plus, pour le Malgache, comme elle contient des *fady*, il s'empresse vite de l'adopter. La deuxième raison milite plus puissamment encore en sa faveur. Le Malgache est un noir ordinaire, et, comme tous les gens de cette race, il méprise profondément ceux qui sont plus foncés que lui ou qu'il croit tels, car il aime à se faire à ce sujet de grandes illusions. Le Malgache de la côte ouest est en contact, d'une part avec les Makoa, qu'il traite de « sales nègres », et d'autre part avec les musulmans, qu'il considère comme des *vazaha*, c'est-à-dire que, dans son intellect rudimentaire, il tient pour des êtres d'une essence supérieure à lui – les musulmans ne manquent pas d'encourager une telle pensée – et il cherche, bien entendu, à s'en rapprocher, sinon à les égaler, pour bien marquer surtout la différence qui existe entre eux et les « sales nègres ». Le Malgache se fait donc musulman, s'habille comme les disciples du Prophète ; pour un peu, il ferait croire que sa famille habite la Mecque et qu'il est *charifou* (descendant de Mahomet). C'est surtout à ce mobile orgueilleux qu'obéissent les Malgaches en se faisant musulmans. Ils croient changer de peau. Quoi qu'il en soit, les musulmans étrangers exploitent hardiment ce côté faible du caractère malgache. Ils s'insinuent vite dans leurs bonnes grâces, et les conduisent par



la religion. De là à devenir leurs chefs il n'y a qu'un pas : il est vite franchi. Aussi voit-on sur la côte ouest toutes les reines et les roitelets sakalava qui se partagent cet immense territoire avoir pour ministres, pour hommes dirigeant leurs affaires, des musulmans d'origine étrangère. Quelques pays même, aux environs de la baie de Mahajamba par exemple, ont de véritables sultans comme souverains. Les Ben Ali, les Ben Mohammed, les Ben Abdallah sont donc très fréquents sur la côte ouest, mais vous êtes très étonnés d'apprendre que leurs pères étaient de vulgaires Rakoto, Ranaivo, Rainifringa. Ces Arabes, qui jouissent d'une si haute considération, n'ont le plus souvent d'arabe que le nom qu'ils se donnent. S'il y a parmi eux quelques indigènes de Sour ou de Mascate, la plupart sont tout simplement des Comoriens ou des nègres du Mozambique. Ils parlent du reste tous le souahéli, la langue des Grands Lacs ; excessivement peu connaissent l'arabe, mais le Malgache n'y regarde pas de si près : il a fait comme les Comoriens, qui, eux aussi, voulaient devenir Arabes, alors qu'ils n'étaient que de vulgaires nègres du Mozambique. Maintenant toutes leurs familles habitent la Mecque, Médine ou autres lieux saints. Ils viennent d'Andafy, donc ils sont *vazaha*.

Les tombeaux arabes que nous voyons sur notre droite sont des quadrilatères en maçonnerie, portant aux quatre angles une sorte de petite pyramide peu élevée, au bord intérieur taillé en petites marches égales, au bord extérieur taillé à pic d'aplomb, et au niveau du mur d'enceinte ; je vois également deux vieilles citernes, restes probables d'une ancienne mosquée ou d'une ancienne maison arabe qui se trouvait près de la route.

En somme, en dehors de cette satisfaction très platonique qu'éprouvent les musulmans de Madagascar à se croire des *vazaha*, l'islamisme a peu changé leur manière d'être ; les petits côtés de cette religion les ont immédiatement séduits, c'est vrai ; aussi en ont-ils pris bien vite tous les fady, sauf un cependant, celui concernant les liqueurs fermentées, que peu d'entre eux – suivant en cela l'exemple des Arabes eux-mêmes – observent scrupuleusement. Quant aux préceptes du Coran, aux grandes idées qu'il renferme, cela demeure lettre morte pour l'homme de couleur et pour le Malgache en particulier. Pour lui l'islamisme, comme pour les nègres des Comores, consiste ex-

clusivement à ne pas toucher au chien et au cochon, ces animaux impurs.

Dans tout l'ouest de Madagascar, les Antimerina sont appelés *amboalambo* (« chiens-cochons ») ; cette désignation n'est pas à proprement parler, comme certains voyageurs l'ont dit, un terme de mépris, employé par les vaincus pour désigner leurs vainqueurs. Elle indique tout simplement, dans l'esprit des Sakalava, des gens qui n'observent pas le grand fady de l'islamisme et qui touchent à ces animaux.

Mais nous voilà maintenant loin de la ville, dont les maisons blanches se détachent vigoureusement derrière nous dans le bleu de l'océan. Un rideau de verdure l'entoure, nous venons à peine de le traverser ; à notre gauche s'élève la colline du Rova, dont les contreforts sont encore couverts de beaux manguiers ; à notre droite, un terrain, couvert d'argile rougeâtre, dissimulé à peine sous un maigre gazon, d'où émergent parfois quelques gros bouquets de *mokonasy*, descend en pente douce vers les dernières maisons de Marofotona. Devant nous, c'est la brousse. Les arbres isolés sont rares, les grands *satrana*, les *botana* ont disparu, ce ne sont plus que de chétifs buissons. Le pays est relativement plat ; il y a bien quelques petites ondulations de terrain, mais chacune d'elles a à peu près la même hauteur, et elles sont très rapprochées, ce qui ne permet pas de les distinguer à une certaine distance. Cependant au loin surgissent deux ou trois mamelons, couverts de beaux manguiers, à l'ombre desquels s'élèvent quelques cases : Andrehitra et Amhoaboaka-Kely. Dans le lointain se profilent à l'horizon, à droite les collines de Pahazony, à gauche au contraire une immense plaine de verdure qui s'étend à perte de vue : c'est l'embouchure de la Betsiboka avec ses forêts de palétuviers. Le chemin est pénible pour les hommes, qui se blessent douloureusement les pieds aux roches calcaires coupantes encombrant le sentier ; la chaleur est très forte.

Cette route de Tananarive ne va pas vers le nord-ouest comme je le croyais, pour suivre la ligue des hauteurs que j'avais longées en venant d'Antanantafy, et qui constitue cette espèce d'isthme qui réunit Majunga au pays voisin. La route de Tananarive ne fait pas un si grand détour, elle s'avance directement vers le nord-est, et passe dans les palétuviers. À marée basse, cela est parfait, et l'on marche avec facilité sur ce sable mêlé de

vase et durci par le soleil ; mais à marée haute, avec de l'eau jusqu'au ventre, on patauge péniblement dans une boue infecte.

Au sortir des palétuviers, nous reprenons notre route dans la brousse, et nous arrivons bientôt à Amparehingidro.

C'est un village d'une douzaine de cases ; j'y remarque dans les alentours plusieurs petits lacs et étangs d'une formation analogue à celle que j'avais observée près d'Antanantafy. Ces réservoirs d'eau douce sont très précieux pour les habitants, car il n'y a pas de sources dans la région, et leur voisinage permet aux indigènes de se livrer à quelques cultures maraîchères, qui leur ont été enseignées par les Européens de Majunga.

Le jeudi 31 octobre, nous marchons dans un pays relativement boisé ; c'est encore la brousse, mais la végétation est plus active et les incendies qu'allument constamment les indigènes ont respecté un plus grand nombre d'arbres. Nous sommes toujours en terrain secondaire, et je ramasse sur mon chemin un grand nombre de petites pierres calcaires, semblables à des bâtonnets.

Vers dix heures, nous arrivons à Ambohitromby, grand camp retranché, construit pendant la dernière guerre.

En quittant Ambohitromby, nous marchons plus au sud, et à notre droite nous voyons bien maintenant le fond de la baie de Majunga et les maisons blanches de la ville, l'embouchure de la Betsiboka, plusieurs des bras qui la constituent, les îles et surtout la belle venue des palétuviers qui recouvrent toute cette vallée. Ambohitromby, établi sur une hauteur dominant la route et toute la vallée, est une bonne position stratégique. Malheureusement la place manque d'eau, et l'on est obligé de l'aller chercher à une assez grande distance. Ce défaut est d'ailleurs commun à tous les forts et postes militaires antimerina, qui, édifiés sur les sommets, sont assez éloignés des sources qui les alimentent. Le soir, j'allai coucher à Maevarano, village situé sur les bords de la Betsiboka. De ce village, je comptais arriver en un jour de marche à Marovoay ; j'avais choisi cette route par terre, pour me rendre compte du pays et pour les besoins de ma mission : généralement les voyageurs qui montent à Tananarive vont à Marovoay par le fleuve Betsiboka ; la traversée en pirogue ou en boutre est assez courte, et le voyage beaucoup moins pénible.

Il faut neuf heures trente minutes de marche pour aller de Majunga à Maevarano. Pendant tout ce temps la contrée reste sensiblement la même : ce n'est pas une plaine à proprement parler, mais c'est un terrain relativement plat. Quelques coteaux et monticules peu élevés y forment de longues ondulations à pentes douces ; une ligne de collines de 150 à 200 mètres de hauteur limite l'horizon dans le nord-est ; dans le sud-ouest, au contraire, le plateau s'abaisse insensiblement, pour aller se perdre dans la vallée de la Betsiboka. Néanmoins, partout la vue s'étend à une assez grande distance, et le chemin suit toujours un terrain découvert. La végétation de cette région est représentée par des arbres isolés, des buissons çà et là, et surtout par des lataniers épineux qui croissent partout ; il n'y a pas de taillis, si ce n'est près de la Betsiboka, à 2 ou 3 kilomètres de la route, où les palétuviers forment une véritable forêt.

Maevarano, où nous passons la nuit, est une agglomération de quarante cases environ, entourée d'une enceinte de troncs d'arbres. Ce village, qui est à une altitude de 20 mètres, est peu éloigné de l'estuaire du Betsiboka ; avant d'arriver à Maevarano, on traverse une petite rivière, premier affluent de droite de la Betsiboka. Cette rivière était desséchée à cette époque de l'année, et pendant la saison des pluies elle se traverse à gué, avec la plus grande facilité.

Le vendredi 1<sup>er</sup> novembre, une étape va nous conduire à Marovoay ; on compte sept heures de marche de Maevarano à Marovoay ; la contrée est semblable à celle que j'avais traversée les jours précédents, moins accidentée encore ; c'est une grande plaine à peine ondulée par de petits mamelons ; le sol est très caillouteux, c'est toujours la brousse comme végétation. Les lataniers y sont en grand nombre, et à côté du grand satrana, au tronc uni et élevé, poussent des touffes de petits satrana épineux, qu'on distingue facilement de loin de la première espèce, d'abord par leur plus petite taille, et ensuite parce que leurs troncs rugueux, toujours penchés, ne s'élèvent jamais verticalement comme celui du grand latanier. À 12 kilomètres dans le nord de Marovoay, et après avoir dépassé le village antimerina de Miadana, nous arrivons sur les bords de la rivière Andranolava, qu'il nous faut traverser pour continuer notre route. Le passage est long, car pour toute ma caravane nous n'avons qu'une petite pirogue qu'un pêcheur de crabes a bien voulu

nous louer. L'Andranolava roule des eaux jaunâtres, il n'a qu'un très faible courant : la marée monte encore, les berges d'argile rouge détremées par les changements quotidiens du niveau de l'eau sont pénibles à franchir, et l'on enfonce profondément dans cette bouillie rougeâtre. De l'autre côté de l'Andranolava, nous marchons quelque temps dans la même contrée qu'auparavant, faisant route sur un massif de manguiers, dont la verdure annonce au loin les premières maisons de Marovoay. Vers 2 heures, nous entrons dans la ville.

Marovoay est une des grandes agglomérations de la côte ouest ; elle est sensiblement aussi peuplée que Majunga, et compte 4 000 habitants environ. La ville est orientée sud-est-nord-ouest et les maisons se disposent à peu près symétriquement de chaque côté d'une longue avenue qui s'étend dans cette direction. Les habitations de la ville sont, comme à Majunga, d'ordre très composite ; il y a des maisons en pierres, construites et habitées par les Indiens et les Arabes, gros négociants du pays, puis des maisons en torchis et en terre occupées par les Antimerina, enfin des cases en roseaux où se logent la population sakalava et les esclaves malgaches et africains, qui sont ici en assez grand nombre. Une petite rivière, qui porte le même nom que la ville, passe au sud de Marovoay ; ce cours d'eau n'est pas très large, mais il est profond et permet, en tous temps, aux boutres et aux embarcations de remonter jusqu'à Marovoay. Aux deux extrémités de la ville, surtout du côté ouest, par où nous sommes arrivés, s'élèvent de beaux manguiers. Ces arbres magnifiques donnent à la ville un cachet tout particulier. Parallèlement à la rivière, et du côté du nord, s'élèvent deux ou trois collines aux flancs assez escarpés ; sur leur sommet, les Antimerina ont édifié leurs postes militaires.

Le commerce de Marovoay n'offre rien de particulier à signaler. Les principaux négociants de Majunga, Européens et gens de couleur, y ont presque tous des comptoirs ; ils y vendent leurs produits et retirent ceux de la région. Dans ces terres basses de la Betsiboka, la plaine est couverte tous les ans par des alluvions fertiles qu'amènent les grandes eaux, il y a de nombreuses rizières. Marovoay est un peu le centre de cette production, et chaque année, au moment de la récolte, on y achète beaucoup de riz non décortiqué. En cet état ce produit se conserve bien et peut supporter de grands voyages. On en

amène de grandes quantités à Majunga, et de là on envoie ce riz aux Comores, à Mayotte et sur les côtes d'Afrique. L'industrie de Marovoay est exclusivement entre les mains de quelques Indiens, qui fabriquent de la poterie de mauvaise qualité avec de l'argile rouge des environs. Ces cruches, ces *sadjoa*, comme les appellent les indigènes, leur servent dans les cases à conserver l'eau douce de consommation journalière. Je suis logé dans la maison du capitaine de la douane, un Antimerina de type presque pur. C'est lui qui reçoit les étrangers. Sa maison en torchis est très confortable. Qu'on en juge : du papier peint tapisse toutes les pièces, des plafonds en toile sont tendus, des rideaux accrochés aux fenêtres, des couverts, de la porcelaine, une table. Pour un explorateur, c'est un palais.

Le gouverneur de Marovoay possède un orchestre composé de huit exécutants, qui nous régale d'un concert. Le samedi 2 novembre, je quitte la ville au lever du jour, en prenant vers l'est la grande avenue. Quelques minutes après, nous nous arrêtons sur les bords de la rivière de Marovoay, en face du village d'Ambohibary. Cette rivière, encaissée, mais très profonde, ne peut se traverser qu'en pirogue. À marée haute cette traversée est déjà pénible, mais à marée basse elle est hérissée de difficultés, lorsque les eaux se sont retirées et ont mis à découvert sur une assez grande largeur les deux rives boueuses d'argile dans lesquelles il nous faut patauger, pour aller de la terre ferme à nos pirogues. De l'autre côté du Marovoay s'étend la grande plaine d'Ambohibary, transformée tout entière en rizières par les indigènes. Au moment des pluies c'est un passage très difficile ; on ne peut suivre les levées de terre qui séparent les rizières et qui ont presque partout été enlevées par les grandes eaux. Il faut donc patauger dans une boue infecte, dans laquelle on enfonce jusqu'au ventre. À l'époque où nous nous trouvons, ces difficultés ont disparu, mais elles ont été remplacées par d'autres, non moins pénibles à vaincre. De nombreuses flaques d'eau restent encore dans les rizières, ce qui nous oblige à de grands détours. De plus, le terrain découvert d'où les eaux se sont écoulées a été desséché par un soleil torride, et de grandes crevasses sinueuses se sont formées dans tous les sens ; nous ne pouvons les enjamber qu'avec les plus grandes difficultés, car elles sont profondes, et leurs bords taillés à pic cèdent à la moindre pression ; cette plaine doit s'étendre très loin à l'est et à

l'ouest, mais les limites nous en sont cachées par des fourrés de *bararata*. Devant nous, un rideau sombre de verdure la limite vers le sud-est ; nous sommes bientôt à la limite de ce petit bois, qui semble s'étendre assez loin vers le nord et le sud, et qui constitue la petite zone forestière de cette partie de la côte. Ce ne sont pas de hautes futaies, c'est plutôt un taillis, où la marche est difficile, et le chemin est coupé à chaque instant par les lianes et les plantes grimpantes qui s'accrochent ou qui pendent aux arbres dont la route est bordée. Aussi, pour pouvoir marcher avec plus de facilité, empruntons-nous le lit desséché d'un ruisseau qui court parallèlement à notre route. Vers 11 heures nous arrivons à Androntsy.

C'est un village sakalava de 15 cases. Il est très pauvre. On y trouve un carré formé par une enceinte de forts pieux en bois, qui renferme le tombeau d'une ancienne reine du pays. Je demande son nom. Il est *fady* de me le dire.

Dans la case où sont mes appartements, si j'ose m'exprimer ainsi, est une statuette en bois grossièrement sculptée et habillée à la mode indigène ; elle représente l'ancienne reine, et est l'objet d'une vénération toute spéciale des habitants du pays. Ces figures grossières, images d'un bon ou d'un mauvais génie, ou encore d'un défunt, ne sont pas communes à Madagascar : c'est la première fois que j'en voyais ici, et je n'en ai plus revu que dans certaines tribus du sud, chez les Antanosy en particulier.

Dans l'enceinte palissadée qui contient le tombeau de l'ancienne reine il y a beaucoup d'autres tombes, qui ont la forme de pyramides quadrangulaires. Mais ces pyramides, au lieu d'être constituées, comme chez les Betsimisaraka, par de petites baguettes de bois mises les unes à côté des autres, sont édifiées chez les Sakalava avec de forts madriers. Il existe autour du village et dans la forêt qui l'entourne d'autres types de sépultures sakalava ; ce sont des parallélépipèdes rectangles, sur quelques-uns desquels (pour les gens de marque probablement) on a plaqué de petites dalles de granit ; sur d'autres (pour des gens de condition inférieure) on s'est contenté de disposer tout simplement un lit de cailloux de quartz. Quoi qu'il en soit, on voit s'élever à une des extrémités de ces tombeaux, le plus souvent tournée vers l'est, une grosse pierre qui indique l'emplacement de la tête du mort. Nous passons l'après-midi au

village ; la chaleur est tellement forte qu'il nous serait impossible de traverser pendant 7 heures la grande plaine aride qui nous sépare de Befotaka. Vers 6 heures, au lever de la lune, nous quittons Androntsy ; nous marchons pendant une heure pour sortir du bois, puis, pendant longtemps, dans une grande plaine couverte de *vero*, d'où émergent çà et là de petits bouquets de lataniers nains. À minuit, nous arrivons à Befotaka.

L'accès de ce misérable hameau de cinq ou six cases est difficile, périlleux même ; il nous faut traverser, sur une longue branche d'arbre, une rivière de boue encaissée entre deux parois rocheuses taillées à pic. Au milieu de la nuit, ce n'est que par des prodiges d'équilibre que nous pouvons franchir heureusement ce passage difficile. Le lendemain, une petite étape me conduit à Ambato. À peu de distance de Befotaka, je me suis arrêté au village sakalava de Trabonjy, où je n'ai pu résister aux sollicitations pressantes de la reine, qui veut absolument me faire entrer dans sa case royale ; c'est une bonne vieille ; un Islam, investi des hautes fonctions de premier ministre, l'assiste dans l'art si difficile de gouverner les peuples. Dans l'est-nord-ouest de Trabonjy, les Antimerina ont édifié le poste militaire de Mahatombo, qui continue la série de ceux qui sont échelonnés de Majunga à Mevatanana.

De Trabonjy, deux heures de marche nous conduisent à Ambato. C'est un village important de la région ; il est habité en majeure partie par des Antimerina. On y trouve aussi, comme d'ailleurs dans toute cette région, quelques familles antakara et des Antalaotra, métis de Sakalava et d'Indiens et de Sakalava et d'Arabes.

Le lundi 4 novembre, nous traversons, à quelques minutes de marche d'Ambato, la rivière Ikamoro, dont le confluent avec la Betsiboka est à 1 kilomètre à l'est du gué ; puis nous continuons notre route le long des rives de la Betsiboka. Ici son cours est parsemé d'îlots et de bancs de sable. Dans la soirée, nous arrivons à Bepako, misérable hameau de six ou sept cases.

Le mardi 5 novembre, nous continuons dans la brousse, et à 9 heures nous arrivons à un gué de la Betsiboka. Nous devons atterrir de l'autre côté, dans une île formée par deux bras du fleuve. Dans cette île, en haut d'un gros mamelon que nous voyons d'ici, est le village d'Amparihibe. La traversée de ce bras de la Betsiboka se fait sans incidents dans de larges pirogues, et



de l'autre côté du fleuve, après avoir traversé un grand fourré de *bararata*, nous montons à Amparihibe.

C'est, comme Ambato, un gros village antimerina, où il n'y a que fort peu de Sakalava : ceux-ci ont quitté en masse cette contrée, par crainte des corvées.

Le lendemain, une petite étape nous conduit à Mevatanana ; au sortir d'Amparihibe, nous avons traversé le deuxième bras de la Betsiboka. La contrée a une végétation beaucoup plus pauvre, les arbres sont plus rares. On voit que nous sommes sur les confins de la région des brousses, et bientôt, lorsque nous aurons quitté les pays sakalava, nous serons en pays antimerina, dans la zone dénudée. Aux environs de Mevatanana, le pays est très accidenté, les pointements rocheux s'observent fréquemment. Dans les éboulis d'argile on remarque des filons de quartz, entre des couches de schistes cristallins. Le village de Mevatanana est le plus important de ceux que l'on rencontre en allant de Marovoay à Tananarive. Le gouverneur de la ville, Ramanbazafy, me loge dans une maison convenable. Ramanbazafy, en même temps qu'il commande à Mevatanana, est le gouverneur de toute la contrée. Dans les entretiens que j'eus avec lui, il me parut être un homme fort intelligent ; malheureusement, les lourdes corvées qu'il impose à ses administrés n'ont pas rendu son nom bien populaire dans le Boeny ; il est craint mais détesté dans toute la contrée, aussi bien par les Antimerina que par les Sakalava.

Mevatanana est bâti sur une hauteur, colline escarpée par les ravinements de l'argile rouge dont elle est formée, à pic de tous les côtés, surtout du côté de l'ouest. On entre dans la ville par deux passages, où sont construites deux portes grossières ; il est assez difficile de pénétrer dans Mevatanana sans passer par ces deux portes, tant par suite des fortifications, haies de cactus, palissades que l'on a édifiées, et des fossés que l'on a creusés, qu'à cause des ravins formés naturellement dans l'argile tout autour de la ville. Ces ravins ont d'ailleurs une grande profondeur. Le village compte environ 1 500 habitants ; on remarque une rue principale, est et ouest, bordée de cases, dont quelques-unes sont en terre ou en briques crues ; celles-ci, plus confortables, abritent ou des Antimerina commerçants ou quelques Indiens qui sont venus s'établir ici pour acheter des produits

(cuirs, caoutchouc et rofia) et vendre leurs marchandises (cotonnades, armes, quincaillerie).

Depuis Majunga jusqu'à Mevatanana, le chemin est très beau et suit un terrain plat. En effet, Mevatanana, qui est situé à une distance considérable de Majunga, n'est qu'à 170 mètres d'altitude ; c'est dire que la pente est insensible. Malheureusement le village, qui se trouve non loin de la Betsiboka, est en ce pays découvert un des points les plus chauds et les plus malsains de Madagascar. J'en devais faire moi-même la triste expérience ; j'y contractai, en effet, les germes de la *malaria*, et si jusqu'alors j'avais pu, plus heureusement que mes compagnons, échapper aux fièvres de Madagascar, cette première atteinte devait me frapper plus profondément. Mes porteurs, suivant l'usage, avaient voulu s'arrêter un jour ou deux à Mevatanana, où ils rencontraient un grand nombre de leurs compagnons. J'eus beaucoup de peine à les en dissuader, j'avais de violents accès fébriles, qui me faisaient désirer ardemment d'arriver à Tananarive, terme de ce voyage.

Le jeudi 7 novembre, nous continuons notre route, longeant le fleuve sur la rive droite ; mais ce grand cours d'eau n'est plus la Betsiboka, c'est son grand affluent de gauche l'Ikopa, dont nous avons dépassé le confluent après Amparihibe. La contrée est très rocheuse, et, comme dans les environs de Mevatanana, la végétation est très peu active. Vers 10 heures nous sommes à Tsarasaotra. Ce village, qui compte 35 cases environ, est bâti comme d'habitude sur une hauteur. Nous avons laissé Ambodiroka à l'ouest ; l'Ikopa, distant de nous d'environ 1 kilomètre, n'est plus navigable, ni même flottable : son lit est obstrué de gros rochers, sur lesquels les eaux se brisent en tourbillons d'écume.

Le vendredi 8 novembre, nous nous mettons en route sous la pluie : c'est la première que nous ressentons depuis que nous avons quitté les forêts de l'est ; mais nous nous rapprochons du plateau central, où la saison des pluies commence en novembre. Nous suivons l'Ikopa, et nous passons en vue des îles de Nosy-Fito, le barrage important le plus bas de cette grande rivière. Puis, ayant d'arriver au village de Mandimbody, nous traversons deux affluents de l'Ikopa, l'un l'Andranokély, l'autre le Mandimbody. Enfin à midi nous arrivions à Ampasiry, gros village

fortifié, entouré de plantations de cactus, de fossés et de palissades.

Le samedi 9 novembre, après avoir traversé au sortir du village la petite rivière d'Ampasiry, nous suivons la vallée du Marokolohy, et nous nous arrêtons à un village du même nom. Dans la soirée, continuant notre étape, nous gagnons Malatsy. Ce village a des fortifications très complètes, et l'on n'y peut pénétrer qu'après avoir franchi quatre portes successives. À Malatsy, les fièvres dont j'éprouvais de violents accès depuis quelques jours redoublèrent encore d'intensité, je ne pouvais me mouvoir que très difficilement, et je dois rendre hommage aux bons soins que me prodiguèrent mes porteurs dans cette pénible occurrence. Pendant les jours qui suivirent, il me fut presque impossible de continuer mes observations, et je dus m'en remettre complètement à mes hommes pour continuer mon voyage jusqu'à Tananarive. À Malatsy on retrouve les maisons en terre des Antimerina ; le lendemain, ce sont les pierres levées, toute végétation a disparu. Nous sommes en pays hova dans la zone dénudée. La partie la plus intéressante de ce voyage dans le nord et l'ouest est terminée.

## XVI

**Malatsy. – Le mont Andriba. – Alakamisy. – Un enterrement sakalava. – Manifestation de la volonté du mort. – Tombeaux des Sakalava. – *Fanataovana* sakalava. – Ampotoka. – Kinajy. – Arrivée sur le plateau central. – Retour à Tananarive. – Préparatifs du *fandroana*. – Course de bœufs à Andohalo. – Le bain de la reine. – Au palais, la cérémonie. – Le *jaka*. – Salve d'artillerie. – Aspersions saintes. – Les visites. – Musique et jeux antimerina. – Le *fanorona*. – Préparatifs de départ pour le sud. – Nous quittons Tananarive. – En route pour Fianarantsoa.**

Le dimanche 10 novembre, je quitte Malatsy, porté en filanzana. La fièvre ne m'a pas quitté, et, malgré la grande consommation de quinine que je fais, les accès semblent augmenter d'intensité. En sortant de Malatsy, nous traversons le Kamolandy, affluent de droite de l'Ikopa. Beaucoup de ruisseaux barrent la route. Cette zone dénudée est d'ailleurs très riche en eaux vives, comme il est de règle dans tous les pays granitiques.

Le sentier que nous suivons passe à 800 mètres au nord du mont Andriba. Près du premier contrefort méridional de ce mont sont groupés quatre villages, pauvres aujourd'hui, mais très peuplés autrefois. Ce sont : Antsahamena, 8 cases ; Alakamisy, 12 cases ; Maroharona, 20 cases. Le village d'Alakamisy était autrefois le siège d'un marché très important ; c'était le rendez-vous des caravanes de porteurs venant, les uns de Tananarive, les autres de Majunga. Depuis quelques années Alakamisy a subi le sort de tous les autres villages du Boeny : il s'est dépeuplé peu à peu. La crainte de lourdes corvées en est la seule raison. Quelques personnes font entrer aussi en ligne de compte les brigands, qui rendent très peu sûres les routes par lesquelles on pouvait y amener des marchandises ; mais il ne faut pas ou-

blier que l'existence même de ces *fahavalos* n'est qu'une conséquence immédiate des lourdes corvées qui pèsent sur le peuple, surtout dans ces régions. Au sud d'Alakamisy et de Maroharona, nous traversons le Mamokomita, dont nous suivons pendant quelque temps la profonde vallée. Là, ma caravane est arrêtée par le convoi d'un mort sakalava, que l'on porte dans le nord. Le corps du défunt, roulé dans des nattes épaisses, elles-mêmes recouvertes de *lambas* de soie, est porté sur une sorte de civière par huit vigoureux gaillards. Ces gens, qui viennent de fort loin, du sud du Menavava, sur la rive gauche de l'Ikopa, semblent supporter vaillamment les longues marches qu'ils viennent de faire. Ils crient et gesticulent ; de temps en temps, ils reviennent sur leurs pas, puis se dirigent tantôt à droite, tantôt à gauche du sentier. Je les crois ivres, il n'en est rien. C'est encore une coutume sakalava qui va m'expliquer leurs allures étranges. En effet, dès qu'un Sakalava a rendu le dernier soupir, on procède immédiatement à son ensevelissement et à sa toilette mortuaire ; puis on le conduit provisoirement quelque part, dans la maison de ses proches ou généralement dans la sienne ; l'enterrement proprement dit n'aura lieu que beaucoup plus tard. Quoi qu'il en soit, dans ce premier transport du défunt, les porteurs du cadavre prétendent que le mort les dirige vers l'endroit où il veut aller, par les petits coups qu'il leur donne. En frappant ou en retenant tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, il leur montre la direction qu'ils doivent suivre. Les porteurs de ce Sakalava obéissaient donc aux indications que leur donnait leur mort ; mais je pense que ces indications devaient être fort contradictoires, car, chacun prétendant les entendre, ils entraînaient la civière tantôt à droite, tantôt à gauche, s'élançaient en avant pour revenir immédiatement sur leurs pas. Dans ces conditions, ils faisaient fort peu de chemin en ligne droite. On m'a raconté que, dans un cas semblable, où l'on avait transporté dans une civière mortuaire un Sakalava qui n'avait pas encore expiré, les porteurs, sentant les chocs produits par le moribond qui se débattait dans les nattes qui l'enserraient, avaient cru tout simplement à ces indications posthumes ; au lieu de transporter le corps vers le nord, comme ils en avaient l'intention, ils l'avaient ramené à son point de départ, et avaient même continué vers le sud, parce qu'ils avaient senti encore quelques mouvements ; ils avaient marché sans cesse, sans trêve ni repos, tant

que le prétendu mort avait semblé s'agiter. Lorsque enfin, étouffé sous ses lambas, il eut, vraiment cette fois, rendu le dernier soupir, les porteurs s'arrêtèrent exténués. Le mort, ou celui qu'ils avaient cru tel, les avait conduits, pensaient-ils, au lieu qu'il avait choisi pour sa sépulture ; ils l'avaient donc enterré là, et s'en étaient revenus dans leur village.

Les tombeaux sakalava du Boeny ne sont pas, comme chez les Antimerina, des caveaux de famille : ils en creusent généralement un pour chaque individu. C'est un simple trou en forme de rectangle allongé ; il n'est pas très profond, 1 mètre environ. Au fond, on couche le corps, la tête tournée du côté de l'orient, puis on comble la fosse. À la surface du sol s'élève un tertre peu élevé, pyramide quadrangulaire de terre argileuse sur laquelle on plaque quelques pierres plates, en ayant soin d'en réserver la plus grande pour l'élever à l'est du tertre du côté de la tête ; souvent les parents du mort, en venant visiter son tombeau, déposent sur ce tertre de petits cailloux de quartz.

Ainsi chez les Sakalava nous retrouvons quelques traces de cette espèce de culte de la pierre si répandu chez les Antimerina. Les Sakalava n'ont, il est vrai, ni pierres levées, ni *fanataovana* ; mais ils ont quelque chose d'analogue à ces tas de pierres que les voyageurs forment peu à peu sur les bords des routes fréquentées. Lorsque l'un d'entre eux voyage sur une route, ou qu'il suit un sentier, souvent, pour que son voyage soit heureux, il ramasse un caillou, une petite pierre, et la place à l'intersection de deux branches du buisson voisin. Dans tout le Boeny, notamment dans les environs de Majunga, j'ai fréquemment observé ces pierres placées dans les branches des buissons qui bordent les sentiers. Souvent aussi le Sakalava agit autrement : sur un gros rocher qui se trouve à proximité d'une route quelquefois suivie, il place une grande quantité de petits cailloux, puis il plante verticalement au milieu d'eux un bâtonnet, à l'extrémité supérieure duquel flotte un bout de chiffon. Ces sortes de petits drapeaux minuscules sont souvent plantés sur les tombes fraîchement ouvertes.

Au sud du Mamokomita, le pays devient très montagneux. La route est assez difficile, mais, comparée à celle de Tamatave, elle est encore très belle. Nous suivons de profondes vallées où une argile rouge détrempée forme de nombreuses fondrières. Enfin, après avoir traversé le Maharivana, affluent de gauche du

Firingalava, nous arrivons à Ampotoka. C'est un village antimerina fortifié comme Malatsy ; toutes les cases sont en terre, il n'y en a plus une seule en rofia, lequel d'ailleurs est inconnu dans la contrée. Quelques huttes cependant sont encore faites en roseaux, en *bararata* ; sur ces claies de roseaux on a plaqué un mélange d'argile rouge et de bouse de vache.

Le lundi 11 novembre, nous suivons au sortir d'Ampotoka, jusqu'au village abandonné d'Ambohinaorina, la vallée du Firingalava. Dans le fond de cette vallée je retrouve un végétal avec lequel j'avais fait une trop longue connaissance dans la région des défrichements de la côte est, je veux parler du *longoza* (*Amomum angustifolium*). Dans cette région, le quartz a totalement disparu, et je retrouve à chaque instant les pointements rocheux de gneiss, de granit et de roches porphyroïdes qui caractérisent si bien la zone dénudée de Madagascar. Enfin, à 11 heures, nous passons en face du village de Kiangara et nous arrivons à Kinajy, après avoir traversé à gué une dernière rivière, la Manankazo, affluent de gauche de l'Ikopa. Kinajy est un assez gros village, fortifié comme Ampotoka. Depuis Malatsy, c'est-à-dire depuis deux jours, nous montons les derniers échelons qui conduisent au plateau central. À Kinajy nous sommes arrivés au niveau de ce plateau, par 1 080 mètres d'altitude. J'avais presque épuisé ma provision de quinine, et la fièvre ne cessait pas ; au contraire, les accès devenaient plus violents, tous les mouvements volontaires, la marche en particulier, me faisaient cruellement souffrir, il m'était presque impossible de me mouvoir. Je ne regrettais d'ailleurs que médiocrement de ne pas pouvoir me livrer à mes observations habituelles, dans cette contrée du plateau central, si bien décrite par le Père Roblet, en sa grande carte de Madagascar. Il me fallut trois journées de marche de Kinajy pour arriver à Tananarive. Ce voyage, qui ne présente d'ailleurs aucune difficulté, n'offre également rien qui vaille la peine d'être raconté.

À mon arrivée à Tananarive, je retrouvai mon ami Maistre, qui était revenu dans la capitale, et occupait, non pas notre ancienne maison d'Ambohitsorohitra, mais un nouveau logement qu'il avait trouvé dans la ville haute, dans le quartier d'Ambodinandoala ; nous avons donc quitté notre ancien propriétaire, Rainimanambé, pour un médecin hova, nommé Rainiketabao, dont le père, parti pour le sud, était gouverneur de

Fianarantsoa. Maistre, après m'avoir quitté à Mananara, était arrivé à Tamatave, après une navigation longue et difficile, sur la goélette *Dorade*. Néanmoins ce séjour forcé en mer lui avait fait quelque bien, et peu de jours après son arrivée à Tamatave il n'avait pas tardé à se remettre des fatigues éprouvées. Mon compagnon, au lieu de revenir directement à Tananarive pour prendre quelque repos en m'attendant, comme je le lui avais conseillé d'ailleurs en le voyant si malade avant son départ de Mananara, avait voulu revenir à la capitale par un chemin nouveau, en explorant le nord de la vallée du Mangoro, dont j'ai parlé au chapitre IX. Il me faut encore une fois – et je le fais avec grand plaisir – rendre hommage au courage et à la bonne volonté de mon compagnon, qui, guéri à peine de fièvres graves, revint à la capitale en explorant le lac Alaotra et le pays des Antsihanaka.

Parfaitement installé à Tananarive, et au milieu de mes compatriotes que je remercie à nouveau de leurs bons soins, j'eus vite recouvré la santé, mes douleurs cessèrent, et les accès de fièvre disparurent peu à peu. Au bout de deux mois, j'étais tout à fait rétabli et prêt à recommencer mes explorations, qui devaient porter cette fois dans le sud. Néanmoins il me fallait attendre la fin de la saison des pluies, et je ne pouvais partir qu'aux premiers beaux jours, vers la fin du mois de mars. Ce séjour forcé à Tananarive ne fut pas perdu : en même temps que je rétablissais ma santé, fortement compromise dans les voyages précédents, je complétais mes notes et mes observations sur ce peuple antimerina dont j'habitais la capitale.

La maison de Rainiketabao était beaucoup plus spacieuse et plus confortable que celle que nous avait louée autrefois Rainimanambé. Notre demeure, construite en briques crues, avait un certain cachet ; elle était en bordure de la rue principale de Tananarive, en haut de la montée d'Imarivolanitra, non loin de l'église des Jésuites. Cette rue est très passagère, et de notre véranda nous jouissions d'un coup d'œil fort animé. Rainiketabao, qui venait d'achever sa maison, avait, peu de jours avant notre arrivée, célébré le *fitokantrano*. Cette fête antimerina est une cérémonie privée, destinée à célébrer en famille l'achèvement d'une nouvelle demeure, à appeler sur elle les bons esprits et à en chasser les mauvais qui pourraient par les maléfices et les sorts nuire aux habitants. Comme dans toute cérémonie mal-



gache, on avait tué beaucoup de bœufs, chanté et festoyé pas mal ; on avait même appelé le sorcier.

À la fin du mois (22 novembre) eut lieu à Tananarive la fête du *fandroana*. Cette fête, célébrée en grande pompe dans la capitale, est la plus importante des Antimerina ; c'est leur fête nationale. Le *fandroana*, fête du Bain de la reine, qu'on pourrait appeler plus exactement « fête des Bœufs », a une origine assez difficile à trouver. Certains auteurs en font le premier jour de l'année malgache, ce qui n'est pas exact. Mais cette fête, que j'ai vue revenir pendant quatre ans le 22 novembre de notre calendrier, semble correspondre à une date mémorable dans la vie du souverain régnant. Quoiqu'il en soit, cette année (1889), la fête du Bain doit être célébrée le 22 novembre, le onzième jour du mois d'Adimizana, septième mois de l'année malgache. Un mois auparavant, un décret du souverain des Antimerina fixe la date dans toute la province et dans tous les postes antimerina de l'île ; par ce même décret il est défendu, pendant les cinq jours qui suivent ou qui précèdent le *fandroana*, de mettre à mort aucun quadrupède ; de plus, il est enjoint aux parents brouillés, aux époux séparés, de se réconcilier au moins pendant les jours de fête. Ces ordonnances sont assez strictement observées ; et il est curieux de voir à cette occasion les épouses divorcées, qui sont si nombreuses à Madagascar, venir retrouver leurs anciens maris. Lorsque le décret est promulgué, on doit payer au souverain un petit tribut d'allégeance, offrande minime, dans laquelle les admirateurs des Antimerina ont voulu voir une cote personnelle. Une quinzaine de jours avant le *fandroana* et même plus longtemps, si cela est nécessaire à la politique du premier ministre, toutes les affaires sont suspendues.

Après la fête il y aura de nouvelles vacances aussi longues que les premières, ce qui fera une quarantaine de jours de gagnés à la politique de temporisation des Antimerina.

Pendant les jours qui précèdent la cérémonie, la reine, le premier ministre et les principaux officiers du palais s'occupent à faire des largesses au peuple et aux modestes fonctionnaires ; ils se servent pour cela des produits des douanes, et surtout de ceux qui ont été payés en nature ; puis les cadeaux des bœufs commencent : on en envoie un, deux ou trois selon l'importance du destinataire, on en fait tuer un grand nombre, dont on donne des morceaux à tous ceux que l'on connaît. C'est une véritable

orgie. Dans la ville on ne rencontre que des esclaves et des domestiques chargés de quartiers de bœuf, qu'ils vont porter dans toutes les directions. Des visites ont lieu, les familles vont se voir, pour se souhaiter réciproquement toute sorte de prospérité jusqu'au fandroana prochain. Dans ces visites, on échange quelques présents, généralement un petit morceau d'argent, comme signe de l'amitié qui unit visiteur et visités. Les parents éloignés et les protégés des personnes influentes n'ont garde de manquer à cette coutume et apportent toujours un petit présent qui les rappelle annuellement au bon souvenir d'un protecteur influent. Enfin les esclaves et les serviteurs des riches habitants de Tananarive rallient ce jour-là autant que possible la capitale, pour offrir un cadeau quelconque à leur maître et faire ainsi acte de soumission : c'est la coutume.

Les habitants se préparent aussi activement à la fête. Pour la célébrer dignement, ils approprient leurs maisons, ils soignent leur toilette, et préparent leurs plus brillants costumes nationaux. Enfin, le 21 novembre arrive ; après le coucher du soleil, les enfants et les jeunes gens sortent et se répandent dans les rues, ils courent même sur les chemins et dans les rizières qui environnent la ville, en portant un bambou à l'extrémité duquel est fixée une torche allumée : ils l'agitent en criant et en appelant les bénédictions du ciel sur la nouvelle période annuelle qui va commencer.

De la véranda de la maison de Rainiketabao, j'assiste à ce spectacle, qui est vraiment fort joli. La nuit s'est faite et l'on voit partout où la vue peut s'étendre, dans les quartiers bas de la ville, que je domine de très haut, dans les rizières, dans les villages voisins, échelonnés sur les hautes collines qui environnent la capitale, tous ces feux agités par mille mains, ces lueurs qui naissent, jettent un grand éclat, puis disparaissent ; il en est de même dans toute l'étendue de l'Imerina, où l'on voit fort loin ces petits points brillants percer la brume du soir.

Le Malgache, si soucieux du culte des morts, n'a pas voulu célébrer une grande fête sans rendre hommage aux défunts, craints autant que vénérés. La matinée du 22 leur est consacrée ; on les invoque dans chaque case, souvent même on porte un petit présent sur leurs tombes. Pour se préparer dignement à célébrer le fandroana, tout le monde se purifie, et tandis que le peuple se livre à de simples ablutions, la reine et ses officiers

observent un cérémonial spécial, dont l'origine remonte aux anciens rois antimerina. On égorge un coq rouge : le sang, recueilli dans une coupe, est présenté à la reine et aux principaux officiers du palais, qui, trempant leurs doigts dans ce liquide encore tiède, s'en marquent le front, le creux de l'estomac et les principales articulations. Depuis que le gouvernement antimerina, entraîné par son penchant d'imitation et poussé par des influences étrangères, a décrété le protestantisme religion d'État et a fait semblant de s'y convertir dans la personne de ses principaux membres, cette purification préparatoire de la fête du Bain est tenue secrète, mais elle est aussi exactement pratiquée que par le passé, et les nouveaux convertis ont gardé nombre d'anciennes coutumes qu'ils se défendent énergiquement de suivre, et qu'ils cachent soigneusement aux yeux des étrangers.

Dans tous les villages de l'Imerina, on a, en prévision de la fête du Bain de la reine, engraisé des bœufs dont on envoie un certain nombre à Tananarive comme présent au souverain. Les bœufs engraisés pour le fandroana sont en général de fort beaux animaux ; privilégiés entre toutes les bêtes domestiques des Malgaches, ils sont les seuls dont s'occupe l'indigène, les seuls auxquels il donne une nourriture sans laisser ce soin à la nature. Ces bœufs sont élevés dans les villages de l'Imerina ; ils sont descendus dans des fosses qui ont servi à l'indigène à extraire l'argile dont il avait besoin pour construire sa maison ; dans ces excavations, d'où l'animal ne peut sortir et au fond desquelles il ne peut que se mouvoir difficilement, en ne mangeant que quelques herbages, il engraisse fort vite. Une semaine ou deux avant le fandroana, on creuse une tranchée qui lui permet de sortir, et il est amené à Tananarive au palais de la reine.

On compte aujourd'hui plus de cinq cents bœufs amenés ainsi dans l'enceinte du rova royal ; on en a bien distribué quelques-uns hier et avant-hier aux principaux Européens et autres gens de marque de la capitale, mais le plus grand nombre est donné dans l'après-midi du 21 novembre au peuple et surtout aux corps de métiers qui ont travaillé en corvée au palais royal, et dont de nombreuses délégations sont allées saluer le souverain. Vers 2 heures, ces bœufs, chassés en petits groupes de l'enceinte du rova jusqu'à la place d'Andohalo, se répandent bientôt dans les rues de la ville ; il en passe un grand nombre devant ma maison, rue d'Imarivolanitra ; quand ils courent

dans la ville, sitôt qu'ils ont dépassé l'enceinte du rova royal, ils appartiennent à ceux qui les prennent. Ils ont bien été donnés théoriquement aux forgerons, charpentiers, maçons, ferblantiers, et à tous les autres corps de métiers qui ont travaillé au palais, mais, comme bien d'autres gens ont été pris dans le cours de l'année pour le service de la reine, la coutume a voulu que le peuple tout entier fût convié à ce cadeau royal et que tout le monde en eût sa part ; c'est ce qui a lieu. Une véritable chasse aux bœufs s'organise cet après-midi du 21 novembre. Les animaux, affolés, se sauvent dans toutes les ruelles, ils ne connaissent pas d'obstacles. Malheur au passant inoffensif qu'un bœuf furieux rencontrera dans une ruelle étroite bordée de murs élevés, comme il y en a un si grand nombre à Tananarive ! Une armée d'esclaves et d'enfants cherche à s'emparer de ces animaux et à les attacher par une des jambes de derrière à une longue corde sur laquelle ils tireront pour les maîtriser. La foule, massée dans les cours intérieures, accroupie sur le haut des murs, entassée sur les balcons, excite animaux et chasseurs par ses cris et ses vociférations ; enfin, vers cinq heures, tout se calme, les derniers bœufs ont été pris et l'on peut sortir de chez soi, ce qui eût été fort imprudent quelques heures auparavant. C'est à minuit, ou fort avant dans la soirée du 21, qu'aura lieu au palais la fête du Bain proprement dite. Jusqu'aux premières heures de la nuit, les rues sont très animées. Une foule d'indigènes les parcourent, revêtus de leurs plus beaux lambas ; ils vont faire visite à leurs amis et à leurs parents, et accomplir une cérémonie très usitée ce jour, sorte de purification très sommaire dont le bain de la reine ne sera tout à l'heure que la consécration officielle. Pour accomplir cette purification, des vases remplis d'eau sont posés près des portes de toutes les maisons ; quand on entre, on prend de cette eau lustrale du bout des doigts, et l'on s'en humecte la tête, en formant des vœux de longue vie pour ceux que l'on vient visiter. Pendant ce temps, il y a grande affluence au palais royal, les portes sont gardées par des détachements de soldats, et tous les gens porteurs d'un uniforme quelconque sont massés dans les cours intérieures. Vers huit heures, une salve d'artillerie est tirée par les vieux canons couchés sur la route d'Andohalo : c'est la cérémonie du bain de la reine qui va commencer.

Je me mêle aux Européens invités à y assister et je monte au rova. Lorsque nous sommes tous réunis dans la salle du palais d'argent où le premier ministre donne ses audiences et dans laquelle on nous a fait attendre quelques instants, nous suivons Andriamifidy, ministre des affaires étrangères, qui nous conduit dans la salle basse du grand palais, où nous nous groupons guidés par ses soins, en arrière de la grande colonne qui soutient cet édifice, que j'ai décrit au chapitre V. Cette grande salle, où se presse une foule vraiment considérable, offre un aspect très animé et très pittoresque. Involontairement, en voyant la scène et le décor que j'ai sous les yeux, je me crois transporté bien loin de Madagascar et je pense assister à un opéra-comique quelconque. Cette pensée, un peu frivole, j'en conviens, m'a poursuivi malgré moi pendant toute la durée de la cérémonie. En face de nous, adossé au mur septentrional de la salle, se dresse le trône de la reine : il est composé d'une estrade de plusieurs marches, sur laquelle est placé un fauteuil doré tapissé de velours rouge où est assise Ranavalona III. À ses pieds est couché un enfant, à ses côtés se tient le premier ministre ; la reine, de taille peu élevée, a les traits moins délicats et le teint plus brun que la plupart de ses sujets, elle est drapée dans un lamba rouge vif et porte sur la tête une couronne d'or ; elle n'a pas d'autres ornements. Sous ce lamba rouge, couleur de la royauté chez les Antimerina, comme chez toutes les autres peuplades de l'île, Ranavalona porte une robe de velours rouge de coupe européenne. Son maintien est grave, sa figure est sévère et semble pénétrée des lois étroites de l'étiquette. Le premier ministre, Rainilaiarivony, a un costume fantaisiste très difficile à décrire : sa taille est très serrée dans une sorte de dolman de satin blanc ; il porte la culotte courte ; ses vêtements sont soutachés d'or : de grands brodequins en cuir jaune et à talons très élevés lui emboîtent les chevilles ; il a des bas blancs avec jarretières enrubannées ; il manie un sabre recourbé, dont le fourreau en cuir noir incrusté d'or pend à son côté gauche soutenu par un énorme baudrier doré ; son col est orné de la cravate de commandeur de la Légion d'honneur ; il est nerveux et agité : autant le maintien de la reine semble digne, j'oserai dire ennuyé, autant l'aspect du premier ministre est ridicule. Ranavalona III me rappelle, tant par sa personne que par le cadre qui l'entoure, quelque idole indienne ; Rainilaiarivony n'est qu'un jeune pre-

mier d'opérette. Entre le trône et l'espace qui nous est réservé derrière la grande colonne, ainsi que sur les deux côtés de la salle, sont accroupis sur leurs talons les principaux représentants de la noblesse et des bourgeois antimerina ; tout ce monde est enveloppé du lamba traditionnel, le plus souvent l'*arindrano*, blanc à rayures noires et bordures foncées. Pour la cérémonie du fandroana en effet, par une des rares coutumes anciennes qui subsistent encore, les étoffes européennes ont été bannies et les Antimerina s'habillent ce jour-là d'étoffes du pays, avec lesquelles ils font néanmoins des vêtements de coupe européenne, pantalon et veston cachés, il est vrai, sous des lambas arindrano. Le premier ministre et quelques grands chefs militaires font seuls exception. Dans quelques années, cette vieille coutume disparaîtra sans doute, et les Antimerina, dans leur désir d'imiter les Européens au moins dans leurs coutumes extérieures, pénétreront dans la salle du bain en redingote et en chapeau haut de forme.

Les principales castes de la noblesse sont représentées ici au nombre de six : 1° les proches parents de la reine ; 2° les *Zanak' Andriamasinavalona*, qui sont les descendants du chef célèbre qui conquiert la plus grande partie de l'Imerina ; 3° les *Zazamarolahy* ; 4° les *Zanak' Ambony*, descendants des soldats qui prirent Tanananina, sous la conduite d'Andrianjaka ; 5° les *Zafinandriandranando* ; 6° les *Zanadralambo*, issus de *Ralambo*, ancien roi d'Ambohitrabiby, qui découvrit le premier que le bœuf est bon à manger. Derrière ces castes de la noblesse sont les représentants de la bourgeoisie, les *Hova* : derrière nous et dans les coins de la salle, relégués au dernier rang, sont les esclaves, divisés en deux groupes, les esclaves de la couronne : *Tsiaroundahy*, *Tsimandoa*, *Manisotra* et *Makoa*, et les esclaves des Antimerina : *Zazahoza* et *Zazavery*. Tout ce monde est accroupi ; seuls le résident général de France et le consul d'Angleterre sont assis sur des coussins ; nous nous tenons debout derrière eux.

La cérémonie commence : ce sont d'abord des paroles élogieuses pour le souverain et ses aïeux, rythmées et psalmodiées sur un ton lent et plaintif ; un grand nombre d'assistants les soulignent en cadence par de vigoureux battements de mains, puis les proches parents de la reine, les représentants des différentes castes de la noblesse, des Hova et des esclaves, vont faire

le *hasina* devant Ranavalona et lui présenter une offrande avec leurs vœux de longue vie et de prospérité. Cela demande plusieurs heures, après quoi le premier ministre prononce un long discours dans lequel il rappelle brièvement les principaux événements de l'année qui vient de s'écouler, et célèbre les louanges de la reine et de son gouvernement, en n'ayant garde de s'oublier. Il demande au peuple qui l'écoute si ses actions sont justes et équitables, et tout le monde s'écrie : *Marina, izay*, « c'est vrai, c'est cela. ». Il explique que dans telles circonstances il a pris une mesure qu'il a cru équitable. A-t-il bien fait ? *Marina ! izay !* s'écrient d'une seule voix tous les assistants. Ces discours sont très longs, et la reine commence à donner des signes non équivoques d'un profond ennui. Pour le chasser sans doute, Sa Majesté antimerina fait une ample consommation de tabac à chiquer. Les dames d'honneur, qui connaissent son faible, s'empressant de prévenir ses moindres désirs, lui présentent un vase d'argent où elle crache à tous moments. Quand les discours sont terminés, entrent en scène de nouveaux personnages. En voyant leur défilé, mon imagination, folâtre ce soir je ne sais pourquoi, reporte ma pensée au premier acte du *Songe d'une nuit d'été* : le défilé des marmitons. Le premier figurant, en tricot et en lamba blanc roulé autour des reins, ce qui représente assez exactement un tablier de cuisine, est l'oncle de la reine ; il porte une marmite aux flancs rebondis dans laquelle on va faire cuire le riz de la nouvelle année ; des nobles et des esclaves le suivent dans le même costume : ils portent le riz, le bois, l'eau, nécessaires à la préparation culinaire qui va se faire sous nos yeux, ainsi qu'à l'apprêt du bain de Sa Majesté. Chose curieuse, tous ces gens défilent par rang de taille : l'oncle de la reine, gros et grand, a ouvert la marche ; un petit enfant, neveu de Sa Majesté, qui portait une énorme cuiller en bois, a clos le défilé.

Pendant que des chœurs chantent des cantiques de circonstance, on allume les feux, sur lesquels on fait cuire le riz et chauffer l'eau du bain de la reine. Je dois rendre hommage à l'habileté du chef (l'oncle de la reine) : il avait si bien choisi son combustible ligneux que pendant toute l'opération, qui fut assez longue d'ailleurs, je ne pus percevoir dans la vaste salle où je me trouvais la moindre odeur de fumée.

C'est dans l'angle nord-est de la salle que se trouve la baignoire royale, entourée d'un rideau rouge derrière lequel la reine se dissimule. Lorsque tout est prêt, la reine passe derrière le rideau, et juste à ce moment éclate une deuxième salve d'artillerie, qui annonce dans toute la province la purification du souverain. L'opération n'est pas longue. La reine ressort bientôt ; cette fois elle a quitté son lamba rouge et se fait voir, parée de quelques bijoux, dans sa robe européenne. Elle reprend place sur son trône, et dans une corne de bœuf montée d'argent on lui apporte de l'eau du bain. Les représentants des différentes castes énumérées plus haut viennent alors se présenter à ses pieds pour lui demander l'onction sainte ; elle trempe ses doigts dans la corne et en mouille leur tête. La reine, après cette opération, se lève et parcourt la salle en aspergeant tout le monde d'eau lustrale. Elle montre sa bienveillance par sa prodigalité, et ceux qui reçoivent une bonne aspersion doivent se considérer comme très heureux. Elle fait le tour du palais et asperge aussi, dans les cours, les troupes qui présentent les armes. Enfin elle revient sur son trône pour manger le premier riz, faire le premier repas de la nouvelle année, le jaka. Autrefois, lorsque l'assistance, moins nombreuse, ne comptait presque pas d'étrangers, on mangeait le jaka en commun, et chacun recevait un peu de ce riz cuit au fandroana, avec du miel et un peu de bœuf conservé dans la graisse de l'année précédente. Maintenant cette coutume s'est modifiée et il n'y a plus que la reine et les membres de la famille royale qui, avec le premier ministre, prennent part au jaka du bain. Les indigènes font le jaka dans leurs familles, et quant aux Européens, ils sont conviés, quelques jours après le fandroana, au repas du jaka par Andriamifidy dans une maison au nord du grand palais. C'est là d'ailleurs le seul repas offert aux étrangers européens par le gouvernement antimerina.

Après la consommation du jaka, le fandroana est terminé, la fin vient d'en être annoncée par une troisième et dernière salve d'artillerie, et je rentre chez moi à 2 heures du matin, content de ma soirée, mais non débarrassé de mon obsession théâtrale.

Cependant, la saison des pluies est maintenant bien établie : dans les rizières, le riz repique depuis quelques semaines montre ses pousses vigoureuses ; la plaine de Betsimitatatra est



inondée en partie, car sur plusieurs points les eaux de l'Ikopa ont débordé, et le fleuve, grossi par un mois de pluies torrentielles, a rompu en plusieurs points les digues qui limitent son cours. La grande plaine de Betsimitatatra, qui est à l'est de Tananarive, était autrefois, avant la fondation de la ville, un immense marais, desséché il est vrai pendant la saison sèche, mais changé en étang pendant la saison des pluies, car, à cette époque de l'année, les hautes eaux de l'Ikopa étaient souvent sensiblement plus élevées que le niveau moyen de la plaine de Betsimitatatra. Depuis, à mesure que la population plus nombreuse qui venait se fixer sur les collines de Tananarive sentait grandir ses besoins, il fallut chercher à étendre les cultures autour de la capitale, et à conquérir notamment sur les eaux cette vaste plaine boueuse de Betsimitatatra. Pour faire cela, les rois antimerina levèrent dans leurs États des corvées extraordinaires et firent endiguer le cours de l'Ikopa dans les environs de la capitale. De cette façon, suivant le régime des eaux, la nappe fluide de cette grande rivière pouvait s'élever ou s'abaisser en dedans des digues, mais elle ne pouvait plus envahir les plaines voisines. Ce terrain ainsi conquis par ces grands travaux ne devait pas rester improductif, car, en ménageant de distance en distance des canaux d'irrigation, et en coupant de loin en loin les digues pour les alimenter, on pouvait permettre à l'eau de venir en temps opportun inonder la plaine, qui, cultivée et arrosée avec méthode, est devenue une rizière d'une grande fertilité. Malheureusement, presque tous les ans, sous la violence des eaux de l'Ikopa qui coule en ces mois à pleins bords, les digues, qui ne sont que de la terre rapportée, se rompent fréquemment ; alors le riz encore en herbe est noyé sous cette masse d'eau qui envahit la plaine, et la récolte est compromise. Il faut réparer les digues et faire appel à la corvée. C'est à ce moment que l'on peut voir Rainilaiarivony, drapé dans son grand manteau rouge de commandement, aller sur les digues de l'Ikopa. Il fait appel à toute la population, chacun apporte sa *sobika* de terre, et la digue est bientôt réparée.

Pendant la saison des pluies à Tananarive, c'est-à-dire durant les mois de novembre, décembre, janvier, février et mars, la pluie tombe tous les jours. La matinée est relativement belle, le soleil se montre même quelquefois, puis de midi à 3 heures de gros nuages s'amoncellent, le ciel s'obscurcit, l'astre du jour dis-

paraît. Vers 4 heures, au sein de ces nimbus, un orage se forme, presque toujours dans l'est ou dans le nord, il s'avance peu à peu ; les roulements du tonnerre, d'abord lointains, deviennent plus violents : tantôt ce sont de sourdes décharges d'artillerie, d'autres fois ce sont des crépitements et l'on dirait que l'on déchire violemment une cotonnade neuve ; l'orage est alors dans toute sa force, il crève sur nos têtes, la pluie tombe en larges gouttes, que bientôt même on ne distingue plus, les cataractes du ciel semblent ouvertes. Vers 6 heures du soir, on observe généralement une rémission ; l'averse reprend vers 11 heures ; le reste de la nuit, jusqu'au matin, c'est une petite pluie froide et persistante. Ces phénomènes aqueux et électriques se renouvellent généralement sans interruption pendant cinq mois et présentent le plus souvent la marche que je viens de décrire. Il me fallait donc, pendant ces mois que je restais dans la capitale, profiter du matin pour sortir, et revenir à la maison avant 4 heures pour éviter l'averse du soir. Il fait très chaud maintenant à Tananarive : alors que pendant les mois de juin et de juillet, c'est-à-dire en pleine saison sèche, les vêtements de drap sont de rigueur, et que souvent même il est nécessaire d'avoir recours à un pardessus de demi-saison, pendant la saison des pluies, au contraire, et surtout quand elle est bien établie, en décembre et janvier, on ne peut plus porter que le pantalon et le veston blancs, vêtement colonial par excellence.

Pour charmer mes loisirs pendant les heures de pluie, j'allais souvent dans les familles antimerina que je connaissais, principalement dans celles du bas peuple où il m'était plus facile de pénétrer et d'observer les vraies coutumes malgaches, les jeux et les amusements indigènes. Dans un pays qu'il visite, le voyageur doit surtout s'attacher à fréquenter ces basses classes.

Les Antimerina, comme toutes les autres tribus de l'île, aiment beaucoup la danse, et ce sont les porteurs et les esclaves qui se livrent le plus volontiers en public à ce divertissement. Pendant que les borizano dansent, tous ceux qui se trouvent dans la case, et qui environnent les danseurs, les excitent de la voix et du geste. Ils chantent le plus souvent une romance, qui n'est qu'un itinéraire entre deux grandes villes de Madagascar, pendant qu'ils s'accompagnent de battements de mains rythmés à contre-temps sur leurs chants. Avec les danses et les chants, les Antimerina affectionnent beaucoup les airs de musique

joués sur les instruments. Parmi ces derniers, de fabrication indigène, j'ai déjà mentionné le *valiha*, d'origine antimerina, il faut y ajouter le *lokanga-voatavo*, d'origine plutôt betsimisaraka. Le *lokanga* se compose d'unealebasse creuse de forme hémisphérique, qui sert de boîte sonore et que l'on applique contre la poitrine. Sur cettealebasse est fixée une tige rigide supportant une ou deux cordes ; avec la main gauche on saisit cette tige, et avec les doigts, qui compriment alternativement la corde sur des renflements dont la tige est munie, on donne à la cordelette une longueur vibratoire différente, pendant que de la main droite on produit le son en grattant la corde au moyen d'un petit éclat de bois. Les autres amusements des Antimerina sont le *fanorona*, sorte de jeu de dames, que l'on joue avec trente-deux fèves sur une planche ou sur toute autre surface lisse, où sont tracés des lignes convergentes et des rectangles concentriques. Le jeu du *katra* est très peu connu à Tananarive. Comme jeu physique, les Antimerina ont ce qu'ils appellent *mamely dia manga* (« faire des bleus avec la plante du pied »). Le plus souvent il exige de nombreux partenaires, qui se divisent en deux camps : chaque camp se compose de cinq ou six jeunes gens, qui, se tenant par la main, cherchent à coups de pied à porter le désordre dans le camp adverse.

Dans ce long séjour que je venais de faire à Tananarive, il me fut donné d'observer encore l'affection très bizarre qu'ont les Antimerina pour le nombre 12 : quand une ville est éloignée, on la dit à douze jours de marche ; énoncer qu'une famille a douze enfants, c'est dire qu'elle est très nombreuse. L'Antimerina trouve maintes occasions de placer « son douze ». On ne prononce pas un *kabary* public sans faire allusion aux douze rois de l'Imerina et aux douze montagnes saintes qui environnent Tananarive.

Cependant, à mesure que les jours s'écoulaient, je voyais, avec ma santé, renaître un désir impérieux de continuer la série de mes voyages à Madagascar. Maistre et moi étions maintenant bien portants, et nous nous apprêtions à aller visiter des pays nouveaux. Dans cette année de 1889 qui venait de s'écouler, nous avons vu bien en détail le pays des Antimerina, puis nous avons visité à l'est de l'île les tribus betsimisaraka, au nord et à l'ouest les grandes contrées sakalava. Maistre avait complété ses explorations en visitant le lac Alaotra et le pays des Antsihana-

ka, et Foucart, de son côté, avait descendu la vallée inférieure du Mangoro jusqu'au rivage de la mer des Indes. Il nous restait à voir le sud de l'île, et c'était cette partie méridionale de Madagascar que nous voulions visiter pendant l'année 1890. Dans ces voyages à Madagascar, comme partout ailleurs du reste, la question la plus importante est celle des porteurs. Jusqu'à présent nous en avons toujours trouvé suffisamment et nos bagages avaient pu nous suivre. Nous avons pu même nous servir souvent de nos filanzana, ce qui nous avait permis de parcourir de plus grandes distances. Mais parmi tous ces hommes qui nous avaient accompagnés, bien peu consentaient à nous suivre de nouveau. Si une grande partie d'entre eux acceptait de nous conduire jusqu'à Fianarantsoa, nous n'avions plus que neuf borizano qui voulussent bien nous accompagner dans le sud ; c'était ce que nous appelions « nos fidèles de Tananarive », et nous ne trouvions personne pour nous suivre jusqu'à Fort-Dauphin. Il nous fallait donc d'autres moyens de transport. En cherchant bien, je trouve un petit cheval et un mulet, triste épave de notre expédition de 1885, qui avaient été amenés jusqu'à Tananarive ; et Maistre et moi, nous passons le mois de janvier à parfaire l'éducation de nos montures, qui, je dois le reconnaître, avaient beaucoup perdu de leur aptitude naturelle sous la direction de leurs nouveaux maîtres.

Vers la fin de mars, nous avons terminé tous nos préparatifs pour notre prochaine campagne, et le samedi 22 nous partions de Tananarive, faisant route pour Fianarantsoa. Nous étions pleins d'espairs, et je dois dire d'ores et déjà que nous n'avons pas été déçus. Car si, pendant cette campagne du sud, les fatigues et les privations ont été quelquefois pénibles, si notre santé a trop souvent laissé à désirer, si enfin les tracasseries et les attaques des populations ont mis maintes fois notre patience à l'épreuve et nous ont causé à différentes reprises de graves embarras, nous avons été largement dédommagés par le succès, je dirai même par l'heureuse chance qui nous a constamment favorisés. Nous avons en effet accompli, point par point, l'itinéraire que nous nous étions tracé à travers des contrées inconnues et jusqu'alors fermées à tout Européen.

## XVII

**Départ de Tananarive. – La plaine de Mahamasina. – Soanierana et le palais royal de Radama. – Traversée de l'Ikopa. – Antanjombato. – Le marché de Sabotsy. – Traversée de l'Andromba. – Au village de Behenzy. – Ambohimanjaka. – Ankisatra. – Ambodifiakarana. – Traversée du Mania. – Alarobia. – Ambositra. – Je rejoins Maistre. – Pierres levées betsileo. – Ambohinamboarina. – les *vala betsileo*. – Arrivée à Fianarantsoa.**

Le samedi 22 mars au matin, je quitte la capitale des Antimerina, faisant route vers le sud. Maistre est déjà parti depuis quatre jours, emmenant avec lui le plus gros de notre matériel, ainsi que le cheval et le mulet, sur lesquels nous avons fondé de grandes espérances pour nos voyages ultérieurs.

Nous descendons sur la plaine de Mahamasina, que nous traversons dans toute sa longueur, puis nous passons dans le défilé qui sépare la montagne sainte du *rova* royal de la colline d'Amhohizanahary. Au sud de cette colline, sur une terrasse construite sous le règne de Radama I<sup>er</sup>, s'élève le palais de Soanierana. Cette vaste construction en bois servait naguère de résidence d'été aux souverains antimerina. Mon convoi a déjà dépassé les faubourgs de la capitale, nous marchons maintenant dans les rizières et les plaines cultivées qui s'étendent en pentes douces de ce côté de Tananarive jusqu'au bord de l'Ikopa. Le fleuve, qui, en cet endroit et à cette époque de l'année, mesure environ 70 mètres de large, roule des eaux rapides qui viennent se briser devant nous contre les piles en pierres sèches d'un pont jeté là sous un règne précédent. Faute d'entretien, les arches se sont écroulées et l'on a posé tout simplement sur les piles, qui résistent encore, par un miracle d'équilibre ou par la force de l'habitude, des poutres branlantes et des branches mal

assemblées, sur lesquelles il nous faut passer en faisant force gymnastique.

De l'autre côté du fleuve est un gros village de 200 cases, Antanjombato, vaste agglomération de maisons rouges en pisé ou en briques crues semblables, d'ailleurs, à toutes celles qui environnent la capitale.

Au delà du village, nous retrouvons de suite l'aspect général de la province des Antimerina. Auparavant nous avons, en quittant les faubourgs de Tananarive, traversé des champs cultivés et des jardins qui environnent de toute part la capitale, Après Antanjombato nous ne trouvons plus que quelques rizières au fond des vallées ou de petits champs de manioc sur les bords de la route ; partout ailleurs et aussi loin que la vue peut s'étendre, c'est toujours la désolation de la zone dénudée des Antimerina, toujours le même paysage : une succession sans fin de mamelons et de collines aux croupes arrondies dont le sol rougeâtre n'est pas toujours caché par un maigre gazon qui commence déjà à se dessécher. Sur la gauche et loin devant nous se profile le massif de l'Ankaratra ; sur la droite est une chaîne beaucoup plus éloignée dont les sommets s'estompent dans la brume ; elle sépare le bassin de l'Ikopa des grands bassins côtiers de l'est.

Nous voici maintenant à l'entrée d'une large vallée. Devant nous, une scène vive et animée : c'est le marché de Sabotsy. Nous traversons la foule et passons près des étalages des marchands, qui veulent nous offrir tous les produits de la province. Ce marché de Sabotsy est un des plus animés de l'Imerina ; c'est là que l'on porte tous les objets et toutes les marchandises qui n'ont pu être vendus au Zoma, le grand marché de Tananarive ; au marché de Sabotsy les cours sont beaucoup plus bas, car si les marchandises ne s'écoulaient, elles risqueraient fort d'être perdues, surtout celles qui sont d'une difficile conservation<sup>1</sup>.

Dans le fond de cette vallée (1 410 mètres) nous traversons deux petits ruisseaux, affluents de gauche de l'Ikopa, et nous laissons sur la gauche le village d'Amboanzobe. Maintenant la route est très mauvaise. Nous sommes dans les rizières, et pour

---

<sup>1</sup> Le Zoma de Tananarive a lieu le vendredi ; le marché de Sabotsy, le samedi. Les marchands du Zoma portent à Sabotsy leurs marchandises non écoulées.

assurer la fructification du riz on a laissé depuis plus d'un mois l'eau envahir les champs. Le terrain est détrempé. Nous marchons, nous enfonçons dans l'argile ramollie ; il nous est impossible de suivre les levées de terre qui séparent les champs : ces petites digues ont été coupées en maints endroits par la violence des eaux.

C'est maintenant une rivière au cours rapide qui barre la route : le Fisahoa ; heureusement nous trouvons une pirogue qui nous facilite la traversée.

Au sud du Fisahoa, nous nous élevons davantage et nous cheminons maintenant sur un terrain parsemé de gros blocs de gneiss et de granit. Nous longeons ainsi pendant un temps assez considérable le versant est de la vallée de l'Andromba. En face de nous, de l'autre côté de la vallée, vers l'ouest, s'élève la masse imposante du mont Iaranandriana ; en quelques heures nous sommes sur les rives de l'Andromba.

Après la traversée du fleuve, reprenant notre route au sud de l'Andromba, nous dépassons Amboasary et nous arrivons bientôt après au village de Behenzy, où l'on s'arrête pour passer la nuit.

Le dimanche 23 mars, je continue ma route dès sept heures du matin dans cette contrée de l'Imerina. Deux heures après, ayant traversé deux petits ruisseaux (1 520 mètres d'altitude), nous arrivons au village d'Ambohimanjaka. Dès ce moment je retrouve tout à fait l'aspect désolé de cette province des Antimerina, qui m'avait si vivement frappé lors de mon premier voyage au mois d'avril de l'année dernière. Entre Ambohimanjaka et Tananarive, nous avons traversé cette zone tout aussi dénudée, tout aussi infertile que celle qui s'étend devant nous bien loin dans le sud, mais qui, située dans le voisinage immédiat de la capitale, nourrit une population relativement dense, dont l'industrie et le travail, à force de patience et de soins, ont pu donner à cette région un aspect moins pauvre que celui du reste de la province. Dans cette sorte de banlieue de la capitale, si j'ose m'exprimer ainsi, toutes les parcelles de terrain susceptibles d'une culture quelconque ont été utilisées ; maintenant il n'en sera plus de même, et, à part les profondes vallées dans les fonds desquelles se sont déposées des alluvions riches formées d'un humus noirâtre et disposées en rizières, l'œil ne se reposera sur rien, pas même sur un arbuste rabougri. Les mamelons se

succèdent devant nous. Ces croupes arrondies disposées sans ordre nous sembleront toujours les ondes puissantes d'une mer sans fin, miraculeusement solidifiées.

Au sud d'Ambohimanjaka nous traversons plusieurs ruisseaux, dont le plus important est l'Andriambilano, puis, vers le milieu du jour, nous nous arrêtons à Ambatolampy.

Dans l'étape du soir nous trouvons, à une heure de marche de ce dernier village, Iazolava, et en sortant de ce hameau nous traversons en pirogue la rivière du même nom ; là nous sommes par 1 700 mètres d'altitude. Nous cheminons ensuite sur un vaste plateau, sur lequel, à quelques kilomètres à notre gauche, viennent mourir les derniers contreforts du massif de l'Ankaratra ; puis il nous faut encore traverser en pirogues deux autres rivières, le Kelilalina et l'Ankajomenahanvahata. Sur les bords de ce dernier cours d'eau se trouve le hameau de Maromoka, et un peu plus loin il nous faut encore traverser l'Ankisatra, avant d'arriver à la nuit au village du même nom. Nous sommes ici en pays connu, et nous avons passé deux journées entières dans ce même village, au commencement de l'année dernière (4 mai), dans notre voyage à travers la province de l'Imerina.

Le lundi 25 mars, une heure après le départ d'Ankisatra, nous passons à Begoaka, puis, au sortir du village, nous traversons en pirogues la rivière l'Onibe, principal affluent de droite du Mangoro ; sur l'autre bord sont édifiées quelques cases qui forment le village d'Antanety ; au sud de ce hameau c'est encore une rivière importante, le Tanifotsy, qu'il nous faut traverser en pirogues. Plus loin nous suivons pour un instant une ligne de faîtes. Elle est très sinueuse, et comme notre route se dirige presque en ligne droite vers le sud, nous descendons constamment dans de profondes vallées, nous remontons ensuite leurs flancs rapides pour nous hisser péniblement sur un nouveau sommet. Au fond de chacune de ces vallées, nous traversons à gué des ruisseaux souvent considérables dont les uns vont, à droite, grossir un fleuve du canal de Mozambique, et dont les autres, à gauche, sont tributaires d'un cours d'eau qui se jette dans l'océan Indien. Chemin faisant, nous avons trouvé plusieurs villages : Ambatomainty (12 cases), Betampona (9 cases), Ambatomena (18 cases). Au coucher du soleil, nous nous arrêtons à Soandrarina, où je retrouve encore le même gîte que



j'avais occupé quelques mois auparavant. Soandrarina est le dernier village déjà visité dans mes voyages antérieurs que je vais retrouver sur ce chemin du sud. Demain, en continuant ma route, je serai en pays nouveau pour moi, et je m'approcherai de plus en plus de la province des Betsileo. Soandrarina est en effet situé sur les confins méridionaux du pays des Antimerina. Le jour suivant, une heure après avoir quitté Soandrarina, nous passons au village de Talikiatsaka : nous sommes à 1 970 mètres d'altitude.

Nous commençons à descendre. La route est belle, nous faisons beaucoup de chemin. Nous arrivons en une demi-heure à Ambodifiakarana ; ce village, qui compte 80 cases environ, est la première agglomération betsileo que nous rencontrons. À la limite méridionale du plateau supérieur nous avons quitté le pays des Antimerina, et en 22 minutes nous sommes descendus de 530 mètres ; il est juste de dire que mes porteurs, pressés d'arriver au village, ont dévalé la côte avec une allure inquiétante.

Le village d'Ambodifiakarana, qui compte une cinquantaine de cases environ, est le centre le plus important que nous ayons rencontré depuis notre départ de Tananarive. Il faut aussi remarquer que les environs de ce premier village betsileo qui se présente à nous sont bien cultivés. J'y trouve presque toutes les cultures de l'Imerina et de fort belles rizières.

Le village d'Ambodifiakarana est absolument comparable, semblable même aux villages antimerina. Ses habitants, des Betsileo, dont je parlerai plus longuement dans les pages suivantes, n'offrent d'ailleurs que des différences très minimes avec leurs voisins du nord, les Antimerina.

Dans l'après-midi, une étape moyenne nous conduit au village d'Alakamisy. La route suit pendant la dernière partie du jour le côté ouest d'une rivière que nous avons traversée en sortant d'Ambodifiakarana et nommée Mahazina.

Alakamisy est le nom donné à un village composé de deux agglomérations de maisons situées à deux kilomètres environ l'une de l'autre ; elles sont d'ailleurs séparées par un contrefort élevé du mont Kiroha que nous voyons dans l'est. Nous traversons sans nous y arrêter la première agglomération de maisons, qui a reçu le nom d'Alakamisy-Avaratra, et nous poussons jusqu'à Alakamisy-Atsimo, où nous allons passer la nuit.

Le mercredi 27 mars, une heure après avoir quitté Alakamisy-Atsimo, nous traversons à gué une rivière assez importante, l'Ambohimatiaty, puis, continuant notre chemin, nous traversons un pauvre hameau d'une dizaine de cases : c'est Inaha. À quelque distance au sud de ce petit village nous arrivons au bord d'un cours d'eau considérable : le Mania. Nous sommes ici par 1 330 mètres d'altitude. Il y a déjà longtemps que, pour un voyage d'un souverain des Antimerina dans le sud, on a construit à cet endroit un pont sur le fleuve : ce sont des tas de pierres assez rapprochés, jetés dans le courant, et sur lesquels reposent des madriers grossièrement équarris. Ce pont tout rudimentaire nous est néanmoins d'une grande utilité. Le Mania, qui plus à l'ouest porte le nom de Betsiriry, devient un des plus grands fleuves de Madagascar ; il se jette dans le canal de Mozambique par plusieurs embouchures, et porte, dans les régions littorales, le nom de Tsiribihina lorsqu'il a reçu son grand affluent de droite, le Kitsamby ou Mahajilo (dont nous avons traversé le cours supérieur dans notre voyage de l'Imerina non loin de Betafo).

Quelques minutes après avoir franchi le Mania, nous passons au village d'Amoramania. Plus au sud nous traversons encore à gué un affluent du Mania, le Sandrandra. Puis, suivant une belle vallée, la route serpente sur les levées étroites d'innombrables rizières. C'est encore un passage délicat. À onze heures nous arrivons à un assez beau village, Alarobia-Sandrandra, où nous nous arrêtons quelques instants. Au sud d'Alarobia, le chemin devient caillouteux, ce sont toujours des mamelons gazonnés, toujours des montées et des descentes. Nous traversons de nombreux ruisseaux, des rivières même assez fortes. À deux heures, nous laissons à 200 mètres sur notre droite le village d'Iary.

Du sommet sur lequel nous sommes maintenant, nous voyons, au milieu d'une grande vallée qui s'ouvre devant nos yeux, la ville d'Ambositra ; encore une dernière descente et nous y faisons notre entrée.

Le gros village d'Ambositra, véritable ville pour Madagascar, compte plus de 200 cases. On y trouve des maisons assez belles, et il convient de citer parmi celles-ci le *rova*, demeure du gouverneur de la province, entouré d'une enceinte palissadée, et un établissement, tout récent d'ailleurs, des Frères de la doc-

trine chrétienne et des R. P. Jésuites, qui ont, à Ambositra comme dans plusieurs autres points de la province des Betsileo, des missions importantes.

Le jeudi 27 mars, nous quittons Ambositra vers onze heures du matin. J'y ai prolongé mon séjour parce que cette ville m'offrait un vaste champ d'observations, nouveau pour moi et des plus intéressants.

Au sud d'Ambositra, la route est toujours aussi belle, les montées et les descentes sont moins rapides, le sol argileux est ferme, les gros blocs de rochers sont plus rares. À mesure que j'entre plus avant dans cette province des Betsileo, je remarque que les pierres levées, les *vatotsangana*, les *valolahy*, comme les appellent plus communément les Betsileo, sont très fréquentes, plus nombreuses peut-être encore que dans la province des Antimerina.

Deux heures après notre départ d'Ambositra, nous traversons sur un tronc d'arbre la rivière d'Ivato. À trois ou quatre kilomètres sur notre gauche apparaît une contrée boisée ; ce n'est pas la forêt proprement dite, cette contrée correspond plus exactement à cette zone de défrichements que nous avons rencontrée avant d'arriver à Mandritsara. Il y a de petits bouquets de bois, isolés d'abord par de grands espaces de terrains découverts. Dans l'est ces espaces découverts diminuent insensiblement, les bouquets de bois se rapprochent peu à peu, ils se touchent bientôt et forment plus loin la grande forêt que nous voyons au levant recouvrir d'un rideau sombre les premiers contreforts occidentaux de la ligne de partage des eaux sur laquelle s'appuie le plateau central et qui, à cette hauteur, sépare le pays des Tanala du pays des Betsileo. À mesure que nous allons vers le sud – et c'est une observation que je ferai jusqu'à notre arrivée à Fort-Dauphin, – la zone dénudée dans laquelle nous marchons se resserre de plus en plus ; à mesure que nous nous éloignons de Tananarive, où elle atteint sa plus grande largeur, à mesure que nous fuyons le pays soumis aux Antimerina, cette zone artificielle de déboisements complets disparaît peu à peu, et au sud d'Ihosy, le poste militaire antimerina le plus méridional, la zone dénudée n'existera plus ; au contraire, la zone des brousses, que nous devinons vers l'ouest, et celle des forêts, que nous voyons dans l'est, feront leur jonction. Nous descendons peu à peu, et, au coucher du soleil, par 1 470 mètres

d'altitude, nous arrivons au village de Zoma, qui compte une cinquantaine de cases.

Là, je retrouve Maistre. Mon compagnon a fait depuis Tananarive, en me précédant de quelques jours, un très heureux voyage. Il s'est rendu compte par lui-même et par une longue expérience que les bêtes de somme dont nous nous étions munis à Tananarive ne pourront nous être d'aucune utilité dans nos voyages ultérieurs. En effet ces pauvres animaux, malgré la bonne volonté dont ils faisaient certainement preuve, étaient harassés de fatigue ; ils avaient fait de nombreuses chutes sur les roches de granit ; mais les plus graves difficultés pour eux étaient sans contredit les rizières et tous les passages boueux où, dans l'argile visqueuse, ils enfonçaient profondément ; il leur fallait alors l'aide de plusieurs porteurs pour les tirer des fondrières. Ainsi l'expérience était concluante : sur cette route fréquentée de Tananarive à Fianarantsoa, qui est relativement la plus belle parmi toutes les pistes que l'on rencontre à Madagascar, il ne fallait pas songer à vouloir économiser du temps et de l'argent en remplaçant les *borizano* par des animaux de charge. Il nous faudra donc quitter ces peu utiles auxiliaires et nous procurer à tout prix des hommes pour nous conduire dans le sud.

Le vendredi 28 mars, nous quittons Zoma pour faire étape jusqu'à Sabotsy-Kely et Ikiangara. Jusqu'à présent, depuis mon départ de Tananarive, j'avais marché avec une vitesse moyenne de 5,5 kilomètres à l'heure ; maintenant nous n'irons plus qu'à une vitesse réduite à 4,2 kilomètres à l'heure.

À peu de distance de Sabotsy-Kely et Ikiangara, nous trouvons au bord de la route de magnifiques pierres levées, dont je m'empresse de faire la photographie.

Ces *vatolahy* betsileo ne sont pas simplement des pierres dressées à l'état brut comme chez les Antimerina. Ces monolithes, qui atteignent le plus souvent des dimensions considérables, sont polis, bien dressés et le plus souvent contenus dans un cadre en bois dur très finement sculpté ; souvent même, à côté de la *vatolahy*, on dresse un madrier sculpté ; ces monuments ont ici, comme partout ailleurs à Madagascar, la même signification que dans la province de l'Imerina.

Le monument commémoratif que nous avons sous les yeux se compose de deux pierres levées, entre lesquelles se dresse un

fort madrier. La pierre qui est du côté du nord et qui est la plus élevée, car elle mesure plus de 2 mètres au-dessus du sol, est lisse et polie, sa forme est parfaitement régulière, les angles supérieurs sont seulement un peu écornés ; on a plaqué sur ses deux grandes faces, vers l'est et vers l'ouest, une sorte de cadre en bois finement sculpté, avec assez de symétrie, ce que je remarque d'autant mieux que cette qualité manque le plus souvent dans tous les ouvrages manuels des populations malgaches. Posé sur ces deux cadres est et ouest du monolithe, est un autre encadrement, entourant le sommet de la pierre levée et portant, encastré dans les madriers qui le forment, de longues chevilles pointues sur lesquelles on vient fixer des offrandes. La pierre du sud, sensiblement plus petite, n'est revêtue d'aucun ornement ; elle est moins bien travaillée, et la date de sa pose est sans aucun doute beaucoup moins ancienne. Ces deux pierres sont en granit. Le madrier qui s'élève entre les deux monolithes est encore plus élevé ; il mesure plus de 3 mètres de haut sur 45 centimètres d'équarrissage ; une coupe perpendiculaire à l'axe et jusqu'à une certaine distance de son sommet a la forme d'un carré parfait. Son extrémité est légèrement tronconique, et la partie conique se raccorde avec la partie quadrangulaire par un étranglement bien prononcé. Le madrier est sculpté sur toutes ses faces ; ce sont les mêmes dessins qui s'étagent en quatre séries.

Ce madrier levé est de la même époque que le gros monolithe. Comme celui-ci d'ailleurs, son pied repose au centre d'un espace rectangulaire formé de dalles de gneiss grisâtre qui ont dû être apportées de fort loin, car il n'en existe pas dans la contrée environnante.

Dans l'après-midi, nous marchons toujours sur l'argile rouge, qui disparaît maintenant sous une épaisse couche de *verro*. Plus loin ce sont des *fanoro* dans lesquels il faut nous frayer péniblement un passage. Ce petit arbuste à fleurs jaunes (*Gomphocarpus fruticosus*), dont les baies cotonneuses servent aux indigènes à se fabriquer des matelas, se trouve ici en grande quantité.

À cinq heures nous arrivons à Ambohinamboarina.

Ce village, qui compte une centaine de cases et qui est donc pour Madagascar une agglomération importante, se trouve situé de part et d'autre de la route, qui est en cet endroit fort belle,

sur le versant occidental d'une colline élevée dont le *rova*, poste militaire proprement dit, occupe le sommet.

Les environs du village sont particulièrement bien cultivés. À côté de toutes les cultures ordinaires du plateau central je remarque des champs que je n'avais encore vus nulle part, et qui, je crois, sont spéciaux à la province des Betsileo ; on en rencontre depuis Ambohinamboarina, et ils s'étendent sans interruption jusqu'à la partie méridionale de la province. C'est dans les environs d'Ambohimandroso que l'on en trouve le plus. Ces champs sont couverts d'un arbrisseau de la famille des légumineuses, qui porte de petites fleurs jaunes, et dont les graines forment de petits haricots aplatis (c'est le *Cajanus indicus* ou *ambrevade*).

Les Malgaches mangent ces petits haricots, nommés *ambatry*, lorsqu'ils sont arrivés à maturité, mais ils ne se livrent pas à cette culture dans ce seul but : le feuillage des ambrevades sert aussi à nourrir un ver à soie indigène nommé *landinambervatry* (*Borocera madagascariensis*), qui leur donne des cocons avec lesquels ils font une soie lustrée et de belle apparence. Ce n'est que dans le Betsileo que l'on se sert de cette soie malgache pour faire des *lamba*, généralement rouge-brun, et destinés à envelopper les morts. Les Antimerina, comme nous l'avons vu précédemment, emploient pour faire leurs *lamba* de soie de la matière première qui leur vient de l'étranger.

Le samedi 29 mars, dans la première partie de l'étape, la route reste toujours assez belle, mais elle devient fortement caillouteuse, les blocs de rochers sont plus fréquents, des émergences de gneiss et de granit soulèvent et percent en maints endroits la couche superficielle rougeâtre de l'argile plastique. L'herbe est toujours rare ; en revanche on rencontre beaucoup de petits arbrisseaux à fleurs jaunes, nommés par les indigènes *tsitotsokola*. Dans ces contrées rocheuses les pierres levées sont très fréquentes. À 9 heures nous passons à gué la rivière Ankona. Elle coule en rapides ; son lit est très large et ses bords disparaissent sous une épaisse végétation : ce sont des fourrés inextricables de *bararata* (*Phragmites communis*), ce roseau aux feuilles acérées et que nous avons vu si souvent sur les rives des fleuves de l'ouest. Nous sommes ici à 1170 mètres d'altitude. Quelques minutes après notre passage de l'Ankona nous arrivons à Talata-Inkiala. Nous faisons arrêt dans ce petit

village et continuons notre route vers le sud. Nous traversons encore de nombreux ruisseaux, en suivant une route sinueuse qui par monts et par vaux nous fait descendre insensiblement à 1 130 mètres d'altitude, au village d'Alarobia, où nous nous arrêtons pour passer la nuit ; il compte une cinquantaine de cases.

Le dimanche 30 mars, une demi-heure après notre départ d'Alarobia, nous arrivons sur les bords du Matsiatra, formant lui aussi, comme le Mania, que nous avons traversé plus au nord, un des grands fleuves du versant occidental de Madagascar, le Mangoky. Nous passons le Matsiatra en pirogue. Le passage est à 1 090 mètres d'altitude, et, à cette époque de l'année, le fleuve mesure 80 mètres de largeur sur 2 m. 50 de profondeur. Après la traversée du Matsiatra nous passons encore à gué un de ses affluents, l'Ibita. Nous marchons ensuite dans de belles rizières. Les cultures deviennent abondantes ; des *vala* couronnent chaque colline. À une heure nous entrons à Fianarantsoa, la capitale du sud de Madagascar.

## XVIII

### **La ville de Fianarantsoa. – Les environs. – Au pays des Betsileo. – Mœurs et coutumes. – Sculpture betsileo. – Division de la province. – Industrie des *lamba*. – Excursions à Ifandana.**

Sans aucun doute, Fianarantsoa n'occupe pas le deuxième rang parmi les villes de Madagascar au point de vue du nombre des habitants. Sous ce rapport, Tamatave viendrait avant elle ; néanmoins on a l'habitude de désigner Fianarantsoa comme la deuxième cité de l'île, tant au point de vue de l'importance politique (elle est en effet la capitale des Betsileo, la tribu la plus anciennement soumise aux Antimerina et celle qui a accepté, toléré et souffert le mieux les mœurs, les usages, les lois des vainqueurs), qu'au point de vue géographique (sa position en fait le centre de la domination des Antimerina dans le sud du plateau central). La population totale de Fianarantsoa, en laissant de côté, bien entendu, les quelques villages qui l'entourent et forment en quelque sorte ses faubourgs – et surtout les *vala*, habitations isolées que l'on rencontre en grand nombre dans tout le voisinage, – ne dépasse pas six mille habitants.

Comme c'est l'usage à Madagascar et principalement sur le plateau central, la ville de Fianarantsoa occupe le sommet d'une colline élevée. Le point culminant de ce mamelon est pris par l'emplacement du rova antimerina ; c'est là qu'est construite en briques la maison assez spacieuse du gouverneur Rainiketabao 14<sup>e</sup> honneur, le père du médecin malgache qui nous avait loué sa maison à Tananarive. Les flancs de cette colline, de forme conique et à pente douce, sont couverts partout de maisons pressées les unes contre les autres et qui ne laissent entre elles que des ruelles étroites, dont les sinuosités et les escaliers de granit nous rappelaient très exactement d'ailleurs l'aspect de certains quartiers de Tananarive. Le chemin le plus praticable



est celui qui, partant du pied de la colline du côté nord, monte en suivant une direction sensiblement droite jusqu'aux portes du palais du gouverneur. Cette rue n'est que le prolongement direct de la route de Tananarive.

Lorsque, venant du nord, on approche de la capitale des Betsileo et que l'on peut distinguer bien nettement toutes les maisons qui se présentent aux regards, on est tout de suite frappé du nombre considérable d'édifices religieux, d'églises et de temples qui se trouvent bâtis sur ce côté nord de la ville. Lorsqu'on a dépassé et laissé sur la gauche les bâtiments de la vice-résidence de France, qui sont à la limite des premières maisons de la ville, on arrive à l'emplacement de la Mission catholique, que le chemin principal coupe en deux parties à peu près égales : à droite, dans l'ouest par conséquent, se trouve le bâtiment occupé par les P. Jésuites ; l'église lui est contiguë dans le nord ; un peu plus loin, sur un emplacement assez vaste, on ramassait, lors de notre passage, des matériaux pour une grande église en pierres que les missionnaires catholiques faisaient construire ; de l'autre côté de la rue se trouvent la maison et l'école des Frères de la doctrine chrétienne ; derrière ces bâtiments s'étendent de beaux jardins, dont malheureusement la partie principale occupe le fond d'un ravin.

En continuant de suivre vers le sud le grand chemin de Fianarantsoa, qui s'élève bientôt sur les flancs de la colline, on rencontre à droite l'emplacement du grand marché, puis ce sont successivement les terrains et les bâtiments des Missionnaires norvégiens, dont l'église aux tons rougeâtres se dresse à notre gauche avec son clocheton aux quatre faces égales. Une église anglaise de je ne sais quelle secte lui fait face ; il s'en trouve encore une demi-douzaine dans les quartiers hauts de la ville.

Les environs immédiats de Fianarantsoa sont encore plus mouvementés que ceux de Tananarive : ce sont des collines élevées, de gros monticules aux pentes rapides, aux sommets rocheux. La végétation semble plus vigoureuse, les rizières sont plus jolies et mieux travaillées. C'est toujours la zone dénudée des hauts plateaux, mais, malgré la densité de la population chez les Betsileo, le défrichement de la contrée est moins complet que chez leurs voisins du nord. Dans les environs immédiats de Fianarantsoa on observe quelques bouquets de bois qui ont été respectés et qui couronnent plusieurs des monticules

entourant la ville. À 4 kilomètres dans l'est se tient une fois par semaine, le vendredi, un grand marché. C'est quelque chose d'analogue au Zoma de Tananarive. Des vieillards m'ont affirmé que l'emplacement de ce Zoma était boisé dans leur jeunesse ; maintenant les premiers arbres de la forêt de l'est sont à plus de 60 kilomètres de Fianarantsoa. Chez les Betsileo donc, comme chez les autres Malgaches et principalement chez les Antimerina, nous assistons, à l'époque contemporaine, à un défrichage lent mais continu de toutes les parties de l'île ; ce défrichage est d'ailleurs en raison directe de la densité de la population. Quoi qu'il en soit, ces vestiges de végétation, que nous voyons déjà aux environs de Fianarantsoa, nous annoncent la zone des brousses, dans laquelle nous entrerons en trois journées de marche vers le sud et qui est plus rapprochée encore du côté de l'ouest ; à l'est c'est la zone forestière, le pays des Tanala.

Dès notre arrivée, nous avons reçu de la part de M. le docteur Basson, vice-résident de France à Fianarantsoa, un accueil des plus bienveillants, dont je ne saurais trop le remercier. Le docteur Besson habite en famille une maison spacieuse, construite il y a quelques années sur les ordres du Résident général de Tananarive. Malheureusement l'emplacement a été mal choisi ; peut-être est-il plus juste de dire que le gouvernement français a dû se contenter de ce que les Antimerina ont bien voulu lui vendre à poids d'or. La résidence de Fianarantsoa est édifiée au nord de la ville, près du chemin qui vient de Tananarive ; le terrain au milieu duquel s'élève la maison est sur le versant oriental d'une colline élevée. La déclivité de ce terrain est tellement prononcée qu'il est impossible de s'y tenir debout. Il a donc fallu à grands frais y aménager des terrasses et faire, en un mot, tout le nécessaire pour rendre cette portion de terrain habitable.

Grâce au docteur Besson, nous trouvons à louer en dehors de la ville, et non loin de la résidence, au lieu dit Ambatolahikisoa, une maison assez spacieuse et très suffisamment confortable. C'est là que nous allons séjourner quelques semaines pour attendre le retour des beaux jours, étudier le peuple betsileo et surtout nous préparer à notre prochain voyage dans le sud.

Parmi nos nouveaux amis betsileo, Rainimanana, qui me semble le plus instruit, nous met rapidement au courant des mœurs de ses compatriotes. D'esprit beaucoup moins borné que

la plupart de nos éphémères connaissances, ses renseignements sont très précieux. Son âge avancé ne lui ôte rien de ses facultés ; ses souvenirs sont très précis, et, grâce à lui, nous allons connaître à fond la peuplade des Betsileo. Rainimanana nous raconte un soir des légendes et de vieilles histoires ; nous les trouvons d'autant plus remarquables que, jusqu'à présent, nous avons eu une peine énorme à en réunir quelques-unes sur le peuple malgache.

Si nous trouvons à ce point de vue une certaine supériorité des tribus du sud sur les tribus du nord, cette supériorité devient encore plus évidente sous le rapport de la sculpture. En effet, on sait que depuis les temps les plus reculés presque toutes les races humaines ont reproduit sur une matière quelconque, cornes, os, bois, pierres, etc., les objets qui frappaient le plus souvent leurs regards.

Ces premières sculptures spontanées font absolument défaut dans le nord de Madagascar. Les Antimerina eux-mêmes, les plus civilisés des Malgaches par convention, n'ont aucune idée d'une sculpture quelconque. Sans doute certains de leurs ouvriers à Tananarive ont pu copier plusieurs figurines importées tout récemment d'Europe, mais ils n'ont jamais trouvé dans leur tête un motif quelconque d'ornementation. Leurs idoles les plus renommées n'étaient que des morceaux de bois informes ou des cailloux bruts roulés dans des chiffons. Ici, dès notre première étape dans le sud, nous rencontrons de véritables sculptures ; ce sont encore, il est vrai, des essais grossiers et naïfs. Je remarque d'abord, sur les planches qui ferment les fenêtres et les portes des cases, des dessins géométriques aux contours plus ou moins réguliers, qui entaillent profondément le bois dur ; ces mêmes dessins sont reproduits encore sur des pierres levées, sur des madriers dressés, comme ceux que nous avons vus au sud de Sabotsy ; ils sont également retracés sur les palissades qui entourent les tombeaux, ou sur les mégalithes qui s'élèvent dans leur voisinage. Le plus beau spécimen que nous ayons rencontré dans ce genre est l'entourage en bois sculpté du tombeau de Ramaharo, un des descendants des anciens rois betsileo de Lalangina, tombeau construit non loin des rives du Matsiatra, et près du village d'Ialananindro.

Au-dessus de cette sculpture géométrique je trouve encore des essais plus compliqués, dont le Betsileo est l'auteur, sur ses

principaux ustensiles de ménage. Ce sont des mortiers à riz, des mortiers à piments, des cuillers, des plats, des salières. Tous ces objets en bois sont souvent très finement sculptés. On y trouve déjà des figures plus compliquées. Ce sont quelquefois des formes animales, le plus souvent un bœuf. Les artistes se sont donné aussi libre carrière pour l'ornementation de leurs cases en bois. Dans cette tribu des Betsileo comme dans celle des Tanala plus à l'est, non seulement les volets qui ferment les ouvertures sont sculptés, mais encore les piliers principaux de la maison sont artistement gravés ; il en est de même des deux pignons, qui, le plus souvent, sont surmontés d'un oiseau figurant assez bien un pigeon au repos. La forme humaine est très rarement représentée, si ce n'est pour des *ody*, des talismans ou des amulettes.

La province des Betsileo comprend deux parties principales : l'une au nord du Matsiatra, l'autre au sud. Dans la première, située sur les confins de l'Imerina, on est frappé plus vivement encore que je ne le suis à Fianarantsoa de la ressemblance, je dirai même de l'identité, qui existe entre ces Betsileo du nord et les Antimerina leurs voisins. Dans la partie sud au contraire, que les indigènes appellent plus généralement *Andafy Atsimony Matsiatra*, les différences entre les deux tribus voisines sont plus marquées. Dans le sud, en effet, les Betsileo ont échappé davantage à l'influence antimerina. C'est donc là qu'il faut se placer pour les mieux connaître. Le mot Betsileo est très peu employé par les indigènes. Cette appellation a sans doute pris naissance après la conquête du pays. C'est Radama I<sup>er</sup>, roi des Antimerina, qui a soumis vers 1812 la province des Betsileo. Ses prédécesseurs avaient déjà fait quelques expéditions dans ce pays du sud, mais des révoltes continuelles des Betsileo venaient toujours menacer la domination antimerina. Radama I<sup>er</sup> voulut étouffer ces révoltes dans le sang, et il y réussit. La ville d'Ambositra, dans le Betsileo nord, qui n'avait pas voulu reconnaître son autorité, fut prise par les Antimerina.

« Toutes les maisons d'Ambositra furent détruites, ses défenseurs mis à mort, les femmes et les enfants emmenés en cap-

tivité dans l'Imerina. Défense fut faite aux habitants du pays de songer jamais à s'établir sur les ruines de cette cité rebelle.<sup>1</sup> »

Beaucoup de villages importants du Betsileo subirent le sort d'Ambositra, et l'on ne peut guère marcher quelques heures dans cette province sans rencontrer des traces de la férocité des Antimerina.

J'ai dit que le Betsileo était surtout un agriculteur ; plus encore que l'Antimerina, il sait travailler ses champs, faire produire ses rizières ; il possède aussi de nombreux troupeaux de bœufs ; mais, chose rare à Madagascar, le Betsileo n'est pas seulement agriculteur et pasteur, il est aussi très habile pour fabriquer des lamba. Dans l'île entière, les lamba de l'Arindrano jouissent d'une juste renommée. Les Betsileo du sud principalement font aussi, avec une soie indigène, des lamba bien tissés, qui atteignent souvent des prix fort élevés ; ces lamba sont surtout réservés pour l'ensevelissement des morts. Enfin les Betsileo de l'est fabriquent avec une écorce d'arbre des lamba rayés de couleurs vives, connus sous le nom de sarimbo.

L'une des principales excursions, et sans contredit la plus intéressante que nous fassions aux environs de Fianarantsoa en compagnie du docteur Besson, est celle d'Ifandana.

Le lundi 7 avril, nous partons de Fianarantsoa dès l'aube et nous allons coucher à Anbohimandrovo. Le lendemain et le jour suivant nous arrivons à Ambohimandroso, village important du Betsileo méridional, où nous espérons trouver des renseignements, et peut-être des hommes, pour notre prochaine campagne du sud.

D'Ambohimandroso, nous nous rendons à Ifandana.

Ifandana est un ancien village betsileo, situé, comme c'est la coutume à Madagascar, sur le sommet d'une colline élevée. La colline d'Ifandana est orientée est et ouest ; son point culminant est à environ 980 mètres d'altitude, mais ne domine que de 530 mètres le plateau environnant. La colline a été formée par une poussée gigantesque de roches éruptives. Son sommet, qui a une disposition analogue à la forme générale du mamelon, peut avoir 200 ou 300 mètres en allant de l'est vers l'ouest, et 50 mètres en moyenne du nord au sud. La colline d'Ifandana

---

<sup>1</sup> R. P. Abinal, *Vingt Ans à Madagascar*.

peut se diviser en deux parties principales, quant à la nature des matériaux qui la forment ou plutôt qui la recouvrent. La partie occidentale est entièrement rocheuse, et ses flancs, à pentes très accusées, sont inaccessibles ; la partie orientale, recouverte d'argile en maints endroits, surtout à sa base, soutient sur son sommet deux blocs de rochers d'une taille gigantesque. Ses flancs ont une déclivité moins prononcée que la partie rocheuse : on peut donc monter au sommet. Mais là les deux blocs qui couvrent toute sa surface rendent fort difficile l'accès du sommet aplati de la partie rocheuse qui se trouve derrière eux. Comme ces blocs ont une forme sensiblement cubique, aux angles arrondis, et qu'ils reposent par une large base sur une surface sensiblement plate et malheureusement pas plus large qu'eux, on peut, en rampant sur cette surface, et en s'engageant dans l'espace que laissent les angles, parvenir de l'autre côté du bloc. Mais c'est une opération fort difficile. Voici comment il faut s'y prendre : on engage la tête et la partie supérieure du corps dans cette espèce de couloir. Le ventre repose sur le sommet rocheux de la colline, le dos s'appuie contre l'angle arrondi de la paroi inférieure du cube, les jambes pendent dans le vide. En rampant ainsi latéralement, on peut contourner d'abord la face nord du cube occidental, puis sa face est, et l'on arrive enfin sur le sommet rocheux de la colline où était bâti le village d'Ifandana. Je n'ai pas besoin de dire que cet exercice gymnastique n'a rien d'attrayant. Cet affreux passage que nous avons suivi a dû servir avant nous à bien des générations, comme en témoigne la roche, qui en cet endroit a le poli de l'ivoire.

Le moindre faux mouvement nous précipiterait à 500 mètres, en bas, dans un massif de cactus aux épines menaçantes. Mais enfin je ne regrette pas mon excursion, car, en visitant le sommet d'Ifandana, je trouve dans une anfractuosité de la roche un riche gisement de crânes et d'ossements betsileo, nous faisons une belle récolte et je suis heureux de ma journée au delà de toute expression.

## XIX

**Excursions dans le pays Tanala et à Ambondrombe. – Peuplades Tanala. – Les nains de Madagascar. – Ville d’Ikongo. – Départ d’Amboasary. – Préparatifs de voyage dans le sud. – Recrutement des porteurs, leur solde. – Départ de Fianarantsoa.**

Ce voyage à Ifandana et dans les villages voisins, à Ivohidahy, à Ambohimandroso et à Ambalavao, nous avait fait connaître, en partie du moins et dans ce qu’elle a de plus intéressant, la région sud du Betsileo : nous ne voulions pas quitter Fianarantsoa sans faire une excursion dans l’est, du côté des Tanala. L’ouest tentait moins notre curiosité : Maistre et moi avons parcouru de vastes territoires de ces pays sakalava, en allant à Majunga et à Ankavandra ; d’ailleurs, dans notre voyage du sud, nous devons traverser des pays absolument analogues, entre Isalo et Ihosy.

Cette deuxième excursion, dans laquelle le docteur Besson veut bien encore une fois nous accompagner, nous mène de Fianarantsoa aux confins de la forêt de l’est, au village d’Amboasary. Nous nous y arrêtons quelque peu. Nous sommes là en face de la haute montagne d’Ambondrombe, sur la limite orientale du pays des Tanala. Cette montagne d’Ambondrombe est célèbre partout à Madagascar ; son accès est *fady*. C’est le séjour des ombres, et aucun Malgache ne voudrait essayer d’y monter dans la crainte de s’aliéner quelques mauvais esprits. Maistre et moi aurions bien voulu, en dépit de la superstition des indigènes, gravir la montagne sacrée, mais nous nous exposions à mécontenter probablement la population et je n’en avais garde ; nous avons trop grand besoin des indigènes pour notre campagne future, dont je ne voulais pas compromettre le succès en gravissant une montagne qui, en somme, ne diffère en rien de beaucoup d’autres sommets de Madagascar sur lesquels nous nous sommes élevés. J’ai appris d’ailleurs, depuis mon retour de

notre campagne du sud, que le docteur Besson, plus libre que nous, avait pu, avec un missionnaire, et malgré la superstition et le mauvais vouloir des indigènes, gravir la montagne d'Ambondrombe. Cette montagne, qui s'élève à environ 1 750 mètres, est couverte de broussailles ; son sommet dénudé laisse apercevoir de gros massifs de rochers, ses flancs ne sont pas très rapides, si ce n'est du côté du sud, et l'accès en est rendu difficile surtout par les broussailles et les fourrés épineux qui couvrent ses flancs.

Les Tanala, qui se trouvent non loin d'ici et qui sont par conséquent voisins des Betsileo, en diffèrent cependant quelque peu au point de vue ethnique. Leurs caractères anthropologiques se rapprochent beaucoup plus des Betsimisaraka, et d'une manière très logique et très naturelle on doit les faire rentrer dans la grande famille des tribus de l'est de Madagascar, dont le Betsimisaraka est le type. Beaucoup plus que le Betsileo, le Tanala présente certains caractères africains : comme le Betsimisaraka, il a le teint noir, les lèvres épaisses, le nez écrasé, et les cheveux crépus et laineux. Quoi qu'il en soit, on peut trouver dans cette tribu beaucoup de variétés individuelles. Pas plus que les autres tribus de Madagascar, les Tanala n'ont pu échapper aux influences de voisinage ; les métis sont par conséquent très nombreux, et les alliances entre les Tanala et les autres tribus de l'île, les Betsileo principalement, ont altéré chez beaucoup d'individus le type primitif ; il n'en est pas moins vrai que l'on peut trouver souvent les vrais caractères de cette tribu.

Parmi toutes les peuplades de Madagascar, les Tanala forment un petit peuple des plus intéressants à connaître. Leur pays est tout à fait particulier : ce sont les hommes de la forêt. La tribu des Tanala est en effet confinée entre la partie méridionale du plateau Central, à l'ouest, habitée par les Betsileo, et la zone littorale, à l'est, habitée par les Betsimisaraka et les tribus Antaimoro du nord ; au sud, le pays des Tanala ne va pas plus loin que le Mananara ; au nord, il n'a pas de limites précises ; dans cette partie, le pays des Tanala, très peu large, est resserré entre l'Imerina et la province des Betsimisaraka proprement dite ; il semble cependant atteindre les confins du pays bezanozano.

On raconte beaucoup de légendes sur ces Tanala, que les Antimerina et les Betsileo connaissent peu. Eux aussi sont trai-



tés de *babakoto*, et les tribus du plateau Central aiment à donner ce lémurien malgache comme ancêtre aux Tanala.

Ces indigènes, réunis en agglomérations peu importantes, demeurent dans des maisons en bois analogues à celles que nous voyons dans le Betsileo ; ils vivent surtout de chasse et de pêche ; ils défrichent cependant autour de leurs villages quelques espaces, dans les fonds des vallées principalement, qui produisent des graines et des légumes en quantité suffisante pour leur alimentation.

C'est dans cette tribu forestière que l'on rencontre le plus d'individus de petite taille à Madagascar. J'ai vu quelques adultes dont la hauteur totale ne dépassait pas 1 m. 15. Peut-être sont-ce de semblables observations faites par mes prédécesseurs à Madagascar qui ont pu donner naissance à la légende des Kimos, ces peuples nains qui habitaient sur les arbres et que certains voyageurs aiment à placer dans les centres inconnus. À ce sujet de peuples nains, je m'empresse de dire qu'il n'en existe pas à Madagascar, à ma connaissance du moins.

Lors de la conquête du Betsileo par Radama I<sup>er</sup>, et de l'établissement de la domination antimerina dans le sud du plateau Central, beaucoup d'indigènes conquis, mais non soumis aux vainqueurs, quittèrent leur pays et se réfugièrent dans l'est, dans les forêts du Tanala, qui leur offraient un asile inviolable. C'est surtout dans la province d'Arindrano que se recrutèrent avec le plus de facilité ces insoumis à la domination antimerina. Ils se rendirent nombreux chez les Tanala, et dans une vallée profonde qu'ils découvrirent au milieu de la forêt ils vinrent fonder la ville d'Ikongo.

En quittant le village d'Amboasary, nous faisons nos adieux aux Tanala, que nous ne devons plus revoir, et nous arrivons vite au village d'Antandrokazo. Nous sommes revenus là en pays betsileo, dans cette zone dénudée, d'une manière moins absolue cependant que celle de l'Imerina. Autour des villages betsileo, du moins dans cette partie, on peut voir dans des enclos assez bien entretenus : pêchers, bibassiers, manguiers, caféiers, citronniers, goyaviers, bananiers ; à côté de ces arbres à fruits, on trouve, disséminés dans la campagne et principalement groupés sur les hauts sommets, des arbustes tels que le *voandelaka*, lilas de Perse (*Melia Azederach*) ; le *zahamborozano*, jambose ou jam-rosa (*Jambosa Eugenia*) ; l'*amontana*, qui atteint quelque-

fois 8 mètres de hauteur et qui sert de bois à brûler (*Ficus Baroni*) ; le *seva*, arbuste (*Beddlea Madagascariensis*) ; le *tsiafakomby*, arbuste épineux que nous avons déjà rencontré dans l'ouest et dans le nord, sappan de Bourbon (*Cæsalpinia sappan*) ; le *dingadingana*, arbuste (*Psiadia dodoneæfolia*), et le *dingadingambasaha*, autre arbuste (*Justicia gendarussa*) ; l'*amberana* (*Urera amberana*), arbuste à feuilles urticantes, très employé pour les clôtures, ainsi que le *roingiry* ; l'*ampaly* (*Ficus soroceoides*), dont les feuilles sont employées par les indigènes en guise de papier de verre ; le *zahana*, arbre dont le bois dur sert à faire des manches d'outils ou de zagaies (*Phyllarthron bojerianum*) ; le *hasina* (*Dracæna angustifolia*), cet arbuste, que l'on suppose aimé des Vazimba, est employé par les Betsileo pour fabriquer des instruments de musique ; le *tainakoho*, arbuste à fleurs jaunes, en betsileo *sanatry* (*Cassia lævigala*) ; le *falahidambo* (*Dichrostachys tenuifolia*) ; le *roibe*, arbuste à piquants qui donne de grandes fleurs et dont l'écorce rugueuse sert aux enfants à faire des frondes (espèce d'hibiscus) ; le *roibevavy*, la grande espèce (*Hibiscus diversifolius*), et le *roimainty* (*Rubus fruticosus*), dont le fruit mûr rappelle assez bien nos framboises de France ; le *fandramanana* ou *voafotsy*, arbuste dont les feuilles servent à faire une boisson comme celle du thé (*Aphloia theæformis*).

Cependant nous voici maintenant au milieu de mai. La température se maintient toujours fraîche, principalement pendant les heures qui précèdent le lever du soleil ; mais les pluies fines, les brouillards, ont cessé complètement ; nous sommes entrés tout à fait dans la saison sèche des Betsileo. Nous n'avons pas de temps à perdre et je hâte de tout mon pouvoir nos préparatifs de voyage vers le sud. À force de patientes recherches, nous trouvons à Fianarantsoa et dans les environs quelques hommes qui consentent à nous suivre dans le sud et qui, ajoutés à nos fidèles de Tananarive, vont former le noyau de notre convoi. Bien entendu, dans le sud ils vont se dire Betsileo : il ne faut pas que dans les tribus insoumises que nous allons traverser on nous voie accompagnés d'Antimerina. Cette compagnie pourrait compromettre totalement le succès de notre entreprise, et, dans tous les cas, nous recommanderait fort mal aux tribus rebelles chez lesquelles nous allons passer. Notre ami Rainimanana a fait dans sa jeunesse quelques excursions chez les Bara, et sur

ses conseils nous allons dans l'extrême Sud Betsileo, chercher de ses anciens compagnons, qui fort probablement consentiront à nous suivre. Les avis de Rainimanana sont bons, car à Ambohimandroso nous trouvons un esclave betsileo qui veut bien voyager avec nous. Rainizanaka, c'est son nom, a été faire du commerce chez les Bara ; il connaît un peu le nord du territoire de cette tribu, en parle le dialecte, et nous sera certainement fort utile. Rainizanaka, qui doit être le commandeur de notre caravane, nous trouve rapidement les hommes qui nous sont nécessaires pour compléter notre convoi. Je suis heureux d'avoir terminé le recrutement de notre personnel. Nous avons, en dehors des Malgaches proprement dits, un créole de la Réunion nommé Mitra et un natif de Sainte-Marie, Barthélemy Douai, qui s'occupe plus spécialement de nos armes, de nos instruments et des collections d'histoire naturelle – j'avais jugé que la santé de notre fidèle Jean Boto ne lui permettait pas de nous accompagner dans le sud, et, à son grand regret, j'avais dû le laisser à Tananarive, – un commandeur indigène, Rainizanaka, avec trente-deux hommes, seize porteurs de bagages et seize porteurs de filanzana. Comme on voit, j'avais renoncé aux bêtes de somme, qui ne pouvaient pas nous être d'un grand service, et j'avais conservé comme moyen de locomotion, rapide et commode, le filanzana, cette chaise à porteurs malgache, qui restera, quoi qu'on en dise, l'unique véhicule de la grande île, tant qu'une nation européenne n'y aura pas fait construire des voies de communication.

Notre personnel était complet et c'était là le plus important ; je le payais fort cher, il est vrai, un *kirobo* par jour et par homme (25 sous de notre monnaie). Ce salaire, relativement très élevé pour Madagascar, était néanmoins acceptable, vu les circonstances et les pays difficiles que nous allions traverser, et surtout les termes de notre *fanekena* (marché, convention), car il était expressément stipulé, avec nos porteurs, que leurs salaires leur seraient payés en argent coupé à Fianarantsoa, si Maître et moi n'étions pas morts, tués en cours de voyage.

Pour le matériel, le problème était moins difficile à résoudre. Nous étions d'ailleurs équipés depuis longtemps pour de telles expéditions, et d'un autre côté le nombre de nos porteurs de bagages nous interdisait absolument toutes provisions superflues. Nous n'avions donc que le strict nécessaire, mais en

quantité suffisante. Nous n'avions en somme trouvé dans les préparatifs de notre voyage du sud qu'une seule difficulté, mais elle était aussi grande qu'imprévue. En effet, dans les provinces méridionales que nous nous proposons d'explorer, l'argent ne passait plus sous aucune forme. Tandis que toutes les autres tribus de Madagascar que nous avons rencontrées jusqu'à ce jour admettaient au moins la pièce de 5 francs, entière ou fractionnée en petits morceaux, les tribus méridionales, qui vivent à Madagascar dans un isolement presque complet, ne connaissent aucun métal précieux, exigent pour leur transaction des perles, de la verroterie, en un mot des marchandises d'échange. Nous étions fort embarrassés, d'abord parce que nous n'avions aucune idée des objets qu'il nous fallait emporter, et ensuite à cause du poids fort lourd que cela nous obligeait à traîner avec nous. Dans cette circonstance, Rainizanaka nous fut d'un grand secours, et nous n'avons eu qu'à nous louer dans la suite de ses indications. Dans les tribus du sud de Madagascar, comme autrefois dans tout l'ouest, abstraction faite des étoffes de cotonnade et d'indienne qui même maintenant ont cours un peu partout, la marchandise d'échange la plus appréciée est sans contredit la perle de verroterie. Nous en faisons donc une certaine provision sur le marché d'Ambalavao, village connu pour cela dans tout le Sud Betsileo et réputé pour ses *ody* ou talismans. Je ne veux pas donner ici une nomenclature détaillée et une description minutieuse des différentes perles dont nous faisons provision pour le sud ; les modes changent, et avec une perle dans le goût du jour on obtiendra une mesure de riz chez des Bara, alors qu'avec deux perles démodées on n'en aurait pas une poignée. Qu'il me suffise de dire que ces perles de verroterie, de fabrication allemande, sont très répandues dans tout le sud de Madagascar. Elles se divisent en deux types principaux. Les unes sont de petites perles sphériques blanches, bleues, rouges, noires, toujours opaques. Les petites perles bleues, qui ont environ 5 millimètres de diamètre, s'obtiennent aisément chez les marchands du Betsileo à raison de 18 sous le 100, et, avec quatre d'entre elles on achète une poule dans toutes les tribus du sud. L'autre type de perles est de forme cylindrique : elles sont beaucoup plus grosses que les perles sphériques ; les cylindres sont tantôt à facette plane, tantôt tordus sur leur grand axe. Avec une perle cylindrique à facettes de 10 centimètres de

long sur 2 d'épaisseur, de couleur rougeâtre, que je peux me procurer à Ambalavao pour 2 fr. 50, j'achèterais chez les Bara et chez les Antaisaka un bœuf de fort belle taille. Mais, je le répète, telle perle qui représente une valeur réelle à un moment donné chez certaines tribus du sud, peut la perdre complètement quelques mois plus tard. Donc, pour l'achat des perles de verroterie, on ne saurait trop s'entourer de renseignements minutieux, exacts et récents. En plus de nos perles de verroterie et toujours sur les conseils de notre commandeur Rainizanaka, nous augmentons notre pacotille d'échange de petits miroirs ronds, d'aiguilles, de couteaux, de pinces à effiler, de quelques coupons d'étoffe. J'ai même au fond d'une malle deux petites boîtes à musique qui viennent de France, et qui, chez ces peuplades sauvages, atteindront, je n'en doute pas, une grande valeur.

Maintenant tous nos préparatifs sont terminés. Nous présentons nos adieux à M. le docteur Besson, et, munis des souhaits de réussite des deux ou trois Européens qui habitent Fianarantsoa, nous quittons la capitale des Betsileo le samedi 24 mai 1890.

## XX

**Difficultés pour se mettre en route. – Départ de Fianarantsoa. – Arrivée à Ambohimandroso. – Kabary des Borizano. – Dans la plaine du Mananantanana. – Les monts dénudés du Betsileo. – Champs de sorgho. – Massifs de l'Andraingitra et chaîne des Lohatrafo. – Les termites à Madagascar. – Village d'Ankaramena. – Anciens types betsileo. – Vallée du Tsimandao. – Les sauterelles à Madagascar. – Leur préparation culinaire. – Sur le territoire Bara. – Dans la brousse. – Le plateau des Lamboany. – Les *mpanjaka* bara. – Le roi de Zazafotsy devient notre ami. – Au village d'Ambararata.**

Dans presque tous les pays du monde, lorsqu'on commence un grand voyage avec un personnel nombreux, il est rare que dès la première heure tout le monde soit prêt en temps et lieu. Nous voyons par ce qui nous arrive aujourd'hui que cette règle s'applique très bien à Madagascar. S'il était besoin de preuves, nous en aurions ce matin une confirmation éclatante. Dès les premières heures du jour, quelques zélés sont venus faire acte de présence, mais le gros de la troupe ne vient qu'à 10 heures du matin. Selon une habitude bien malgache, les hommes aident à emballer notre matériel. On lie les charges, que je distribue avec le plus d'impartialité possible. Puis, chacun soupèse son paquet, vérifie les cordelettes, trouve, bien entendu, les poids exagérés, se décide enfin à poser le bambouillage sur ses épaules, et alors... on ne part pas. Oh ! je suis bien habitué à cette façon d'agir des porteurs ; il faut en passer par là. Beaucoup d'entre eux me demandent à aller faire leurs adieux à leurs familles ou à prendre dans leur case quelques objets indispensables qu'ils ont oubliés. Voilà huit jours qu'ils sont prévenus que nous partirions ce matin, et leurs dispositions ne sont

pas prises. Point n'est besoin de raisonner avec ces nègres. Je sais qu'ils poursuivent un but : ils veulent obtenir quelque avance sur leur salaire du voyage. Si cette avance était forte, il est bien entendu que je ne les reverrais plus, et, n'ayant pas la force pour moi, il me faut employer la ruse. Je leur donne donc quelque argent, et surtout je me propose d'aller très lentement au début de mon voyage dans le Betsileo méridional, contrée relativement très sûre. Je ne m'engagerai sur le territoire Bara que lorsque je devrai à chacun de mes porteurs une somme assez importante. Comme je connais les Malgaches, dès ce moment ils me suivront partout, j'en ai la quasi-certitude ; il ne s'agit maintenant que de les amuser jusqu'à Ihosy, le dernier poste antimerina dans le Sud Betsileo.

Après les *kabary* d'usage, et de nouvelles répartitions des charges, nous partons enfin pour le sud à 1 heure de l'après-midi.

Nous suivons la route que nous avons prise il y a quelques jours pour aller à Ifandana. Vers 5 heures nous faisons halte au village d'Ambalafeta.

Le dimanche 25 mai, nous marchons trois heures pour nous rendre à Ambohimandroso.

C'est un important village, construit, comme c'est la règle, sur un mamelon assez élevé qui domine la plaine de Mananan-tanana. On compte à Ambohimandroso environ 150 cases ; c'est donc une agglomération assez importante, la dernière du reste que nous allons trouver sur notre route jusqu'à Ihosy. Nous ne verrons plus que de pauvres villages betsileo, dont les habitants ont conservé plus qu'ailleurs les mœurs et les coutumes de leurs pères.

Le jour suivant, nous restons encore à Ambohimandroso ; nos hommes ont de nouveau des adieux à faire à certains de leurs compatriotes, et, sur les observations des porteurs de bagages – ils réclament toujours, c'est la règle, – il me faut prendre des porteurs supplémentaires pour diminuer les charges, qui sont déjà bien légères. Heureusement je trouve à Ambohimandroso, le pays de Rainizanaka, des hommes de bonne volonté ; ils s'engagent au même prix que les autres, et je dois augmenter les charges de plusieurs ballots de sel. Ce jour perdu à Ambohimandroso favorise mes projets, je laisse donc

faire mes porteurs, et, faisant appel à une patience rare, je partirai quand ils voudront.

Le 27 mai, de très bonne heure, nous sommes heureusement surpris de trouver tous nos hommes réunis à la porte de la case que le R. P. Fabre, chargé de la mission catholique d'Ambohimandroso, avait mise fort gracieusement à notre disposition. Nos porteurs, qui viennent prendre leurs charges, ont presque tous acheté des zagaies pour se défendre contre les nombreux fahavalos qui, disent-ils, infestent le pays. Nous augurons bien de ces achats, qui valent certainement mieux que les bouteilles de rhum dont se sont munis certains hommes. Nous partons à 8 heures et demie, après avoir recommandé à nos hommes de rester groupés et de ne pas s'éloigner trop de nos filanzana. Nous prenons notre ordre de marche habituel, ordre que nous ne quitterons plus durant toute cette campagne du sud. En tête, Douai et Mitra, les deux hommes en lesquels nous avons le plus de confiance et qui seront chargés éventuellement de surveiller les guides ; puis derrière eux, à la file indienne, tous nos porteurs de bagages. Maistre et moi formons l'arrière-garde et veillons à ce qu'aucun homme ne reste en arrière de la troupe.

À notre sortie d'Ambohimandroso, de nombreux indigènes nous accompagnent jusqu'aux dernières maisons de la ville ; ce sont, pour la plupart, des femmes qui viennent dire adieu à nos porteurs, leurs maris. Il est étonnant de remarquer à Madagascar combien les porteurs de filanzana ou de bagages ont de femmes ; ces épouses, légitimes ou non, se trouvent dans chaque village que les borizano traversent d'habitude. Rainizanaka m'explique que pour eux c'est fort utile. Tandis qu'ils font leur rude métier, ils sont assurés de trouver, dans n'importe quel village où les amèneront les hasards de leurs courses aventureuses, bon gîte, bon souper, et autres choses encore. C'est évidemment très pratique. Il est à remarquer que tous les porteurs, en général, qui se trouvent dans le sud comme dans toutes les provinces autres que l'Imerina, comprennent une notable proportion d'hommes libres. Dans l'Imerina, au contraire, presque tous les porteurs sont des esclaves. C'est là aussi, dans l'Ankova, que d'une manière absolue la proportion des esclaves est la plus forte ; faible ailleurs, elle devient presque nulle dans les territoires insoumis.



En quittant Ambohimandroso, nous entrons dans la grande plaine de Mananantanana. Cette plaine est en grande partie inculte, couverte de hautes herbes, *vero* (*Andropogon hirtus*), *horona* (*Aristida adscensionis*). On remarque cependant autour des *vala* disséminés çà et là quelques champs d'ambrevades, des rizières, des plantations de canne à sucre, de manioc et de patates. Les arbres sont très rares. Ce sont les mêmes variétés que j'ai signalées aux environs de Fianarantsoa.

La plaine est entourée de montagnes élevées. Au sud, c'est le pic d'Adraintonga, terminé par un cône de granit ; au nord et au nord-ouest l'Isomahy, l'énorme massif de l'Ivohibe, le sommet pointu du Vohitafia, surmonté d'un tombeau, l'Anсахавиро ; enfin, loin dans l'ouest, les grandes roches arides des Manampy découpent sur le ciel leurs formes bizarres.

Nous avons vu dans nos voyages précédents, et principalement dans l'Imerina et dans le nord du plateau Central, de nombreuses montagnes ou collines élevées. Ces hauts sommets du nord se présentent toujours sous la même forme invariable. Ils sont constitués par de puissantes assises rocheuses recouvertes d'une épaisse couche rougeâtre ; le plus souvent un maigre gazon revêt leurs flancs aux pentes douces. Très rarement des émergences rocheuses apparaissent au sommet, quelques blocs de roches primitives sont accrochés à leurs flancs. Nulle part on ne voit d'arêtes vives ; l'argile, résultat de la décomposition pendant de longs siècles des roches sous-jacentes, a comblé toutes les anfractuosités. De loin en loin, l'œil ne découvre sur ces croupes arrondies que de petits ravins creusés dans l'argile par les eaux sauvages. En somme, dans les provinces du nord, dans les plaines comme sur les sommets, l'argile rougeâtre recouvre la roche fondamentale. Dans le sud au contraire on observe le plus souvent une disposition toute différente. Là en effet, tandis que les plaines et les vallées offrent comme ailleurs un sol argileux, les sommets, les montagnes comme les collines, les mamelons comme les monticules, sont d'énormes masses rocheuses. Comme nous l'avons vu à Ifandana, comme nous le voyons aux Manampy, comme nous le verrons plus tard sur notre route du sud jusqu'aux monts Beam-pingaratra qui enserrant la vallée d'Ambolo, tous les hauts sommets sont des roches, le plus souvent massives, déchirées, bizarrement contournées ; les arêtes sont vives, les parois

abruptes, les anfractuosités fréquentes. Cette différence entre les sommets du nord et les sommets du sud est vraiment frappante à Madagascar.

Au milieu de la plaine du Mananantanana nous traversons un petit ruisseau près de son confluent avec cette rivière : puis c'est un marais qui disparaît sous une végétation épaisse de *bararata* et de *herana*. Nous y faisons une chasse fructueuse de *vorompotsy* (*Ardea bubulcus*) et de *takatra*. Nous croisons de nombreux indigènes, qui nous souhaitent en passant un heureux voyage. Ces hommes portent des paquets suivant un système que je n'avais pas encore vu employer jusqu'à ce jour à Madagascar. Ils ont en effet sur le dos un grand panier, sorte de hotte, maintenu sur les épaules par des lanières de cuir.

La plaine devient plus étroite, resserrée qu'elle est dans l'ouest par les premiers contreforts de l'Andraingitra et les assises inférieures des Manampy.

Sur ces derniers contreforts se trouve construit le petit village de Manambolo, où nous nous arrêtons pour déjeuner. Ce petit hameau de 25 cases environ est entouré d'une épaisse haie de cactus. À côté des cases, qui sont encore en terre, on remarque plusieurs greniers à riz ; ce sont de petites constructions cylindriques faites en bois et en torchis et recouvertes d'un toit de chaume. Lorsque nous reprenons notre route après avoir quitté le village de Manambolo, nous traversons à gué une petite rivière du même nom. En cet endroit, le Manambolo mesure 10 mètres de large sur 40 centimètres de profondeur moyenne. Ce cours d'eau se dirige vers le nord, et à peu de distance d'ici il va se jeter dans le Mananantanana.

À l'ouest du Manambolo, le sentier que nous suivons quitte la plaine du Mananantanana et commence à gravir les premiers contreforts des Manampy et du Vatotsitondroina ; la direction générale de ces collines rocheuses est nord et sud. Jusqu'à présent le chemin a été assez bon dans cette plaine qui environne Ambohimandroso, mais maintenant il devient mauvais, il nous faut contourner les émergences rocheuses qui percent l'argile en maints endroits, et nous faufile entre des blocs énormes de gneiss et de granit, qui le plus souvent ne laissent entre eux que d'étroits passages. Nous arrivons enfin au sommet du Vatotsitondroina, à 1 150 mètres d'altitude. De l'autre côté de ce point culminant où nous nous sommes arrêtés quelques instants pour

nos observations, s'étend un plateau légèrement ondulé couvert de cultures d'ambrevades. Il s'y trouve aussi des champs à *ampembe* (*Holcus sorgho*), graminées que je n'avais pas encore vues jusqu'à ce jour à Madagascar.

Le sorgho, presque inconnu sur le plateau Central et dans l'est de la grande île, est au contraire assez commun dans le sud et dans les territoires sakalava.

Tandis que de l'endroit où nous sommes, la vue peut s'étendre très loin vers l'ouest, où nous reconnaissons sans peine la zone des brousses, vers le nord et vers l'est l'horizon, beaucoup moins vaste, est fermé par les hauts sommets du Sud Betsileo ; vers le midi ce sont de hautes montagnes où scintillent des blocs de quartz ; ces montagnes, très hautes et très déchiquetées, barrières naturelles entre les Bara et les Betsileo et soutenant le plateau Central vers le sud, forment le massif de l'Andraingitra et la chaîne des Lohatrafo.

À 4 heures et demie nous faisons halte à Andranovoronloha. C'est un misérable village, qui compte 18 maisons plus malpropres les unes que les autres. L'enceinte de cactus qui environne le village sert aussi de parc à bœufs, et le troupeau, qui vient de revenir du pâturage, a envahi le village. Ces animaux nous bloquent dans la case que nous avons choisie, et comme ils sont d'humeur belliqueuse, nous ne pouvons pas en sortir.

Nous passons donc dans ce pauvre endroit la journée du 28 mai en tête-à-tête avec nos bœufs. Vers le milieu du jour nous tentons une sortie vigoureuse, couronnée de succès d'ailleurs, pour aller gravir le mont Ifaha, qui se trouve non loin d'ici et dont le sommet sera pour nous une bonne station topographique. Aux alentours du village l'immense majorité des terres est inculte. Les Betsileo mettent le feu dans les herbes à cette époque de l'année, afin qu'à la prochaine saison des pluies elles repoussent plus tendres et plus vivaces pour servir à la nourriture de leurs troupeaux de bœufs. Le mont Ifaha, qui a environ 1 810 mètres d'altitude, est isolé au milieu de ce plateau. Son sommet est formé de deux immenses rochers à pic de tous les côtés, et nous sommes obligés de rester à leur pied pour prendre nos observations.

Le jeudi 29 mai, nous quittons dès l'aube Andranovoronloha, et peu d'instant après nous traversons le village de Targay. Dans la contrée où nous sommes, qui appartient encore à la

zone dénudée, mais qui est très voisine de la zone des brousses, apparaissent devant nous de nombreux nids de termites. Le termite à Madagascar, *vitsyказo*, est absolument confiné dans la zone des brousses ou sur les parties des autres territoires qui touchent de très près cette zone ; c'est dire que notamment il est très commun sur tous les territoires sakalava. Maintenant que nous sortons à peine du Betsileo, nous en trouvons déjà vers le sud. À Madagascar les termites se construisent des nids coniques, répandus en grand nombre dans toutes ces campagnes argileuses. Ces cônes atteignent en moyenne 60 centimètres de hauteur sur 50 de diamètre inférieur.

Dans toutes les contrées où se trouve le termite existent en plus ou moins grand nombre des compagnies de pintades sauvages, *akanga* (*Numida mitrata*). Nous passons ensuite près d'une montagne, c'est le Vintalala. Dans cette partie de la route, la roche est à nu, plus loin l'argile rouge réapparaît, couverte comme toujours de grandes herbes de *vero* et de *horona*. Çà et là commencent à sortir des herbes de petits buissons, plus loin encore ce sont des arbres. Avant la fin du jour nous entrerons dans la zone des brousses. Ces arbres isolés et qui commencent à couvrir la plaine sont surtout des *sakoa*, arbre de Cythère ou Evi (*Spondias Cytheræa*) et des *nonoka* (*Ficus melleri*). Il y a aussi beaucoup d'euphorbes à fleurs jaunes, de *songosongo* (*Euphorbia splendida*), comme disent les indigènes.

Ici nous arrivons à un col, et à partir de ce point nous allons descendre brusquement jusqu'au village d'Ankaramena. Au sommet du col, à 1 310 mètres d'altitude, nous avons une très belle vue vers l'ouest sur la vallée du Tsimandao et sur la plaine d'Ankaramena. Le pays change d'aspect, la plaine est sillonnée de nombreux ruisseaux dont les bords sont couverts d'une belle végétation formant des lignes de verdure qui vont se perdre loin dans l'ouest. On remarque surtout beaucoup de petits arbustes qui ont des feuilles comme nos pins d'Europe ; ce sont des espèces de *hosana* (*Xerophyta pectinata* et *Xerophyta sessiliflora*).

De ce col, le Tsimandao semble venir du nord, puis, à partir du village d'Ankaramena, il se dirige vers l'ouest et passe près d'un autre village betsileo, Mafaitra ; ensuite il prend une direction générale nord-ouest. Nous sommes descendus dans la vallée d'Ankaramena, à 810 mètres d'altitude. Le sol est d'argile

rouge couverte partout de hautes herbes ; les arbres isolés sont en grand nombre. De distance en distance on aperçoit, semblables à de petites huttes, d'énormes nids de termites. Ces nids sont quelquefois si rapprochés que l'on croirait se trouver en présence d'un village en miniature.

À midi nous passons à Vohibola. Une pierre levée est à l'entrée de ce village ; non loin de là, à l'ombre d'un arbre au feuillage épais, un groupe de femmes travaillant à piler du riz. Nous passons sans nous arrêter. À l'ouest du village nous traversons à gué le Tsimandao. Cette rivière, large d'une vingtaine de mètres, n'a pas à cette époque de l'année plus de 30 centimètres de profondeur ; elle coule sur un lit de sable blanc auquel des paillettes de mica donnent çà et là des reflets métalliques. Puis nous arrivons au village d'Ankaramena, où nous nous arrêtons vingt-quatre heures.

Ankaramena est la seule agglomération importante que nous ayons rencontrée depuis notre départ d'Ambohimandroso. Il compte environ 60 cases, construites presque toutes sur le même modèle. Sur une charpente en bois sont appliquées des cloisons de bararata tressé ou des claies de vero. Ankaramena, comme presque tous les villages betsileo, est enfermé dans une enceinte de cactus de plus de 50 mètres d'épaisseur, absolument impénétrable par conséquent ; on accède au village par un couloir sinueux ménagé dans l'enceinte et coupé par quatre portes que l'on ferme chaque soir. Ces mesures de précautions, générales à Madagascar, se retrouvent plus ou moins partout ; elles ne manquent totalement que dans les villages antimerina construits récemment. Par contre, le village d'Ankaramena est bâti dans la plaine ; cette disposition, contraire à celle que nous avons vue partout sur le plateau Central, chez les Betsileo comme chez les Antimerina, se rencontre dans tous les territoires insoumis. Ankaramena est encore divisé en quatre villages distincts par des haies intérieures de cactus. Les bœufs, qui sont ici très nombreux, ont une enceinte réservée ; ils constituent d'ailleurs la principale richesse des indigènes, et dans ces contrées se vendent plus cher que dans le nord (6 piastres environ, 30 francs). Il y a dans le village beaucoup de poules et quelques moutons, mais pas de porcs. On voit que les Antimerina n'ont pas encore pénétré dans ces régions. À côté de presque toutes les cases du village, dans une enceinte particulière faite

de bararata ou de grands roseaux, se trouvent des greniers à riz, élevés de 2 mètres environ au-dessus du sol et semblables à ceux des Betsimisaraka. Les habitants d'Ankaramena sont encore des Betsileo, mais, très éloignés du centre de la province, ils ont gardé presque intactes les coutumes de leurs pères. C'est ainsi que, contrairement à ce que nous avons vu à Fianarantsoa, les hommes portent les cheveux tressés et savamment disposés, comme les femmes. C'est la vieille coutume malgache.

Le samedi 31 mai, nous continuons notre route dans la vallée du Tsimandao, large de plus d'un kilomètre à la hauteur d'Ankaramena, mais qui se rétrécit à mesure que l'on s'avance vers l'ouest. Comme végétation, le pays présente le même aspect que celui traversé le 29 mai à partir du col de Vintanala. Ce sont toujours de grandes herbes et des sakoa, sur lesquels voltigent d'innombrables petites perruches vertes. Une fois de plus, l'aspect de ce pays desséché et cependant couvert d'arbres vient me prouver encore, s'il en était besoin, que le déboisement complet du plateau Central, de toutes ces contrées si riches en eaux vives et relativement des plus fertiles de Madagascar, n'est pas un fait naturel. À 9 heures nous traversons un petit ruisseau qui se jette dans le Tsimandao, dont nous côtoyons presque les rives. Le sol est couvert de petits cailloux de quartz aux arêtes vives et tranchantes, mais tous nos porteurs ont des kapa, sandales indigènes, qui préservent leurs pieds des coupures dangereuses. Un immense vol de sauterelles qui remonte vers le nord vient nous envelopper ; il mesure trois ou quatre mètres de hauteur, et s'étend sur une largeur de plusieurs kilomètres. Nous voyons le long de la route quelques indigènes qui s'occupent à défendre leurs rizières contre ces terribles adversaires. Leurs efforts ne sont pas toujours couronnés de succès. Malgré les cris qu'ils poussent et les branches d'arbres qu'ils agitent, les foyers qu'ils entretiennent et qui répandent dans l'air des nuages d'une fumée âcre et épaisse, les criquets dévastateurs, poussés par la masse des autres insectes qui volent derrière eux, ne peuvent se détourner. Les indigènes se vengent en mettant dans des sacs de roseaux les nombreux cadavres étendus sur le sol. Presque tous les Malgaches mangent les sauterelles sans répugnance. Cuites à l'eau et frites, elles forment même un mets très apprécié.

Nous arrivons au village de Mafaitra et les sauterelles passent encore au-dessus de nos têtes. Nous sommes ici à la limite

de la province des Betsileo : Mafaitra est en effet le dernier village de notre route qui soit habité par des indigènes de cette tribu ; plus petit qu'Ankaramena, il ne compte qu'une quarantaine de cases, mais il est absolument analogue au village que nous avons quitté ce matin. Même situation dans la plaine, enceinte de cactus identique ; nous y retrouvons le couloir sinueux, les quatre portes, et dans l'enceinte les greniers à riz, et le parc à bœufs. À notre arrivée, toute la population, hommes, femmes et enfants, se bourre de sauterelles que l'on vient de prendre. Ces indigènes doivent avoir des estomacs fort robustes pour digérer cette quantité d'acridiens.

Les *valala*, sauterelles, sont mises dans une grande marmite avec une très petite quantité d'eau. Après avoir fermé hermétiquement le vaisseau de terre, on le place sur le feu, et les insectes sont longuement cuits à l'étuvée. On étend ensuite les sauterelles sur une natte que l'on expose au soleil. Ainsi préparées et séchées, elles peuvent se conserver très longtemps. Pour les manger, on les fait griller ou frire. J'ai voulu essayer de goûter à ce mets indigène, et malgré une répugnance que tout Européen éprouverait, je crois, j'ai goûté à deux ou trois *valala* ainsi préparés. La vérité m'oblige à dire que ces insectes, débarrassés, selon la coutume, de leurs pattes et de leurs ailes, ne sont pas trop mauvais ; il y a même dans cet aliment un arrière-goût de noisette pas trop désagréable ; mais, je le confesse, je me suis vite arrêté dans cette dégustation, aimant mieux donner à Rainizanaka la pleine assiette qu'il m'avait apportée.

Nous passons le reste de la journée à recueillir quelques provisions, toutes différentes, je m'empresse de le dire. Pendant deux ou trois journées de marche environ nous ne rencontrons pas de village, et par suite nous ne pourrions pas nous ravitailler.

Sur ce plateau des Lamboany, plus un arbre, plus un arbuste. Par contre, les émergences rocheuses sont très fréquentes ; chose rare à Madagascar, le terrain est caillouteux, ses pierres sont pour la plupart des quartzites aux angles vifs. Cependant la contrée était peuplée autrefois, nous y voyons des restes d'un ancien village, Ambalamaty. Dans l'après-midi nous nous arrêtons pour camper sur les bords d'un ruisseau, l'Akazomsidika, affluent du Menarahaka.

Dimanche, 2 juin. – Cette nuit a été fraîche et humide, et quelque temps avant le lever du soleil nous avons dû tous nous réunir autour des feux que nos porteurs n’avaient cessé d’entretenir pendant la nuit entière. Trois heures après notre départ des bords de l’Akazomsidika nous passons au village de Zazafotsy.

Il est construit en plaine comme les agglomérations précédentes. Les cases sont également faites au moyen de claies de bararata appliquées sur une charpente en bois. Ici nous sommes chez les Bara. Zazafotsy, qui compte cinq ou six cases environ, possède dix à douze habitants ; l’un d’entre eux, qui se trouve près de la porte lors de notre passage, nous invite à entrer voir le roi.

Le roi de Zazafotsy est un solide gaillard d’une quarantaine d’années. En dehors de son fusil un peu plus orné, aucun insigne ne le distingue de ses sujets. Son lamba est aussi crasseux, son odeur *sui generis* aussi désagréable. Il nous reçoit dans sa case et nous offre une corbeille de riz. Nous le remercions et nous lui offrons en retour quelques petits cadeaux, qui semblent lui faire grand plaisir. Quoique ce roi ne me paraisse pas jouir d’une grande notoriété parmi ses compatriotes, puisqu’il n’a que neuf sujets, je ne laisse pas passer l’occasion de lui dire que nous voulons aller jusqu’au territoire Antandroy, bien loin dans le sud. Il est d’abord quelque peu défiant, mais de nouveaux présents viennent vite le rassurer ; il se montre surtout plein de confiance à notre égard lorsque nous lui avons affirmé, très chaleureusement du reste, que nous n’avons aucun rapport avec les Antimerina ; nous venons de leur pays c’est vrai, mais ce n’est nullement pour eux que nous voyageons à Madagascar. Notre petit discours le touche profondément, il nous assure que dès que nous aurons dépassé Ihosy et que nous entrerons dans les territoires complètement insoumis, nous trouverons partout bon accueil ; des émissaires qu’il va envoyer tout de suite vont aller dire dans le sud – à Madagascar les nouvelles se répandent vite – qu’on ait à nous laisser librement passer, du moment que nous semblons être de braves gens, étrangers soucieux de respecter les coutumes du pays, et surtout n’ayant rien de commun avec les Antimerina. Sur cette bonne promesse nous nous quittons bons amis avec le roi de Zazafotsy.



Je dois dire que le chef obscur de ce pauvre village bara n'a pas oublié sa promesse : nous avons toujours, comme je l'ai vu depuis, été précédés dans le sud d'une bonne réputation. Grâce à cela, nous n'avons jamais été attaqués par les indigènes, et, sauf les petits kabary sans importance que nous ont valus plusieurs fois certaines maladroites de nos porteurs, nous avons marché dans le sud presque avec la même facilité que dans l'Imerina. Et pourtant ces tribus sont jalouses du droit de passage ; un étranger n'est pas toujours en sûreté au milieu d'elles ; elles sont très superstitieuses ; les indigènes sont rapaces et cruels : nous en avons eu bien souvent la preuve par les ennuis fréquents que nous avons rencontrés dans beaucoup de villages bara, manambia, antanosy et antaisaka, mais qui se sont toujours résolus au mieux de nos intérêts, bien que nous nous soyons trouvés parfois dans des positions fort délicates. Aussi puis-je affirmer, sans crainte d'être démenti par l'expérience, que tout voyageur qui ne disposerait pas d'une véritable force armée et qui voudrait traverser ce sud de Madagascar avec la protection des Antimerina, courrait les plus grands dangers. Il est juste d'ajouter que notre réputation enlevait toute gêne et toute défiance aux indigènes, sujets des rois que nous interrogeons. Personne ne songeait à dissimuler devant nous, et chacun disait le plus grand mal des Antimerina. Pour rester dans notre rôle, il nous fallait, bien entendu, acquiescer le plus souvent, mais, cela n'étant pas en contradiction avec nos propres pensées, nous n'en étions que plus sincères.

Zazafotsy est le premier village bara que nous rencontrons sur notre route. Comme nous devons encore parcourir pendant une ou deux semaines le territoire de cette tribu, je ne prends ici que quelques notes, que je me propose de compléter dans la suite. En sortant de ce village, qui ne peut d'ailleurs nous offrir aucune ressource, et où il est par conséquent inutile de nous arrêter, nous traversons à gué un grand ruisseau et nous continuons sur le plateau. Jusqu'au village d'Ambararata, où nous arrivons vers 4 heures du soir, la contrée reste sensiblement la même : c'est la brousse. Grande plaine très boisée, un arbre en moyenne tous les dix mètres, des *sakoa* principalement, dont les fruits, acides et bons à manger, nous font oublier la soif. Les arbres forment de petits bouquets de bois près des ruisseaux. La végétation serait encore plus active si les indigènes

n'incendiaient constamment la prairie. Ambararata nous semble tout différent des villages que nous avons traversés les jours précédents. Les maisons du même modèle sont disposées sans aucun ordre au milieu d'un grand espace défriché de la brousse, et, chose rare, on ne voit que des enclos de bararata ; la formidable haie de cactus qui entoure d'habitude tous les villages n'existe pas ici.

Les cases, au nombre de quarante environ, sont construites en bararata. L'intérieur est enduit d'une couche de bouse de vache pétrie avec de l'argile rouge. Nous sommes logés dans la demeure d'un *mpanjaka*. Un plancher recouvre une moitié du sol. La case possède deux ouvertures : une porte sur la face ouest et du côté du nord, c'est l'entrée principale, et une autre porte plus petite sur la face nord, du côté est, donnant accès dans un enclos où sont disposés les greniers à riz, formés dans ces tribus du sud par des nattes en forme de gros cylindres recouverts d'un toit de chaume enduit d'argile plastique. L'aménagement intérieur d'une case bara ne diffère pas sensiblement de celui que l'on trouve chez les autres tribus, si ce n'est par le lit. Ce lit, élevé de 1 mètre environ au-dessus du sol, est formé d'un cadre rectangulaire en bois qui repose sur quatre pieds massifs. Le cadre rectangulaire est constitué soit par une claie de bararata, soit par des lanières de cuir entrelacées. Il est entouré et recouvert de toute part par des nattes qui ne laissent qu'une petite ouverture du côté opposé à la cloison ouest contre laquelle ce meuble essentiel est appliqué.

Le foyer est au centre de la maison. Ce n'est qu'une masse d'argile maintenue par des piquets et quelques petits madriers. Au milieu du carré que forme cette masse argileuse on retrouve d'ailleurs les trois pierres réglementaires de tout foyer madécasse. Contre les cloisons de la case sont suspendus de nombreux *ody* ; il y en a tout un assortiment. Chaque habitation est entourée d'une clôture de bararata.

En arrivant au village, Tsiaviry, roi d'Ambararata, vient à notre rencontre accompagné de ses deux frères. Remarquant l'attention que nous mettons à examiner sa coiffure, il est pris aussitôt d'un fou rire ; il appelle tous les gens du village pour nous les faire admirer. Il nous faut les regarder tous les uns après les autres ; ce n'est qu'après cette revue de détail que nous pouvons entrer dans la case qui nous est destinée. Le roi nous

fait alors les compliments d'usage, et nous offre un peu de riz. Tsiaviry est un homme qui frise la cinquantaine, de taille moyenne, mais très fort et bien proportionné ; au menton il porte une petite barbiche, le reste de son visage est rasé. Un sakaka et un lamba rouge en landy composent son vêtement. Autour du cou, il porte un collier de perles auquel est suspendu un petit morceau de bois travaillé, un ody certainement.

Son frère aîné, Tandrosa, est un grand diable de 1 mètre 80 ; le plus jeune, Rainibanaka, très grand lui aussi et bedonnant, passablement, est un personnage très gai et très bavard, poussant à chaque instant d'immenses éclats de rire qui n'en finissent plus.

C'est contagieux, dit-on, et nous sommes pris à notre tour d'un rire convulsif. Nos hôtes royaux et Rainibanaka en particulier ont des étonnements d'enfants. Leurs questions sont des plus embarrassantes ; ils palpent nos habits et s'étonnent de la laxité de ce qu'ils croient être notre enveloppe cutanée ; les clous de nos souliers provoquent chez eux un grand étonnement ; ils ont appris notre arrivée par leurs cousins de Zazafotsy, mais ne comprennent pas tout de même ce que nous sommes venus faire dans leur pays. La vue de nos collections d'histoire naturelle devient le signal d'une folle gaieté. Dieu me pardonne ! Rainibanaka nous tape sur le ventre en nous appelant gros farceurs. Il est devenu très familier. Nous sommes longtemps à expliquer à nos visiteurs, qui commencent à devenir incommodants, le fonctionnement de certains de nos instruments. Tout le monde est très gai et nous sommes vite populaires chez les Bara d'Ambararata.

Le mercredi 4 juin, nous quittons le village, faisant route sur Ihosy, dont nous ne sommes pas très éloignés maintenant. Nous cheminons tout d'abord sur un plateau à fond marécageux, où l'on trouve quelques rizières, quelques cultures de manioc et de patates ; puis nous nous élevons sur les flancs d'une haute colline qui se prolonge dans le nord-est et le sud-est par des chaînons assez importants. Cette chaîne de collines est celle de l'Analatelo. Nous franchissons la chaîne par un col de 870 mètres d'altitude, puis nous descendons rapidement de 150 mètres environ pour atteindre le niveau inférieur de la vallée de l'Ihosy, affluent de gauche du Tsimandao. À deux heures et demie nous gravissions les pentes rapides d'un mamelon isolé au

milieu de cette plaine, au sommet duquel sont construits le fort et le village antimerina d'Ihosy.

## XXI

**Ihosy. – Kabary des porteurs. – Départ pour le sud.  
– Au village d’Antanambao. – Chez les Bara. – Sur  
le plateau de l’Horombe. – Sur les rives du  
Lalanana. – Attaque des Bara. – Un sanglier  
bienvenu. – Village de Betroky. – Fortifications  
bara. – Ivahona.**

Le village d’Ihosy comprend environ 400 habitants, dont la grande majorité se compose d’Antimerina, de leurs esclaves et de leurs métis.

La ville est bâtie sur une colline qui se raccorde vers l’est, par un petit contrefort, à la chaîne d’Analatelo. Les maisons, une centaine environ, en bois ou en roseau, sont presque toutes enduites d’un mélange de bouse de vache et d’argile plastique. Il y a une triple enceinte de cactus épineux, et le rova bâti tout au sommet du mamelon a lui-même une enceinte palissadée. En bas de la ville, nous voyons une maison un peu mieux construite que les autres. C’est là qu’habitait le missionnaire norvégien qui vient de mourir après un séjour de quinze mois à Ihosy. Le village fortifié d’Ihosy est entouré de tous côtés, surtout dans l’ouest, de marais très grands et très profonds dans la saison des pluies. Ce village est très malsain. C’est peut-être pour cela que le premier ministre des Antimerina envoie comme gouverneur à Ihosy les personnes de son entourage qui lui portent ombrage et dont il veut se débarrasser.

Le gouverneur actuel, que nous allons voir, Ramaniraka 14<sup>tra</sup>, est un Antimerina qui semble fort intelligent ; il parle couramment l’anglais et dit quelques mots de français. Il y a quelques années, il a été envoyé comme ambassadeur en Europe par son gouvernement. À sa rentrée dans son pays, comme, par ses connaissances étendues et par sa manière d’agir, il s’était fait une certaine popularité à Tananarive, Rainilaiarivony, toujours jaloux et soupçonneux, l’envoya en exil à

Ihosy. C'est là que ce malheureux Ramaniraka, entouré des soins d'une fille dévouée, attend philosophiquement la mort. Si les fièvres des marais ne le font pas disparaître assez vite, un *tsimandoa* envoyé par Rainilaiarivony viendra certainement hâter l'issue fatale. Quoique Ramaniraka ne se fasse pas d'illusion sur le sort qui l'attend, il remplit de son mieux les fonctions dont il est chargé. Son rova est assez bien tenu, et ses soldats, des Betsileo pour la plupart, sont toujours en éveil. Je me hâte d'ajouter que la vigilance de Ramaniraka n'en est pas la seule cause : les incursions des Bara causent souvent ici de vives alertes, et les Antimerina ne sont pas toujours en sûreté.

À l'ouest de la ville coule la rivière Ihosy, dans une plaine marécageuse large de plusieurs kilomètres, au milieu de laquelle elle décrit de nombreux circuits ; à l'est, cette vallée est limitée par la chaîne d'Analatelo, et, à l'ouest, par le contrefort rocheux qui soutient le plateau désert de l'Horombe.

Comme Ihosy était le dernier village antimerina que nous devions rencontrer sur cette route du sud, nos porteurs, selon toute probabilité, allaient encore essayer de nous faire renoncer à nos projets de courses aventureuses. C'est en effet ce qui arriva.

Le samedi 7 juin, j'avais prévenu les porteurs dès le grand matin de se tenir prêts à partir au plus tôt. Mais nos hommes, réunis en troupe compacte près de notre case, voulurent tenter de commencer un kabary ; je les laissai faire, sachant où ils venaient en venir et bien résolu d'ailleurs à continuer à tout prix ma route vers le sud. D'ailleurs j'avais bon espoir : le gouverneur d'Ihosy, Ramaniraka, m'avait assuré ne vouloir se mêler en rien de mes affaires. Si j'avais obtenu la neutralité du gouverneur antimerina, comme explorateur français, je devais m'en estimer très heureux ; dans la plupart des cas, un Français ne doit attendre que de l'hostilité de la part d'un semblable fonctionnaire. De plus je devais à chacun de mes porteurs une quinzaine de francs environ ; je me trouvais donc dans d'excellentes conditions pour résister à leurs exigences. Je les laissai dire et les écoutai patiemment pendant plusieurs heures. Le discours qu'ils me firent ne fut qu'une répétition de ce qu'ils m'avaient dit déjà dans mon précédent voyage du nord. C'est toujours la même chose : l'éternelle histoire de l'homme primitif qui veut tromper l'Européen. Ce thème invariable à Madagascar est le

suisant : un Malgache traite d'une façon quelconque avec un Européen ; si celui-ci accepte, le Malgache se dit qu'évidemment il a été trompé, et qu'il n'a pas demandé assez cher ; donc il invente une histoire invraisemblable pour rompre le marché conclu.

On conçoit combien un pareil système facilite les transactions dans ce pays sauvage. Il fallait établir notre solde de porteurs sur de nouvelles bases, ou ils menaçaient de nous quitter. Je leur répondis tout simplement que puisqu'ils annulaient notre contrat, je ne leur devais rien, et qu'ils pouvaient retourner chez eux. Maistre et moi, nous étions d'ailleurs parfaitement résolus à marcher seuls dans le sud ; quatre ou cinq fidèles nous auraient suivis, c'était assez pour un bagage indispensable à l'existence. Je laisse mes porteurs discuter, et je vais à quelques kilomètres d'Ihosy sur les monts Analatelo continuer la triangulation ; mes porteurs ont rendez-vous pour demain matin, et, malgré ma tranquillité apparente, ce n'est pas sans quelques appréhensions que je vois l'aube du dimanche 8 juin, date irrévocablement fixée pour notre départ dans le sud. Je suis donc très agréablement surpris de trouver tous mes hommes prêts à partir à cette heure matinale. Ils n'ont pas voulu perdre les trois piastres que je leur devais à chacun d'eux, ni retourner dans le Betsileo seuls à travers le désert du Lamboany, où ils auraient pu rencontrer le roi bara de Zazafotsy, qui n'aurait pas manqué de leur demander de nos nouvelles.

Pour les explorateurs, on dit qu'il y a d'heureux hasards : c'est parfaitement exact, et dans cette occurrence ce fut une circonstance tout à fait fortuite qui vint faire pencher la balance en notre faveur. On se rappelle que nos porteurs étaient en grande majorité des hommes libres, et que, comme tels, ils étaient susceptibles d'être réquisitionnés pour le service militaire. Or le gouvernement antimerina rencontre toujours les plus grandes difficultés lorsqu'il veut lever des soldats pour les forts frontières ; il faut prendre des hommes, les enchaîner et les pousser de force jusqu'au poste militaire. Faute d'employer ces moyens, les Betsileo, sur qui tombent généralement ces corvées peu agréables, refusent tout service et désertent en masse. Ramaniraka, qui justement avait besoin d'hommes pour compléter les effectifs de sa garnison, avait fait dire à tous mes porteurs hommes libres que, s'ils ne restaient pas avec moi, ils seraient

pris par lui pour le service de la reine. Mes hommes n'hésitèrent pas entre ces deux alternatives. Tous voulurent quitter Ihosy au plus vite et se sauver bien loin de toute autorité antimerina. Je profite sans tarder de leurs bonnes dispositions, et, ayant donné aux porteurs de filanzana les charges du riz blanc que j'avais acheté hier en prévision de la traversée de l'Horombe, nous quittons Ihosy aujourd'hui dimanche à 8 heures du matin.

La ville d'Ihosy est à 870 mètres au-dessus du niveau de la mer, et très rapidement nous descendons de 190 mètres au fond de la vallée, où le convoi passe à gué la rivière Ihosy. Puis nous continuons dans la brousse, et nous traversons deux villages bara, Antsambilo et Ivoka. Enfin nous nous élevons peu à peu sur les premiers contreforts qui soutiennent vers l'est le plateau de l'Horombe.

Là nous nous arrêtons à Antanambao. C'est un petit village bara, d'une trentaine de cases environ, entouré comme toujours d'une enceinte de cactus. C'est la dernière agglomération des Bara proprement dits ; plus au sud nous rencontrerons probablement encore quelques Bara nommés Manambia ou Antaivondro, qui présentent avec les Bara que nous quittons quelques différences ethniques. Je remarque ici que le nom de cette tribu devrait correctement s'écrire *Bahara*. Comme je le montrerai plus tard, les Bara viennent de l'est, et leur nom, qui signifie « sauvages », leur a été donné par les populations betsimisaraka.

Les Bara sont divisés en plusieurs tribus : 1° Les Bara de l'Ouest, dont les centres principaux sont : Ihosy, Ranokira, Betanimena, etc. Ce sont ceux qui supportent le plus difficilement le voisinage des Antimerina. Cependant leur grand roi Votra, qui habite tantôt Ranokira, tantôt Betanimena, a été acheté par les Antimerina et a reçu d'eux le titre de 10<sup>e</sup> honneur. 2° Les Bara de l'Est, qui ont pour principal centre Ivohibe ; le roi Sambo est complètement indépendant. 3° Les Antaivondro, qui habitent au sud des deux tribus précédentes, à la hauteur de Vaingaindrano. Ils sont nombreux et mélangés en partie avec les Antaisaka. 4° Au sud des Antaivondro on rencontre des populations métisses de Bara et d'Antandroy, qui s'appellent Bara Manambia.

C'est au village d'Antanambao que commence véritablement notre voyage du sud de Madagascar. Comme le premier



jour, nous voulons aller à Fort-Dauphin, et de l'endroit où nous sommes, trois routes se présentent pour gagner le pays de Tolanara. L'une, à l'ouest, nous ferait gagner la baie de Saint-Augustin ; elle a été faite en 1871 par Richardson, missionnaire protestant. Nous n'aurions donc comme pays nouveaux à traverser que les grandes plaines du sud, et les territoires des Masikora et des Antandroy, pour aller de Saint-Augustin à Fort-Dauphin. Cette route est très longue, elle n'a pas l'attrait de la nouveauté : nous l'abandonnons donc, et notre choix se fixe définitivement sur les deux autres ; l'une droit au sud, par le centre de l'île pour l'aller, l'autre dans l'est, le long de la côte, pour le retour. Notre route d'aller, qui se maintiendra sensiblement jusqu'au tropique par 43 degrés 40 minutes de longitude est, nous fera traverser le pays désert de l'Horombe et plus au sud des territoires également inexplorés. Lorsque nous aurons dépassé le 24<sup>e</sup> degré de latitude sud, nous inclinerons vers l'est pour gagner la vallée d'Ambolo et de là le pays de Tolanara. Je ne doute pas que nous ne puissions réussir, maintenant que nous avons quitté définitivement des territoires soumis aux Antimerina. Nos porteurs vont nous suivre partout, et, à moins de mauvaises rencontres, nous devons arriver à Fort-Dauphin dans un mois.

Le lundi 9 juin, nous quittons Antanambao dans la matinée. Au sortir du village, la végétation arborescente est très fournie, mais bientôt nous commençons à monter et les arbres disparaissent peu à peu. Enfin nous arrivons sur le plateau de l'Horombe, à 1 130 mètres d'altitude. Après une heure d'arrêt pour notre déjeuner nous reprenons notre marche vers le sud et nous ne nous arrêtons que le soir sur le bord d'un ruisseau, près de roches élevées contre lesquelles nous dressons notre tente.

Au point de vue géographique on peut considérer ce plateau de l'Horombe comme une sorte de prolongement vers le sud du grand massif central, avec cette différence que cette contrée élevée, au lieu d'être, comme l'Imerina et le Betsileo, parsemée de montagnes et de hautes collines, est absolument plate. On ne remarque que quelques ondulations très légères vers l'est ; de ce côté, la vue s'arrête sur la haute chaîne de partage des eaux qui limite dans cette direction la zone forestière et le long de laquelle coule l'Ongaivo. Dans l'ouest on distingue fort loin les chaînes de Salobe et les massifs du Bemarana ; vers le

nord le Lamboany et l'Andringitra ; vers le sud, au contraire, rien n'arrête l'œil : c'est une plaine immense qui se déroule à perte de vue. C'est dans l'Horombe que prennent naissance les nombreux ruisseaux qui, suivant une pente assez douce, vont constituer les affluents de droite de l'Onilahy. Nous devons quelques jours plus tard, et non loin du village bara de Betroky, découvrir la source même de ce fleuve important du versant du canal de Mozambique qui va se jeter dans la baie de Saint-Augustin.

L'Horombe est couvert de hautes herbes ; c'est une enclave de la zone dénudée dans la zone des brousses. Pas un arbre, pas un arbuste, et même ces hautes herbes ne se trouvent qu'en certains endroits. Dans d'autres, le sol aride et rocailleux est absolument stérile. Aucune trace d'habitation ; à l'horizon, la fumée produite par l'incendie des grandes herbes indique quelquefois la présence de l'homme ; çà et là, des ossements blanchis, des crânes de bœufs jalonnent le sentier.

Nos étapes étaient longues, je pressais les hommes, craignant le manque de vivres. À la tombée du jour, nous campions sur les bords d'un ruisseau, pour nous remettre en marche le lendemain, au lever du soleil.

Au point de vue géologique, le plateau de l'Horombe présente des particularités intéressantes. L'assise fondamentale paraît consister, non pas en gneiss et en granits comme nous en avons vu dans le sud du Betsileo, et comme nous en verrons encore près des monts Ampingaratra, mais bien en roches mica-schisteuses, quelquefois même en véritables schistes cristallins. On trouve encore des gisements considérables de jaspe jaune et beaucoup de magnétite. Mais ce qui constitue une anomalie plus grande encore dans l'histoire géologique de Madagascar, c'est que dans l'Horombe la roche fondamentale n'est pas partout recouverte d'une puissante couche argileuse ; le plus souvent, au contraire, la roche est enfouie bien profondément sous des couches épaisses de petits graviers. Plus loin c'est du sable blanc mélangé de paillettes de mica et de quelque peu d'argile.

La nuit du 9 juin est particulièrement fraîche. Le 10 juin nous suivons le Lalanana presque depuis sa source. Il y a quelques végétations sur ses bords, l'argile et les grandes herbes se montrent de nouveau ; le sable a disparu. Nous campons le soir sur les bords de la rivière, et le lendemain matin, quelques

minutes après avoir repris notre route, traversant les grandes herbes, nous sommes tout à coup environnés par un fort parti de guerriers bara. Notre caravane s'arrête ; je m'attends à une attaque et je prends mes dispositions en conséquence. Malgré l'attitude belliqueuse des guerriers qui nous environnent, mes hommes, à ma grande surprise, ne manifestent aucune crainte. Cependant les Bara, qui s'étaient peu à peu rapprochés de nos bagages, s'arrêtent tout à coup. Celui qui paraît être leur chef, un grand diable drapé dans un lamba rouge et portant tout un arsenal, leur fait sans doute un discours éloquent, car ses gestes sont expressifs. Il désigne successivement de la main Maistre et moi, puis il montre le sud, et semble indiquer que nous allons bien loin. Les paroles n'arrivent pas jusqu'à nous, mais nous percevons cependant un bruit confus de voix humaines, lorsque les guerriers bara soulignent quelques passages importants du discours de leur chef (c'est probablement le *marina izay ! marina izay !* des Antimerina). Des deux côtés on s'observait curieusement. Comme cette situation pouvait durer très longtemps, comme d'autre part je ne voulais à aucun prix commencer les hostilités, j'ordonnai à nos hommes de se remettre en route ; Maistre et moi, prêts à tout événement, nous protégeons l'arrière-garde. Les Bara nous suivirent toute la journée ; vers le soir ils disparurent derrière un pli de terrain. En somme, ce n'était qu'une simple alerte. Les Bara indépendants avaient voulu pousser une reconnaissance et j'étais fermement convaincu que devant notre attitude ils se tiendraient pour satisfaits. Mais pendant la marche j'eus bien soin de manifester quelques inquiétudes en présence de mes porteurs, et je les rassemblai même pour leur dire que la position était critique, et qu'il ne fallait sous aucun prétexte s'écarter de notre route. Mes paroles furent très bien prises, et c'était un heureux résultat ; ce que je leur faisais voir comme une attaque de Bara nous fermait la route de retour vers le nord. Dès lors mes porteurs me suivirent aveuglément.

Pendant l'étape d'aujourd'hui, nous nous sommes dirigés vers un pic remarquable, le mont Ambohitrakaholahy. Cette montagne termine vers l'ouest le petit chaînon de monticules qui se trouve à notre gauche, depuis que nous avons quitté la vallée du Lalanana. Dans les grandes herbes où nous avons rencontré ce matin les guerriers bara, se trouvaient en assez grand

nombre des sangliers gros et petits. Je puis heureusement en tuer un. Ce bel échantillon du sanglier de Madagascar est reçu avec un vif sentiment de satisfaction par nos cuisiniers, qui depuis le départ d'Ihosy étaient embarrassés pour la confection de nos repas. L'animal que j'ai tué pèse plus de 100 kilogrammes ; c'est une très belle bête, de couleur fauve avec une raie grise sur le dos. Sur la tête il porte deux petites excroissances de chair ressemblant à des cornes minuscules ; sa mâchoire inférieure est armée de grosses défenses.

Le jeudi 12 juin, à notre sortie du petit bouquet de bois où nous venons de passer la nuit, et lorsque le soleil a dissipé la brume du matin, nous apercevons dans l'ouest, à 5 ou 6 kilomètres, le village bara de Mandrehenana, puis, par 970 mètres d'altitude, nous traversons un marécage avec beaucoup de difficultés, dans une contrée basse relativement au plateau environnant. Deux ou trois heures après avoir été retardée quelque peu par un vol important de sauterelles, la caravane entrait dans le village de Betroky ; l'Horombe était traversé.

Le village de Betroky est une agglomération absolument identique à celle que nous rencontrerons les jours suivants, jusqu'aux pays des Antanosy émigrés. C'est le type du village bara. Dans cette tribu, tout village est bâti en terrain plat, à proximité d'un grand ruisseau ou d'une petite rivière. Nous avons vu précédemment qu'à Madagascar, en particulier sur le plateau Central, un village se compose essentiellement d'un nombre plus ou moins considérable de cases, entourées à l'ordinaire d'une enceinte de haies de cactus. Chez les Bara on trouve bien la même disposition générale, mais avec des modifications importantes. Ainsi Betroky, qui compte une cinquantaine de cases, semble très grand. Cela tient à ce que les cases sont disposées par groupes de 5 ou 6 unités. Chaque groupe comporte pour lui seul une enceinte spéciale, haie de cactus, large, fournie et épaisse. En somme, le village bara ne semble pas être une seule agglomération de cases ; il est plutôt la juxtaposition d'un certain nombre de petits hameaux. Cette disposition, très utile pour la défense des villages bara – elle nécessite en effet, non pas l'effraction d'une seule haie, mais bien le passage de plusieurs enceintes successives – est très désagréable pour nous ; il faut, pour rentrer chez soi, se faire ouvrir un grand nombre de portes, et ce n'est pas toujours chose facile de retrouver son

chemin dans ces labyrinthes épineux. Chacune de ces enceintes comprend ses portes, ses cases, son parc à bœufs. Le plus souvent elles ne communiquent pas entre elles. Ce sont autant de petits villages juxtaposés et formant un tout qui porte le nom général. Ce tout est toujours susceptible d'agrandissement par un nouvel enclos de cactus qui vient s'appuyer contre le précédent.

Betroky est assez propre ; dans son ensemble il compte 150 à 200 habitants. L'enclos où nous sommes est vaste ; il contient, en plus de ses six cases, de ses deux parcs à bœufs spéciaux, et de son petit réduit pour piler le riz, un assez large espace découvert où nous pouvons faire à l'aise nos cinquante pas, chose rare dans un village malgache. Si j'ai pris Betroky comme type d'un village bara, je puis prendre la maison où nous sommes logés comme le type général des cases de cette tribu.

Nous séjournons dans le village le samedi 14 juin et nous passons un bon moment à faire des visites aux rois du pays, qui sont décidément très nombreux. En effet, Betroky n'a pas un chef unique ; chaque petit enclos, chaque division dont est formé le village a un roi, des ministres, des personnages importants, qu'il nous faut voir et combler de cadeaux. Le roi de notre quartier nous procure un guide, Andrianevo, qui doit nous conduire demain au prochain village. Comme chez les Sakalava, je retrouve ici beaucoup de fady plus ennuyeux les uns que les autres. Il faut me cacher pour préparer la peau du sanglier que j'ai tué hier. Comme nous ne sommes plus en pays antimerina, le sanglier est mis en interdit au même titre que le porc. Enfin, il y a partout des accommodements avec les croyances. Grâce à quelques petits miroirs, des aiguilles, un lot de perles, on me laisse relativement libre, mais ma réputation en souffre ; à ma grande satisfaction, on s'éloigne de moi pendant que je me livre à cette opération sacrilège. Maistre, que n'absorbent pas ces soins de collections zoologiques, et qui s'occupe à dresser notre itinéraire, est en butte à la curiosité indiscreète des hommes et des femmes du village. On lui fait toutes sortes de petites misères : son encrier est renversé deux ou trois fois sur sa planchette, des indigènes s'épilent avec ses compas, une femme a pris ses tire-lignes pour s'en servir d'épingles à chignon ; un gros roi d'un quartier voisin est tout joyeux parce qu'il a saisi les jumelles de mon compagnon, et que, regardant par l'objectif, il

nous a tous vus dans des proportions minuscules. Maistre est très importuné et, pour le délivrer des curieux, je suis obligé d'aller porter ma peau de sanglier à ses côtés. Aussitôt tout le monde se retire et fait place nette.

Le dimanche 15 juin, nous quittons Betroky sous la conduite du guide que le *mpanjaka* de l'enclos où nous avons logé hier soir veut bien nous donner, et une bonne étape nous conduit au village bara d'Ivahona.

Toute la journée nous avons marché dans la brousse, et nous avons passé près de deux villages, Ambalatany et Analafisaka.

## XXII

### **Renseignements et noms géographiques à Madagascar. – Village d'Ivahona. – Mangoky ou Onilahy, sa vallée, ses sources. – Iaborano. Tamotamo. – Au pays des Antanosy émigrés. – Le mont Tsiombivositra. – Tsivory. – De Tamotamo à Tsivory.**

Pendant la marche d'aujourd'hui, le guide bara a été très précieux pour nous, par les renseignements qu'il n'a cessé de nous donner. Cet homme, qui paraît intelligent, a banni toute crainte et il parle devant nous sans défiance ; grâce à lui, nous pouvons rectifier notre itinéraire et surtout obtenir les vrais noms des villages, pics, montagnes et points remarquables que nous ne cessons de relever sur la route.

Le village bara d'Ivahona compte à peu près soixante cases ; il est absolument disposé comme Betroky.

Au sortir du village, nous longeons, pendant quelques instants, des lacs et des étangs, qui environnent complètement Ivahona, excepté du côté de l'est : puis, nous passons près de deux hameaux bara, Betanimena et Mandisoa. Vers 10 heures, nous traversons un ruisseau, le Sokoarohy, qui donne son nom à un village situé non loin d'ici. Tous ces ruisseaux se rendent à un cours d'eau qui prend sa source dans le sud. C'est le Mangoky. Il y a quelques années, le Mangoky était dénommé Onilahy, nom qu'il porte encore dans la partie basse de son cours. En remontant ce cours d'eau, nous trouverons sa source sur notre route, et nous aurons découvert un fait géographique des plus importants. Jusqu'ici on supposait en effet que l'Onilahy ou rivière de Saint-Augustin prenait sa source par le travers d'Ihosy, sur le versant occidental de la chaîne d'Isalo ; que le fleuve descendait ensuite directement vers le sud, puis, vers le 23°30' de latitude, s'infléchissant brusquement, coulait droit vers l'ouest et enfin se jetait dans la baie de Saint-Augustin.

Cette vallée du Mangoky<sup>1</sup> est très peuplée. Il y a partout de nombreux villages. Et cependant, sur les cartes existantes, cette contrée est marquée pays désert. À mesure que nous remontons la vallée de l'Onilahy, le cours de ce fleuve et celui de ses affluents, nombreux petits ruisseaux qu'il nous faut traverser à chaque instant, deviennent de plus en plus lents. Leurs rives disparaissent sous d'épais fourrés de bararata.

Cela va continuer ainsi les jours suivants jusqu'à ce que nous trouvions la source avant d'arriver à Tamotamo. Dans cette région montagneuse, le Mangoky et les ruisseaux ses affluents deviennent torrentueux. Nous franchissons une petite chaîne de collines nommée Iandrotsy, qui limite, dans l'est, la vallée de l'Onilahy ou Mangoky. Nous nous arrêtons, vers 5 heures, au village d'Iaborano. Ce village est disposé comme les précédents ; mais on remarque au nord-est, compris dans la haie de cactus, une sorte de blockhaus élevé sur pilotis.

Iaborano compte environ cinquante cases. Ce village est situé au milieu d'une plaine assez belle, dans la vallée du Mangoky, qui coule à 200 ou 300 mètres de là, dans l'ouest.

Le mardi 17 juin, nous traversons un cours d'eau nommé Irina. Cette rivière, qui vient de l'est et qui passe à quelques centaines de mètres dans le sud du village que nous venons de quitter, va grossir l'Onilahy à 1 kilomètre d'ici. Nous traversons ensuite les villages d'Imiarina et d'Andriamdapy. Pendant toute cette étape nous avons remonté les rives de l'Onilahy, qui est ici un grand ruisseau. Sa vallée se resserre de plus en plus, elle compte à peine 6 kilomètres de large. De chaque côté de cette vallée s'élèvent d'assez hautes montagnes ; en face de nous surgit un pic remarquable, le Tanienomby. Avec les contreforts qui la prolongent dans l'est et dans l'ouest, cette montagne limite au sud la vallée de l'Onilahy ; c'est sur son flanc méridional que l'Onilahy ou Mangoky prend sa source.

Nous sommes encore ici dans le bassin du canal de Mozambique, mais demain, lorsque nous aurons franchi le mont Tanienomby, nous rentrerons de nouveau sur le versant de la mer des Indes. Nous serons alors dans le bassin du Mandrare,

---

<sup>1</sup> Un grand fleuve de la côte occidentale, qui se jette dans la mer au nord de la baie de Saint-Augustin, est aussi appelé Mangoky par les Sakalava.



grand fleuve qui se jette dans le sud, à 60 kilomètres environ à l'ouest de Fort-Dauphin. Le soir, nous arrivons à Tanimalaza, dernier village bara que nous devons trouver sur notre route.

Le mont Tanienomby est considéré par les Bara Antaivondro, que nous venons de traverser, comme la limite de leur territoire vers le sud. Au delà, c'est dans le pays des Antanosy émigrés que nous allons entrer. Plus au sud encore, nous traversons une nouvelle tribu bara, celle des Manambia. Poursuivant notre chemin, nous rentrerons chez les Antanosy, cette fois pour ne plus les quitter jusqu'à la mer. Quelques heures avant Tanimalaza, nous avons eu à traverser un passage vraiment fort difficile. C'était dans un bas-fond, au milieu d'un marais où l'on voyait une sorte de prairie naturelle, dans laquelle serpentait la route. Mais, en s'engageant sur ce tapis de verdure, on s'apercevait que le sol cédait sous les pas. Puis les pieds enfoncèrent peu à peu ; la position devint grave. Quelques hommes, restés en arrière, purent jeter à l'avant-garde des paquets de fascines, grâce auxquels leurs compagnons réussirent à sortir de ce marais dangereux.

Dans les marches à travers la grande île africaine, je ne saurais trop recommander de se méfier de tous ces lagons recouverts de cette couche de feutrage, d'herbe et de joncs. D'ailleurs on est toujours prévenu du danger, parce que, dès les premiers instants, le sol cède sous les pas.

Le mercredi 18 juin, nous suivons de très près la rive droite du Mangoky, et vers 2 heures de l'après-midi nous sommes aux sources du fleuve. À 5 heures, après avoir passé au col du Tsiombivositra, par 1 250 mètres d'altitude, nous descendons dans le bassin du Mandrare et nous sommes bientôt à Tamotamo.

C'est un grand village qui compte environ quatre-vingts cases ; son plan général est d'ailleurs le même que celui des villages que nous venons de traverser. Mais, par sa population, il mérite une mention spéciale ; ce qui frappe tout d'abord, c'est la diversité des types que l'on rencontre. Il existe certainement une majorité d'Antanosy, mais, à côté de ces derniers, habitent beaucoup de Bara Antaivondro et Manambia. Je remarque même quelques Betsileo, et, chose plus bizarre encore, je vois dans le village de nombreuses familles antimerina, que je ne m'attendais certes pas à rencontrer dans ces parages. Ces indi-

gènes me racontent leur histoire ; elle est presque toujours la même : ce sont des esclaves qui ont quitté la maison d'un maître trop exigeant ou trop brutal ; or, comme dans les tribus insoumises l'esclavage n'existe pour ainsi dire pas, elles ont trouvé, dans ces contrées, la tranquillité et le repos. Une autre fraction de cette population, qui est descendue des hauts plateaux, est moins intéressante et moins nombreuse ; ce sont des gens qui ont quelques peccadilles à faire oublier, de vulgaires criminels, et surtout des réfractaires au recrutement ou aux corvées du gouvernement antimerina. Parmi les renseignements que l'on me donne, il en est un que nous ne pouvons contrôler complètement, mais que nous avons reconnu comme parfaitement exact dans la contrée traversée avant et après Tamotamo : je veux parler de la densité de la population. D'une manière générale, presque tous les auteurs qui ont écrit sur Madagascar ont pensé et affirmé que la population de l'île était formée en très grande majorité par les Antimerina, auxquels s'ajoutaient un certain nombre de Betsileo, les autres tribus n'existant qu'en quantités insignifiantes. Il n'en est rien. Je crois pouvoir affirmer, par les calculs minutieux auxquels nous nous sommes livrés, que la population totale de Madagascar dépasse 8 millions d'habitants, et je suis persuadé que les Antimerina et les Betsileo ne forment pas le cinquième de ce chiffre total. Les peuplades insoumises ou tributaires des Antimerina représentent à elles seules les quatre cinquièmes des habitants de Madagascar. Sans aucun doute, les environs de Tananarive sont occupés par une population très dense ; nous verrons cependant plus tard qu'un territoire presque inconnu, la contrée des Antaisaka, est plus peuplé encore ; mais presque tous les Européens qui vont à Madagascar débarquent à Tamatave, et vont passer quelques jours à Tananarive : ils ne voient donc que les Antimerina, et s'empressent, lorsqu'ils sont rentrés en France, de parler exclusivement de la population qu'ils ont vue. Les tribus indépendantes, celles du sud en particulier, sont laissées complètement dans l'oubli, et on ne les mentionne que pour dire qu'elles comptent très peu d'individus, et que dans un temps très court elles seront absorbées par les Antimerina. C'est complètement faux.

Le mont Tsiombivositra, dans une gorge duquel nous venons de passer pour atteindre Tamotamo, est un point des plus

importants pour la géographie de ces régions. Il se trouve en effet à l'endroit précis où les eaux se partagent et se rendent dans trois bassins différents. Les eaux vont grossir : à l'est, le Mananara ; à l'ouest, l'Onilahy ; au sud, le Mandrare. La rivière que nous passerons, à une demi-heure d'ici, dans l'ouest de Tamotamo, pour nous rendre à Tsivory, est le Tamotamo. Celle qui se trouve près du village (Tamotamo) se nomme Ianakaomby. Elles se rejoignent à un jour d'ici au sud-sud-est ; nous passerons d'ailleurs près de ce confluent. Après le confluent, la rivière, ainsi grossie, conserve le nom de Tamotamo. Elle se jette ensuite dans le Vorokasy ; ce cours d'eau naît dans le nord et se jette dans le Sahanony, affluent principal du Mandrare, qui arrose une grande contrée nommée Manombo. La source du Mandrare est à Ifanantera, montagne située dans le sud, à deux jours de marche de Tamotamo. Outre le Sahanony, le Mandrare reçoit un autre grand affluent, qui prend sa source également près de Tamotamo, au mont Pisopiso, à deux jours d'ici dans le sud-est. On voit donc que le système hydrographique des environs de Tamotamo est très compliqué. Mais ce n'est pas tout, car à trois jours de marche au sud prend naissance un autre bassin, celui du Manambovo, qui se jette au sud, un peu à l'est du village de Tsifanihy, non loin du cap Sainte-Marie, dans la baie Caramboules. Le Manambovo prend sa source à deux jours de marche au sud de Tsivory, aux monts Ihoka et Vohipary ; il se dirige ensuite droit au sud. Le Mandrare est un grand fleuve, qui a de l'eau en toute saison, contrairement à ce qu'indiquent les cartes existantes ; le Manambovo, un peu moins considérable, n'est également jamais à sec. Ce cours d'eau, peu connu, arrose d'abord les grandes plaines Antandroy, puis il passe au sud-ouest chez les Mahafaly, et plus à l'ouest encore chez les Masikora. Aux sources de ce fleuve, et quelque temps en suivant son cours, c'est la zone des brousses, où l'on remarque de beaux *satrana*. Puis, plus loin, c'est une contrée où ne poussent que des cactus *raketa*.

Comme je le disais précédemment, ces plaines de Tamotamo sont très nombreuses ; il y a beaucoup de villages sur chaque hauteur ; des cases en assez grand nombre et sur chaque monticule. Les deux plus belles agglomérations de ce pays sont Tamotamo, où nous venons d'arriver, et Tsivory, autre gros village à 10 kilomètres dans l'ouest. Il est à remarquer que ce n'est

qu'à Tamotamo et à Tsivory que l'on rencontre des Antimerina. Nous sommes bien installés à Tamotamo, chez la mère du roi. Vonanara est une bonne vieille, à la physionomie réjouie, coiffée d'un énorme bonnet de jonc. Elle met sa case à notre disposition. Son fils, Zoromanana, roi du pays, est absent ; il est parti guerroyer dans l'est. En attendant son retour, qui, nous dit-on, ne peut tarder, nous irons demain à Tsivory, passer les quelques jours qui vont précéder son arrivée.

Tsivory est un village plus considérable encore que Tamotamo ; c'est aussi la résidence habituelle d'un roi Tanosy, nommé Rainitonjy, très influent dans le pays.

En sortant de Tamotamo, qui est à 430 mètres au-dessus du niveau de la mer, nous traversons la rivière du même nom. Puis nous cheminons à travers une belle plaine, presque entièrement convertie en rizières. Nous n'en avons pas vu depuis notre départ d'Ambohimandroso, dans le Sud Betsileo.

Nous sommes encore assaillis, au sortir de cette plaine, en traversant de petites collines, par un vol épais de sauterelles.

Enfin nous arrivons à Tsivory. Ce chemin que nous avons parcouru, de Tamotamo à Tsivory, suit sensiblement une ligne droite dirigée vers l'ouest. On traverse un chaînon qui sépare incomplètement les deux plaines. Il y a en effet vers le sud une trouée par où le ruisseau de Tsivory va se jeter dans la rivière de Tamotamo. Dans ce chaînon, le chemin est difficile et rocailleux, et je le trouve deux ou trois fois coupé par des chaussées basaltiques.

À Tamotamo, pas plus qu'à Tsivory où nous venons d'arriver, la population ne se montre hostile. Les indigènes sont plutôt importuns ; toutes nos actions sont surveillées, ce qui n'est pas sans nous gêner beaucoup dans certaines circonstances. Les Bara Manambia ou Antaivondro sont plus craintifs et plus sauvages que les autres ; les Antanosy émigrés sont plus dociles et semblent infiniment plus intelligents. Les Antimerina et les Betsileo réfugiés dans ces villages sont, en revanche, insupportables. Eux, qui ont sans doute vu des blancs dans leur pays d'origine, nous assaillent constamment de leurs demandes ; pour la plus petite chose dont nous avons besoin, ils exigent un prix exorbitant, et, comme nous nous adressons de préférence aux Antanosy, pour lesquels, je ne sais pourquoi, j'éprouve déjà un commencement de sympathie, ils essayent

toujours de se mettre en travers de nos marchés, ou, tout au moins, de s'entremettre pour toucher quelque argent. Tandis que les indigènes insoumis s'occupent surtout de la culture de leurs champs, les réfugiés antimerina ont pris tout le commerce de la région ; quelques-uns d'entre eux, qui ont fait, semble-t-il, de brillantes affaires, ont, par les quelques piastres qu'ils ont gagnées, su prendre une réelle influence dans le pays.

Le village de Tsivory est, comme celui de Tamotamo, en-serré dans une enceinte de cactus, mais il n'y a plus de ces divisions intérieures, si fréquentes dans les villages bara que nous avons traversés ces jours derniers. La population, comme à Tamotamo, présente beaucoup de variétés dans les types individuels. Les Antimerina sont en plus grand nombre encore, et, grâce à la force numérique qu'ils possèdent à Tsivory, ils ont nommé pour chef un Betsileo esclave qui s'était enfui de chez son maître antimerina après avoir subi une grave mutilation.

Rainitavy, c'est son nom, nous reçoit fort bien, après s'être assuré cependant que dans nos porteurs il n'y a pas d'Antimerina ; il les déteste, car, dit-il, « ils m'ont volé ma qualité d'homme ».

Tandis qu'à Tamotamo les Bara Manambia étaient en majorité, ayant à côté d'eux des Antanosy émigrés, des Bara Antaivondro, des Antimerina et des Betsileo, ici, à Tsivory, ce sont les Antanosy émigrés qui prédominent. On trouve bien à côté d'eux quelques Bara Antaivondro, mais ils sont peu nombreux ; il y a aussi beaucoup d'Antimerina et de Betsileo. Au milieu de tous ces représentants de tribus différentes, je remarque un certain nombre d'individus, représentant une peuplade que je ne m'attendais guère à trouver dans ces parages. Ce sont des Tanala. De même qu'il y a dans ces régions des Antanosy émigrés, qui ont quitté leur pays d'origine pour fuir la tyrannie des Antimerina, de même on y rencontre des Tanala émigrés qui ont quitté leurs forêts de l'est, poussés par le même mobile.

Je parlerai dans le chapitre suivant des Antanosy émigrés ; l'importance de cette tribu, le vaste territoire qu'elle occupe, ses caractères ethniques, méritent une mention particulière. Quant aux Tanala émigrés, leur importance est beaucoup moins grande. D'après tous les renseignements que je prends, cette population de Tanala ne dépasserait pas ici quelques milliers d'individus. Cependant ce fait, assez important, ces exodes suc-

cessifs, ces populations qui préfèrent quitter leurs pays plutôt que de subir la tyrannie antimerina, toutes ces choses montrent que, malgré l'appui intéressé ou aveugle que prêtent aux Antimerina certaines nations européennes, ceux-ci n'ont pas encore fini de conquérir Madagascar.

## XXIII

**Séjour à Tsivory. – Les Antanosy. – Visite au roi de Tsivory. – Un cadeau malencontreux. – Retour à Tamotamo. – Visite à Zoromanana. – Nous reprenons la route du sud. – Un commerce d’ody. – Fabrication d’une amulette. – Dans la brousse, nids de termites. – Chez les Bara Manambia. – Tsiesetra. – La patrie des plantes grasses. – Au pays des Antandroy. – Arrêtés par les cactus. – Nouvelle direction dans l’est. – La grande plaine du sud. – Au village d’Imitray. – Pierres levées des Antanosy émigrés.**

Nous restons trois jours à Tsivory. Nous sommes ici dans une contrée habitée par des Antanosy émigrés. Ce qualificatif d’émigrés leur vient du fait qu’ils ont quitté le pays d’Anosy, pour se soustraire à la domination des Antimerina. Il est assez difficile de donner le récit exact de cette migration qui s’est faite de l’est vers l’ouest. Les documents font complètement défaut. Quant aux légendes des indigènes, toujours fantaisistes, elles sont souvent contradictoires.

Quoi qu’il en soit, les Antanosy qui, pendant près de deux siècles, avaient vécu dans les environs de Fort-Dauphin à l’ombre de notre drapeau, et qui, pendant ce grand nombre d’années, restaient le plus souvent fort paisibles, sur leurs vastes territoires du sud-est, le quittèrent en foule, lorsque, après notre abandon de Fort-Dauphin, les Antimerina vinrent s’établir dans les lieux si longtemps occupés par nos troupes.

Vers 1845, les Antanosy, affaiblis, comme toutes les tribus indépendantes, par les rivalités de leurs trop nombreux chefs, firent alliance avec un grand roi des Bara Manambia, qui les appela près de lui. Beaucoup d’Antanosy sont donc venus à cette époque se fixer au sud de l’Horombe, dans les environs de Tamotamo et de Tsivory. Depuis, leur puissance s’est accrue ; ils

vivent en bonne intelligence avec leurs voisins ; le territoire qu'ils occupent est peu large dans le sens nord et sud, mais très long dans le sens est et ouest. Ils ne pouvaient s'étendre en effet au nord et au midi, enclavés qu'ils étaient entre les Bara Antaivondro et les Bara Manambia. À l'est, ils se heurtaient à de hautes montagnes, qui soutiennent un grand plateau désert allant jusqu'à la zone forestière. À l'ouest, au contraire, la vallée de l'Onilahy s'ouvrait devant eux avec ses plaines fertiles. Les Antanosy se sont donc peu à peu avancés dans cette direction, jusqu'à quelques kilomètres de l'embouchure du fleuve. Les Antanosy émigrés vivent en très bonne intelligence avec les différentes tribus bara, dont ils ont adopté, peu à peu, presque toutes les coutumes. Au point de vue technique, l'Antanosy diffère sensiblement du Bara ; son teint est cependant plus foncé, et sous ce rapport il se rapprocherait davantage des gens de la côte orientale. Son nez est moins épaté, ses lèvres sont moins grosses, et, caractère tout à fait distinctif, l'Antanosy de race pure a les cheveux lisses ou légèrement ondulés. C'est la seule tribu de Madagascar qui, avec les Antimerina, présente de telles chevelures. L'Antanosy est bien musclé, souvent de forte corpulence, il atteint des tailles élevées. Au point de vue des qualités intellectuelles, il se montre, pour peu qu'on le fréquente, bien supérieur à tous ses voisins. Je ne saurais mieux le comparer qu'à l'Antimerina, avec cette restriction que s'il est plus superstitieux et s'il possède plus de *fady*, en revanche il n'a pas tous les vices que l'habitant de l'Ankova présente à un si haut degré. Ils sont donc bien supérieurs à l'Antimerina et plus intéressants, ces hommes du sud-est, dont une partie a été si longtemps sous notre domination, et que nous avons abandonnés si légèrement.

En dehors des coutumes générales que l'on trouve partout à Madagascar et qu'il est inutile de décrire de nouveau, les Antanosy présentent à l'observateur des usages spéciaux que j'aurai soin de montrer à l'occasion et au fur et à mesure que nous cheminerons dans leur pays. D'ores et déjà je dois dire qu'ils sont surtout intéressants à observer dans les territoires du sud-est, c'est-à-dire dans le pays d'origine de ces peuplades. Les Antanosy émigrés ont bien conservé, jusqu'à un certain point, les coutumes de leurs pères, mais elles ne se dégagent pas évidentes, au milieu d'une foule de pratiques bara ou mahafaly que les Antanosy émigrés ont adoptées. Pendant notre séjour à Tsi-



vory je vais rendre visite au roi des Antanosy émigrés ; Rainitonjy habile à 2 kilomètres d'ici ; il est aveugle et très âgé. Mon commandeur Rainizanaka m'a fortement engagé à faire cette démarche, car il prétend que Rainitonjy, malgré son grand âge et son infirmité, a beaucoup d'autorité, non seulement sur ses sujets de Tsivory, mais encore sur les autres Antanosy, que nous devons rencontrer dans le sud en allant à Fort-Dauphin. Je me rends d'autant plus volontiers aux excellentes raisons que me donne Rainizanaka, que je suis très désireux de voir le vieux monarque antanosy et son entourage.

Un après-midi, accompagné de Rainizanaka et de quelques-uns de nos hommes, suivi d'une nombreuse troupe d'habitants de Tsivory, je me rends à la résidence du vieux Rainitonjy. Nous arrivons vite au village. Une case, un peu plus grande peut-être que les autres, se trouve devant nous : c'est le palais. Sur la façade nord est ménagée une petite ouverture. Je distingue dans l'ombre un vieillard accroupi : c'est Rainitonjy. Devant la case royale s'étend un large espace. J'en occupe le centre. Rangés en cercle, à gauche sont des guerriers armés ; à droite, des femmes et des enfants. Mes hommes se groupent à mes côtés. Des Antanosy armés de zagaies exécutent des danses guerrières, pendant que, probablement pour soutenir leur ardeur, les femmes et les enfants psalmodient des chants sur un rythme plaintif. Ces divertissements et ces jeux madécasses sont toujours les mêmes : on s'en fatigue vite.

Cependant les sièges manquent sur ce champ de manœuvres. Au risque de ne pas suivre l'étiquette, j'envoie deux de mes hommes me chercher un mortier à riz, sur lequel je puis m'asseoir. Quelques Antanosy ont bien manifesté un certain étonnement de voir l'étranger prendre un siège en présence de leur souverain, mais, comme tout Malgache, ils n'ont rien dit devant le fait acquis, et je reste assis, le plus paisiblement du monde, plus heureux en cela que le Résident Général de France qui, chez les Antimerina, a dû user de tant de diplomatie pour obtenir un modeste tabouret au *fandroana* de Tananarive. Je profite d'un moment de répit que me laissent les danseurs et les chanteurs pour présenter au vieux Rainitonjy mes cadeaux de bienvenue. J'ai sorti ce que j'avais de mieux : une boîte à musique, qui répandra probablement pour la première fois les airs de *la Mascotte* sur les rives de l'Onilahy, puis quelques mètres

de cotonnade, des perles, de la poudre et quelques aiguilles. Un vieillard qui se tient près de Rainitonjy, me remercie. C'est sans doute un ministre, puisque chacun des souverains de Madagascar en a au moins une demi-douzaine. Cet homme respectable m'a parlé en antanosy. J'ai fort bien compris, mais je ne saisis pas un mot du discours que m'adresse un de ses collègues. Il emploie le créole de la Réunion, je le perçois vaguement, mais je ne puis saisir et comprendre un traître mot de cette langue nègre et malgache, où quelques mots français, fort mal prononcés, sont disséminés çà et là. Enfin la cérémonie est terminée, et je puis retourner à Tsivory, convaincu que Rainitonjy ne mettra pas d'obstacles à mes projets de marche vers le sud.

Le monarque antanosy fait bien les choses ; les airs de *la Mascotte* ont été agréables à son oreille puisque, ce soir, je reçois de sa part un petit troupeau de bœufs. Ce cadeau royal n'est pas sans me gêner quelque peu ; je n'ose le refuser, et je suis très embarrassé pour le loger. Je suis en quête d'un expédient quelconque, car je ne puis raisonnablement songer à faire entrer les bœufs dans ma case, lorsqu'un messenger royal, à mine renfrognée, vient me les reprendre de la part de Rainitonjy. Ce procédé me laisse rêveur. Tout s'explique néanmoins, lorsque mes porteurs viennent se ranger autour de moi, en m'assurant que nous allons être attaqués par les Antanosy émigrés ; ils m'expliquent que ce revirement soudain de Rainitonjy a été causé par une grave insulte de ma part. Parmi les cadeaux que je lui ai faits, se trouvaient des aiguilles ; il y en avait *sept* : ce chiffre sept est fady à Madagascar, et porte malheur en toutes circonstances. Je suis donc un sorcier qui veut du mal à Rainitonjy. Il me faut, pour me disculper de celle accusation, retourner près du vieillard et lui expliquer que je n'avais même pas compté les aiguilles avant de les donner ; c'était tout simplement un oubli de ma part, une simple ignorance des coutumes du pays. Il me faut causer longtemps, dire beaucoup de choses, et surtout faire pas mal de cadeaux, pour obtenir qu'il ne soit plus question de ces malheureuses aiguilles. Vers 2 heures du matin j'obtiens gain de cause, mais ce n'est pas sans peine. Je dois abandonner à Rainitonjy une partie de nos effets de couchage. Cette privation me parut pénible dans la suite, et je regrettai longtemps de n'avoir pas donné une aiguille de plus ou de moins au roi des Antanosy émigrés.

Harassé de fatigue, je quitte Rainitonjy et je rentre dans ma maison de Tsivory. À quelque chose malheur est bon : je suis débarrassé de mon troupeau de bœufs.

Le 24 juin, nous revenons à Tamotamo. Cette fois Maistre est chargé d'aller voir le grand chef. Ce roi est un Manambia ; il habite, non loin d'ici, un petit village qui porte aussi le nom de Tamotamo. La visite de Maistre fut absolument réglée comme l'avait été la mienne lors de mon voyage à Tsivory. Je dois dire, à la louange des Bara Manambia, que leur accueil fut beaucoup plus bienveillant que ne l'avait été celui des Antanosy. Maistre, après avoir remis nos cadeaux à Zoromanana, prit congé du monarque Manambia, et les guerriers de la tribu le reconduisirent en armes jusqu'à notre village, tirant des coups de fusil en son honneur.

Pendant ce temps je travaillais à Tamotamo. Je sors vivement en entendant celle fusillade. Je suis rassuré lorsque le cortège triomphal de mon ami se présente aux portes du village. Maistre a très bon air au milieu de tous ces guerriers manambia ; il est précédé par une longue file de femmes, portant chacune sur la tête une petite *sobika* de riz blanc qui nous est destinée. C'est un cadeau de Zoromanana. Ce n'est pas tout : deux bœufs arrivent ensuite, et des guides, pour nous conduire dans le sud, ce qui nous fait encore un plus grand plaisir.

Ce n'est pas sans quelque difficulté que nous reprenons la route du sud ; nos hommes, effrayés par les kabary des jours précédents, hésitent à nous suivre dans la direction de Fort-Dauphin. Ils craignent les Antandroy, le manque de vivres, la privation d'eau, les fatigues du chemin, qui, disait-on, était très mauvais et presque impraticable. À les entendre, il faut marcher sur Tulear, par la vallée de l'Onilahy, qui offre une route moins périlleuse. La distance est la même ; ils trouveraient toujours de l'eau, ne seraient pas astreints au régime des baies de cactus, et enfin ils ne rencontreraient pas d'Antandroy.

Ces bonnes raisons ne pouvaient me convaincre ; moitié par force, moitié par persuasion, j'obligeai les porteurs à reprendre encore une fois la route du sud ; je voulais aller jusqu'au bout. D'ailleurs j'avais quelque confiance, d'après le rapport de Maistre, en Zoromanana, roi manambia de Tamotamo, lequel, beaucoup moins susceptible que son voisin de Tsivory, nous faisait très bon accueil. Jusqu'à présent, à Madagascar,

nous avons trouvé les *ody* faits d'une corne de bœuf remplie de terre pétrie avec du miel et des huiles végétales, le tout renfermant de menus objets qui jouissent d'une propriété magique.

Chez les Manambia, ainsi que plus au sud, chez les Antandroy et les Antanosy, les *ody* représentent d'ordinaire un ou plusieurs personnages grossièrement sculptés, hommes ou femmes selon la destination spéciale du précieux talisman.

Souvent leur aspect n'offre rien de caractéristique, et une longue explication est absolument nécessaire pour connaître leur vertu. D'autres fois, au contraire, l'artiste a représenté très naïvement des attributs qui ne peuvent laisser aucun doute sur les aspirations de l'heureux possesseur de l'*ody*.

C'est ainsi que l'homme qui désire posséder de nombreux troupeaux portera, fixée au bras, une plaque de bois sur laquelle sont figurés plusieurs zébus ou bœufs à bosse de Madagascar. Il est difficile de se procurer ces porte-bonheur ; leurs propriétaires y tiennent beaucoup et consentent rarement à s'en dessaisir ; ils les gardent continuellement sur eux. Un indigène bien posé en possède environ dix à douze ; chaque fétiche doit répondre à un besoin de la vie.

L'*ody* le plus répandu est celui qui donne le pouvoir de tirer juste, d'atteindre son ennemi à de grandes distances et de se protéger en même temps des balles de l'adversaire.

J'avais remarqué un de ces fétiches, qui présentait un grand intérêt ethnographique, et je désirais vivement l'acheter. Malgré des offres séduisantes, le propriétaire, un sieur Rainimamona, fut intraitable et refusa catégoriquement toutes mes propositions.

Dans la soirée pourtant, il vint nous voir et nous fit entendre qu'il voulait, non pas vendre son talisman pour des perles ou de la toile, mais l'échanger contre un *ody* d'origine étrangère.

Je cachai ma surprise et lui demandai des explications.

« Toi, étranger, dit-il, tu as de bons fusils ; cela ne m'étonne pas, car tu possèdes un *ody* qui vient de loin et qui est bien supérieur aux nôtres ; donne-le-moi, je le céderai le mien et je te conduirai jusqu'à Fort-Dauphin. »

J'acceptai avec empressement, lui disant de revenir le lendemain, car la nuit m'était nécessaire pour préparer le génie de mon talisman à me quitter. À peine Rainimamona fut-il parti

que je confectionnai un fétiche à la hâte : quelques chiffons ornés de perles, enveloppant de l'ail pilé, de l'iodoforme, de petits cailloux de quartz, suffirent à lui donner une forme et une odeur convenables.

Le lendemain, nous faisons l'échange ; je lui certifiai que j'y perdais probablement, car je ne connaissais pas encore son ody ; pour le mien, j'en répondais. Seulement il devait le porter continuellement sur sa poitrine, et surtout ne pas faire usage de son fusil avant un mois. Il est superflu d'expliquer les motifs pour lesquels je lui imposais ce délai.

Conformément à l'usage malgache, qui exige que, pour qu'un talisman jouisse de toute son efficacité, il faut que son propriétaire s'impose une privation quelconque, j'ajoutai à ces conditions l'obligation de ne jamais manger de volailles.

Ayant congédié Rainimamona trois semaines après ce marché, je ne saurais dire si son ody européen lui a donné toutes les satisfactions qu'il en attendait.

Ayant fait quelques approvisionnements à Tamotamo sur les instances de Rainizanaka, qui est décidément un homme précieux et avisé, nous quittons le village le jeudi 26 juin, à midi, accompagnés de Rainimamona.

Quelques minutes après être sortis de Tamotamo, nous passons au hameau d'Ambalamarina, puis nous traversons le village d'Andrianaboatsa.

Dans la brousse, où nous marchons, les *sakoa* sont très communs, et les nids de termites, les *votry*, comme les appellent les indigènes, sont élevés et très nombreux. Par 330 mètres d'altitude, nous traversons à gué une petite rivière. C'est l'Ianakaomby, qui va non loin d'ici se jeter dans le Tamotamo ; nous suivons pendant quelque temps la rive gauche de ce cours d'eau. Le pays devient plus boisé. Aux arbres isolés de la brousse succèdent des bouquets d'arbres. Ces petits bois, espacés d'abord, se rapprochent peu à peu, ils couvrent complètement les fonds des profondes vallées et les sommets des monticules. Nous traversons le Tamotamo, qui s'en va vers le sud-est. En cet endroit il mesure 10 mètres de large sur 50 centimètres de profondeur. Peu après nous arrivons à Tsiesetra. C'est un village manambia qui compte une soixantaine de cases.

Ces Manambia forment une subdivision importante de la tribu des Bara. Ils offrent d'ailleurs, sous tous les rapports, une

certaine ressemblance avec leurs voisins du nord et de l'est, les Bara Antaivondro. Il est même assez difficile de reconnaître un Bara Manambia d'un Bara Antaivondro. Cependant on peut y arriver en faisant énumérer à ces indigènes les quatre points cardinaux ; le Bara Antaivondro commencera toujours par l'est, tandis que le Manambia indiquera ses préférences pour le nord. De plus, et cela est encore plus caractéristique, toutes les peuplades manambia ont un fady particulier pour le nord. C'est ainsi que si, en cours de voyage, et pressé par un besoin naturel, on s'écarte un peu de la route, il ne faut jamais faire face au nord et se tenir debout ; sans cela on risquerait fort de mécontenter vivement les indigènes manambia, qui ne manqueraient pas de dire que cet oubli des convenances est impardonnable, et qu'il va sûrement attirer sur toute la contrée des pluies, des orages et des inondations. Au contraire, il faut avoir soin de regarder dans une autre direction et, de s'accroupir selon l'habitude malgache. Au point de vue ethnographique, les Bara Manambia diffèrent des Bara Antaivondro par une teinte plus foncée de la peau et par des caractères africains plus accusés. Cela se conçoit aisément, car si les Bara Antaivondro sont surtout mélangés avec des Betsileo et des Betsimisaraka, qui présentent quelques traits asiatiques, les Bara Manambia sont mélangés dans une forte proportion avec les peuplades antandroy, qui, parmi toutes les tribus madécasses, sont africaines au plus haut point.

Le village de Tsiesetra est construit sur le même modèle que Betroky ; notre venue a bien causé un peu d'étonnement aux habitants, mais après quelques heures ils étaient retombés dans leur apathique indifférence.

Le vendredi 27 juin, nous poursuivons notre route vers le sud, et, presque aussitôt, la contrée présente quelques petits changements dans sa configuration générale et surtout dans sa végétation. À Madagascar les changements sont rarement brusques lorsqu'on passe d'un territoire sur un autre ; il y a toujours, sur les confins de ces contrées différentes, une sorte de zone de transition. C'est ainsi que nous avons vu maintes fois cette zone de transition s'étendre sur de larges espaces, entre les contrées complètement dénudées et les grandes forêts épaisses. Tout dernièrement, en quittant Ambohimandroso, nous avons traversé cette zone qui nous a menés, de l'Arindrano, où l'on ne voit pas un arbre, aux plaines d'Ambararata, dont les *sakoa*

touffus et rapprochés font songer quelque peu aux campagnes normandes. Je me prépare donc, dès maintenant, à voir et à observer un pays nouveau. À mesure que nous marchons, mon étonnement grandit. J'avais songé tout d'abord à un angle rentrant de la ceinture forestière de l'île, mais j'abandonne vite cette idée. Tout d'abord les ruisseaux et les rivières deviennent rares ; les petits cours d'eau, qui annoncent toujours la zone forestière, n'existent pas ; signe encore plus certain, les arbres, espacés dans la brousse, qui hier étaient réunis en bouquets, s'isolent les uns des autres ; relativement à une surface donnée, leur nombre diminue beaucoup. Ce n'est donc pas la forêt que nous allons voir devant nous. Est-ce une contrée complètement dénudée ? Je ne le crois pas. D'abord la population diminue ; sur les troncs des arbres rabougris qui nous environnent il n'existe aucune trace d'incendie, ancienne ou récente. Enfin nous descendons sensiblement, et, ce qui serait contraire à toutes mes observations à Madagascar, nous ne trouverons pas de contrée complètement dénudée à 200 ou 300 mètres d'altitude. Or, devant nous, nous découvrons le pays, fort loin vers le sud ; la brume seule limite notre horizon. Il n'existe aucun sommet, aucun exhaussement du sol, qui puisse nous annoncer une chaîne de montagnes. Devant nous, c'est une immense plaine, et cependant nous allons quitter la brousse, j'en suis sûr.

Au bout de quelques heures, mon étonnement augmente encore, et ce n'est pas sans quelques inquiétudes que j'envisage l'avenir. Les arbres, et les sakoa notamment, ont complètement disparu. Il y a encore quelques buissons, surtout des arbustes à caoutchouc ; mais la végétation, en général, a complètement changé. Nous voyons des plantes bizarres, que je n'avais jamais rencontrées ailleurs. Nous voici maintenant dans un pays nouveau pour moi à Madagascar. Nous sommes environnés de plantes épineuses, de ces végétaux nommés vulgairement plantes grasses. Tous les genres et toutes les espèces y sont représentés. Il y a surtout les raketa (*Cactus opuntia* ou cactus nopal), et beaucoup d'euphorbes. Il y a aussi de véritables petits bois formés par des végétaux qui ressemblent à des cierges, hérissés, sur toute leur surface, de pointes longues et acérées. Par terre, ce sont des boules, réunies les unes aux autres. Ces sphères épineuses ont jusqu'à 50 centimètres de diamètre ;

lorsqu'elles atteignent ce volume, elles sont couvertes de boules plus petites soudées sur elles. Ce sont encore des câbles épineux, bizarrement contournés ; ils portent, de distance en distance, des étranglements, d'où partent de jeunes tiges, cordes plus petites, qui, à leur tour, donnent naissance à des rameaux minuscules. Nous sommes donc dans le pays des épines. Tout ce que l'on peut rêver en fait de plantes grasses se trouve réuni autour de nous, et mes porteurs, nus jusqu'à la ceinture, marchent dans ces fourrés d'un nouveau genre. La situation se complique vraiment ; aussi nous arrêtons-nous à midi, et campons-nous sur les bords d'un cours d'eau, que nous venons de traverser. C'est le Vorokasy, dont la source est à une journée d'ici dans le nord-est ; cette rivière va se jeter dans le sud, dans le Sahanona. Nous sommes à environ 30 kilomètres de ce confluent. Le Sahanona, à son tour, va grossir le Mandrare.

Le 28 juin nous continuons notre chemin dans cette contrée si extraordinaire. Les cactus forment de véritables fourrés ; leurs grandes fleurs jaunes sont du plus joli effet, sur le tapis de verdure qui s'étend loin devant nous. La marche est très pénible ; nous allons dans des couloirs, que nos guides nous ont fait découvrir. Ces sentes, au milieu des cactus, ont été frayées par les troupeaux de bœufs des indigènes. Dans l'après-midi nous arrivons au village d'Iaramamy. Ce village est absolument misérable. Il n'y a pas une goutte d'eau dans les environs. Le hameau est encore habité par des Bara Manambia, mais leur type général est différent de celui que nous avons observé dans le nord. Ce fait s'explique aisément : Iaramamy est la dernière agglomération manambia vers le sud. Tout près d'ici commencent les territoires habités par les Antandroy, et ces indigènes se sont mélangés fortement avec les Manambia.

Nous recevons assez bon accueil des habitants d'Iaramamy. Le chef du village nous donne de nouveaux guides, que je m'empresse d'interroger sur le pays du sud.

D'après eux, immédiatement au sud du village où nous sommes, commencent les territoires antandroy. C'est une vaste contrée, absolument plate et qui s'étend jusqu'à la mer ; là elle se termine brusquement par des falaises peu élevées. Le territoire antandroy confine à l'est au pays des Antanosy ; à l'ouest, il s'étend très loin jusqu'à celui des Mahafaly et des Masikora. Cette contrée, absolument plate, est très pauvre en eau vive ; on



n'y trouve, d'espace en espace, que de l'eau croupissante, qui s'amasse dans des creux de terrain après la saison des pluies, très courte sous ces latitudes. Le sol disparaît entièrement sous d'épais fourrés de cactus ; la marche y est excessivement difficile, sinon impossible. Nos guides antandroy sont très affirmatifs sur ce point, et, d'après eux, il me faut prendre à l'est pour gagner Fort-Dauphin, en suivant le pays des Antanosy, ou remonter dans l'ouest, pour arriver à Tulear. Je l'avoue, ces déclarations ne sont pas sans me faire éprouver un moment de découragement. Tous nos efforts, toutes nos marches vont donc être inutiles ; nous voici arrêtés dans notre itinéraire vers le sud, par une végétation que je maudis de grand cœur. Si jusqu'à présent rien n'avait pu arrêter notre marche au midi ; si les protestations de nos hommes nous étaient demeurées indifférentes ; si les coutumes superstitieuses des peuplades traversées, les kabary interminables, n'avaient pu nous faire dévier de la direction que nous avons choisie et qui devait nous mener jusqu'au cap Sainte-Marie, pour aller ensuite vers l'est, à Andrahombe et à Fort-Dauphin, des cactus nopal allaient nous arrêter d'une manière absolue.

Voilà donc cette contrée différente que j'avais devinée les jours précédents. Je pensais bien devoir me trouver en présence d'un pays nouveau, mais jamais je ne me serais figuré un si vaste territoire couvert entièrement de cactus nopal. Sans aucun doute, on pourra m'objecter que, n'ayant pas poussé plus avant dans cette plaine, je ne puis affirmer l'existence des cactus sur une aussi vaste étendue. Cela est certain ; quoi qu'il en soit, d'après ce que nous voyons, à l'aide de fortes jumelles, d'après ce que les Antandroy nous affirment, en parfait accord avec ce que mes porteurs ont déjà appris des Bara Manambia ; enfin, d'après ce que nous avons vu dans l'étape d'aujourd'hui, et d'après ce que nous voyons dans notre voisinage immédiat, il est excessivement probable que l'existence de ce vaste territoire couvert de cactus est une réalité.

Nous prenons donc la résolution d'obliquer vers l'est et de suivre, jusqu'à Fort-Dauphin, les confins des territoires antandroy, en nous maintenant toujours en dehors de cette végétation épineuse. Au village d'Iaramamy on trouve beaucoup d'Antandroy de pure race ; je m'empresse d'entrer en rapport avec eux.

Cette peuplade des Antandroy doit être très intéressante à étudier. Malheureusement, je ne puis obtenir que des renseignements fort vagues, que je recueille à la hâte pendant la première partie de la nuit. Il résulterait de mes conversations avec les Antandroy d'Iaramamy que ces indigènes ont pour seule nourriture, sur leur territoire désolé, les baies de cactus, qu'ils ont débarrassées de leurs téguments épineux. On me dit aussi qu'ils se servent de la sève des raketa comme de boisson ordinaire. Ils recueillent aussi la rosée du matin sur les feuilles charnues de ces plantes épineuses.

Plus au sud, les Antandroy possèdent quelques troupeaux de bœufs. La fiente de ces animaux est leur seul combustible. Pour beaucoup d'usages, ils se rapprochent sensiblement des Bara Manambia, mais ils sont encore plus superstitieux, ce que je n'aurais jamais cru possible. En somme, cette tribu des Antandroy est, sous tous les rapports, la dernière de Madagascar ; ces indigènes semblent même constituer, dans la grande île, une peuplade exceptionnelle ; ils sont superstitieux au plus haut point, ont une religion africaine faite de croyances bizarres aux fétiches et aux amulettes. Leurs traits sont africains ; leurs cheveux, très crépus, sont portés en broussailles ; leur nez est plus large que long ; leur peau est du plus beau noir.

Nous n'avons pas trouvé de vivres dans ce misérable village d'Iaramamy. Aussi avons-nous hâte de le quitter et de rentrer en territoire tanosy.

Le 29 juin, nous partons dans l'est du village et je suis heureux de constater que les cactus diminuent peu à peu ; ce sont d'abord des espaces où l'argile rougeâtre se montre à nu. Les grandes herbes poussent quelquefois.

Le pays, absolument plat vers le sud, se relève peu à peu vers l'est ; nous franchissons quelques ondulations. Plus loin, ce sont de petits monticules ; plus loin encore, des mamelons, des collines. Le fond de ces accidents de terrain, les thalwegs de ces vallées, devient humide. Bientôt quelques filets d'eau se montrent : aussitôt la végétation arborescente réapparaît ; nous laissons les épines loin à notre droite. Vers le milieu du jour, nous sommes de nouveau en pleine brousse ; le pays est montagneux, le terrain accidenté, le sol rocailleux. À côté des sakoa, nos anciennes connaissances, se montre un végétal nouveau pour ces pays, mais que j'ai déjà vu à Majunga : c'est un arbre caractéris-

tique de la côte ouest, le *bontona*, ce baobab malgache (*Adansonia digitata*) ; j'en mesure quelques-uns de vraiment très gros ; la pulpe farineuse de leurs gros fruits (pain de singes) est acidulée et étonne fort bien la soif.

Après avoir traversé l'Iatranatrana, affluent du Manambolo, et gravi une dernière montée raide et rocailleuse, nous entrons dans le village d'Imitray. Pendant notre étape d'aujourd'hui, nous nous sommes élevés insensiblement ; laissant la grande plaine Antandroy à notre droite, nous avons gravi d'abord une chaîne de petites collines, puis nous sommes entrés dans une contrée assez accidentée. Ce système de monticules, très rapprochés les uns des autres, forme les premiers contre-forts, dans l'ouest, de la chaîne de partage des eaux, dont nous nous rapprochons très rapidement.

Le village d'Imitray, qui compte 35 cases, est habité par des Antanosy mélangés avec quelques Antandroy. Au moment où nous arrivons, il ne reste que cinq ou six hommes, presque tous des vieillards ; tous les autres sont partis pour guerroyer dans les environs, contre une tribu d'Antandroy qui est venue voler, à Imitray, des femmes et des bœufs. Dans la soirée nous assistons à un spectacle intéressant : c'est une prière ou une invocation en faveur des guerriers absents. Toutes les femmes dont les maris sont à la guerre se sont réunies près de la maison du chef du village ; quelques-unes sont très jeunes, d'autres ont les cheveux blancs.

Elles portent comme vêtement une pièce d'étoffe ou une natte attachée à la ceinture, et chacune d'elles tient à la main un long bâton, qui est censé représenter le fusil ou les zagaies du guerrier bien-aimé. Leur front est couvert d'une couche de peinture blanche ; des feuilles vertes ou des plumes d'oiseaux sont piquées dans leur chevelure ; elles se groupent autour de l'une d'entre elles, qui joue du tambour, puis, au son du tam-tam, elles se mettent à danser, toujours groupées, et, la face tournée vers l'est, elles avancent en rangs serrés dans cette direction ; leurs chants sont lents et plaintifs, mais bientôt le rythme s'accélère, et pendant qu'elles prient le *zanahary* et les mauvais génies de rendre leurs époux vainqueurs, et de tuer ceux qu'ils combattent, elles s'avancent rapidement vers l'est, reculent pour s'avancer de nouveau en brandissant leurs bâtons. Elles répètent le même exercice devant la case de chaque absent. Ce ma-

nège dure très longtemps, et la soirée est déjà fort avancée lorsqu'elles ont fini. Malheureusement pour notre sommeil, ce n'est pas tout. Les épouses éplorées se réunissent sur la place du village, et se mettent à pleurer, par anticipation, ceux qui ne reviendront pas ; elles poussent des cris stridents, qu'elles modulent en saccades, suivant la coutume de presque tous les peuples primitifs.

Lorsque nous partîmes, le lendemain, nous n'avions pu goûter qu'un sommeil très court.

Le village d'Imitray est situé dans une sorte de petite plaine circulaire, entourée de hautes montagnes. Le fond de ce cirque, c'est-à-dire les environs du village, sont assez bien cultivés en rizières. Après les avoir franchies, et avant de monter sur les flancs des montagnes qui environnent le cirque, nous rencontrons, près de la route, une pierre levée.

Ce mégalithe est le premier que nous voyons depuis notre départ du Betsileo. Ces monuments commémoratifs sont absolument inconnus chez les Bara Manambia, et je n'en ai pas rencontré chez les Bara Antaivondro ; cependant il en existe, en très petit nombre, chez les Antanosy émigrés. Ici nous sommes chez des Antanosy qui n'ont jamais quitté leur pays, et à mesure que nous avancerons vers le sud, c'est-à-dire que nous pénétrerons davantage dans le Tanosy, nous verrons ces monuments mégalithiques très nombreux, plus grands, plus beaux et mieux disposés que chez les Antimerina et même chez les Betsileo. Jusqu'à présent ces derniers nous avaient cependant paru une des tribus les plus intéressantes de Madagascar, une des rares peuplades de la grande île qui par leurs monuments pouvaient débrouiller quelque peu l'histoire de ces peuples étranges. Comme le lecteur le verra dans la suite, la tribu des Antanosy, qui se révèle déjà à nous par des signes extérieurs de religiosité, est, sous beaucoup d'autres rapports encore, bien supérieure, plus sympathique, j'oserai dire, que les autres tribus de la grande île africaine, y compris, bien entendu, celle des Antimerina. Le monument que nous voyons au sortir d'Imitray se compose d'un carré construit en pierres sèches, qui peut avoir 3 mètres de côté. À chacun des angles de ce carré est enfoncé verticalement un fort pieu qui supporte deux madriers, grossièrement équarris. Ces quatre madriers, réunis ainsi deux à deux par les quatre pieux verticaux sur lesquels ils sont fixés, forment

un entourage, balustrade assez large, sur laquelle on a posé, à côté les uns des autres, et faisant face au dehors, des crânes de bœufs ornés de leurs cornes. Au centre de ce carré ainsi délimité se dresse une pierre levée, haute de 3 mètr. 80, large de 1 mètre, sur 50 centimètres d'épaisseur. Ce bloc énorme est en granit rose, roche que je ne trouve pas dans les environs ; il a certainement fallu un travail énorme pour élever un pareil monument. Le mégalithe sert à rappeler la mémoire d'un chef célèbre d'Imitray, mort en guerroyant contre les Antandroy.

Pendant que nous examinions ce monument, un indigène antanosy, qui nous regardait avec intérêt depuis quelque temps, se jette au cou d'un de mes porteurs. Le Betsileo Ramasy, c'est son nom, que j'ai engagé à Fianarantsoa, sur la recommandation du docteur Besson, Ramasy, dis-je, objet de cette sympathique démonstration, reste d'abord quelque peu ahuri ; cependant il finit par reconnaître son jeune frère, qu'il croyait soldat à Fort-Dauphin, au service de Ranavalo-manjaka. Tout s'explique. Le frère de Ramasy, un ci-devant Betsileo, a été pris, il y a quelques années, par les Antimerina, pour aller grossir la garnison de Fort-Dauphin. Mais mon Betsileo, qui, comme ses compatriotes, craint les Antimerina, et ne les aime pas du tout, s'est échappé du pays de Tolonara, soumis aux Antimerina, et est venu ensuite à Imitray, où il vit paisible et heureux, s'étant fait Antanosy.

La plaine circulaire dont j'ai parlé mesure à peu près 8 kilomètres de diamètre. À côté d'Imitray sont les villages de Simieba, Sesela et Ambatomasina. Nous commençons à gravir une chaîne de montagnes : la montée est ardue, le sentier difficile ; nous passons par un col à 1 190 mètres d'altitude, puis nous descendons très rapidement sur l'autre versant ; nous arrivons à Imanevy, au fond de la vallée, par 560 mètres d'altitude.

Cette étape a été très rude ; pendant la première partie de la route, nous avons véritablement escaladé le flanc abrupt d'une montagne, pour redescendre de l'autre côté, suivant une pente aussi raide ; au village d'Imitray, que nous avons quitté ce matin, nous étions dans le bassin du Manambolo, affluent du Mandrare ; maintenant nous voici descendus dans la vallée même du Mandrare. Ce fleuve coule tout près d'ici ; nous le traverserons demain matin au sortir du village. Les montagnes que nous venons de franchir forment une chaîne nommée monts

Isira ; elle est constituée presque entièrement de roches mica-schisteuses, et est dirigée du nord-est au sud-ouest. Devant nous s'étend une autre chaîne de montagnes, beaucoup plus haute, et qui paraît plus longue encore que celle que nous venons de franchir ; c'est la chaîne de Maroampingaratra ou Beampingaratra. Les monts Isira au nord-ouest et les monts Beampingaratra au sud-est limitent donc cette vallée du Mandrare, au fond de laquelle nous sommes. Il faut remarquer aussi que les monts Isira séparent le bassin d'un affluent du Mandrare du fleuve principal ; plus au sud, ces monts Isira se termineront brusquement, pour permettre la jonction des deux cours d'eau. Les monts Beampingaratra, au contraire, continuent la ligne de partage des eaux ; sur le versant oriental, nous trouvons le Mananjara, qui va se jeter dans la mer des Indes après avoir arrosé le pays d'Ambolo. La végétation, qui croît autour de nous, devient de plus en plus belle ; une épaisse couche d'humus noirâtre couvre le sol ; les arbres sont touffus, ils se réunissent maintenant par bouquets ; je reconnais beaucoup de plantes que j'avais déjà vues en pays betsimisaraka. La population est très dense. Il y a de nombreux villages.

Le mardi 1<sup>er</sup> juillet nous quittons Imanevy, et, bientôt après, nous traversons à gué le Mandrare, qui, en cet endroit et en cette saison, mesure 10 mètres de large sur 50 centimètres de profondeur. La vallée est étroite, et bientôt nous nous élevons sur les flancs des monts Beampingaratra. Le sentier s'engage dans une gorge, il longe un torrent qui bouillonne en cascade à nos pieds ; c'est l'Andrevoroka, affluent du Mandrare. Nous sommes dans une brousse très épaisse, et, quelques instants après, nous voici dans une forêt touffue, qui, accrochée aux flancs des Beampingaratra, en couronne les cimes. Nous marchons rapidement, mais la nuit nous surprend sous les hautes futaies ; nos guides nous conduisent pour camper dans une caverne qu'ils connaissent dans les fourrés. Notre logis est très pittoresque, et les feux de nos hommes ne peuvent dissiper les ténèbres qui emplissent ces salles souterraines. Mon compagnon et moi devons, pendant une bonne partie de la nuit, donner une chasse vigoureuse aux *fanihy*, chauves-souris, petites et grosses, que notre venue a mises en émoi.

Le matin, nous nous remettons en marche dès la première heure. Cette forêt du pays des Antanosy est beaucoup plus jolie

que toutes celles que nous avons vues précédemment à Madagascar. C'est une vraie forêt tropicale, avec sa végétation vigoureuse, ses arbres magnifiques, son enchevêtrement de lianes. Le spectacle est tout nouveau pour nous. Par instants, nous pensons être bien loin de Madagascar. Vers 10 heures, nous commençons à voir quelques clairières. Des *longoza* et des *ravenala* se montrent çà et là, avec des fourrés de bambous ; ils nous annoncent la végétation d'une contrée maritime. Puis, ce sont des défrichements. À 11 heures et demie, nous arrivons au village d'Izama. Nous sommes là dans la vallée d'Ambolo, le plus beau pays de Madagascar.

## XXIV

**Nous arrivons dans la vallée d'Ambolo. – Izama. – Coutumes arabes. – Pays des Antanosy. – Les monts Beampingaratra. – Tsiarony et Belavena. – Arrivée à Fort-Dauphin. – Le pays de Tolanara. – La presqu'île de Fort-Dauphin. – Description de la ville. – Visite au gouverneur antimerina. – Séjour à Fort-Dauphin. – Établissements de M. Marschall. – Mœurs et coutumes des Antanosy. – Départ de Fort-Dauphin. – Sur les bords de la mer. – Evatra et Lokaro. – Sainte-Luce ou Manafiafa. – Pieux et pierres dressés antanosy. – Village et rivière d'Ambaniaza. – Peuplades antanosy de la côte, Antaiavibola et Antaifasy. – Village de Manambato. – Les défrichements de la côte sud-est. – Cultures et rizières. – Manantena. – Le grand fleuve de la vallée d'Ambolo.**

Avec sa superficie plus grande que la France, on conçoit très bien que l'île de Madagascar présente des pays d'aspect tout différent. Les uns sont très fertiles, la végétation y est magnifique ; d'autres, au contraire, sont arides. En somme, à côté de terrains propices aux cultures, de grandes forêts, de beaux plateaux que l'homme pourrait rendre aisément productifs, il existe de nombreuses régions stériles, des districts rocaillieux, des sols ingrats, qui contribuent à donner à la grande île un aspect peu séduisant.

Quoi qu'il en soit, tout n'est que relatif ici-bas, et ces contrées fertiles, nombreuses et étendues, quoi qu'on en dise, à Madagascar, suffisent largement à compenser en quelque sorte les mauvais territoires. De manière que la grande île africaine se présente, avec ses bons et ses mauvais côtés, comme équivalente en somme à nos meilleures colonies.



Revenons au pays d'Ambolo. Il me faudrait de longues pages pour décrire cette magnifique vallée, avec ses forêts d'ébéniers et de palissandres, ses bois d'orangers, ses cultures, sa terre noire et fertile, ses ruisseaux innombrables, ses rivières, ses sources chaudes.

Dans nos explorations, nous nous étions surtout attachés à parcourir les territoires relativement inconnus de Madagascar, et par conséquent des pays peu peuplés, arides, montagneux, le plus souvent éloignés des sentiers de communication. Nous avons donc commencé par voir, en quelque sorte, Madagascar sous ses mauvais côtés. Par suite, la richesse de cette belle vallée nous impressionnait d'autant plus que jusqu'à présent, dans le cours de nos voyages antérieurs, nous n'avions jamais été frappés d'une façon bien vive par la beauté du pays.

Izama, le petit village dans lequel nous venons d'entrer, est habité par des Antanosy, qui prennent plus spécialement ici le nom d'Antambolo. Avant d'arriver dans le village, nous avons traversé pendant quelques instants des fourrés de *longoza*, ces roseaux à odeur de cannelle que nous avons rencontrés en si grand nombre dans les défrichements de la côte est. Puis ce sont des massifs de citronniers, de *voavotaka*, des cultures nombreuses de canne à sucre, des champs de café, des goyaviers, des *bibasy*, néfliers du Japon (*Eriobotrya japonica*). Nous sommes fort bien reçus par les chefs du village. Ces chefs et leurs familles sont, nous dit-on, originaires du pays des Antaimoro. Leur tête est enveloppée d'un mouchoir de soie de couleur rouge ; ils ont conservé presque intactes une foule de coutumes arabes, réminiscences curieuses d'invasions musulmanes sur la côte orientale, leur pays d'origine. Autour d'Izama, sur chaque monticule, disséminés dans la vallée, nous voyons des villages. Les Antanosy qui habitent ce pays d'Ambolo forment donc une population très dense.

Ici nous sommes dans le pays de Tolanara, patrie d'origine des Antanosy. Nous voyons donc ces indigènes chez eux, avec leurs usages et leurs coutumes particulières. En somme, les Antanosy se rapprochent beaucoup des Betsimisaraka ; ce sont des peuples de la côte orientale de Madagascar. Nous retrouvons chez eux les usages betsimisaraka. La maison, faite d'une charpente de rofia, est élevée sur pilotis ; le toit et les cloisons sont en feuilles de ravenala. Chez ces indigènes, peu de poterie, leur

réservoir d'eau est celui que l'on rencontre sur toute la côte orientale : un long morceau de bambou, dont l'intérieur creux emmagasine une certaine quantité d'eau. En partant de ce village, nous marchons dans la vallée, en suivant la rive gauche de l'Amandroaka, affluent de gauche du Mananjara, le grand fleuve de la vallée d'Ambolo. Sur notre route, aucune émergence rocheuse, pas de pierres, si ce n'est quelques cailloux roulés qui, descendus des montagnes voisines, encombrant le lit des ruisseaux. Sous nos pieds, plus d'argile rouge, un humus noirâtre très épais.

La vallée d'Ambolo se trouve comprise dans un dédoublement de la zone forestière, les grands bois l'environnent de toute part. Sous ces hautes futaies, les débris végétaux s'amassent en chaque saison, les eaux sauvages les poussent dans la vallée : là ils s'amoncellent depuis des siècles et ont formé cette terre végétale qui a plusieurs mètres d'épaisseur, autant qu'on en peut juger par des fosses, des tranchées et les berges des ruisseaux. Nous nous arrêtons à Tarafasy.

Le jeudi 3 juillet, nous continuons dans la vallée. Toute la journée, l'altitude moyenne du pays est de 110 mètres. Le soir nous nous arrêtons au village d'Ambolo.

Le lendemain, 4 juillet, nous commençons à gravir les montagnes qui limitent la vallée d'Ambolo vers le sud-est. Ces montagnes ne sont qu'un contrefort élevé des monts Beampingaratra ; leur cime est couverte d'une forêt que nous traversons en deux heures ; nous rentrons ensuite dans la brousse, formée cette fois de la végétation côtière que nous connaissons déjà. Nous nous arrêtons au village d'Andramanakana, puis, continuant notre route, nous arrivons sur un terrain sablonneux, nous sommes en vue de la mer. Nous marchons entre l'Océan et des lagunes. Cette contrée est absolument comparable, identique je devrais dire, à celle que j'ai décrite de Tamatave à Andovoranto. Les villages y sont nombreux. Les habitants antanosy, absolument analogues aux Betsimisaraka, auxquels je renvoie le lecteur, rendent plus frappante encore cette ressemblance.

Le soir nous passons à Tsiarony et à Belavena, où nous nous arrêtons pour passer la nuit. Ce petit village est situé au pied d'un pic remarquable, le Barabe, que nous voyons depuis quelques jours.

Le samedi 5 juillet, nous arrivons à Fort-Dauphin.

Lorsqu'on approche de Fort-Dauphin, on remarque vite que cette contrée littorale du sud-est est tout à fait différente des autres contrées maritimes que l'on a pu voir à Madagascar. En effet, au lieu de présenter des côtes basses et sablonneuses où l'on ne trouve que quelques dunes recouvertes souvent de plantes herbacées, toujours les mêmes sur la côte est, les rives sont formées, à Fort-Dauphin et dans les environs, de puissantes assises calcaires, qui disparaissent sous un épais manteau de verdure. Ces côtes rocheuses du sud-est sont encore plus jolies que les falaises granitiques du nord-ouest de l'île. Dans les parages de Tolanara, la première zone forestière que nous avons quittée, avant de passer près du pic Barabe, descend jusqu'à la mer. Nous avons vu qu'elle en était assez éloignée, au contraire, à la hauteur de Fort-Dauphin. Là s'étend une zone littorale assez large, couverte de brousse et de bouquets de bois : c'est la région des lagunes. En quittant Fort-Dauphin et en remontant vers le nord, nous retrouverons cette contrée des lagunes, mais ce sera toujours la forêt. Dans ce sud-est privilégié, les arbres poussent jusqu'au bord de la mer. Ainsi, sous le rapport de la végétation et de la disposition physique du terrain, on trouve une certaine analogie entre le sud-est et le nord-ouest de l'île ; entre Nosy-Bé et la baie de Pasandava d'une part et d'autre part entre Fort-Dauphin et les rades qui l'avoisinent. Cette analogie est encore plus grande lorsqu'on examine la constitution géologique du terrain. Nous avons trouvé à Majunga un terrain calcaire, mais malheureusement infertile, par suite du manque d'eau. Dans le sud-est, les terrains calcaires ont commencé à la vallée d'Ambolo, mais depuis là jusqu'à la mer nous les avons vus fertiles au plus haut point, parce qu'ils étaient merveilleusement arrosés. Le voyageur qui a parcouru Madagascar est, à la longue, fatigué de cette tonalité rougeâtre que présente partout le sol, sur les hauts plateaux et dans les plaines : il est agréablement surpris si ses pas le conduisent dans le sud-est. Il y verra, au lieu de l'éternelle terre à briques de Madagascar, une terre végétale noire à laquelle on n'est pas accoutumé. J'aurai fini d'esquisser à grands traits la supériorité de ce territoire des Antanosy sur tout le reste de l'île lorsque j'aurai dit que nous ne sommes plus ici en terre tropicale. Fort-Dauphin, qui se trouve par 25 degrés de latitude sud, jouit d'un climat tempéré. Les

pluies n'y sont pas continues en certains mois, mais intermittentes toute l'année ; l'été y est très supportable. Les cyclones y sont inconnus, mais de grands vents du large, du sud principalement, y viennent dans certaines saisons abaisser sensiblement la température.

Fort-Dauphin consiste en une presqu'île comprise entre deux baies : au nord la rade de Fort-Dauphin, au sud la fausse baie des Galions dans laquelle débarquaient il y a quelques siècles des navigateurs portugais, venant fonder des établissements sur ces côtes.

Lorsqu'on entre dans Fort-Dauphin, on est tout de suite envahi par un immense sentiment de tristesse. À chaque pas, presque derrière chaque case, on découvre un souvenir navrant de notre domination d'autrefois.

Je vais prier le lecteur de m'accompagner dans ma première visite à la ville. Nous partirons de notre point d'arrivée d'hier, c'est-à-dire de la grève au nord de la localité, à l'endroit où la presqu'île de Fort-Dauphin se rattache à la grande île.

Par un sentier de chèvres, on parvient non sans peine sur le sommet du plateau. Ce plateau, formé de puissantes assises calcaires, est recouvert par les sables qu'y ont déposés les tempêtes. Son niveau moyen, qui est de 28 mètres au-dessus de la mer, est quelque peu plus élevé que la contrée du nord, à laquelle il se rattache par une lande sablonneuse. Le plateau a 2 kilom. 500 dans sa plus grande longueur, sur une largeur moyenne de 600 mètres. Dans sa partie nord, situé en dehors de nos anciennes limites, s'élève le village antanosy de Fort-Dauphin, agglomération importante, qui compte plus de 200 cases. Les habitants, paisibles et curieux, se pressent en foule sur notre passage. Le village antanosy ne présente rien de particulier : les maisons sont groupées sans ordre, les ruelles sinueuses rendent toute orientation difficile. Après des détours sans nombre nous arrivons enfin à l'ancien mur d'enceinte ; nous le longeons quelque peu, et nous voilà devant la porte d'entrée. Cette porte monumentale, en maçonnerie, est très bien conservée. Sur le fronton sont plaquées les armes de France. On pénètre ensuite dans un couloir long de 4 mètres : c'est l'épaisseur du mur en pierres sèches, puis on tourne à angle droit dans un autre passage couvert, et l'on décrit de la sorte deux autres angles droits avant de se trouver en face de l'ancien

corps de garde. Cette maison carrée tombe en ruines. Les trois fleurs de lis appliquées à gauche de la porte ont été grattées par les Antimerina. Nous sommes arrivés maintenant dans l'intérieur de Fort-Dauphin. Sur ce vaste emplacement s'élèvent les cases du village antimerina ; elles sont alignées en partie de chaque côté d'une large avenue qui conduit à l'ancienne citadelle. Si, avant de nous engager dans cette longue avenue, nous jetons un regard en arrière, nous voyons, de chaque côté de la porte et des couloirs fortifiés que nous venons de traverser, s'étendre à droite et à gauche les restes des anciens murs. Ces murailles, épaisses de plusieurs mètres et faites d'assises de pierres sèches, ont peu souffert des injures du temps ; elles disparaissent cependant par places sous l'épaisse végétation qui a pris naissance sur ces anciens remparts. Un fossé est en avant ; ses accotements sont soutenus par des murs de pierres ; plus loin ce sont des épaulements de terre. De distance en distance sur l'ancien mur se trouve ménagée une sorte de plate-forme, sur laquelle étaient construites des batteries circulaires en pierres cimentées. Ces constructions, qui sont en assez grand nombre, commandaient l'isthme pour défendre le fort contre toute attaque par terre ; elles se trouvaient également disséminées sur le sommet des falaises qui soutiennent le fort pour le défendre de toute attaque maritime. Chacune de ces batteries comprenait cinq canons. Les embrasures sont intactes, on voit encore sur les parois de ses réduits les crocs et les manilles des anciennes caronades. La population antimerina, assez nombreuse, qui occupe le Fort-Dauphin, est surtout composée des soldats qui forment la garnison du fort et de leurs familles. Les Antimerina de Fort-Dauphin, entourés de toute part de peuplades insoumises, ne se sentent pas chez eux en pays tanosy ; ils se tiennent toujours sur leurs gardes et ne laissent pénétrer dans le fort que leurs compatriotes. Nous étions étrangers c'est vrai, mais comme nous allions voir le gouverneur, on avait fait une exception en notre faveur. Malgré toutes ces mesures de précaution, beaucoup d'Antimerina avaient été massacrés par les Antanosy en 1883, lors de la malheureuse expédition franco-malgache ; les Antanosy avaient cru alors être débarrassés des Antimerina ; grâce au concours de la France, ils les ont vus revenir depuis, plus arrogants et plus cruels que jamais, soutenus par ce même pays, qui n'est pas toujours logique dans ses en-

treprises coloniales. Le gouverneur Rainijaobelina, 11<sup>e</sup> honneur, nous attendait. Les portes sont ouvertes et nous pouvons pénétrer dans l'ancienne citadelle. Au milieu des ruines s'élèvent les cases des officiers et du gouverneur antimerina. L'habitation de celui-ci, plus grande que les autres, se trouve immédiatement en entrant à gauche de la porte. Je profite des bonnes dispositions dans lesquelles il semble se trouver en ce moment pour aller visiter les ruines de la maison de Flacourt. C'est un véritable pèlerinage. Tout près des falaises, à la pointe extrême de la presqu'île du côté du sud, s'élèvent les quatre murs en maçonnerie de la maison carrée de Flacourt ; à côté, le jardin, au milieu duquel se trouve le puits qui alimentait d'eau douce tous les habitants du fort. C'est encore une tour ronde, ancienne prison dont les murs intérieurs cimentés sont couverts d'inscriptions. Au-dessus de cette tour ronde était une construction légère servant d'abri au guetteur.

Nous avons élu domicile au milieu des Antanosy. Nous restons à Fort-Dauphin plus de trois semaines, ayant bien gagné ce repos par nos fatigues antérieures ; d'ailleurs ce temps n'est pas perdu et nous travaillons toujours à augmenter nos collections scientifiques. Nous visitons également les environs de Fort-Dauphin, sans oublier la lagune de Fanjahira et la petite île d'Anosy, qui s'élève au milieu et qui offre encore les restes de la maison de campagne de Flacourt. Tous ces environs de Fort-Dauphin sont véritablement charmants. On entre tout à coup dans de hautes forêts, puis ce sont des prairies, des mamelons boisés, les rivages de l'océan, facilement accessibles, présentant au pied des falaises calcaires de larges plages sablonneuses. Sur ce coin de terre privilégié se trouvent donc réunies toutes les zones de Madagascar. Le pays est très giboyeux : on peut y faire de véritables massacres de sangliers ; on y trouve tous les oiseaux de l'île ; les grands flamants roses pullulent sur l'étang de Fanjahira. Il n'y a pas d'Européens à Fort-Dauphin ; on y trouve l'établissement important d'un Mauricien qui, avec quelques employés, est établi ici depuis plus de vingt ans. M. Marschall a d'importantes concessions de bois, et, au milieu de ses nombreuses occupations, il ne peut suffire à tous les besoins commerciaux de la contrée.

Quoique Anglais, M. Marschall, qui est un excellent homme, nous a rendu les plus grands services pendant tout

notre séjour à Fort-Dauphin. Dans ses vastes entrepôts, il nous a fait choisir de très beaux échantillons de tous les bois du pays d'Anosy ; il expédie presque mensuellement, à Maurice ou à la Réunion, des chargements entiers d'ébène et de palissandre et d'autres bois précieux, que les Antanosy lui apportent journellement en échange de quelques brasses d'indienne et de cotonnade.

M. Marschall me fait voir une grande propriété qu'il possède dans le nord de Fort-Dauphin. C'est une sorte de maison de campagne, entourée de grandes plantations de café (sp. Libéria) et de beaux jardins, qui valent certes la peine d'être mentionnés dans mon récit. On y trouve en abondance tous les légumes d'Europe, ainsi que les principaux arbres de nos jardins. Tout cela pousse et rapporte admirablement.

Le mercredi 30 juillet, après avoir présenté nos adieux et nos remerciements à M. Marschall et à M. Joseph Clozel, son principal employé, nous quittons Fort-Dauphin, faisant route vers le nord. C'est la route du retour.

En sortant de la ville, nous marchons sur le rivage de la mer et contournons ainsi la rade de Fort-Dauphin. Près de la pointe qui la termine vers le nord, nous passons en pirogues la rivière Evatra.

Après avoir traversé cette embouchure de l'Evatra, nous arrivons au village du même nom ; puis, après une autre petite marche le long de la mer, nous faisons de même pour la rivière de Lokaro. Notre étape d'aujourd'hui se termine au village d'Itaperina, petite agglomération antanosy groupée sur le cap qui porte ce nom. Le lendemain, une bonne marche dans la matinée nous conduit à Iandranana. Dans la soirée, nous gagnons le village de Manafiafa, sur l'emplacement duquel se trouvait autrefois un établissement français. Devant nous, des rochers en ceinture, de petites îles disposées les unes au bout des autres, circonscrivent un large espace : c'est la baie de Sainte-Luce, de Maudave et de Flacourt. Maintenant ces lieux historiques sont complètement oubliés. À Manafiafa, des parents et des employés de M. Marschall recueillent des bois que les indigènes apportent de la forêt voisine ; celle-ci, très belle et très touffue, arrive presque jusqu'au bord de la mer.

Nous avons vu dans le nord la première zone forestière, séparée de la mer par un assez large espace. Cet espace est cou-

vert de brousse d'une végétation spéciale, coupé de marais et de lagunes, relevé, près du rivage de la mer, en hautes dunes de sable.

Le lundi 1<sup>er</sup> août, nous marchons sur la plage autour de la baie de Sainte-Luce, et nous passons la rivière de Manahana. Dans la soirée, avant d'arriver au village d'Ambaniaza, grosse agglomération antanosy, nous voyons, dans un fourré de la brousse, des pierres levées, qui ont été dressées par des Antanosy, et qui sont vraiment remarquables. Celles que nous voyons devant nous sont disposées sur une même ligne ; celle qui occupe le centre est très élevée. Devant une autre plus petite se dresse un madrier sculpté. Ce pieu, à section carrée dans sa partie inférieure, devient tronconique plus haut ; il est alors marqué d'entailles régulières ; sur son sommet est placée une figurine de bois : un oiseau au repos.

Le village d'Ambaniaza est construit sur une hauteur et entouré d'une haie de cactus, ce que nous n'avions pas vu depuis longtemps.

Le samedi 2 août, quelques minutes après notre sortie du village, nous continuons notre route vers le nord, et nous passons en pirogues la rivière d'Ambaniaza. Là nous sommes à environ 5 kilomètres de la mer, et pendant longtemps nous nous maintenons sensiblement à cette distance de la côte ; nous nous arrêtons au gros village de Manambato. Nous sommes ici à la limite que l'on est convenu d'assigner au territoire antanosy ; cette limite est absolument fictive et ne repose sur aucune donnée scientifique. Il est vrai que les gens que nous trouverons dans les villages du nord vont s'appeler Antaiavibola, parce qu'ils habitent les bords de la rivière Iavibola. Plus au nord, ce seront les Antaifasy. En réalité, toutes ces peuplades sont antanosy. Nous avons vu qu'il était dans l'habitude des gens de cette tribu de prendre le nom de la contrée qu'ils habitent. C'est ainsi que nous avons vu les Antanosy de la vallée d'Ambolo s'appeler Antambolo, de même que les Antanosy qui habitent les bords de la rivière Iavibola s'appellent Antaiavibola. D'ailleurs tous les Antanosy, à quelque tribu qu'ils appartiennent, lorsqu'ils se trouvent loin de leur pays d'origine, aiment à s'appeler Antatsimo (gens du sud). Les gens instruits et les vieillards que j'ai interrogés à Fort-Dauphin, et auxquels je demandais l'origine du nom de leur tribu, m'ont toujours répondu que leurs pères habi-



taient, il y a bien longtemps, les petites îles (*anosy*) de l'étang de Fanjahira ; depuis, toute la tribu avait conservé le nom qui signifie : habitants des îles (*ant, anosy*).

Le dimanche 3 août, après avoir, au sortir du village de Manambato, traversé la rivière du même nom, nous arrivons à Ifotaka. Ce village, d'une trentaine de cases environ, présente cette particularité d'être situé dans un espace carré, clos par des palissades. Le lendemain nous marchons d'abord dans des marais, puis nous entrons de suite dans une contrée qui est actuellement la brousse, et qui faisait autrefois partie intégrante de la grande forêt littorale. Cette contrée est tout à fait caractéristique des déboisements qu'opèrent dans la forêt voisine les populations denses à Madagascar. Je prends plusieurs photographies de ces défrichements récents, qui, comme documents, auront une grande valeur et pourront remplacer avec avantage les meilleures descriptions. En sortant de ces espaces où des arbres morts se dressent çà et là, où des troncs et des branches à demi carbonisés jonchent le sol, nous entrons dans une contrée bien défrichée cette fois, et qui commence à être envahie par une vigoureuse végétation de ravenala. Ces Antanosy de la côte sud-est cultivent le riz exactement comme les peuplades betsimisaraka. Ils n'ont pas de rizières proprement dites, aménagées comme on en trouve dans les tribus qui habitent le plateau Central. Selon leurs besoins, ils se contentent chaque année de défricher dans la forêt voisine un terrain de contenance suffisante ; ces terres vierges leur rapportent beaucoup ; l'année suivante ils défricheront un autre terrain à côté, et ils continueront ainsi, de manière à avoir chaque année un terrain nouveau. De cette façon, si le travail est beaucoup plus pénible, le rendement est plus considérable.

Nous passons près du village de Marahao, et nous nous arrêtons à Manantena. Avant d'aborder cette agglomération nous avons traversé une sorte de plateau qui domine l'Océan d'une vingtaine de mètres ; sur notre route nous rencontrons de l'argile rouge. La contrée où nous sommes me semble très fertile. L'argile rouge ne s'est montrée que pendant quelques centaines de mètres, puis on voit de nouveau réapparaître un humus noirâtre et profond. Cette fertilité apparente, et qui doit être aussi très réelle, de la contrée que nous traversons, se conçoit aisément ; nous sommes en effet, à cette hauteur, sur la côte

à l'entrée de la vallée d'Ambolo. Devant nous se montre maintenant un grand fleuve, qui se jette à la mer par plusieurs embouchures, avant de se diviser en un delta compliqué, le Manampany<sup>1</sup> ; le grand fleuve de la vallée d'Ambolo est un cours d'eau puissant, très profond et qui mesure plus de 450 mètres de large. C'est donc une voie naturelle pour entrer dans la vallée d'Ambolo ; c'est le canal tout fait par où s'écouleront dans l'avenir les produits de cette riche contrée, qui viendront se concentrer ici, dans un port établi sans doute sur une des branches de l'embouchure du Manampany. La branche la plus considérable de ce delta est au sud, et se nomme Ambatobe. Les eaux se jettent à la mer, dans une découpure des falaises rocheuses qui bordent en cet endroit le rivage. Le seuil de la rivière et le fond de ce canal sont également rocheux, ce qui est un avantage ; en effet, on constate ici un phénomène contraire à celui qui se produit partout sur cette côte orientale où l'on voit, par suite de circonstances fortuites, les déversoirs des lagunes et des grands fleuves changer de lit et se frayer à chaque saison un nouveau cours à travers les sables du rivage ; à l'embouchure du Manampany, le seuil rocheux de l'Ambatobe semble indiquer qu'on a affaire à un estuaire définitif, très avantageux pour pénétrer de l'océan dans le Manampany et de là dans la vallée d'Ambolo. Avant de traverser le Manampany nous nous arrêtons au village de Manantena, établi à côté du Sarota, petit affluent de droite du grand fleuve de la vallée d'Ambolo.

À Manantena ou Vohitrarivo, nous sommes sur le territoire des Antanosy Antaiavibola.

---

<sup>1</sup> Le Manampany est nommé plus souvent Mananjara dans la partie supérieure de son cours.

## XXV

**Rivalités et guerre des tribus indépendantes. – Mur d'enceinte de Manantena. – Traversée du Manampany. – Imatio et son lac. – Sandraviny. – Naufrage dans la rivière. – Centre populeux de Manambondro. – Cimetières et pieux levés antanosy. – Arrivée à Vangaindrano. – Végétation littorale. – Le long des rives du Mangidy. – Au pays des Antaisaka. – Tangirika et Mahafasy. – Ratsimiola, roi des Antaisaka. – À Mahalava, chez les Bara Antaivondro. – La coupure du Mananara. – Retour à Fianarantsoa – Quatrième séjour à Tananarive. – De la capitale à Tamatave. – Retour en France.**

Comme chez les Antanosy proprement dits, nous nous trouvons chez les Antaiavibola en territoires indépendants, et à Manantena nous allons voir d'une façon plus apparente que jamais la cause qui fait que la puissance de ces tribus indépendantes est toujours tenue en échec par la tribu des Antimerina. Cette cause générale, si favorable aux intérêts de l'Imerina, est l'état de division extrême où se trouvent tous ces territoires insoumis. Comme nous l'avons vu dans tout le sud, comme cela existe dans l'Ouest Sakalava, chaque village de cette côte antanosy constitue une petite principauté ayant à sa tête un chef absolu, le plus souvent indépendant de ses voisins. Ces États minuscules sont toujours en guerre les uns contre les autres. Il est vrai que cette lutte fratricide se borne à quelques vols de bœufs, à des coups de fusil tirés en l'air, et surtout à d'interminables kabary.

Par suite de l'état de guerre continu où se trouve la région de Manantena, tous les villages, petits et grands, de la contrée, sont entourés de défenses, pieux, palissades, haies de cactus ou d'autres plantes piquantes, fossés et murs de terre. Nous re-

marquons à Manantena un genre de fortifications que nous n'avions pas encore vu à Madagascar : des pieux dressés verticalement à 50 centimètres l'un de l'autre et maintenus par des traverses supportant des planches d'écorces de ravenala ; entre ces planches on a foulé des herbes et de l'argile rouge, formant ainsi un mur qui entoure complètement le village. De distance en distance, on a ménagé le long de cette enceinte des sortes de réduits ou de blockhaus, dans lesquels peuvent se tenir à l'abri des coups de l'ennemi des sentinelles ou des guerriers.

Le mardi 5 août, en sortant de Manantena, nous obliquons un peu vers l'ouest, pour aller chercher, le long du Manampany, un endroit où l'on puisse aisément effectuer sa traversée. Dans cette marche, nous avons devant les yeux et à 30 ou 40 kilomètres au plus la silhouette de la chaîne de partage des eaux. Comme partout, ses flancs sont couverts de forêts, mais ici ses sommets déchiquetés et rocheux, les mornes de ses pics se montrent arides et pelés. Les cimes des faîtes émergent donc des grands bois, qui ne peuvent empiéter sur ces masses rocheuses, impropres à toute végétation. Mais bientôt nous arrivons à un gros village de 200 cases. C'est Moramanga, où nous prenons des pirogues pour traverser le Manampany. Nous partons de l'autre rive, et en quelques minutes nous arrivons à un village plus grand encore, Imatio. Avant d'y pénétrer, nous avons de nouveau traversé en pirogues le fleuve Iavibola. Ce cours d'eau, qui mesure, à l'endroit où nous venons de le traverser, 250 mètres de large, s'élargit beaucoup en aval d'Imatio et forme une sorte de lac dont la surface est parsemée de petits îlots boisés, véritables bouquets de verdure qui, posés çà et là sur cette grande nappe liquide, sont du plus agréable aspect. Les rives du lac sont des collines de faible hauteur, boisées partout. Le site est un des plus jolis que j'aie jamais vus à Madagascar. Du reste je n'en suis plus à compter mes agréables surprises de voyageur dans ce pays du sud-est.

Imatio est fortifié comme Manantena. Le roi du village, un vénérable Antanosy, nous fait l'honneur de venir nous voir, et nous raconte, comme son cousin de Manantena, mille prouesses de ses guerriers, plus insignifiantes les unes que les autres. J'ai dit que dans toutes ces populations antanosy on trouvait de nombreux usages betsimisaraka. L'architecture notamment est absolument analogue. Tout le long de cette côte, ce sont des

cases élevées sur pilotis, de tous points semblables à celles des Betsimisaraka. La seule différence que l'on puisse observer après un examen attentif est que dans ces maisons antanosy du sud-est, la faite est peut-être un peu plus élevée, la pente du toit un peu plus rapide.

Le mercredi 6 août, dès notre départ, nous entrons de suite dans ces défrichements récents dont j'ai déjà parlé. Nous cheminons quelque temps dans une forêt de grands arbres morts aux troncs carbonisés ou pelés, nous passons ensuite, près de son embouchure, la petite rivière d'Andengitana, et nous arrivons sur les bords de la rivière de Sandraviny. Nous passons un premier cours d'eau d'une cinquantaine de mètres de large, nous abordons dans une première île, au sortir de laquelle il nous faut traverser un deuxième cours d'eau. Cela se répète encore une fois avant d'arriver devant une île plus élevée, mais moins étendue que les autres et qui est couverte de maisons, le village de Sandraviny. Nous allons y aborder enfin, lorsque nos pirogues, peut-être trop chargées ou mal conduites, chavirèrent avec ensemble, et nous voilà tous à barboter à qui mieux mieux dans la rivière de Sandraviny à la recherche de nos bagages. Nous sommes aidés et secourus par des Antanosy, braves gens qui viennent nous prêter assistance. Mouillés et dans un triste équipage, nous abordons enfin au pied du village de Sandraviny. Ce village, qui compte plus de 200 cases, n'est pas fortifié : sa situation sur un îlot au milieu de l'estuaire de la rivière Sandraviny rendait superflu tout autre moyen de défense. L'estuaire de la rivière Sandraviny mesure plus de 2 kilomètres de large ; il est vrai que, après s'être élargie de la sorte, la rivière ne communique plus avec la mer que par de petits déversoirs qui ont coupé les roches calcaires du rivage. Le bain forcé que nous venions de prendre en arrivant à Sandraviny s'est répété plusieurs fois en cours de voyage sur cette côte sud-est. Une telle route dans cette zone littorale n'est pas sans présenter quelques difficultés ; on rencontre à chaque instant de puissantes rivières, qui descendent des montagnes de l'est ; ces rivières, empêchées dans leur cours, forment près de leur estuaire de véritables lacs, nappes tranquilles, il est vrai, mais étendues. Il faut les traverser dans les mauvaises pirogues du pays. Les Antanosy se servent, comme les Betsimisaraka, de pirogues (*lakana*) petites et grandes, taillées dans un seul tronc

d'arbre, et sans balancier. Les indigènes manœuvrent très bien ces pirogues ; mais, lorsqu'elles sont chargées ou lorsque des lames trop fortes agitent les eaux, ils ne peuvent pas toujours empêcher les accidents. La vérité m'oblige à dire que souvent les indigènes, en voyant le mauvais état des lacs ou des lagunes, m'avaient prié d'attendre et de laisser les calmer ; mais en cours de voyage, il est très désagréable, sinon impossible, d'attendre deux ou trois jours sur les bords de chaque lagune la réunion des circonstances les plus favorables. Tous les voyageurs feraient comme moi et, au risque d'un bain, voudraient tenter le passage. Dans ces moments-là, ce qui me faisait le plus de peine était certainement le triste état dans lequel je voyais réduits nos bagages. Nos herbiers, nos papiers divers, offraient un aspect lamentable.

Le 7 août, une petite étape dans les défrichements nous conduit à Ambalafandrana. Nous marchons au bord de la mer pendant quelques instants. À cette hauteur sur la côte sud-est, les falaises de roches calcaires ont disparu et nous sommes rentrés dans le terrain primitif ; je m'en suis aperçu hier aux émergences rocheuses trouvées sur la route. Le littoral se ressent de ce changement géologique : il est bas, et la plage sablonneuse, où se montrent de temps en temps des roches micaschisteuses décomposées, s'appuie du côté de la terre sur un bourrelet argileux et porte une pauvre végétation, des vakoas, des pandanus, quelques ravenala.

Le vendredi 8 août, nous arrivons en une bonne étape au gros village de Manambondro, établi sur une petite île, comme Sandraviny. L'îlot est situé dans une lagune formée par l'élargissement de la rivière Manambondro avant son embouchure. Ce village compte plus de 500 cases. En estimant la population à 2 500 habitants, on voit que c'est plutôt une ville pour Madagascar. Dans ce centre peuplé de Manambondro est venu s'établir, il y a quelques années, un missionnaire norvégien ; malheureusement, comme il est accompagné d'un instituteur antimerina, son protégé, il est détesté par tous les habitants de Manambondro. C'est ce que me raconte le chef du village qui est venu avec moi partager notre repas du soir dans la belle case où nous sommes installés. Sa conversation est des plus intéressantes. Cet Antanosy, qui, comme tous les chefs, vient du pays de Matitanana, écoute avec intérêt le récit de nos

excursions précédentes, et perd bientôt toute méfiance. Il regrette même que dans la dernière guerre que nous avons faite aux Antimerina on n'ait pas songé à lui demander, sinon des guerriers, du moins des porteurs. Je ne m'exagère pas l'importance de ces offres, et je ne pense pas que la France eût trouvé dans ces Antanosy de la côte sud-est des alliés bien précieux.

Dans les environs de Manambondro je vois des tombeaux antanosy. Les Antanosy ont des rites funéraires analogues aux Betsimisaraka ; le corps du défunt est placé dans un cercueil composé de deux troncs d'arbres grossièrement évidés. Ces troncs d'arbres sont posés dans la brousse à un endroit quelconque et on les recouvre d'un petit toit de ravenala, en forme de livre ouvert, qui les cache complètement. Au bord de ces tombeaux, qui sont en plus ou moins grand nombre à côté les uns des autres, on dresse des madriers sculptés, effilés et le plus souvent ornés de cornes de bœuf. Des pieux analogues, mais d'une plus grande hauteur, remplacent souvent, chez ces Antanosy du nord, les pierres levées des autres tribus. Je pus encore faire à Manambondro une remarque intéressante. Tandis que, chez toutes les autres tribus de Madagascar, les jeunes filles à peine nubiles sont absolument libres d'elles-mêmes et qu'elles s'empressent alors de mener une existence peu compatible avec nos principes de morale, il en est le plus souvent tout autrement chez les Antanosy. Ici, en effet, il n'est pas rare de rencontrer des jeunes filles qui restent chastes jusqu'à leur mariage.

J'ai déjà dit quelques mots sur les vêtements les plus généralement adoptés par ces Antanosy et presque par toutes les autres tribus du sud. Tous ces indigènes, et ils sont nombreux, qui ne demanderaient pas mieux que d'acheter aux traitants européens ou créoles des toiles et des cotonnades nécessaires pour s'habiller, n'en trouvent pas et sont obligés de se couvrir plus ou moins avec des nattes faites des joncs des lagunes tressés. Le plus généralement, les hommes ont un lamba crasseux de cotonnade ou d'indienne, qu'ils vont chercher fort loin, puisque les commerçants ne se décident pas à aller dans leur pays. Les femmes, qui ne peuvent pas faire d'aussi longs voyages, sont moins bien partagées. Elles portent le plus souvent un *simbo* en nattes de roseaux, maintenu sur les reins par une large ceinture en peau de bœuf ; sur la poitrine et pour ca-

cher les seins elles portent une large bandelette de nattes tressées, maintenue derrière le dos par des cordelettes de rofia. Nous avons vu employer ces vêtements en nattes, non seulement chez les Antanosy, mais encore chez les Antambolo, chez les Antandroy, chez les différentes tribus bara, chez les Tanala, et même dans le Sud Betsileo, partout enfin où les traitants européens ou créoles n'ont pas, contrairement à leurs intérêts, établi des comptoirs ou des factoreries.

Le lundi, 11 août, en longeant la côte, nous arrivons à Vangaindrano, premier poste militaire antimerina que l'on trouve après Fort-Dauphin. Là nous séjournons deux jours ; nous allons maintenant marcher dans l'est pour retourner à Fianarantsoa.

Le mercredi 13 août, nous quittons Vangaindrano et nous marchons le long du Mananara. Nous allons autant que possible suivre les rives de ce fleuve tant que nous serons dans le pays des Antaisaka ; puis, arrivés sur les territoires bara, nous remonterons vers le nord-ouest pour gagner Ambohimandroso et Fianarantsoa.

Vangaindrano, comme tous les forts antimerina de la côte, n'est pas placé au bord de la mer, il est à quelques kilomètres dans l'intérieur des terres. Ce poste militaire de Vangaindrano se compose d'un rova palissadé et d'un village habité par les soldats du rova et leurs familles, et par quelques colons antimerina. À plus de 20 kilomètres autour du fort, on ne trouve pas un seul indigène antanosy. Les Antimerina vivent à Vangaindrano dans un isolement complet. Les indigènes ne se battent pas, ne sont pas hostiles et agressifs vis-à-vis de ces envahisseurs, mais ils font le vide autour d'eux, et ils fuient comme des pestiférés.

Au sortir de Vangaindrano nous retrouvons l'argile rouge et la brousse des Betsimisaraka. On voit que nous avons quitté définitivement ce sud-est si fertile, la patrie des Antanosy. À mesure que nous marchons, nous entrons dans une contrée excessivement peuplée. Nous rencontrons la rive droite du Mananara. Nous passons successivement les villages d'Ifonoloza et de Tsienfana. À midi, nous nous arrêtons au village de Nosy-Ambo.

Nous sommes entrés ici sur le territoire d'une autre tribu, encore bien indépendante, celle-là. Nous sommes chez les Antaisaka, les guerriers par excellence de Madagascar. Depuis No-



sy-Ambo, les mille petites tracasseries, les kabary interminables, vont recommencer de plus belle, comme chez les Bara, les Antaivondro et les Manambia. Nous en avons presque perdu l'habitude. Depuis longtemps, en effet, nous traversons le vaste territoire des Antanosy, chez lesquels nous n'avons jamais eu d'ennuis. Bien au contraire, nous n'avons rencontré que de la sympathie au milieu de ces peuplades antanosy, douces et intelligentes.

Dès Nosy-Ambo, la végétation littorale cesse tout à fait, les arbres apparaissent bien loin devant nous, et nous sommes au milieu d'un îlot de zone dénudée. Ce fait n'a rien d'étonnant, étant donnée la très grande densité relative de la population antaisaka. Autour du village, les cultures sont nombreuses ; ce sont de belles rizières, de beaux champs de manioc et de patates. Près de là, nous montons sur une colline. La vue s'étend très loin vers l'ouest et nous découvrons le plateau Central, le mont Ivohibe (Bara), et cependant nous ne sommes qu'à une faible distance de la mer, à moins de 150 mètres d'altitude. La ligne de partage des eaux ne nous cache pas ces détails. Elle s'abaisse en effet sensiblement à cette hauteur, et nos regards peuvent pénétrer en suivant la trouée faite dans ces montagnes par le Mananara. Ce relèvement du mont Ivohibe (Bara) nous est très précieux : il nous permet de déterminer exactement la direction que nous devons suivre.

Le jeudi 14 août, nous continuons à remonter la rive droite du Mananara, où nous voyons des chutes et des rapides. Jusqu'ici, en aval de ce point, ce grand fleuve roulait des eaux paisibles, sa largeur moyenne était supérieure à 100 mètres. Ici les rives s'encaissent, des émergences rocheuses viennent encombrer son lit ; il doit les franchir et contourner également des promontoires rocheux qui festonnent sa vallée déjà si étroite. Nous traversons à gué la rivière d'Andohanosiambo, qui, à 60 mètres de la route, se jette dans le Mananara. Près du village d'Ambalaomby, le Mananara a son lit parsemé d'îlots.

Cette contrée au milieu de laquelle nous marchons est absolument dénudée, partout couverte de cultures. Ce n'est qu'un accident dans la zone des brousses que nous pouvons distinguer à quelques kilomètres autour de nous. Au milieu du jour nous arrivons au village de Mangidy, village qui occupe le sommet d'une colline boisée.

Les indigènes de Mangidy, qui de loin nous ont aperçus, nous ont pris pour une troupe antimerina, et après avoir appelé tous les habitants des hameaux voisins, ils nous attendent à l'entrée de leur village. Ils sont en costume de guerre, vêtus seulement d'un *salaka* en écorce, ou d'un morceau de natte, mais armés chacun de deux zagaies, d'un fusil et d'un bouclier en bois recouvert de peau de bœuf. C'est la première fois que nous voyons des naturels de Madagascar armés de boucliers. Ces indigènes sont très effrayés. Les femmes et les enfants vont se cacher dans les taillis de bambous qui couvrent les flancs de la colline ; les hommes se réunissent en armes auprès de la case du roi. Nous envoyons Rainizanaka en avant pour expliquer que nous ne sommes pas des ennemis ; enfin, après un kabary assez long, on nous donne une case ; peu à peu tout le monde se rasure, et les femmes ne tardent pas à rentrer dans le village et à venir nous vendre des poules, des œufs, des bananes, etc. Au-dessus de notre porte est suspendue une toute petite corbeille en jonc contenant quelques grains de riz. On nous dit que c'est une offrande à *Zanahary*.

Parmi tous les auteurs qui ont écrit sur Madagascar, bien peu, pour ne pas dire aucun, se sont occupés de cette peuplade antaisaka. Cependant on aurait tort de la négliger, vu sa population qui, très dense et très serrée, compte certainement, sur quelques centaines de kilomètres carrés, plus de 200 000 habitants. Dans tout Madagascar, ce territoire que nous traversons est celui qui nourrit le plus d'habitants par kilomètre carré. En en mettant 60, je suis certainement au-dessous de la vérité. On voit donc combien il se distingue des grands territoires du nord et de l'ouest que nous avons traversés précédemment, et qui ne comptaient certainement pas plus d'une dizaine d'habitants au kilomètre carré. Pour préciser davantage, je dirai que ce pays des Antaisaka est plus peuplé que les environs immédiats de Tananarive, qui comptent pourtant de si nombreux et de si importants villages.

Les Antaisaka, qui font certainement partie de la grande tribu bara, ont pour voisins, au nord les Tanala, à l'est et au sud les Antanosy, à l'ouest les Bara Antaivondro. Ces indigènes sont généralement de taille peu élevée ; ils ont la peau très noire, le nez écrasé, les lèvres charnues. Plus que les Bara, ils présentent des caractères africains. Comme ces derniers, ils se coiffent de

grosses boules, au nombre de sept environ ; l'une se dresse en petites masses relevées sur le vertex. Comme beaucoup d'Antanosy du sud-est, les vêtements en toile et en cotonnade sont très rares chez eux ; aucune marchandise ne pénètre dans leur pays, et cependant ils ne demanderaient pas mieux que d'en acheter. Les femmes, généralement fort petites, s'habillent toujours d'une natte cousue en sac, le *simbo* malgache, maintenu à la ceinture par une bande de toile ; sur la poitrine elles portent une bande de natte attachée derrière le dos. Ces primitifs sont très avides d'ornements. Ce sont surtout des colliers et des perles de différents échantillons enfilés sur une ficelle. Les pauvres portent de petits morceaux de bois travaillés en guise de perles. Ces indigènes ont aussi des bracelets en cuivre ou en étain aux poignets et aux chevilles, des boucles d'oreilles, le plus souvent faites d'un anneau métallique (argent). Les Antaisaka sont divisés en un grand nombre de tribus ; leurs maisons, bâties comme celles des Antanosy, sont réunies en villages, le plus souvent situées sur le haut des collines et des mamelons ; les Antaisaka forment une des tribus les plus guerrières de Madagascar ; ils sont extrêmement jaloux de leur indépendance. Tandis que certains Antimerina qui se plaisent, non sans quelque raison, à faire aux Bara une réputation de sauvagerie et de brigandage, se hasardent quelquefois à traverser les territoires de cette tribu sous prétexte de commerce, les indigènes antimerina se risquent beaucoup moins souvent en territoire antanosy, bien plus rarement encore, si ce n'est jamais, sur les terres des Antaisaka.

Dans la soirée, continuant notre route, nous traversons plusieurs villages ; le soir nous nous arrêtons à Tangirika.

Le vendredi 15 août, une bonne étape nous conduit à Mahafasy, résidence du roi antaisaka, Ratsimiola. Ce chef nous reçoit assez bien ; dans son kabary, il a bien soin de nous dire qu'il a plus de 2 000 villages sous ses ordres et qu'il commande à plus de 6 000 guerriers ; s'il le veut, nous serons toujours bien reçus sur notre route ; sinon il peut nous créer partout de graves embarras : ses paroles ne sont rien moins que rassurantes.

Le samedi 16 août, nous reprenons notre route. La contrée change peu à peu ; nous sommes toujours dans la région des brousses, il est vrai, mais les arbres plus rapprochés, les buissons plus touffus et qui se réunissent en fourrés, tout cela nous

indique que bientôt nous allons rentrer dans la zone forestière. Le sol est devenu maintenant argileux, en même temps qu'il se soulève en maints endroits en monticules, en mamelons, voire même en collines élevées. Nous approchons des hautes montagnes de la ligne générale de partage des eaux, nous sommes même sur leur premier contrefort. C'en est fait aussi de la fertilité générale du pays, qui nous avait si vivement frappés sur les territoires antanosy. Loin de moi la pensée de dire que ces terres sont complètement stériles. Mais nous ne sommes plus en présence de cette végétation exubérante, nous ne sommes plus émerveillés par les produits du sol, comme nous l'avions été dans la vallée d'Ambolo, dans tout le Tanosy, en un mot. Nous rentrons à Madagascar, si j'ose m'exprimer ainsi.

Vers 10 heures, nous nous rapprochons des rives du fleuve et nous le passons dans de mauvaises pirogues par 230 mètres d'altitude. En cet endroit, le Mananara a 60 mètres de large sur 3 mètres de profondeur. Le fleuve précipite ses eaux en aval du passage et surtout en amont.

Dans la soirée, nous nous arrêtons au village de Mahalava. Là les maisons sur pilotis des Antanosy ont fait place aux maisons de roseaux et de *bararata* des gens du Centre. À Mahalava, nous sommes chez les Bara Antaivondro.

Le lendemain, nous passons, avec le Mananara, une haute chaîne de montagnes.

Le Mananara, ce grand fleuve de la côte orientale, peut être comparé, à tous les points de vue, au Mangoro du pays Betsimisaraka. Comme le Mangoro, dont il a le volume d'eau, si ce n'est davantage, le Mananara traverse la haute chaîne côtière par une tranchée profonde, et les sources de son principal affluent, le Menarahaka, se trouvent non loin d'Ihosy, au sud des monts Analatelo, que nous avons franchis près de ce poste militaire antimerina. Cette coupée du Mananara à travers la grande chaîne côtière est particulièrement curieuse ; sur une longueur de 30 kilomètres environ, la section a la forme d'un grand V. Le fleuve coule au fond ; c'est un immense torrent qui précipite ses eaux mugissantes sur les roches dont son lit étroit et resserré est encombré. Les deux parties de la trouée sont presque lisses, elles sont taillées dans de puissantes assises de schiste cristallin.

Pendant deux jours, nous cheminons sur le flanc septentrional de la coupure ; il nous faut nous accrocher aux parois

rocheuses, utiliser les plus petites saillies pour avancer, car nous ne pouvons nous élever et gagner les sommets. Ceux-ci, en effet, des deux côtés du fleuve, sont recouverts d'une impénétrable forêt. Souvent il nous faut descendre au contraire, et côtoyer de très près le torrent furieux. Pendant deux jours, nous marchons, je ne sais comment, sur cette route épouvantablement difficile, et lorsque, le 18 août, nous arrivons à Imanity, nous sommes sortis de la forêt. Près de ce village, le Mananara coule à 690 mètres d'altitude ; il a donc une chute de près de 500 mètres, dans ce couloir de 30 kilomètres.

Au village, nous retrouvons une population de Bara Antaivondro, mélangée dans une forte proportion avec des Tanala. Au sortir d'Imanity, le 18 août, nous marchons d'abord dans cette zone de défrichements qui se remarque souvent à Madagascar, de chaque côté des grands bois. Puis, vers midi, c'est la brousse, comme dans les environs d'Ankaramena ; nous traversons beaucoup de villages. Nous marchons ainsi pendant plusieurs jours jusqu'au village bara d'Ivohibe, où nous retrouvons d'anciennes connaissances. Enfin c'est la zone dénudée, nous sommes dans le Betsileo méridional, et, le 25 août, nous faisons notre entrée à Ambohimandroso.

Les nouvelles se propagent vite à Madagascar. On était déjà avisé de notre retour. Toutes les femmes de nos porteurs les attendent aux premières maisons du village. Deux jours après, nous étions à Fianarantsoa, et j'allai présenter nos compliments au docteur Besson, qui, depuis un mois ou deux, était avisé de notre mort. C'est un fait absolument régulier dans la vie de l'explorateur. Depuis que je voyage, que de fois ne m'a-t-on pas cru décédé !

Après avoir payé nos porteurs du sud, Maistre et moi nous retournons à Tananarive. Fidèles à nos anciennes habitudes, nous retrouvons Rainimanambé, qui, de nouveau, nous loue sa maison pour un prix exorbitant. Pendant notre absence, Tananarive n'a pas beaucoup changé. Cependant la nouvelle maison du résident général de France est presque terminée. Ce beau travail a été fait sous les ordres et sous la direction de M. A. July, jeune architecte de grand talent.

À Tananarive, nous avons beaucoup d'ouvrage. Il nous faut mettre en ordre tous nos documents et nos collections. Mais, à la rigueur, je pouvais faire cette besogne tout seul et je renvoyai

Maître en France, au moment de la fête du Bain. Mon compagnon avait bien gagné un peu de repos. Les fatigues et les privations l'avaient complètement surmené.

Pour moi, mon travail terminé, je me rendis à Tamatave, où je pris le paquebot pour la France. Le 22 janvier 1891, je débarquai à Marseille de l'Amazone, ce même paquebot de la côte orientale d'Afrique qui m'avait emmené deux ans auparavant.

---

## Table des matières

---

|   |    |
|---|----|
| I. Arrivée à Tamatave. – La rade. – Débarquement des voyageurs et des marchandises. – La ville européenne. – La musique du gouverneur. – Formalités de douane. – Village indigène et marché. – Indiens malabars. – Les changeurs. – Monnaie coupée et balances. – La batterie hova. – Rainandriamanpandry. – Le commencement de la saison sèche. – Préparatifs de départ. – Commerce, importations et exportations. – Embarquement des bœufs. – Voies de communication à Madagascar. – Les borizano et les filanjana. ....                            | 3  |
| II. Un <i>kabary</i> de porteurs. – Départ de Tamatave. – Notre convoi. – Rainivoavy et Jean Boto. – Ivondrona. – Pirogues malgaches. – Ambodisiny. – Légende de Darafify. – La cruche géante. – Ankaréfo. – Gracieuse hospitalité. – Vavony. – Les lagunes littorales. – Végétation côtière. – Case betsimisaraka. – Le bambou à eau. – Andovoranto. – Traversée de l'Iharoka. – Tanimandry. – Le <i>rova</i> . – Champs cultivés. – Ligne télégraphique de Tamatave à Tananarive. – Le marais de Tanimandry. ....                                   | 14 |
| III. À travers les dunes sablonneuses. – Le rofia et le ravinala. – Manambonitra. – Crue rapide. – La tribu des Betsimisaraka. – Le chapeau du borizano. – Ranomafana. – Ampasimbé. – Une <i>corrída</i> . – Beforona. – Première zone forestière d'Analamazaotra. – Le sentier dans la forêt. – Ampasimpotsy. – Moramanga. – Province d'Ankay. – Marché de Moramanga. – Andakana. – Le bœuf de Madagascar. – Ascension du mont Ifody. – Vallée de Sabotsy. – Montée de l'Angavo. – La deuxième forêt. – Ankeramadinika. – Arrivée à Tananarive. .... | 27 |
| IV. La ville de Tananarive. – Le lac Anosy. – Mahamasina. – Panorama de la capitale. – Les rues. – Palais de la reine et du premier ministre. – La mission catholique. – Vieux canons. – Quartier d'Ambatovinaky. – Tombeau du premier ministre. – Maisons de Tananarive. – La population. –  |    |

Marché du Zoma. – Industries hova. – Les *lamba*. – Costumes européens. – L'élément étranger à Tananarive. – Missionnaires catholiques et missionnaires protestants. – La résidence générale de France. – Une audience au Palais. – Rainilaiarivony. – Le rova royal. – Départ de Tananarive. 39

V. La province de l'Imerina. – Ankadivavala. – Le massif de l'Ankaratra : – Légende du Tsiafajavona. – Ankisatra. – Les cadeaux à Madagascar. – Maison antimerina. – Chants des borizano. – Passage de l'Onivé. – Les carriers malgaches. – Sarobaratra. – Tsinjoarivo. – Séparation..... 51

VI. Un *fanataovana*. – Habitants du Vakinankaratra oriental. – Hameau de Bemasoandro. – Au sommet du Iankina. – Les *Vazimba*. – Le manioc. – Moutons et chèvres. – Vicissitudes du porc à Madagascar. – Soandrarina. – Le Vontovorona. – Les ruines dans l'Imerina. – Antsirabé. – Sources thermales. – Condamnés aux fers. – Vallée de l'Amboavato. – Les pierres levées. – Ambohiponana. – Revue des troupes. – Village d'Isandra. – Les *fahavalo* et les *toatakely*. – Sentinelles antimerina. – Le volcan et le lac de Tritriva..... 61

VII. Betafo. – La mission norvégienne. – Soavina. – Déjeuner chez le chef Abraham Ratsimiharo. – Ambohimanambola. – Un poste fortifié. – Le lac Itasy. – Le bœuf-cheval. – Fenoarivo. – Retour à Tananarive. – Voyage de Maistre dans l'ouest. .... 72

VIII. Le Mangoro. – Dans la forêt. – Anosibé. – Pierres levées. – L'enseignement obligatoire. – Mahanoro. – Les cascades du Mangoro. – Dans les *longozy*. – Un remède contre la fièvre. – Concert nocturne. – La région des chutes. – Les modes à Ambalavero. – Prairie flottante. – Un village sans nom. – La région des îles. – Retour à Tananarive. .... 82

IX. Retour à Tananarive. – Température des hauts plateaux. – Commencement de la saison sèche. – Recrudescence des fièvres palustres. – Retour de Foucart et de Maistre. – Collège et observatoire d'Ambohipo. – Ambohiboka ou village des lépreux. – La lèpre à Madagascar. – Fête du 14



juillet 1889. – Les réjouissances populaires. – Préparatifs de voyage. – La route de Radama. – Départ de Tananarive. – Fontaine de la reine à Soamanandriana. – Perte de Jean à Andranosoa. – Ambatomena et ses tombeaux. – Daniel Rakoto. – Traversée du Mananara. – Au col du Sompatra. – Vodivato. – Un *tsikafara*. – Chez les Bezanozano.....96

X. À Didy. – La route de Radama. – Notre « Canaque ». – Coiffure des femmes bezanozano. – Départ de Didy. – Un campement dans la forêt. – Le briquet malgache. – La végétation de la forêt. – Sol et animaux. – Les *dimatika*. – Aperçu général de la vallée du Mangoro et de ses prolongements. – Passage de l’Ivondrona. – Une montée difficile. – Arrivée à Fito. – Dans les défrichements. – Culture du riz chez les Bétanimena. – Descente de l’Ivondrona en pirogues. – Arrivée à Tamatave..... 105

XI. Une semaine à Tamatave. – Préparatifs pour la route du nord. – Ampanalava. – Sur le bord de la mer. – Incubation de la fièvre de Madagascar. – Les lagunes et l’eau saumâtre. – Ifontsy. – Foule-Pointe. – Le jeu du katra. – Tombeau betsimisaraka. – Cimetière provisoire. – Les religions des Malgaches. – Fénoarivo. – Le tatouage à Madagascar. – Les serpents. – Comment les Malgaches obtiennent leur teinture. – Colonel et capitaine. – Les chemins de la corniche. – Ivongo. – Musique du gouverneur. – La pointe à Larrée. – Le port de Tintingue. – Les légendes du babakoto d’après les Betsimisaraka et d’après les Antimerina. – Au cap Bellones. ....117

XII. Mananara. – Fort antimerina de Vohizanahary. – Maître tombe malade, son retour à Tamatave. – Projets de voyage dans l’ouest. – Dans les *longoza*. – La pluie dans la région d’Antongil. – Dans les défrichements. – Ambodimadiro. – Arrivée à Mandritsara. – Réception et parade antimerina. – Le *rova* et ses portes. – Le gouverneur et son état-major..... 130

XIII. La rivière de Mangaraha. – Départ de Mandritsara. – Récolte du rofia. – Région dénudée, zone forestière, la brousse. – Makoa du Mozambique. – Le *satrana*. – Les

troupeaux de bœufs. – Incendie des brousses. – La soif. – Arrivée à Belalitra. – Tsievala. – Caractères ethniques des Sakalava. – Mœurs et coutumes – Encore les fahavalo – Pillage d'Ambahibe. – Les *bongalava*. – Boxe et tam-tam. – Enfant abandonné. – Traversée des grands *bongalava*. – Dans la vallée du Mahajamba..... 138

XIV. Dans le bassin du Mahajamba. – Perdus dans la brousse. – Attaqués par les fahavalo. – En parlementaire. – Mon ami Sélim. – Dans les *bararata*. – Chez le roi Diriamana. – Passage du Mahajamba. – Les moustiques à Madagascar. – Dans les satrana épineux. – Bemakamba. – Les étangs de la côte. – Arrivée à Majunga. – La ville et sa population. – Les colonies musulmanes sur la côte nord-ouest de Madagascar. – Départ de Majunga. – En route pour Tananarive..... 149

XV. La pierre de Radama. – Les tombeaux arabes. – Influence de l'islamisme à Madagascar. – Les *fady* mahométans et les *amboalambo*. – Les sultans et les premiers ministres arabes de la côte ouest. – Les *mokonasy*, *satrana* et *botana*. – Dans les palétuviers. – Les dépôts fluviatiles de la côte ouest. – Alluvions et palétuviers. – Camp retranché d'Ambohitromby. – Maevarano et les moustiques. – Marovoay, la ville et ses habitants. – Chez le capitaine de la douane. – Musique antimerina. – Ambohibary. – La statue d'Androntsy. – Chez la reine de Trabonjy. – Passage de la Betsiboka. – Amparihibe et Maevatanana. – Malatsy. – Fièvre rebelle. – Arrivée sur le plateau central. .... 159

XVI. Malatsy. – Le mont Andriba. – Alakamisy. – Un enterrement sakalava. – Manifestation de la volonté du mort. – Tombeaux des Sakalava. – *Fanataovana* sakalava. – Ampotoka. – Kinajy. – Arrivée sur le plateau central. – Retour à Tananarive. – Préparatifs du *fandroana*. – Course de bœufs à Andohalo. – Le bain de la reine. – Au palais, la cérémonie. – Le *jaka*. – Salve d'artillerie. – Aspersions saintes. – Les visites. – Musique et jeux antimerina. – Le *fanorona*. – Préparatifs de départ pour le sud. – Nous quittons Tananarive. – En route pour Fianarantsoa. .... 172

XVII. Départ de Tananarive. – La plaine de Mahamasina. – Soanierana et le palais royal de Radama. – Traversée de l’Ikopa. – Antanjombato. – Le marché de Sabotsy. – Traversée de l’Andromba. – Au village de Behenzy. – Ambohimanjaka. – Ankisatra. – Ambodifiakarana. – Traversée du Mania. – Alarobia. – Ambositra. – Je rejoins Maistre. – Pierres levées betsileo. – Ambohinamboarina. – les *vala* betsileo. – Arrivée à Fianarantsoa. .... 189

XVIII. La ville de Fianarantsoa. – Les environs. – Au pays des Betsileo. – Mœurs et coutumes. – Sculpture betsileo. – Division de la province. – Industrie des *lamba*. – Excursions à Ifandana. .... 200

XIX. Excursions dans le pays Tanala et à Ambondrombe. – Peuplades Tanala. – Les nains de Madagascar. – Ville d’Ikongo. – Départ d’Amboasary. – Préparatifs de voyage dans le sud. – Recrutement des porteurs, leur solde. – Départ de Fianarantsoa. .... 207

XX. Difficultés pour se mettre en route. – Départ de Fianarantsoa. – Arrivée à Ambohimandroso. – *Kabary* des Borizano. – Dans la plaine du Mananantanana. – Les monts dénudés du Betsileo. – Champs de sorgho. – Massifs de l’Andraingitra et chaîne des Lohatrafo. – Les termites à Madagascar. – Village d’Ankaramena. – Anciens types betsileo. – Vallée du Tsimandao. – Les sauterelles à Madagascar. – Leur préparation culinaire. – Sur le territoire Bara. – Dans la brousse. – Le plateau des Lamboany. – Les *mpanjaka* bara. – Le roi de Zazafotsy devient notre ami. – Au village d’Ambararata. .... 214

XXI. Ihosy. – *Kabary* des porteurs. – Départ pour le sud. – Au village d’Antanambao. – Chez les Bara. – Sur le plateau de l’Horombe. – Sur les rives du Lalanana. – Attaque des Bara. – Un sanglier bienvenu. – Village de Betroky. – Fortifications bara. – Ivahona. .... 229

XXII. Renseignements et noms géographiques à Madagascar. – Village d’Ivahona. – Mangoky ou Onilahy, sa vallée, ses sources. – Iaborano. Tamotamo. – Au pays des

Antanosy émigrés. – Le mont Tsiombivositra. – Tsivory. –  
De Tamotamo à Tsivory.....239

XXIII. Séjour à Tsivory. – Les Antanosy. – Visite au roi de  
Tsivory. – Un cadeau malencontreux. – Retour à  
Tamotamo. – Visite à Zoromanana. – Nous reprenons la  
route du sud. – Un commerce d'*ody*. – Fabrication d'une  
amulette. – Dans la brousse, nids de termites. – Chez les  
Bara Manambia. – Tsiesetra. – La patrie des plantes  
grasses. – Au pays des Antandroy. – Arrêtés par les cactus.  
– Nouvelle direction dans l'est. – La grande plaine du sud. –  
Au village d'Imitray. – Pierres levées des Antanosy émigrés.247

XXIV. Nous arrivons dans la vallée d'Ambolo. – Izama. –  
Coutumes arabes. – Pays des Antanosy. – Les monts  
Beampingaratra. – Tsiarony et Belavena. – Arrivée à Fort-  
Dauphin. – Le pays de Tolanara. – La presqu'île de Fort-  
Dauphin. – Description de la ville. – Visite au gouverneur  
antimerina. – Séjour à Fort-Dauphin. – Établissements de  
M. Marschall. – Mœurs et coutumes des Antanosy. –  
Départ de Fort-Dauphin. – Sur les bords de la mer. – Evatra  
et Lokaro. – Sainte-Luce ou Manafiafa. – Pieux et pierres  
dressés antanosy. – Village et rivière d'Ambaniaza. –  
Peuplades antanosy de la côte, Antaiavibola et Antaifasy. –  
Village de Manambato. – Les défrichements de la côte sud-  
est. – Cultures et rizières. – Manantena. – Le grand fleuve  
de la vallée d'Ambolo. ....264

XXV. Rivalités et guerre des tribus indépendantes. – Mur  
d'enceinte de Manantena. – Traversée du Manampany. –  
Imatio et son lac. – Sandravinany. – Naufrage dans la  
rivière. – Centre populeux de Manambondro. – Cimetières  
et pieux levés antanosy. – Arrivée à Vangaindrano. –  
Végétation littorale. – Le long des rives du Mangidy. – Au  
pays des Antaisaka. – Tangirika et Mahafasy. – Ratsimiola,  
roi des Antaisaka. – À Mahalava, chez les Bara Antaivondro.  
– La coupure du Mananara. – Retour à Fianarantsoa –  
Quatrième séjour à Tananarive. – De la capitale à  
Tamatave. – Retour en France. .... 275

## **Note sur l'édition**

Le texte a été établi à partir du document Gallica reproduisant, en mode image, l'édition originale de ce texte. Quelques rares coquilles ont été corrigées.

La mise en page doit tout au travail du groupe ***Ebooks libres et gratuits*** (<http://www.ebooksgratuits.com/>) qui est un modèle du genre et sur le site duquel tous les volumes de la *Bibliothèque malgache* sont disponibles. Je me suis contenté de modifier la « couverture » pour lui donner les caractéristiques d'une collection dont cet ouvrage constitue le vingt-sixième volume. Sa vocation est de rendre disponibles des textes appartenant à la culture et à l'histoire malgaches.

Vos suggestions et remarques sont bienvenues, à l'adresse : [bibliothequemalgache@bibliothequemalgache.com](mailto:bibliothequemalgache@bibliothequemalgache.com).

Tous les renseignements sur la collection et les divers travaux de la maison d'édition, ainsi que les liens de téléchargements et les sites annexes se trouvent ici : [www.bibliothequemalgache.com](http://www.bibliothequemalgache.com).

**Pierre Maury, juin 2007**